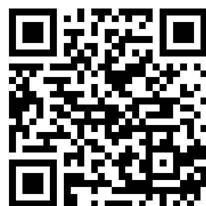
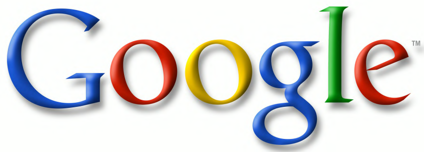
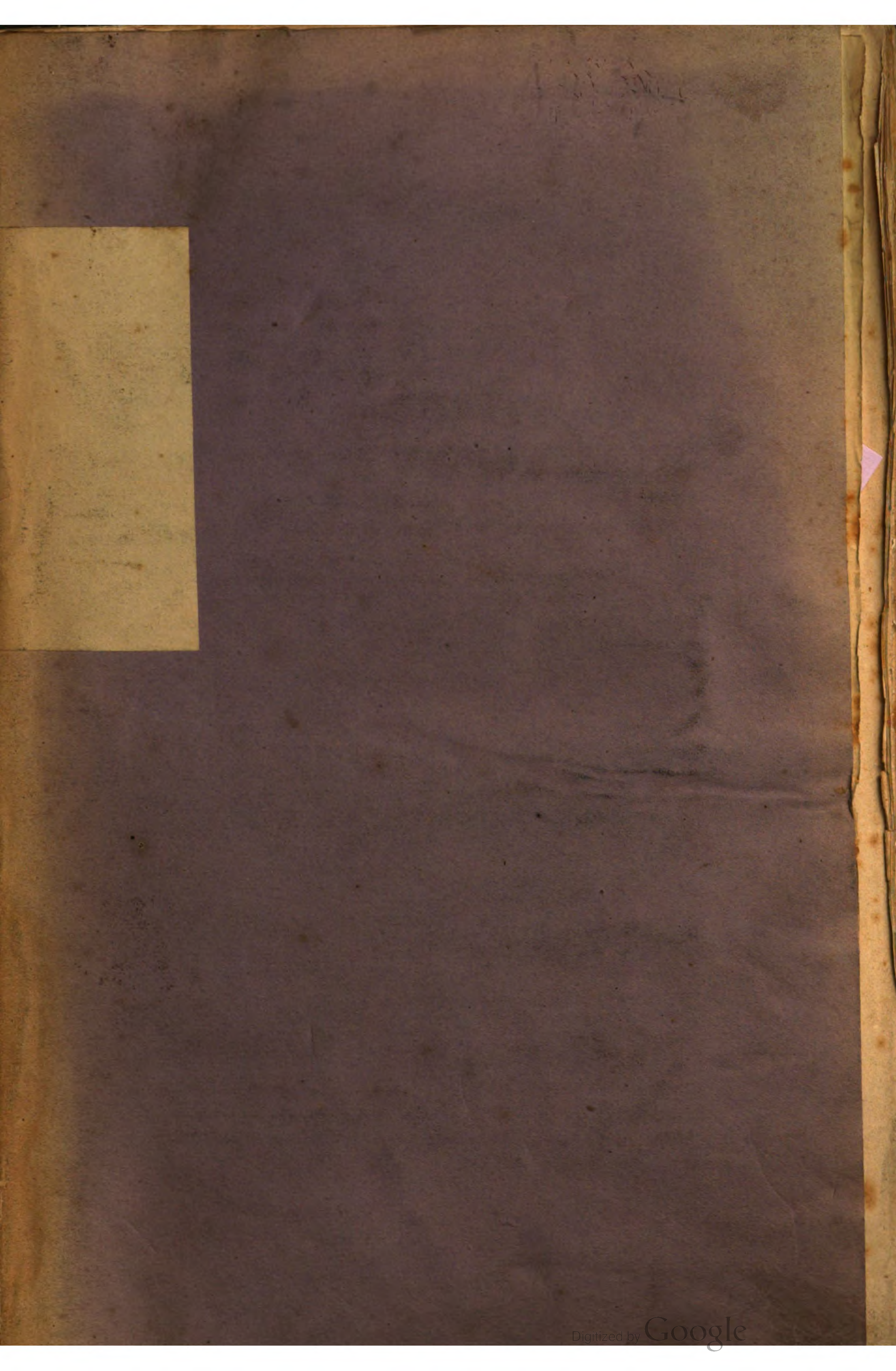






Tome VII. — N. 1. **Janvier 1872.**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS RESPECTABLES AGRÉGÉS.

Au début de l'année, l'usage de la presse nous autorise à vous offrir nos souhaits; mais l'horizon est trop sombre, la situation trop pénible, pour qu'il convienne de parler de bonheur. En ces jours difficiles et mauvais, le seul vœu digne de personnes aussi honorables que vous, c'est de bien comprendre toujours, et d'accomplir avec énergie, les devoirs de bon Français et de fidèle chrétien : c'est à vous, respectables agrégés, qu'il appartient de montrer que l'élite de la nation française n'a pas désappris la fière devise de nos pères : *Fais ce que dois, advienne que pourra!*

Et ce souhait, nous savons qu'il sera exaucé, car vous avez bien voulu répondre, avec un admirable empressement, au premier appel que nous avons pris la confiance de vous adresser.

A l'occasion de la réorganisation de l'armée, nous avons promis votre concours, pour appuyer une pétition des pères de famille réclamant une aumônerie militaire; et par votre influence et votre zèle, nous sommes arrivés à recueillir, dans soixante et onze départements, 22,569 *signatures,* dont 17,687 légalisées.

Et ce résultat, qui paraît si grand, n'est qu'une faible expression de ce que nous pouvons faire, par votre puissant patronage; car un cinquième à peine des agrégés ont pu répondre à notre appel : bien que nous ayons fait la dépense d'adresser à chacun, sous forme de lettres régulièrement affranchies, un exemplaire de la pétition avec un mot d'accompagnement, il paraît qu'un grand nombre de ces lettres n'est pas parvenu (1).

(1) Pour ceux de nos agrégés qui ne l'auraient pas reçue, et aussi pour garder le souvenir de cette première manifestation de votre puissance, nous reproduisons ici, en forme de note, le texte de notre circulaire et la pétition elle-même :

Circulaire adressée à nos agrégés le 10 *août* 1871.

Messieurs. Pénétré de l'idée que chacun, dans les circonstances actuelles, doit apporter à la régénération sociale l'appoint des forces dont il peut disposer, j'ai cru devoir vous adresser la pétition ci-jointe.

Veuillez, je vous prie, la lire avec attention; et si, après cette lecture, vous croyez

Voyez donc, respectables agrégés, ce que vous pourrez obtenir le jour où vous réunirez tous vos efforts pour provoquer, par votre légitime influence, une manifestation de la pensée, de la volonté de cette partie saine de la population dont la voix reste étouffée, parce que, trop souvent, on ne lui fournit pas l'occasion et le moyen de se faire entendre.

Pour nous personnellement, nous nous mettons au service de quiconque voudra notre concours pour une manifestation en faveur de la religion, de la morale et des principes d'ordre et de conservation.

comme nous qu'il y a dans la situation de notre armée un mal qu'il faut combattre, notre cause sera à moitié gagnée.

Chacun de vous reçoit la même pétition; s'il veut prendre la peine de la faire signer par dix pères de famille autour de lui, nous réunissons immédiatement plus de vingt mille signatures, et combien d'entre vous pourront en trouver plus de dix. Il serait utile que ces signatures fussent légalisées, lorsque cette formalité n'occasionnera pas trop de dérangement, et nous vous prions de ne pas garder cette pétition plus de huit jours.

Nous sommes forcés de laisser à chacun de vous la charge d'affranchir le retour de cette pétition, nous n'avons que les ressources nécessaires à son envoi dans les conditions de prudence qui en assure le succès.

Il ne m'appartient pas d'insister pour vous faire remarquer le magnifique faisceau que produira l'action individuelle de chacun de vous, et quel beau résultat chaque abstention peut compromettre.

Il me suffit de vous offrir un moyen de faire le bien que vous désirez, et de vous assurer que pour son accomplissement, Messieurs et honorables agrégés, je resterai toujours

Votre très-humble et tout dévoué serviteur.

F. Wattelier,

Administrateur de l'Œuvre des Agrégations.

Pétition des Pères de famille, afin d'obtenir une aumônerie dans l'armée.

Messieurs les Représentants,

La réorganisation de l'armée préoccupe tous les esprits en France; mais elle est pour nous, *pères de famille*, l'objet de préoccupations plus vives : elle alarme nos cœurs, elle alarme plus encore nos consciences par la perspective des dangers moraux que la religion seule peut conjurer et que dans tous les cas elle devrait être appelée à combattre.

C'est au prix de soins et de sacrifices incessants que nous élevons nos familles à l'abri du vice et de l'irréligion; l'État doit continuer notre œuvre, dès qu'il substitue son autorité à la nôtre en nous prenant nos enfants; il doit nous accorder pour eux des garanties morales et religieuses. Ces garanties n'existent pas aujourd'hui; c'est à vous, Messieurs, de nous les préparer et de nous les assurer par une *loi spéciale*.

Dans l'organisation militaire, tout est réglé pour le service matériel, mais les intérêts moraux et religieux semblent systématiquement oubliés : personne dans l'armée n'est chargé de les représenter et de les défendre. Seule en Europe, la France ne tient nul compte de la conscience du soldat, seule elle prive ses troupes d'*une Aumônerie régulière* en temps ordinaire.

Aussi que deviennent nos soldats?...

Enlevés à la sollicitude de leurs parents à l'âge où la violence des passions rendrait si nécessaire la sauvegarde de la famille, jetés au milieu des désordres des camps et des garnisons, privés de l'enseignement et des secours religieux, ils s'usent trop souvent dans la débauche et ne rapportent à leur retour que l'habitude et la contagion du vice.

Si la loi nouvelle ne tient pas compte de cette situation, la jeunesse française appelée

Dans cette lutte de l'intelligence, les frais de guerre sont modérés : il est facile d'apprécier le total du coût de l'impression et de l'affranchissement : quant aux embarras et au travail de l'expédition, c'est une charge que nous sommes heureux et fiers d'accomplir avec notre famille, afin d'avoir quelque part, devant Dieu, à tout le bien qui se fera par cette action commune de tant de personnes, plus distinguées encore par l'élévation de leurs pensées et la générosité de leur cœur, que par l'illustration de la naissance et leur haute position sociale.

NÉCROLOGIE

La rédaction de notre *Revue Bibliographique* vient de faire une perte bien sensible dans la personne de M. Estienne, un de nos collaborateurs les plus assidus. Cet homme de bien, ce chrétien aussi instruit que zélé, avait coutume de partager ses loisirs entre notre œuvre et celle de Saint-François de Sales. Nous empruntons, au dernier bulletin de cette Œuvre, l'article nécrologique suivant :

« Avant de commencer les nouvelles de l'Œuvre pendant le mois qui vient de s'écouler, nous devons remplir un devoir de justice et de reconnaissance envers la mémoire de celui qui les a presque constamment rédigées jusqu'au mois dernier, et que la mort vient de nous enlever. M. Casimir Estienne, membre du Conseil général de l'Association de Saint-François de Sales

tout entière sous les drapeaux, sera en grande partie perdue de mœurs et de santé, et l'armée, au lieu d'être le salut du pays, sera sa perte inévitable.

Vous êtes aussi intéressés que nous, Messieurs les Représentants, à prévenir ce malheur; faites *une loi protectrice* qui assure l'exercice de la liberté religieuse de nos soldats, *en organisant un service d'Aumônerie à poste fixe en temps de paix et mobilisable en temps de guerre*, et établissez ce service dans les conditions et avec l'appui, le crédit et la protection nécessaires à son efficacité dans toute l'armée.

Cette loi, nous la réclamons comme pères de famille, nous la réclamons au nom de la liberté religieuse de nos enfants, au nom de nos devoirs de pères, au nom de la justice et de l'intérêt du pays.

La France humiliée, mutilée, a droit à de grands sacrifices; nous sommes prêts à les faire; nous sommes prêts, s'ils le faut, à donner le sang de nos enfants et notre propre sang; mais il est un sacrifice que le pays ne peut pas demander et que nul n'a le droit d'accorder, c'est le sacrifice de la conscience et de la foi.

depuis plus de dix ans, a rendu son âme à Dieu le 3 décembre, après une còurte maladie qui a achevé de le purifier par la souffrance. Il était jeune encore, mais il avait assez souffert et assez travaillé pour mériter le ciel. Une santé perdue depuis bien des années et des infirmités toujours croissantes faisaient de sa vie un sacrifice perpétuel. Mais elles ne pouvaient altérer sa sérénité, chasser le doux sourire qui régnait toujours sur son visage, ni ralentir son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il venait assidûment au Conseil, assistait chaque semaine à ses séances, à moins qu'un redoublement de souffrances ne le retînt forcément chez lui, et il y remplissait un rôle aussi important qu'il était modeste et caché.

« Ancien professeur de l'Université, il possédait une instruction considérable, écrivait avec élégance, et donnait tous ses soins à la rédaction du Bulletin, qui fut pendant dix ans son œuvre plus que celle d'aucun d'entre nous. Il se chargeait aussi de la mission délicate d'examiner les livres qui étaient proposés au Conseil, en rendait compte quand il les avait lus, et nous avions une telle confiance dans son goût et dans son jugement, que nous pouvions compter en toute sécurité comme ouvrages de propagande ceux qu'il nous proposait d'adopter.

« Quoiqu'il fût dans une position de fortune plus que modeste, il avait la générosité que donne aux chrétiens l'amour de Dieu et des âmes, et nous avons lieu de croire qu'il fut l'auteur d'un don anonyme de 3,000 francs que notre Association reçut vers l'époque de sa fondation. Son humilité ne nous a jamais permis d'éclaircir à fond ce mystère. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette libéralité, il avait l'âme assez grande pour qu'on l'ait supposé l'avoir faite, et, à défaut d'aumône matérielle, il a prodigué pendant dix ans à notre chère Œuvre l'aumône plus belle encore de son dévouement, de ses prières, de sa plume, en un mot ce don de soi-même qui est le propre des vrais chrétiens, imitateurs de Celui qui s'est donné pour nous jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix.

« Mgr de Ségur, président de notre Association, a dit la messe pour le repos de l'âme de notre bien-aimé confrère, et les membres du Conseil général ont uni leurs prières à celles du pieux prélat. Quoique nous ayons lieu d'espérer que cette âme si chrétienne et si charitable a trouvé grâce au tribunal de Dieu,

nous la recommandons instamment aux prières de tous nos associés, et nous demandons pour elle un *De profundis* à chacun des lecteurs du Bulletin que M. Estienne a si longtemps rédigé, et un *Memento* spécial pendant la messe à tous les prêtres qui veulent bien s'occuper de notre Œuvre. »

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

Nous sommes heureux d'enrichir notre catalogue d'une série considérable de volumes honorés des suffrages les plus compétents et les plus flatteurs. Le nom seul de l'auteur est déjà une recommandation : M. l'abbé Henry est un de nos écrivains les plus connus et les plus estimés par le public sérieux qui sait encore apprécier la vraie science et le talent littéraire. Nous nous bornons aujourd'hui à faire connaître l'ensemble de l'œuvre de M. l'abbé Henry, et à citer quelques-unes des nombreuses approbations qu'il a déjà reçues.

LES MAGNIFICENCES DE LA RELIGION, recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme, sur la morale, sur le culte divin, etc., ou répertoire de la prédication, par M. l'abbé A. Henry, chanoine honoraire de Saint-Dié, directeur du pensionnat et de l'orphelinat agricoles de la Trinité à la Marche (Vosges). Les personnes qui souscrivent aux 21 volumes parus à 5 fr., reçoivent la suite de l'ouvrage à 3 fr. 50 c. l'exemplaire. Pour nos agrégés, les souscriptions sont reçues à raison de 3 fr. le volume.

Les *Magnificences de la religion* sont un recueil de ce qu'on a écrit de plus remarquable sur le dogme, sur la morale, sur le culte divin, etc. ; un *Répertoire de la prédication* devant fournir aux ecclésiastiques des connaissances utiles pour eux-mêmes et des instructions nombreuses et variées sur tous les sujets importants, avec un grand nombre de traits d'histoire, des textes de l'Ecriture sainte (le latin et le français

en regard), des textes des saints Pères (le latin et le français en regard), et des extraits plus étendus traduits en français.

L'ouvrage est partagé en plusieurs séries. Première série. Le symbole ou le dogme. — Deuxième série. Les commandements de Dieu et de l'Église, ou la morale. — Troisième série. La prière et les sacrements. Les fêtes de Notre-Seigneur. Les fêtes de la sainte Vierge. Les panégyriques des saints. — Quatrième série. Sujets divers et de circonstances. Instructions sur la vie religieuse. Retraites. — Cinquième série. Homélies et prônes sur les évangiles de l'année. Indication des sujets qui dans les autres séries, se rapportent aux évangiles.

Vingt volumes sont en vente sous ces titres :

Première série. — I. L'indifférence en matière religieuse. L'instruction religieuse. La parole de Dieu. — II. L'existence et les attributs de Dieu. — III. Les attributs de Dieu (suite). La Trinité. Les anges. — IV. La création. — V. L'homme. — VI. Le péché originel. La révélation. — VII. La révélation (suite). La divinité de Jésus-Christ. — VIII. La divinité de Jésus-Christ (suite). — IX. La divinité de Jésus-Christ (deuxième suite). — X. L'Église. — XI. L'Église (suite). — XII. La Papauté.

Deuxième série. — I. Excellence de la morale chrétienne. Loi divine : loi naturelle, loi écrite, loi évangélique. — II. La foi et l'incrédulité. — III. L'espérance et la charité envers Dieu. — IV. La charité envers le prochain en général, et envers les pauvres en particulier. — V. La charité envers les ennemis. La vertu de religion. — VI. La vertu de religion (suite). Le culte des saints. Le culte de la croix. Sujets divers. Le dimanche. — VII. La vertu de religion (deuxième suite). Le dimanche (suite). La famille.

Troisième série. — I. La prière et l'Oraison dominicale.

Sous presse le 21ᵉ volume, sous le titre de *la Propriété.* — Le 22ᵉ volume : *la Hiérarchie catholique*, l'Église enseignante dispersée, l'Église enseignante réunie, ou le Concile œcuménique. *L'Infaillibilité du Pape. Réfutation des objections.*

Chaque volume contient 600 pages et plus, terme moyen.

Le dernier volume contiendra deux tables : l'une, pour un plan d'instructions; l'autre, par ordre alphabétique. Ainsi, lorsqu'on voudra prêcher sur un sujet quelconque, il sera facile de trouver immédiatement tout ce que l'on pourra désirer. Ce volume renfermera en outre,

par ordre alphabétique, des notices biographiques des auteurs dont on aura fait des citations dans l'ouvrage.

L'auteur donnera aussi, pour ceux qui le désireront, un volume de plans sur tous les sujets qui peuvent être traités dans la chaire. Il les puisera dans divers auteurs, et surtout dans la *Bibliothèque des Prédicateurs* du Père Houdry. Il lui doit déjà, en partie, les textes de l'Écriture sainte, les exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament et les pensées des saints Pères. Avec les plans de sermons, c'était tout ce qu'il pouvait emprunter à un ouvrage qui date du dix-septième siècle. *Le reste, dans le Père Houdry, est suranné.* Les citations tirées des auteurs qui l'ont précédé seulement, ne sont que des lambeaux et ne ressemblent en rien aux *Magnificences de la Religion.*

Cette publication peut dispenser de tout autre ouvrage ou recueil de prédication ; elle est d'une immense utilité, non-seulement pour tous les prêtres qui exercent le saint ministère dans les paroisses, pour tous les directeurs et professeurs dans les grands et les petits séminaires ; mais encore pour les séminaristes eux-mêmes, parce qu'ils y trouveront, présentées sous la forme oratoire, les matières qui font l'objet de leurs études dans les cours de philosophie et de théologie. Elle est aussi d'un grand secours à tous les aumôniers des colléges catholiques, des lycées, des pensionnats de jeunes gens et de demoiselles, parce qu'elle leur donne le moyen de rendre plus intéressants les cours d'instruction qu'ils font à la jeunesse.

Les vingt volumes parus traitent, avec une grande richesse de matériaux, de manière à satisfaire tous les goûts, les sujets les plus importants du dogme et de la morale et les questions les plus intéressantes de l'apologétique chrétienne. Cependant il reste encore une vaste carrière à parcourir, pour les séries commencées et pour celles qui n'ont pas encore été abordées. Or, il convient de les traiter toutes dans la même proportion, en tenant compte de l'importance des diverses matières. Par conséquent, les volumes dépasseront le chiffre 30, qui avait été annoncé au début de la publication. Les souscripteurs n'auront pas lieu de s'en plaindre, parce qu'ils auront le plus riche répertoire de prédication qui ait encore paru.

Il n'y a pas à craindre que la publication ne se termine pas. Comme tous les matériaux sont choisis et classés, la publication continuerait même après la mort de l'auteur. Mais, quand bien même elle resterait inachevée, ce qui est fait offrirait toujours un intérêt très-considérable. Tous les volumes parus sont complets sur les sujets traités. Ces vo-

lumes resteront les mêmes dans les éditions qui pourront suivre. Lorsqu'il sera nécessaire, pour les nouveaux chefs-d'œuvre que l'éloquence chrétienne ne manquera pas de produire, on publiera quelques volumes de supplément, en sorte que la publication aura toujours la même valeur. Nous insistons sur toutes ces considérations, parce que la publication de M. l'abbé Henry ne ressemble en rien à celles qui ont été faites jusqu'à ce jour. Lui seul a eu l'idée de cette magnifique collection, et, lorsqu'elle sera terminée, elle trouvera sa place d'honneur dans toutes les bibliothèques des prêtres qui s'occupent du ministère de la prédication.

Les attestations rapportées ci-dessous donnent une idée de l'œuvre.

Lettre de Monseigneur l'évêque de Saint-Dié.

Mon cher abbé,

Vous me demandez ce que je pense de votre ouvrage intitulé : *les Magnificences de la Religion*. J'applaudis au plan que vous m'avez communiqué, et j'estime qu'un semblable recueil fait avec goût, discernement, et une sage sobriété, peut grandement servir au clergé, à qui il tiendra lieu de toute une bibliothèque, et aux séculiers qui y trouveront réunis les éléments les plus propres à éclairer leur foi, à les affermir dans la croyance aux vérités saintes, et à leur donner des idées justes et élevées sur la religion que beaucoup, hélas ! n'aiment que par habitude et ne pratiquent guère que par routine. Je vous engage donc à continuer, et je forme les vœux les plus sincères pour le succès de cette publication, qui est plus qu'un ouvrage, et qui, bien dirigée, peut s'élever, et s'élèvera, je l'espère, à la hauteur d'une œuvre.

Recevez, mon cher abbé, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

† Louis-Marie, Évêque de Saint-Dié.

Lettre de Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans.

Monsieur l'Abbé,

J'ai sous les yeux divers ouvrages de piété publiés par vous, ainsi que plusieurs volumes de votre grand travail intitulé : *Magnificences de la Religion*. Je n'ai pu lire en entier tous ces volumes, mais je suis heureux de vous dire que ce que j'ai pu en voir jusqu'à présent m'a suffi pleinement pour apprécier le caractère et le mérite de vos travaux ; je les ai trouvés pleins d'édification et de piété; et j'admire vraiment

beaucoup, monsieur l'abbé, votre dévouement pour la jeunesse, votre zèle, votre labeur infatigable, et je ne saurais trop vous encourager à persévérer dans de si utiles travaux. Je fais des vœux pour que de si bons livres soient appréciés comme ils le méritent.

Agréez, monsieur l'abbé, tous mes bien dévoués hommages en Notre-Seigneur.

† F., Évêque d'Orléans.

M. Giorgi, vicaire de Monticello, par l'Ile-Rousse (Corse), 20 octobre 1866 :

« Cet excellent recueil, Monsieur le Directeur, occupera désormais la première place dans la bibliothèque du prêtre. On y trouve tout ce qui a trait à sa mission et une connaissance approfondie de notre sainte Religion. Le flambeau de la révélation et celui de la science y sont souvent et tour à tour agités; à leurs rayonnements on voit l'accord et l'harmonie de ces deux sœurs, et le rationalisme confondu et terrassé. Le ciel sourit sans doute à votre inestimable publication, puisque le clergé français le reçoit avec les marques de la plus vive reconnaissance. »

M. l'abbé Géhanno du séminaire du Saint-Esprit. Paris, le 19 janvier 1870 : « Je saisis cette occasion pour vous faire mon appréciation particulière sur ce précieux trésor, dont vous enrichissez l'Église. C'est une véritable mine d'or que vos *Magnificences,* où le prêtre peut puiser la pureté de la doctrine sainte qn'il a mission d'enseigner. Je ne crains point de l'affirmer, vous rendrez, par votre publication, un service immense à notre religion, service qui provoque mon admiration. Je vous en félicite très-cordialement. »

Le R. Père Plady, religieux rédemptoriste. Le 24 janvier 1870 : « Je ne vous ai point dit assez combien j'apprécie vos travaux, tous vos travaux d'ascétisme, de littérature et d'apologétique. Vos *Magnificences* sont magnifiques. Il n'y a rien de vous et tout est de vous. Je suis surtout partisan de tout ce que vous nous donnez sur les questions actuelles. Moi qui n'ai pas toutes ces publications, je ne saurais rien des travaux de certains savants si vous ne me les donniez pas dans vos *Magnificences.* »

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, pendant la guerre de 1870-1871, par J. D'ARSAC. 1 vol. in-8° XVI-556 p. avec 16 grandes gravures sur bois. Paris 1872. — Prix : 8 francs; pour nos agrégés, 6 francs.

Voilà un livre qui tranche sur toutes les publications relatives à la même époque : il a son caractère tout spécial, caractère noble et consolant; l'âme se rafraîchit et se relève en parcourant ces pages si éloquentes dans leur simplicité ; il n'y a que des faits et des documents historiques, mais quels faits ! Ils ont arraché à un esprit bien prévenu contre les Frères ce cri d'admiration irrésistible : « Ces choses-là ne se louent pas; on les raconte : cela suffit (1). »

Oui, cela suffit : car ces faits nous montrent que les Français restés chrétiens sont dignes de leurs pères, aux plus beaux jours de notre histoire. Dans ce gros volume, presque à chaque page, on trouve des actes d'héroïsme, des paroles sublimes qui feraient honneur aux barons de saint Louis et aux compagnons du Chevalier sans peur et sans reproche.

A peine le vénérable supérieur de cette humble congrégation a-t-il fait appel au dévouement patriotique de ses Frères (le 15 août 1870), que de tous côtés on répond avec autant de zèle que d'intelligence à cette voix bien-aimée; plusieurs des supérieurs locaux avaient devancé cet appel, pour se mettre, eux et leurs Frères, au service de la patrie : entre autres ce zélé directeur du pensionnat de Dijon dont nous citerons plus loin, si l'espace nous le permet, la noble et spirituelle réponse aux journaux anti-religieux de la localité. A partir du mois d'août, c'est-à-dire dès le commencement de la guerre, les Frères se présentent mêlés à toutes les péripéties de ce drame sanglant, jusqu'aux deux catastrophes de la prise de Paris et des saturnales de la Commune.

Partout ils font honneur à la France comme à la Religion : ils arrachent des cris d'admiration aux protestants anglais et réduisent l'orgueil prussien à s'incliner avec respect. Tout cela sans forfanterie, en agissant tout simplement, en faisant au grand jour, malgré eux, ce qu'ils ont toujours fait dans l'obscurité de leurs écoles : abnégation d'eux-mêmes, pour obéir au double précepte de l'amour de Dieu et du prochain.

Ils vont, avec la même sérénité, dans les bureaux des intendances et des mairies, travailler aux écritures; dans leurs ambulances, panser les

(1) M. Jezierski, rédacteur de l'*Opinion nationale*.

plaies les plus hideuses, soigner les pestiférés; dans les citadelles, fabriquer des cartouches; sur les champs de bataille, au milieu des obus, relever les blessés et consoler les mourants.

Dieu les récompense en appelant à lui plusieurs de ces dignes religieux, de ces bons Français; que ce soit la fatigue, la peste ou la mitraille qui les abatte, comme nos pères, les vieux Gaulois, ils tombent en souriant à la mort, et le courage de leurs Frères s'accroît; chacun porte envie à ceux qui ont eu le bonheur de mourir pour Dieu et la patrie. En vérité, M. Jezierski a eu raison de le dire : « Ces choses-là ne se louent pas; on les raconte : cela suffit. »

L'auteur a eu le bon esprit de le comprendre; aussi ce gros volume n'offre-t-il qu'une suite de récits, entremêlés de citations, de lettres, d'entretiens avec nos chefs ou avec les ennemis; tout cela rompt l'uniformité de la narration : je ne dis pas la monotonie, car presque chaque page a son cachet particulier; on a généralement conservé à tous ces documents leur caractère primitif : en les fondant, on pourrait composer une œuvre plus littéraire, mais assurément on ne ferait pas un livre d'une lecture plus attrayante ni plus entraînante.

Chacun de nos lecteurs nous remerciera de l'avoir engagé à repasser encore une fois, dans ce magnifique volume, la lamentable histoire de Wissembourg, de Reischoffen, de Forbach, de Gravelotte, de Sedan, de Coulmiers, de Loigny, de Champigny, du Bourget, de Peronne, de Nuits, du Mans, de Buzenval, etc.

Ici nos malheurs apparaissent moins désespérants ; on les voit sous leur véritable jour : ils sont le châtiment de l'égoïsme, du matérialisme des classes dirigeantes, et de l'infidélité du gouvernement à la grande mission de civilisation chrétienne, qui est la raison d'être de la France. Or la piété pratique de nos soldats dans les ambulances atteste que, si la foi s'est éteinte dans une certaine classe de la société, si l'on est parvenu à rendre impies quelques agglomérations d'ouvriers, en les abrutissant, la religion cependant vit encore dans le cœur de la grande majorité des Français; le jour où partira d'en haut une impulsion franchement chrétienne, la France se relèvera promptement, et son épée ne rentrera au fourreau qu'après la victoire.

L'héroïsme calme et sans emphase, non pas de quelques Frères, mais de toute la congrégation; ce généreux élan des supérieurs et l'empressement tout aussi généreux de leurs sujets, encore une fois, non pas de quelques-uns, mais de tous et dans toute l'étendue de la France; ce mouvement spontané, ce concert admirable de grandes pensées, de

sublimes sentiments; tout cela indique l'influence puissante de l'esprit qui anime le corps et donne la même vigueur à chacun de ses membres. Ces humbles religieux sont les enfants du peuple, de tous les points de la France; ils appartiennent à cette génération qui compte des héros il est vrai, mais qui a eu, dans les masses, de lamentables défaillances; comment se fait-il qu'il n'y en ait point eu parmi eux, et que partout ils se soient immédiatement trouvés, tous, à la hauteur du péril, des souffrances et des sacrifices? Qu'avaient-ils de plus que les autres? — L'habitude d'une vie de foi pratique, l'habitude du respect, de l'obéissance; la conviction que le mérite devant Dieu, comme le véritable honneur devant les hommes, est toujours dans l'accomplissement du devoir.

Au nom de la religion comme au nom de la patrie, merci à ces hommes généreux qu'on ne connaîtra jamais que sous le doux nom de Frères; l'ensemble harmonieux de leur conduite nous fait espérer un avenir moins humiliant et moins désastreux; oui, quand nous aurons une armée de soldats chrétiens pratiquants, guidée par un pouvoir catholique, notre histoire racontera, au lieu des défaites, de brillantes et utiles victoires, et elle pourra s'intituler encore : *Gesta Dei per Francos.*

A. Conari.

VIE DU COMTE ROSTOPCHINE, gouverneur général de Moscou en 1812, par M. le comte Anatole de Ségur. 1 volume in-8°, de v-336 p. — Prix : 6 fr.

Dans les grands événements il surgit parfois tout à coup un homme dont le nom, à peu près ignoré jusque-là, acquiert une éclatante renommée et retombe ensuite, si non dans l'obscurité, au moins dans l'ombre. L'histoire même la plus abrégée nommera toujours le comte Rostopchine à cause de l'incendie de Moscou, marquant l'heure fatale où devait s'arrêter la fortune de ce Napoléon, dont la gloire militaire fût demeurée sans rivale s'il eût su mettre un terme à son ambition. Ce fut là le commencement de cette chute aussi étonnante par sa rapidité que l'avait été son élévation, et où le doigt de Dieu se voit marqué de la manière la plus irrécusable. Les bulletins de l'armée de cet homme qui avait entraîné à sa suite les contingents de toute l'Europe, en accusant Rostopchine d'avoir fait allumer l'incendie et détruit cette ville immense toujours considérée par les Russes comme la ville sainte, la véritable capitale de leur empire, tâchèrent de flétrir sa conduite. Ils l'accusèrent de barbarie. L'opinion publique se partagea à son égard, et

le plus grand nombre considéra cet incendie comme un acte de patriotisme ne pouvant avoir lieu que chez des peuples à demi sauvages. Le comte Rostopchine, en venant se fixer en France pour plusieurs années, crut devoir décliner la responsabilité qui pesait sur lui, et il publia une brochure où il déclarait positivement n'avoir donné aucun ordre à cet égard.

Dans notre siècle d'agitations effrénées et de révolutions multipliées, on vit bien vite. Cinquante-neuf ans écoulés depuis l'incendie de Moscou et l'anéantissement de notre grande armée ensevelie sous les neiges d'un hiver rigoureux, commençaient à nous apparaître dans un lointain inappréciable. La seconde fille du comte Rostopchine, devenue comtesse de Ségur, faisait par ses nombreux petits volumes le bonheur de tous nos enfants, mais le nom de son père commençait à s'oublier. Son fils, le comte Anatole de Ségur, a entrepris de le faire revivre et surtout de justifier sa mémoire. Sous sa plume élégante et facile, le comte Rostopchine nous a été présenté sous son véritable jour. Ce favori de Paul Ier n'avait pu se résigner à paraître à la cour de son fils entouré des assassins de son père et avait vécu pendant douze ans dans la retraite, faisant le bonheur d'une famille qu'il chérissait et dont il était tendrement aimé. Cet homme, que les bulletins de notre grande armée dépeignaient comme digne de figurer dans les bandes de Gengis-Kan, son ancêtre, était bon, doux, aimable, spirituel. Lorsque toute la noblesse du gouvernement de Moscou, où il vivait, le désigna comme le plus digne d'être nommé gouverneur général de Moscou, il fallut faire une véritable violence à l'empereur Alexandre pour le décider à signer sa nomination, et il se montra tout de suite à la hauteur de ces importantes fonctions. Dès la prise de Smolens, il engagea les vieillards, les femmes et les enfants à s'éloigner avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Il envoya dans l'Est les objets d'art. Le général en chef des Russes, Kutusow, avait donné comme une victoire la sanglante bataille de la Moskova, mais sa retraite assez précipitée, son arrivée sur les hauteurs qui dominent Moscou, détrompèrent bientôt. Rostopchine, avec tout ce qu'il avait de forces, évacua lui-même la ville. Il avait envoyé assez loin tous les criminels enfermés dans les prisons, ne voulant ni les mettre en liberté ni les laisser à la disposition des Français. Il partit à la suite de l'arrière-garde de Kutusow.

L'incendie se déclara sur plusieurs points à la fois le lendemain de l'entrée des Français. Rostopchine avait fait partir toutes les pompes. Dès que les Français étaient parvenus à l'éteindre sur un point, il écla-

tait de nouveau à peu de distance, toujours de manière à être propagé par le vent qui soufflait avec violence. Il paraît peu probable que les douze à quinze mille individus des classes tout à fait inférieures demeurés à Moscou aient mis le feu, au lieu de se mettre à piller les riches palais abandonnés par les propriétaires, en suivant un plan aussi bien conçu, si dans le nombre il n'y eût eu un certain nombre obéissant à une volonté supérieure. Telle est du moins l'opinion du comte de Ségur, malgré la dénégation de son aïeul.

Immédiatement après la guerre, l'empereur Alexandre, qui avait nommé Rostopchine malgré ses propres préventions, accepta volontiers la démission qu'il offrait. Le gouverneur général rentra dans la vie privée, mais sa santé profondément altérée l'obligea à prendre les eaux de Tœplitz d'abord, puis de Karslbad, et enfin à se fixer pour quelques années en France, quoique à son premier voyage à Paris la curiosité générale dont il était l'objet lui eût paru bien pénible. Mais cette curiosité n'eut qu'une durée assez limitée. Il put enfin y appeler sa famille, dont les voyages nécessités par sa santé l'avaient éloigné depuis trois ans. Ce dernier séjour en France fut, selon lui, une des époques les plus heureuses de sa vie. Il retourna enfin en Russie, laissant ici sa seconde fille, la comtesse de Ségur, dont le nom est si aimé par nos enfants toujours empressés de lire ses charmants ouvrages. Il survécut peu à l'empereur Alexandre, mort subitement à Tangearag et s'éteignit doucement en 1826 le 30 janvier, âgé de près de soixante et un ans.

Le livre de M. le comte de Ségur, tout en se bornant à ce qui concerne particulièrement son aïeul, donne des détails instructifs et pleins d'intérêt sur les quatre années du règne de Paul I[er] dont Rostopchine avait été ministre et favori. Dans les nombreux emprunts faits aux notes laissées par son grand-père, on en trouve de curieux sur l'administration intérieure de la Russie, sur l'existence qu'y menaient les grands seigneurs et les riches propriétaires. Nous n'avons point à faire l'éloge du style de l'auteur : ses ouvrages sont assez nombreux et trop répandus pour que tous nos lecteurs ne sachent parfaitement combien il est élégant et harmonieux. Quelques très-rares incorrections seront certainement corrigées dans une seconde édition, et il ne laissera alors rien à désirer.

Nous demandons cependant à M. le comte de Ségur la permission de lui signaler une importante correction à faire. A la page 291, il parle de la guerre civile dans le midi de la France. Il n'y a pas eu de guerre civile, mais des assassinats. Au commencement des Cent Jours, l'abbé

d'Esgrigny et plusieurs autres catholiques furent tués dans les Cevennes par les protestants; les volontaires royalistes revenant de l'armée du duc d'Angoulême après sa capitulation étaient massacrés à Arpaillargues avec des circonstances atroces. Après les Cent Jours, il y eut naturellement réaction. Les vengeances se produisirent. La plus signalée fut celle de l'homme connu sous le sobriquet de *Tresaillon*. Onze protestants, après l'avoir attaché à un arbre, brûlèrent sa maison avec le bois de ses oliviers qu'ils avaient coupés, et outragèrent indignement sa femme et sa fille. Il les tua tous jusqu'au dernier. Au point de vue religieux il était certainement coupable, mais quel jury eût pu le condamner. Il ne fut point jugé à Nîmes, mais à Riom, et acquitté à l'unanimité. On peut consulter à cet égard les mémoires du baron d'Hauney, que M. Decases avait nommé préfet du Gard. Ces tristes attentats se balancèrent à une unité près dans les deux partis, et la totalité n'a guère dépassé une centaine. Mais les révolutionnaires ont fait sonner bien haut ce qu'ils nommaient la *Terreur blanche* du Midi, et nous voyons avec regret que M. le comte de Ségur n'ait point cherché à s'assurer de la vérité des faits. Marquis DE ROYS.

LA FRANCE ARMÉE, le soldat, sa condition, ses devoirs, par l'auteur de l'*Armée nouvelle*. 1 volume in-12, de 306 p. Paris 1872. — Prix : 3 fr.; net pour nos agrégés, 2 fr. 25 c.

Qu'il soit nécessaire de réorganiser notre armée, c'est ce que personne ne niera. « Les Allemands, dit l'auteur de la *France armée*, ont mesuré l'étendue de nos richesses, et le butin de 1871 n'est pour eux que la première prise du loup qui a trouvé le chemin d'une bergerie. » Si nous voulons pouvoir opposer dans l'avenir une armée invincible aux incursions des barbares germains, nous devons réformer notre organisation militaire, en profitant des leçons de l'expérience, et non-seulement nous approprier ce qu'il peut y avoir de bon chez nos voisins, mais encore chercher à faire mieux, s'il est possible. « On doit remarquer, a dit Montesquieu, que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs. »

L'auteur, officier supérieur de grand mérite, s'est proposé de faire connaître les conditions de la réforme annoncée et les devoirs du

soldat dans l'armée nouvelle reconstituée sur le principe du service obligatoire pour tous les Français.

Éclairé par une étude attentive des travaux de M. le Play sur la *Réforme sociale en France*, il montre tout d'abord comment notre régime de succession, abolissant la liberté de tester et prescrivant le partage égal des biens entre les enfants, a des conséquences aussi désastreuses pour l'armée que pour la société civile.

Nous ne dirons pas que nos désastres viennent exclusivement de cette source ; l'affaiblissement du sentiment religieux, et, par suite, de l'esprit de dévouement et de sacrifice, y est aussi pour une grande part ; néanmoins, c'est avec juste raison qu'on a dit que cette loi sur les successions, votée en 1793 sous la Terreur, dans l'unique but d'empêcher les pères de déshériter ceux de leurs fils qui adoptaient les principes de la Révolution, nous a plus nui que la perte de cent batailles.

Les institutions militaires prussiennes sont ensuite analysées avec une grande perspicacité, et les moyens que nous devons prendre pour les surpasser signalés avec soin ; mais la partie vaiment neuve de l'ouvrage est celle qui a trait au service de l'intendance.

L'histoire de ce corps, les services qu'il a rendus, les critiques qu'il mérite, les transformations qu'il doit subir, et notamment la militarisation complète de son haut personnel, tout cela est exposé avec une si grande compétence et une telle précision, qu'on sort de cette lecture convaincu de l'impossibilité de laisser subsister plus longtemps l'état de choses actuel.

Nos lecteurs nous sauront gré de citer quelques pages de l'auteur sur cette importante question.

« L'institution de l'intendance, à elle seule, est un danger. Pour exister, pour fonctionner, pour se recruter, elle est obligée de se définir, et, dans la situation qui lui est faite, elle ne peut donner d'elle-même d'autre définition que celle-ci : L'intendance est chargée de pourvoir à tous les besoins du soldat en santé comme en maladie (1).

« De ce coup, la voilà constituée *Providence de l'armée*, c'est-à-dire toujours blâmée, jamais remerciée ; c'est le sort commun à toutes les providences, et l'intendance à d'autant moins de chances d'échapper à ce sort commun qu'elle touche le soldat (cet homme voué aux souffrances) précisément par ses deux côtés sensibles : le ventre et la

(1) C'est en effet la définition donnée par tous les règlements et les cours d'administration militaire.

bourse. Mais les providences savent se mettre au-dessus des criailleries des mortels... passons !

« L'armée a une providence dont il est facile de se plaindre (celle-ci ne peut ni récompenser ni punir). Pourquoi s'aviserait-on de se mêler de sa besogne ?... Moi ! m'occuper d'administration !... N'y a-t-il pas l'intendance ? De là, dans toute l'armée, une tendance des plus fâcheuses à se désintéresser des premières choses qu'un militaire doit savoir.

« Il est impossible d'ouvrir un ouvrage sérieux d'art militaire, sans y rencontrer ce précepte : Le premier devoir d'un général est de nourrir ses troupes. Cependant, si l'on parcourt le projet du général Faidherbe sur le *Réorganisation d'une armée nationale*, on y lit à la page 8 : « Je n'ai pas touché à l'intendance et aux services administratifs faute de connaissances suffisantes et d'idées arrêtées à leur sujet. » Or il est bon de noter que le général Faidherbe a appartenu au corps du génie, qu'il a été *intendant du génie*, et, plus tard, gouverneur du Sénégal ; que, par conséquent, ses études et ses connaissances sont fort étendues. Le général a donc des idées très-arrêtées et probablement très-justes en matière d'administration. Moins que tout autre, il serait embarrassé de l'administration d'une grande armée, et il lui suffirait certainement de quelques heures de conversation avec un intendant sans préjugés pour être profondément éclairé. Sur tout autre sujet, sur une question délicate d'astronomie par exemple, le général n'eût pas manqué d'interroger un astronome savant et se serait fait une opinion avant d'écrire ; mais comme il s'agissait de l'intendance, il ne paraît pas avoir cherché à s'éclairer. Par cet exemple, dû seulement à la sincérité modeste du général, on peut juger de l'épaisseur des préjugés qui obscurcissent cette question.

« Est-elle donc si difficile ? Non, si chacun de nos généraux consentait à dire : « C'est moi qui serai la providence du soldat ; j'entends qu'il s'en prenne à moi de toutes ses misères ; je ne souffrirai pas plus longtemps qu'on me couvre d'un plastron ; cet officier modeste et courageux qui me seconde de toutes ses forces, sur qui pèse une lourde responsabilité, cet officier, je l'appellerai de son vrai nom : mon second chef d'état-major.

« Ce mouvement de clairvoyance serait cependant bien naturel, car les mêmes livres d'art militaire qui enseignent qu'un général doit prendre sur lui la responsabilité de tout ce qui intéresse ses soldats, donnent invariablement ce conseil ; — après avoir reconnu l'avantage

de charger *un corps militaire* de l'approvisionnement *des armes et munitions de guerre* d'une armée, il semble qu'on aurait déjà dû sentir l'importance de confier aussi l'approvisionnement des vivres et des fourrages à un corps tout à fait militaire; et non pas à une *administration* séparée, comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour (1). »

Les devoirs du soldat sont exposés avec une grande élévation de pensée dans la seconde partie de l'ouvrage. L'épigraphe « Fais ce que dois, » que l'auteur a placée en tête du volume, est bien la devise du soldat français et chrétien. Si elle avait été gravée au fond du cœur de nos soldats, nous n'aurions pas vu dans la dernière guerre ces débandades immenses, véritables fuites d'hommes qui n'avaient du soldat que l'habit.

Mourir au champ d'honneur frappé en face est le rêve du soldat chrétien. C'est le salut assuré, le ciel conquis, et c'est ainsi que la foi soutenant le patriotisme rend une nation invincible.

Nous signalerons seulement dans la seconde partie quelques négligences de style, qu'il sera facile à l'auteur de faire disparaître, et aussi quelques locutions familières qu'on aimerait à ne point trouver employées dans une matière aussi grave.

Nous ne pouvons toutefois que recommander vivement la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui sentent l'importance capitale qu'a pour nous la question militaire. HOUSSOIT.

SODOME. — NINIVE. — JERUSALEM. Admonestation à Paris, par Mme la marquise DE GODEFROY MÉNILGLAISE. 1 vol. in-12 de 70 p. — Prix : 50 c.

De terribles catastrophes ont pesé sur Paris pendant les deux années qui viennent de s'écouler. Elles ne semblent point, hélas! avoir laissé une impression profonde dans les masses. Mais les âmes élevées, les esprits attentifs aux voies de la Providence, comprennent les foudroyantes leçons qui en jaillissent, et saisissent la similitude qu'elles offrent avec les fléaux déchaînés à certaines époques sinistres par la justice d'en haut. La pensée chrétienne de l'auteur de *la Vie du monde élevée à Dieu* (2) est remontée avec effroi dans le passé vers d'autres

(1) *Maximes de guerre de Napoléon*, — général Burnod et général Husson.

(2) Un vol. in-8. Paris, Jouby et Roger, 7, rue des Grands-Augustins. Cet ouvrage, dont la première édition a paru sous le titre d'*Esquisses religieuses offertes aux gens du monde*, a été recommandé dans notre numéro d'avril 1868.

grandes cités coupables. Sa plume vient de retracer avec une énergique brièveté le châtiment de Sodome, de Ninive et de Jérusalem, en couronnant ce triple récit par un épilogue qu'on nous saura gré de reproduire.

« Et toi, cité resplendissante des temps modernes; toi qui, sortie d'un îlot de la Seine, et nommée d'abord *ville de boue*, t'es développée sous l'effort des siècles en des proportions colossales; toi dont la vie circule avec bruit dans tes larges artères; toi dont les vitrines offrent aux regards toutes les tentations de la convoitise; toi dont les boulevards étalent le temple du plaisir aux obscènes cariatides; toi qui permets au mal de s'imposer et de corrompre, en saturant tes arts, tes sciences et tes lettres; toi qui méprises le jour du Seigneur; toi qui, aux heures de colère, laisses assassiner tes rois et tes prêtres, et anéantir dans les flammes l'orgueil de tes édifices;..... Paris, serais-tu donc à la fois Sodome, Ninive et Jérusalem?... la ville de boue, la ville aux insolents trafics, la ville impie qui tue ses prophètes?...

« Si, comme Sodome, tu n'as point été réduite en poudre, c'est que tu possédais plus de dix justes; si tes vainqueurs t'ont laissée libre, c'est qu'on priait dans tes églises; s'il reste de toi pierre sur pierre, c'est que, chrétienne en dépit de toi-même, tu renfermes le bien et le mal, la pureté et l'ignominie, la famille et le communisme, la charité et les honteuses dilapidations, la prière et le blasphème, la compassion et le crime, les victimes et les meurtriers: victimes qui pardonnent, bénissent et remercient en entrevoyant la palme; c'est qu'il y a en toi l'amour du pays, paralysé peut-être, mais non anéanti par l'égoïsme et la lâcheté; c'est que tu renfermes l'âme et la brute, l'esprit et la matière, et enfin, et surtout, c'est que Jésus Sauveur descend sur tes autels, malgré Satan et sa malice.

« Mais maintenant qu'on répare tes ruines et qu'on ne châtie point tes coupables, prends garde à cette impunité; redoute de t'enivrer encore de tes fausses grandeurs, et ne sois plus la statue d'or, d'argent, de fer, d'airain, aux pieds d'argile. » M. X.

TROIS REPUBLIQUES, DEUX EMPIRES, TROIS MONARCHIES EN UN SIÈCLE. Brochure in-18 de 56 p. — Prix : 50 c.; pour les agrégés, 15 c.

L'auteur n'a pas étalé son nom sur la couverture, et nous respec-

terons son silence; nous n'en serons que plus à l'aise pour donner à cette excellente brochure tous les éloges qu'elle mérite.

Ici pas de déclamations, pas de théories nuageuses : des faits, de l'histoire précise, à traits larges et bien accentués, comme une esquisse de vieux maître. Pour notre époque si oublieuse, si ignorante des faits même de ce siècle, rien de plus utile que cette méthode vraiment scientifique et philosophique. Depuis 89, jusqu'à nos jours, dans ces pages écrites avec un vrai talent, les faits viennent démontrer, par leur logique irrésistible, qu'en dehors des principes, on ne fait que tomber d'abîmes en abîmes.

Nous ne saurions trop engager nos respectables lecteurs, à répandre cette brochure; le désintéressement de l'auteur nous permet de l'offrir à si bas prix que tous, nous l'espérons, en prendront au moins dix exemplaires à la fois. C'est une aumône intellectuelle à faire autour de soi, à tant d'esprits si vides des connaissances historiques nécessaires pour rectifier les erreurs entretenues par les mensonges de la presse. Éclairer les esprits c'est une œuvre plus méritoire encore que de nourrir les corps : on n'y pense peut-être pas assez souvent.

L'auteur a donné un bel exemple en supportant évidemment la majeure partie des frais d'impression; c'est faire un aussi noble usage de sa fortune que de ses loisirs et de son talent. A. Conari.

OPINION DE BISMARCK sur la République, l'Empire et les Bourbons en France. Lettre attribuée au prince et traduite par Georges Romain. Brochure petit in-18 de 26 p. — Prix : 20 c. ; pour nos agrégés, 10 c.

Il y a beacoup de bon sens dans cette plaisanterie : l'auteur, en feignant de traduire une lettre écrite sur la question par le fameux homme d'État prussien, fait ressortir parfaitement cette vérité que les Bonapartistes, et encore plus les Républicains, favorisent bon gré mal gré les intérêts de la Prusse, qui aurait à trembler à son tour si la France rentrait dans l'ordre et reprenait sa place parmi les gouvernements réguliers, en revenant à la légitimité. On ne saurait trop répandre cet excellent opuscule.

OUVRAGES DANGEREUX

LE LENDEMAIN DE LA MORT, par Louis Figuier.

C'est sur la tombe d'un fils tendrement aimé que l'auteur a conçu la pensée de ce livre, et cette douleur est trop respectable pour ne pas nous engager à adoucir, autant que possible, dans la forme, le blâme sévère qu'il mérite. Nous voudrions ne rien dire de pénible, mais la vérité, la morale doivent être vengées, et c'est le cas de nous souvenir de cet adage : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

M. Figuier, au nom de la science, parle du dogme chrétien avec l'aplomb d'une profonde ignorance, et il déclare, tout bonnement, que l'Eglise ne nous donne pas d'autre motif de croire que l'absurde. Il nous prête, à nous tous catholiques, cette stupide formule : *Credo quia absurdum*, et, dans la crainte que ses lecteurs ne comprennent pas ce latin, il ajoute, entre parenthèses : *Je le crois, parce que c'est absurde.* Voilà, selon lui, « *l'ingénieuse et commode fin de non-recevoir* par laquelle l'Église *coupe court à tout examen* » (page 301). Ainsi, de par M. Figuier, l'absurde a suffi au génie des Augustin, des Thomas d'Aquin, des Bossuet; sans compter, de Charlemagne à Turenne, et jusqu'à nos jours, la longue suite d'hommes éminents dans toutes les branches des sciences, comme dans toutes les plus hautes positions sociales, qui se sont fait gloire d'être enfants soumis de l'Église. C'est cette impertinence de M. Figuier qui est évidemment absurde, et tout homme de bon sens, quelque peu chrétien qu'il soit, doit dire : Je ne le crois pas, parce que c'est absurde.

Cependant, à la même page, M. Figuier reconnaît que le dogme catholique est professé par « les esprits honnêtes, nobles, vertueux et sincères ». — Il reconnaît que ces dogmes « sont encore aujourd'hui la seule digue que l'on ait à opposer aux odieux principes du matérialisme ». Voilà donc le dernier mot de la science... de M. Figuier : — On ne peut opposer aux odieux principes du matérialisme qu'une absurdité... — La conséquence nécessaire, c'est qu'aux yeux de la science de ces messieurs, le matérialisme seul est raisonnable.

Savez-vous ce que M. Figuier a découvert pour remplacer le dogme

chrétien? Il n'a pas pris la peine d'inventer; mais, par la méthode du progrès... à reculons, il nous propose sérieusement la vieille et stupide erreur de la métempsycose! L'âme humaine, selon lui, commence à naître dans les forêts ou parmi les foins; et voilà pourquoi tous les hommes aiment les fleurs et la verdure! Cela est dit sérieusement à la page 288.

Après être « éclose une première fois à la lumière du soleil, le puissant promoteur de la vie, » l'âme de ces messieurs a passé successivement dans le corps de plusieurs bêtes, et c'est ce qui « explique de la manière la plus simple, la notion innée du principe de causalité. » (Page 286.) En vérité, on ne peut rien de plus *simple*, et il faut compter aussi sur des lecteurs non-seulement ignorants, mais excessivement simples, pour imprimer des naïvetés semblables.

Quant à la méthode de la science à l'usage de l'école de M. Figuier, le procédé est toujours le même : on remplace les axiomes, les principes, par des absurdités présentées, d'abord timidement, sous forme dubitative : Ne pourrait-on pas... Peut-être... Cela paraîtra erroné, mais..... enfin tout le vocabulaire des formules du doute. Puis, au chapitre suivant, on vous dit carrément : On a vu... Nous avons prouvé... Il est établi que... — Comment ne pas s'incliner devant une méthode si rigoureusement scientifique? Libre à qui voudra d'accepter le *Credo* de M. Figuier (page 223) et de dire, selon sa formule et sa théorie : *Je crois fermement* que j'ai été d'abord cornichon, puis huître, puis écrevisse, puis anguille ou vipère, puis dindon, ensuite chien ou chat, et enfin homme, pour m'en aller après la mort, si j'ai été savant dans les plaines de l'éther, et pour recommencer une série d'existences purgatives, si je demeure ignorant ou insuffisamment poli. (Pages 213 et 305.) (1)

(1) Comme le vrai pourrait ici ne pas paraître vraisemblable, nous citerons textuellement le *Credo* de M. Figuier. Il est dit, en propres termes, à la page 223, dernier paragraphe : « Nous croyons fermement qu'il s'opère une transmigration, une transmission d'âmes, ou de germes d'âme, à travers toute la série des classes d'animaux. Le germe d'âme sensible qui existait dans le *zoophyte* ou le *mollusque* passe, à la mort de ces êtres, dans le corps d'un *animal articulé*. Du corps de l'animal articulé, quand ce rudiment d'âme sensible arrive chez le *poisson* ou le *reptile*, il subit un nouveau degré d'élaboration, et sa puissance s'accroît. Lorsque, s'échappant du corps du reptile ou du poisson, elle s'est logée dans l'enveloppe matérielle de l'*oiseau*, elle reçoit d'autres impressions qui deviennent l'origine de perfectionnements nouveaux. Enfin l'oiseau transmet au *mammifère* l'élément spirituel, déjà beaucoup agrandi et modifié. Du mammifère l'âme, ayant vu s'augmenter le nombre de ses facultés, passe dans le corps de l'homme. » — Et à la page 225, M. Figuier s'écrie : « Un écrivain de nos jours a appelé le chien : *Un candidat à l'humanité*, il ne croyait pas parler aussi juste. »

Nous avouons qu'en dépit de la science, nous préférons conserver le *Credo* des chrétiens.

Terminons par une question grave : comment des gens sensés peuvent-ils perdre le temps à lire de pareilles absurdités, qui n'ont même pas le mérite d'être neuves, mais qui ne sont que la redite des rêveries déjà ridiculisées du temps des Grecs et des Romains?

Comment des chrétiens peuvent-ils, en payant de tels livres, encourager à les publier?

C'est une vérité déplorable, mais qu'il faut avoir le courage de dire : les livres qui pervertissent l'opinion publique, qui ébranlent la foi et même le bon sens, ne trouveraient plus d'éditeurs si les honnêtes gens sentaient que leur devoir est de ne pas les acheter. A la guerre, qui voudrait fournir les munitions à l'ennemi? ERNEST AIMÉ.

L'HOMME ET LA BÊTE, par Arthur MANGIN.

Voici encore une production *de la science :* elle a naturellement quelque analogie avec l'œuvre précédente. L'auteur, qui cependant écrit au *Correspondant*, s'attache à ravaler l'homme au-dessous de la bête. La définition de M. de Bonald : « l'homme est une intelligence servie par des organes, » le révolte ; parce que, suivant lui, elle n'est applicable qu'à l'homme *perfectionné* et qu'elle ne convient pas aux Alfourons ni aux Caraïbes (page 7). On voit que nous sommes ici sur le terrain de Rousseau ; l'homme, pour l'auteur, a commencé par l'état sauvage, et c'est, à son sens, une erreur de croire, d'après la Bible, que Dieu a créé l'homme dans l'état d'innocence et de pleine raison.

On comprend la mauvaise humeur avec laquelle un écrivain imbu de ces doctrines traite M. de Quatrefages, qui a le grand tort de vouloir mettre une séparation complète entre l'homme et les bêtes. Ce n'est même pas assez de nous confondre avec les êtres sans raison ; on se moque agréablement de notre vanité, et l'on prétend nous prouver que l'instinct est supérieur à l'intelligence, et que par conséquent c'est la bête qui est souvent supérieure à l'homme.

Pour qu'on ne soupçonne pas qu'il y ait quelque exagération dans notre appréciation, nous allons citer textuellement les phrases qui tombent sous nos yeux, en feuilletant l'ouvrage que nous avons lu avec grand'peine, parce que, à chaque page, notre dignité et notre foi étaient également blessées.

« Chez les bêtes l'instinct et l'intelligence se soutiennent et s'éclairent mutuellement, et tendent de concert à la même fin, d'où l'on peut conclure que, raisonnant peu ou point, les bêtes ne déraisonnent pas et qu'en somme elles ont plus que nous la sagesse en partage. (Page 42.)

« M. de Bonald, au lieu de définir l'homme « une intelligence servie par des organes, » n'eût-il pas été plus près de la vérité en le définissant « des passions servies par une intelligence? »

« Qu'est-ce que le génie, sinon un instinct puissant, irrésistible, un art inné?

« Pascal enfant devinait, inventait les problèmes; Mozart, Beethoven, Haydn improvisaient des symphonies; Bonaparte organisait à Brienne des armées d'écoliers et gagnait des batailles. Ces futurs grands hommes, ces enfants prodiges étaient comparables au castor qui endigue les rivières, à l'araignée qui tisse sa toile, au chien de berger qui fait la police du troupeau. Comme ces estimables animaux, ils savaient sans avoir appris. Qu'on ose dire encore que l'instinct est une qualité inférieure.

« Presque tous les animaux sont susceptibles de soumission à l'homme, d'éducation et d'instruction. Toutefois le succès dépend plus encore de l'intelligence, de la docilité et des heureuses dispositions de l'élève que de l'habileté du maître. » (Page 440.)

Les commentaires sur de pareils textes sont superflus. Nous nous bornerons à dire que nous sommes heureux et fiers de voir que, dans notre nombreuse et si honorable clientèle, il ne s'est pas trouvé une seule personne assez mal inspirée pour nous demander un pareil ouvrage.

Comme nous le disions en parlant du livre précédent, il serait à souhaiter que tous les catholiques comprissent leur devoir aussi bien que nos honorables agrégés. E. A.



DEUXIÈME PARTIE

—

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

ÉLECTION DE M. LITTRÉ à l'Académie française, par Mgr d'Orléans. 1 vol. in-8°. — Prix : 1 fr.

Nous croyons devoir recommander la lecture de la nouvelle brochure que vient de publier l'évêque d'Orléans. Après des désastres tels que l'histoire en rapporte peu de semblables, après une guerre étrangère poursuivie avec acharnement et une horrible guerre civile, il règne dans notre pays un tel aveuglement sur les causes de nos malheurs, qu'on vient de voir le corps qui est la *représentation* de la littérature française, couronner le pontife de l'athéisme et du socialisme.

Que chacun donc s'excite à prier avec plus de ferveur, non-seulement pour soi, mais pour tous les fidèles, car le péril est grand. Nous sommes à la veille de voir s'ouvrir une *université libre* ayant pour but « d'éliminer l'hypothèse divine, » c'est-à-dire de détruire dans les esprits cultivés et parmi le peuple toute foi à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. « Toutes ces choses qui sont votre dernier bien, la raison, la philosophie, la société, la base de vos institutions, le principe de vos lois, le fond de vos doctrines, le sujet de vos livres, la protection de votre foyer, les mœurs de vos enfants : voilà, dit Mgr Dupanloup, ce que je défends. » (*D'après la Semaine religieuse.*)

MŒURS PITTORESQUES DES INSECTES par Victor Rendu, inspecteur général de l'agriculture; 1 vol. in-12. Paris. — Prix : 2 fr.

Des *insectes*, du *pittoresque*, du *populaire*, de la *vulgarisation*, ce n'est certes pas ce dont on manque pour peu que l'on passe en revue les ouvrages publiés chaque jour.

Mais, il faut l'avouer, ce dont on ne manque pas non plus, et dont nos notices doivent quelquefois porter la trace, c'est le pérpetuel agacement de voir tous ces écrivains se modeler les uns sur les autres pour préconiser des doctrines qui en vérité finissent pas sembler inhérentes à ce genre de publication. Dès que j'ai aperçu certains titres, avant de commencer ma lecture il y a deux choses que je m'attends à rencontrer : l'instinct des animaux égalé à l'intelligence humaine, si bien qu'on finit par ne pas savoir quelle supériorité l'âme donne à l'homme, et même si elle lui donne une supériorité; la *Nature*, auteur de tout ce que nous admirons, la *Nature* à laquelle il faut être reconnaissant.

Remarquez bien, *Nature* avec une majuscule; quand ces messieurs ont mis la majuscule, c'est fini, tout est expliqué et nous ne saurions leur demander sans indiscrétion si, par hasard, la création ne donnerait pas l'idée d'un créateur.

Or, voici que M. Victor Rendu nous parle d'*insectes*, de leurs mœurs *pittoresques*, place son volume dans une série de littérature *populaire*. Bien sûr, c'est là de la vulgarisation, ou je ne m'y connais plus. Mais voilà aussi que tout en nous faisant admirer ses héros comme il en a bien le droit, il s'empresse de distinguer entre leur « sorte d'intelligence et la raison humaine ». Et voilà encore que, plus il examine ses insectes, plus il trouve dans son étude la révélation de Dieu et de la Providence.

Du reste, quelques lignes de préface indiquent à la fois ce que contient le livre et dans quel esprit il est écrit.

« Le spectacle que présentent les insectes est un des plus attrayants qu'on puisse offrir à la curiosité studieuse. Quoi de plus merveilleux, en effet, que leurs instincts, leurs travaux, leurs ruses, leurs combats ! c'est tout un monde en miniature. Les passions qui nous animent agitent aussi leurs sociétés : parmi eux, guerriers et chasseurs sont une image de la vie primitive; architectes et sculpteurs, maçons et tisserands, rappellent l'industrie et les arts de la vie civilisée. Mais c'est surtout dans le soin de leur propre conservation et la défense de leur postérité, qu'ils déploient toutes leurs ressources. A voir les combinaisons réfléchies dont leurs actes souvent procèdent, il est impossible de leur refuser une sorte d'intelligence, bien distincte toutefois de la raison humaine.

Faire connaître nos insectes les plus vulgaires sous ce jour presque nouveau, et faire ressortir en même temps la sollicitude providentielle qui veille sur leur destinée, tel est le but de ce livre. Puisse-t-il con-

tribuer à développer le goût de l'histoire naturelle, vulgariser les immortels travaux des Swammerdam, de Réaumur et des Hubert, et surtout convaincre le lecteur de cette vérité inscrite dans l'*Imitation de Jésus-Christ :* « Il n'est pas de créature si petite et si méprisée qui ne nous « montre la bonté de Dieu. »

En deux mots, livre curieux et instructif, en même temps livre chrétien.

Nous nous y sommes arrêtés plus longtemps que sur bien d'autres, plus importants quant à l'étendue, afin de le recommander spécialemeut, et afin de nous dédommager nous-mêmes de tant d'impressions pénibles dues « à la vulgarisation. »

LES FEMMES PIEUSES DE LA FRANCE, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA. 2e édition, contenant une notice écrite par M. VILLEMAIN, de l'Académie française, sur Marie-Thérèse-Félicité Binard. 1 vol. in-12 de 280 pages. Paris, 1870. — Prix : 2 fr. 50.

Ces biographies commencent au XVIIe siècle, époque de civilisation et de splendeur, continuent au XVIIIe, époque de dégénération dans les mœurs, et s'achèvent au XIXe, époque où la diffusion du luxe et de la vanité amène l'affaiblissement de la foi et le relâchement dans l'accomplissement des devoirs.

Les héroïnes de ces différents récits sont : Mmes Acarie (Marie de l'Incarnation), Louise de Marillac (dame Le Gras), Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, Marthe d'Oraison (baronne d'Allemaigne), Mme Martin, dite en religion Marie de l'Incarnation (de Québec), Mme de Pollalion, Charlotte-Marguerite de Gondi (marquise de Magnelais), Madeleine de Vignerod (duchesse d'Aiguillon), Marie-Félicie des Ursins (duchesse de Montmorency), Mecthilde du Saint-Sacrement, Armelle-Nicolas, dite la bonne Armelle, Mlle de Lamoignon, Mlle d'Epernon, Marie Bonneau (dame Miramion), Mme Héliot, la princesse de Conti, Mme de Saisseval, Blanche-Agnès Dubost, Marie-Thérèse-Félicité Binard, Mme Javouhey, Louise-Adélaïde Perrin et la marquise de Pastoret.

Ce livre peut être répandu avec fruit, même dans les classes populaires. Il est bon de leur montrer ce que peut la foi pour le renoncement au plaisir et aux biens du monde. Il est bon aussi de leur montrer comment se dévouent à leurs intérêts et à leurs souffrances, les femmes dont la noblesse et la richesse sont sanctifiées par la piété.

HISTOIRE DES PREMIERS SIECLES DU CHRISTIANISME (GRANDS FAITS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, annales illustrées, 4e série. 1 vol. in-12 de 351 pages, avec 35 gravures sur bois. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage embrasse les années qui s'écoulent depuis la fondation du christianisme et les temps apostoliques, jusqu'à la fin de l'empire d'Occident. C'est le récit de l'établissement de l'Église, des persécutions, du triomphe de la religion chrétienne sous Constantin, et des principales hérésies qui troublèrent l'Église sous ses successeurs. La marche est intéressante, l'esprit est bon, sauf une certaine tendance, assez de mode aujourd'hui, à *expliquer* les persécutions de telle sorte qu'en poussant un peu plus loin, on en viendra *presque à les excuser*. Du reste cet ouvrage est bon pour les jeunes gens comme pour les hommes parvenus à la maturité.

LA REINE MARIE LECKZINSKA, par Mme la comtesse d'Armaillé, née de Ségur. 2e édition; 1 vol. in-12 de 237 pages. 1870. — Prix : 3 fr. 50.

Mme d'Armaillé retrace d'une façon attachante et dans un style élégant, la vie de la vertueuse épouse de Louis XV : vie de privation au début, et, plus tard, d'épreuves et de déceptions au milieu des grandeurs.

La politique occupe peu de place dans ce livre, comme elle en occupa peu dans l'existence de Marie Leckzinska.

Sans chercher à atténuer ou à laisser dans l'oubli les fautes de Louis XV, l'auteur en a parlé en termes discrets. Il y a cependant quelques mots qui ne nous paraissent pas assez réservés pour la jeunesse, ou pour les imaginations vives (spécialement le portrait séduisant de la duchesse de Châteauroux).

HISTOIRE NATIONALE DES NAUFRAGÉS ET DES AVENTURES DE MER (période contemporaine), par M. Charles d'Hericault; 1 vol. in-12 de 388 pages. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles d'Héricault a réuni dans ce volume, suivant l'ordre chronologique, les récits des principaux naufrages dont nos navires ont été victimes, ou qui ont eu lieu sur nos côtés depuis le commencement du siècle jusqu'en 1830. Ce sont, le plus souvent, les acteurs de ces drames maritimes qui nous racontent toutes les péripéties de leurs luttes héroïques, leurs souffrances et leur sauvetage providentiel.

C'est ainsi qu'il a réussi à nous donner un livre plus émouvant que

tous les romans, et qui a en même temps le sérieux d'une œuvre historique. Nous n'indiquerons ici d'autres morceaux qu'un épisode de la bataille de Trafalgar et le naufrage de la *Méduse*.

DEUX ANS DANS L'AFRIQUE ORIENTALE, par Émile JOUVEAUX; 1 vol. in-8° de 384 pages. Illustration par Émile BAYARD. 1871. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre contient le récit d'un voyageur, qui traverse l'Afrique orientale, parcourt l'Abyssinie, assiste à la prise de Magdala par les Anglais et à la mort du roi Théodoros, et arrive aux deux grands lacs où le Nil prend sa source si longtemps ignorée.

L'auteur a appris l'histoire et les mœurs des peuples du Haut-Nil, avec les intrépides savants, précurseurs des grandes découvertes qui viennent d'illustrer notre siècle, Ferret, et Galinier, Lefèvre, Burton, Lejean. Il a exploré les sources du Nil avec Speke, Grant, Baker, qui ont enfin arraché au « fleuve sacré » le secret de sa naissance.

Le récit est intéressant, le style animé. Le lecteur s'initie sans fatigue aux mœurs, aux gouvernements, aux idées mêmes de peuples si éloignés de notre civilisation. Chaque fois que l'occasion se rencontre, l'auteur fait preuve d'un esprit chrétien.

(*Pour les ouvrages précédents, d'après le Bulletin pour la propagation des publications populaires.*)

L'ÉGLISE PATRONALE DE SAINTE-GENEVIÈVE (PANTHÉON) pendant le siége et la Commune, 1870-1871, par M. l'abbé BONNEFOY, vice-doyen de Sainte-Geneviève. Paris, 1871. In-8° de luxe de 46 pages. — Prix : 1 fr.

Notice très-intéressante sur l'histoire du Panthéon pendant le siége de Paris par les Prussiens, et pendant le règne de la Commune. Elle se termine par un vœu de l'auteur de faire de l'église un Westminster français, en y recueillant les tombeaux des grands hommes, qui seraient placés sous la protection de la vierge de Nanterre. Nous nous contentons de signaler ce vœu, qui n'a sans doute rien que de légitime dans la pensée de l'auteur, mais qui, dans la pratique, pourrait amener plus d'un inconvénient; il ne faut pas oublier que le Panthéon a été souillé par les tombeaux de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau.

HEURES DE LOISIR OU MOMENTS PERDUS, fantaisies rhythmiques, par l'abbé GOUNELLE. Paris, 1872. 1 vol. in-8° de 192 p. — Prix : 2 fr.

Voici un poëte qui ne s'en fait pas accroire; il ne se donne pas comme tel, il prétend n'offrir au public, parce qu'on l'en a prié, que des rimes honnêtes, et, précisément parce qu'il a rendu simplement ce qu'il sentait, il a rencontré la poésie. Tout est chanté dans ces modestes fantaisies :

la religion, la famille, l'amitié, et aussi la patrie, dont les malheurs ont inspiré plus d'un morceau. Lisez *le Coin du feu, Si j'étais riche, le Frère aîné, Je ne veux plus chanter*, et cette délicieuse pièce des *Boiteux*, qui rappelle le *Charme de l'aveugle* de M. le comte de Ségur, et vous verrez que l'auteur a bien fait de céder aux prières qui l'ont forcé de tirer toutes ces belles fleurs de son herbier. Pour se faire pardonner plus sûrement, il a voulu que son livre se vendît au profit des victimes de la guerre : c'est une bonne œuvre ajoutée à ses gracieux vers, et, pourquoi ne le dirions-nous pas, puisque nous le savons? à beaucoup d'autres bonnes œuvres : ceux qui connaissent le bon abbé ne nous démentiront pas. (*Pour les ouvrages précédents d'après les Annales catholiques.*)

BOURDALOUE disposé en sujets de lecture et de méditation, par M. l'abbé Herbet, chanoine honoraire d'Amiens, missionnaire apostolique; 2 vol. in-12 de XII-540 pages. — Prix : 5 fr.

Les meilleurs critiques, depuis le temps de Louis XIV jusqu'à nos jours, sont d'accord pour regarder Bourdaloue, non-seulement comme un penseur profond et un théologien de premier ordre, mais encore comme un écrivain accompli, digne d'avoir sa place marquée parmi les premiers dn grand siècle littéraire où il a vécu.

Pour faire lire et goûter par les lecteurs modernes le grand prédicateur du XVII[e] siècle, M. l'abbé Herbet a pris un moyen aussi ingénieux qu'efficace. Profitant des nombreuse divisions et subdivisions de ses discours, il a su les découper avec habileté, les distribuer par parties, et les donner au lecteur pour ainsi dire à petites doses; il a fait un choix au milieu de tant de richesses, pour n'offrir que celles qui sont le plus en harmonie avec les besoins généraux des âmes; chaque lecture traitant un sujet spécial de dogme ou de morale, n'occupe pas plus de quatre à cinq pages. C'est un excellent travail qui, en deux volumes assez restreints, embrasse ce qu'il y a de plus remarquable dans les sermons de Bourdaloue.

Le premier volume contient la partie dogmatique, où il est traité de tous les mystères de la vie de Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge. — Le second volume comprend la partie morale, où sont traités les sujets qui ont rapport aux principaux devoirs de la vie chrétienne et aux grandes vérités du salut.

Cet ouvrage convient aux hommes instruits et sérieux, aux jeunes gens qui ont fait d'assez fortes études, et à quelques femmes douées d'une intelligence cultivée. (*D'après la Bibliographie catholique.*)

LES DEUX ORPHELINS, *ou Marie pour mère,* par Mme de Sainte-Marie. 1 vol. in-12 de 318 pages, 1869. — Prix : 1 fr. 50.

Laurentio d'Orazi a été obligé de fuir son pays, l'Italie, afin de se soustraire à la peine de mort qu'il avait encourue pour crimes politiques. Il s'est réfugié avec sa femme Angèle et ses deux enfants dans les montagnes du Dauphiné. Il ne tarde pas à mourir. Angèle, sentant qu'elle lui survivra peu et qu'elle va laisser Urbain et Paula sans aucun appui sur la terre, cherche pour eux un appui dans le ciel; elle les consacre à la sainte Vierge et leur donne Marie pour mère.

La malheureuse femme meurt en effet; les orphelins ne sont pas seulement exposés à tous les dangers qui menacent deux pauvres petits enfants complétement isolés : des intrigues horribles s'ourdissent autour d'eux. Rupert de Ferolz, le perfide parent qui a entraîné Laurentio à sa perte, veut à tout prix se défaire d'eux pour avoir leur héritage. De là des complications dont nous ne pouvons donner le détail et des situations très-dramatiques dont les deux enfants sortent toujours sains et saufs, grâce à la protection de leur Mère du ciel; les orphelins se disent que, protégés si visiblement par le Ciel, ils ne doivent pas chercher leur félicité sur la terre, et chacun entre dans un couvent. Ce récit est à la fois pieux et rempli de mouvement.

LE DROIT CHEMIN, souvenirs des enseignements de première communion, par M. F. Lemarié-Dechamptenay. 1 vol. in-12 de VIII-498 pages, 1866. — Prix : 3 fr.

Ce livre ne convient pas à l'enfance. Ses points de vue ne sont point appropriés à cet âge, et certains conseils seraient non-seulement prématurés, mais d'un fâcheux effet. Mais les jeunes gens et même les adultes y trouveront de bons enseignements et de précieux souvenirs. Ce serait beaucoup l'améliorer, suivant nous, que d'en faire disparaître dans une autre édition ce qui s'adresse aux enfants.

M. Lemarié Dechamptenay s'est attaché à retracer les *devoirs d'une âme rentrée par la confession et la communion dans la voie, la vérité et la vie.* Il a voulu surtout demander des arguments au bon sens et à la raison pratique.

Ce procédé de démonstration répondra aux désirs d'un assez grand nombre d'esprits à notre époque. Il ne faudrait pas en abuser, parce qu'il produit une certaine tendance à faire tomber dans le *naturel* ce qui est et doit rester *surnaturel.* L'auteur n'a pas toujours échappé à cet inconvénient, notamment dans ses chapitres sur Jésus-Christ.

(D'après le Bulletin des publications populaires.)

BULLETIN SOMMAIRE

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

Almanach de l'atelier, in-16 de 120 pages. 25 c.

Almanach du laboureur et du vigneron, in-16 de 120 p. 25 c.

Armée de la Loire (la première), par le général d'Aurelles de Paladines, in 8° cavalier avec 4 cartes coloriées et le fac-simile d'un ordre du gouvernement de Tours. 8 fr.

Bon sens de la Foi (le), par le P. Caussette. 2 gros in-8°. 12 fr.

Crimes de l'éducation française (les), par M. Laurentie; un vol. in-8° de 82 p. 2 fr.

Campagne des zouaves pontificaux en France, sous les ordres du général baron de Charette; un vol. in-12. 2 fr. 50.

Fayoum, le Sinaï et Petra, expédition dans la moyenne Egypte, sous la direction de Gerome, par P. Lenoir; un vol. in-12 avec 13 gravures. 4 fr.

Fleurange, par Mme Craven; 2 vol. in-12. 6 fr.

France armée (la), le soldat, sa condition, ses devoirs, par M. la Houssay; un vol. in-12. 3 fr.

Frères pendant la guerre (les) de 1870-1871, un fort vol. in 8°, par J. d'Arsac. 8 fr.

Histoire de S. Ambroise, par M. l'abbé Baunard, chanoine honoraire d'Orléans, un vol. in 8°. 7 fr. 50

Histoire de S. Paul, apôtre et docteur des nations; de ses prédications, de ses miracles, de ses courses apostoliques, de son glorieux martyre, divisée en 5 livres, par M. l'abbé Maistre, un vol. in 8°. 6 fr.

Internationale au ban de l'Europe, documents par Oscar Testut, un fort vol. in 8°. 8 fr.

Livre bleu de l'Internationale (le), par Oscar Testut, un vol. in-12. 3 fr.

Lettres d'un intercepté, par A. de Pontmartin, un vol. in-12. 2 fr.

Maison rustique des dames (la), (nouvelle édition), par Mme Millet-Robinet, 2 forts vol. in-12 de 1368 p. et 269 gravures. 7 fr. 75

Méditations à l'usdge du clergé et des fidèles, pour tous les jours de l'année, par M. le curé de Saint-Sulpice, 3 vol. in-18 jésus. 9 fr.

Mœurs, usages et costumes au moyen âge, et à l'époque de la renaissance, par P. Lacroix, ouvrage illustré de chromolithographies et de 440 gravures, un vol. in-4° broché. 25 c.

Le même, relié, 32 c.

Oraison funèbre de Mgr Darboy, par le R. P. Perraud, un vol. in-8°. 1 fr. 50.

Oraison funèbre du R. P. Captier, et des douze autres martyrs d'Arcueil, par le R. P. Perraud, un vol. in 8°. 1 fr. 50

Opinion de Bismarck sur la République, l'Empire et les Bourbons en France, lettre attribuée au prince, et traduite par Georges Romain, brochure in-32. 25 c.

Paroles de l'heure présente, par le R. P. Perraud, un vol. in-12. 3 fr. 50

Restauration de la France (la), par M. Am. de Margerie, un vol. in-12. 3 fr. 50

Rome, notre capitale, par Mlle Z. Fleuriot, un vol. in-12, orné de 96 gravures. 4 fr.

Rome pendant le concile, 1869-1870, par M. Louis Veuillot, 2 vol. in 8°. 12 fr.

Recits évangéliques: unité, préci sion, harmonie, des quatre textes, examen critique et synoptique des faits, par l'abbé Chevalier, un vol. in-8°. 7 fr.

Une Parisienne sous la foudre, par Mlle Z. Fleuriot, un vol. in-12. 2 fr. 50

Souvenir des voyages du comte de Chambord, par le comte de Locmaria, un vol. in-12. 3 fr. 50

Trois républiques, deux empires, trois monarchies en un siècle, une brochure in-24 de 60 p. 50 c.

Vie de S. Dominique, par le P. Lacordaire, un vol. in-12, nouvelle édition. 3 fr.

Vie du comte Rostopchine, par M. le comte de Ségur, un vol. in 8°. 6 fr.

Voyage autour du monde. — La nouvelle Calédonie, par J. Garnier, un vol. in-18, avec une carte. 4 fr.

Voyage à la côte orientale d'Afrique, pendant l'année 1866, par le R. P. Horner, un vol. in-12, par Mgr Gaume, 3 fr.

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 2. Février 1872.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS RESPECTABLES AGRÉGÉS.

Voici un exemple de ce que nous pouvons faire, par votre bienveillant concours, pour l'œuvre qui nous est la plus spéciale : la propagation des bons livres.

Nous avons recherché parmi tous les ouvrages inspirés par le régime odieux de la Commune, celui qui était le plus propre à exciter la curiosité, et à faire ressortir tout ce qu'il y a d'affreux et d'anti-social dans ce gouvernement des adeptes de l'Internationale.

Pour éclairer les masses, les faits valent bien mieux que les raisonnements : il faut une intelligence développée par l'étude pour démêler les sophismes et comprendre les conséquences nécessaires des fausses théories sociales; quand ces théories sont mises en action, le simple bon sens et l'équité naturelle se révoltent à la vue des conséquences nécessaires de leur application.

C'est pour cela que les plus zélés d'entre vous nous ont pressés de publier, au plus bas prix possible, l'ouvrage qui serait jugé le plus propre à porter au sein des masses la connaissance du régime engendré par les gens de l'Internationale.

Mais comme le moyen pratique de cette propagande consiste à garantir, à l'avance, le placement d'un nombre considérable d'exemplaires, ceux qui ont bien voulu nous aider à faire le choix de l'ouvrage à reproduire, ont eu soin, en même temps, de souscrire pour mille exemplaires.

Ainsi soutenus efficacement, nous avons montré au respectable auteur notre but tout désintéressé, et il nous a été facile d'obtenir de lui non-seulement l'autorisation nécessaire, mais le concours le plus bienveillant.

Aujourd'hui, nous venons offrir à tous nos agrégés la facilité de répandre un livre excellent, qui coûtait en librairie deux francs et qu'ils pourront acquérir pour cinquante centimes : c'est le

remarquable ouvrage de l'apôtre de la Chine, le R.P. Perny, qui a partagé la captivité des otages massacrés à la Roquette.

Nous osons espérer que plusieurs d'entre vous, respectables agrégés, suivront ce généreux exemple : c'est en assurant le placement d'une partie considérable de l'édition, qu'on peut nous mettre à même de livrer, à prix de revient, les meilleurs ouvrages pour la propagande.

Il y aurait encore un autre moyen, quand on a jugé un livre digne d'être répandu, et offrant des chances certaines de succès : on pourrait nous avancer les frais d'impression, qui, bien entendu, seraient remboursés par les premiers produits de la vente. Votre haute position sociale, la culture de votre esprit, votre connaissance des besoins de l'époque, votre contact avec les populations des diverses provinces de la France, vous mettent à même, respectables agrégés, de juger, mieux que nous, de l'utilité et des chances de succès d'un ouvrage ou d'une brochure. Il nous suffit d'être votre agent et le collaborateur de vos généreuses entreprises.

Si cependant il en était parmi vous qui, faute de temps, ou par une trop grande défiance de leurs propres lumières, hésitassent à choisir eux-mêmes, tout en comprenant cependant le mode d'action que nous exposons, nous sommes à leur disposition pour leur proposer, d'accord avec notre conseil de rédaction, les ouvrages les plus utiles à propager en ce moment pour la défense des principes conservateurs, religieux et sociaux.

Quand on sait les nombreuses bénédictions accordées avec tant d'empressement par l'auguste chef de l'Église à tous ceux qui défendent la vérité par les journaux ou les livres, on comprend que ceux auxquels Dieu a donné les dons de la fortune et de l'intelligence soient désireux de prendre la part la plus active à cette importante propagande. Ce ne sont pas les bons ouvrages qui manquent : ils existent en éditions trop chères ou en manuscrits : ce qui fait défaut à leur propagation, ce sont les moyens pécuniaires pour les mettre en circulation à bas prix, condition indispensable pour qu'on puisse les donner en grand nombre et engager l'homme du peuple à les acheter.

Il y a longtemps que nous mûrissons ces idées, mais on a tant abusé des théories que nous ne voulions point parler avant de montrer la chose en action : ce que nous venons d'exposer a

aujourd'hui la sanction du fait; nos idées sont réalisables, puisque nous en présentons le premier produit, et nous avons, pour répondre à toutes les hésitations, l'axiome irrécusable : *ab actu ad possibile valet conclusio* : cela se fait, donc c'est possible; qu'il nous soit permis d'espérer que cela se fera encore et souvent.

PREMIÈRE PARTIE

—

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

DEUX MOIS DE PRISON SOUS LA COMMUNE, suivis de détails authentiques sur l'assassinat de Mgr l'archevêque de Paris, par Paul Perny, de la congrégation des Missions étrangères, l'un des otages de la Commune, condamné à la Roquette. — 1 volume in-18 de 226 pages. — Prix : 1 fr. pour nos agrégés, 50 c.

Notre édition, publiée avec le concours et sous la direction du respectable auteur, ne laisse rien à désirer comme exécution matérielle : nous n'avons pas cherché à entasser la matière dans des pages compactes, en caractères peu lisibles; il nous semble qu'il ne suffit pas, pour répandre un livre, qu'il soit donné à bon marché, il faut de plus que par la forme il offre une lecture attrayante et facile. Nous avons retranché les listes de noms propres, qui n'offrent plus d'intérêt pour la masse des lecteurs. Du reste on trouvera la suite complète du récit si émouvant qui a excité l'admiration de toute la presse catholique. Il est curieux de voir un apôtre de l'extrême Orient, en contact pendant longtemps avec les mandarins chinois, réduit à reconnaître dans ses compatriotes des hommes plus pervers, plus profondément dégradés, que ceux qui sont la honte de la Chine. Il n'est pas jusqu'à la comparaison des prisons chinoises avec notre *établissement* modèle de Mazas qui ne tourne au désavantage des *progrès de notre civilisation*. La position exceptionnelle du P. Paul Perny, son long séjour en Chine, sa haute intelligence, ses connaissances variées, l'élévation de son caractère, tout se réunit pour donner à son journal un attrait irré-

sistible. On peut attendre les plus heureux fruits de la propagande de cet écrit. Il est dit pour les grands hommes que leurs actions sont leurs plus belles louanges; de même pour les types de perversité que nos révolutions ont mis en relief, il n'y a point de flétrissure plus sanglante que la peinture vive et sincère de leurs méfaits et de leurs attentats.

JOURNAL DE CE QUI S'EST PASSÉ A LA TOUR DU TEMPLE pendant la captivité de Louis XVI, par J.-B.-C.-H. Cléry. — Prix, broché : 10 fr. pour nos agrégés, 7 fr. 50. Relié 14 fr. pour nos agrégés, 11 fr.

Cette magnifique édition est un véritable monument historique, qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques. Elle se distingue de toutes les autres par la suite de ce journal laissé par Cléry, et une foule de notes inédites. Elle est illustrée de magnifiques gravures en taille-douce sur acier, portraits authentiques, scènes, plans, *fac-simile*, etc. Enfin elle est enrichie de la vie de l'auteur par Mlles de Gaillard, ses petites-filles. Ces nobles personnes n'avaient d'autre patrimoine que leur gloire, et c'est dans la généreuse pensée de leur venir en aide qu'un homme de convictions généreuses a fait largement les frais de ce splendide volume.

On voit que tous les motifs se réunissent pour que nous adoptions cet ouvrage comme notre bien, certains que nos respectables agrégés nous seront reconnaissants de le leur avoir fait connaître et en même temps de leur en faciliter l'acquisition.

Voici en quels termes un publiciste, dont le nom est déjà une grande recommandation, a parlé de cet ouvrage :

« Le *Journal du Temple*, dit M. de Riancey, est une des meilleures études à offrir aux générations présentes. Je ne crois pas me tromper en affirmant que la présente édition a reçu tous les soins qui la doivent recommander aux suffrages publics.

« Ce sont les petites-filles de Cléry qui l'ont préparée elles-mêmes. La gloire de leur aïeul est leur seul patrimoine, et elles le gardent avec une légitime et fière dignité.

« Dans le trésor de leurs souvenirs de famille elles ont puisé des richesses inédites : d'abord la suite du *Journal du Temple*, c'est-à-dire le récit du temps écoulé depuis le 21 janvier jusqu'à la mise en liberté de Cléry. Là encore Cléry s'efface entièrement pour ne répéter que ce qui regarde la Reine, Mme Élisabeth, Mme Royale, l'infortuné

Louis XVII. C'est un des chapitres les plus touchants de ces douleurs royales, dont l'amertume ne sera jamais assez dévoilée. Des notes, presque toutes nouvelles, viennent jeter une vive lumière sur des particularités intéressantes, indiquées seulement dans le texte. On y remarquera toute la correspondance, si précieuse pour l'histoire, que valut à Cléry la publication du *Journal du Temple*..... Les principaux de ces documents sont reproduits en *fac-simile*, avec une perfection saisissante. De ces temps si féconds en horreur et en héroïsme tout reparaît, tout revit avec une réalité consolante et terrible.

« Enfin des gravures nombreuses reproduisent, d'après des miniatures authentiques, les portraits du Roi, de la Reine, du Dauphin, de Mme Royale et de Mme Élisabeth. Ces miniatures sont les dernières qui aient pu être exécutées, puisque l'une d'elles a été achevée dans la tribune du *logographe*. Le Temple, les dispositions intérieures et extérieures, les plans de la tour et du jardin, permettent de suivre le récit avec un intérêt d'autant plus réel, que les vestiges mêmes de ce monument, consacré par le martyre, ont disparu. D'autres planches donnent le dessin de plusieurs objets qui ont appartenu à la famille royale, qui lui ont servi dans sa captivité, et qui, légués à Cléry comme souvenirs, sont devenus des reliques inappréciables.

« Tel est ce volume, qu'on a tâché de rendre digne et des infortunes sans exemple qu'il raconte et de celui sur la tombe de qui l'orpheline du Temple a voulu qu'on écrivît ce seul mot : *Au fidèle Cléry*. »

De son côté un écrivain encore plus respectable, M. Laurentie, a dit en parlant de cette édition du journal de Cléry : « Il faut que ce livre entre partout où se conserve le respect de la fidélité : n'y a-t-il pas en France dix mille familles qui sentent le besoin de se raffermir et de se consoler par ce noble exemple? Que toute la France achète à l'envi ce livre ; il est beau, il n'est pas cher; il est instructif et attendrissant : en fin de compte, c'est un bon marché que je propose. »

COURS DE LITTÉRATURE POÉTIQUE, par un professeur de littérature. 1 vol. in-12 de IV-336 pages. — Prix : 2 fr. 50, pour les agrégés 1 fr. 90 c.

L'auteur a eu pour but de composer un traité vraiment didactique et élémentaire, il a adopté le système des demandes ou questions dans le texte; il a été approuvé en cela par un ancien inspecteur de l'univer-

sité qui lui a écrit: « Votre ouvrage me paraît très-heureusement conçu et parfaitement divisé. Le système des livres élémentaires par demandes et par réponses n'est plus en vogue ; mais il m'a toujours semblé regrettable pour l'utilité pratique qui manque à beaucoup de traités... »

Cette poétique est très-complète, l'auteur a donné aux préceptes un juste développement qui les fait bien comprendre. Plusieurs prélats ont écrit des lettres de félicitations très-explicites: nous citerons celles de Mgr l'Evêque de Rodez; elle suffira pour faire sentir à nos lecteurs toute l'importance et le mérite de cet ouvrage classique.

« Monsieur l'abbé,

« J'ai fait examiner par un homme très-compétent le volume intitulé: *Poétique* etc. D'après le rapport qui m'a été adressé, j'ai la satisfaction de vous dire que ce livre ne contient rien de contraire aux principes de la saine doctrine en ce qui touche la foi et les bonnes mœurs.

« Mais il a encore d'autres mérites. En traitant des divers genres de poésie et en assignant à chacun d'eux le caractère qui lui est propre, vous n'avez pas manqué, dans l'occasion, de signaler les abus si fréquents qu'on en a faits en détournant ce bel art de son noble but, qui est d'élever les âmes au bien suprême et au beau idéal, au lieu de les abaisser vers les inclinations grossières, et de leur faire respirer l'atmosphère impure du vice, comme l'ont pratiqué tant d'écrivains corrupteurs.

» Les auteurs et les ouvrages cités dans votre intéressant volume sont appréciés comme ils le méritent, une juste part d'éloge et de blâme leur a été faite, et un légitime hommage est rendu à la divine poésie de nos livres sacrés, si souvent dédaignés par nos partisans ignares ou fanatiques de l'irréligion contemporaine. Cette nouvelle *poétique* peut donc être mise très-avantageusement entre les mains des jeunes humanistes : car non-seulement elle ne leur offre aucun danger au double point de vue des croyances et des mœurs, mais elle est encore très-propre à éclairer leur esprit, à épurer leur goût et à orner leur cœur.

« Je vous félicite, Monsieur l'abbé, d'avoir publié ce travail consciencieux qui mérite une place distinguée parmi les livres classiques édités de nos jours, et je ne puis que vous souhaiter de nombreux lecteurs dans les maisons d'enseignement, ainsi que parmi les gens du monde amateur de la bonne littérature.

« Louis, *Evêque de Rodez.* »

Nous n'avons rien à ajouter à une appréciation si explicitement mo-

tivée et donnée par un juge très-compétent; il ne nous reste qu'à former des vœux pour que ce bon livre obtienne tout le succès qu'il mérite.

R. Vicot.

LA RÉGÉNÉRATION DU MONDE, opuscule dédié aux douze tribus d'Israël, par Joseph de Félicité. 1 vol. grand in-8° de 192 p. — Prix : 3 fr. pour les agrégés, 2 fr.

Tous les esprits convaincus, avec raison, de grandes catastrophes prochaines, se préoccupent des prophéties publiées à profusion de nos jours. Nous ne voulons pas entrer dans l'examen de la valeur relative de ces publications : il est certain que notre époque est destinée à voir l'accomplissement de plusieurs de ces prophéties, réalisées en partie sous nos yeux depuis deux ans. L'ouvrage qui nous occupe a un caractère plus général ; il s'attache, comme l'indique son titre, à la conséquence dernière des grands faits dont nous paraissons devoir être témoins. Avec une connaissance rare de nos jours de l'Écriture sainte, il s'efforce de démontrer que, après la conversion ou la destruction des impies par un déluge de feu, le monde régénéré verra sur la terre purifiée le règne temporel de Jésus-Christ et la glorification spéciale de la race juive.

Il y a assurément des opinions peu communes et très-hardies dans ce livre; mais l'auteur, humble enfant de l'Église, ne s'érige point en docteur infaillible et recule devant la pensée de contredire une proposition définie dogmatiquement par l'Église. Il marche en s'appuyant sur les textes de l'Écriture sainte commentés par des auteurs graves et sur les opinions émises par les Pères de l'Église.

Sans nous prononcer sur la valeur doctrinale de cette étude, nous ferons remarquer que l'interprétation des prophéties a un caractère consolant qui manque dans la plupart des ouvrages de ce genre. La lecture de ces pages, en inspirant assurément la crainte de la colère de Dieu, laisse à ceux qui l'aiment la confiance dans sa tendresse qui peut encore, dans l'embrasement général, envoyer l'ange qui avait formé au milieu de la fournaise un vent frais et une douce rosée autour des compagnons de Daniel, de sorte que le feu ne les atteignit point et ne leur causa aucun mal.

Les dernières lignes de l'auteur, (qui écrivait en 1860,) prouveront qu'il prévoyait le prochain accomplissement des catastrophes maintenant commencées. On y verra aussi l'expression de sa modestie, gage

certain de sa parfaite docilité à l'égard de l'enseignement infaillible de l'Église.

« Il n'y a plus de doute que le temps de la bienheureuse rénovation de toutes choses ne soit *proche*, et quoique personne ne puisse en savoir ni l'heure ni le jour, il ne faut pas être prophète pour prévoir la fin de l'état actuel : *Encore* VINGT ANS, *et Dieu aura beau jeu!* disait Voltaire. Nous pourrions retourner contre lui ces paroles. Oui! bientôt le rôle des impies sera joué, *l'impiété sera étouffée dans le feu*, et le rideau de la félicité sera levé! Ce sera le GRAND FAIT ACCOMPLI!

Ainsi il n'y a plus pour personne, quelque âgé qu'il soit, une impossibilité *absolue* de vivre assez de temps pour jouir de la bienheureuse régénération du monde.

Pour ce qui nous regarde, loin de nous de vouloir nous donner une mission quelconque dans cette grave question; non, loin de là, nous nous plaçons humblement parmi les spectateurs. Dans l'attente de l'*événement*, et pour ainsi dire en présence du monument qui se dresse devant nous, nous poussons avec timidité le cri de Bresca : *Mouillez les cordes*, au risque de subir la peine portée contre les imprudents qui rompent le silence imposé aux inhabiles. »

CRITIQUES ET RÉFUTATIONS. M. Henri Martin et son histoire de France, par Henri DE l'ÉPINOIS. 1 vol. in-12 de XI-480 p. Prix : 3 fr. 50 c.

Nous ne saurions assez louer et recommander ce volume : il nous arrive trop tard pour que nous puissions en composer nous-même un compte rendu digne de son importance, mais nos lecteurs pourront juger du mérite et de l'opportunité de l'ouvrage par les extraits suivants de la préface et de la conclusion de l'auteur.

« Je n'ai pu, on le conçoit, ni relever, ni encore moins réfuter toutes les erreurs. L'essentiel était d'indiquer, par quelques exemples pris au courant de la plume, quel but l'auteur avait poursuivi, et comment on pouvait venger la vérité historique déplorablement outragée.

« Des jeunes gens studieux pourront, je l'espère, trouver un programme d'études dans cet aperçu de faits qu'il s'agit d'éclaircir, de thèses qu'il convient d'élucider, afin de ramener à la vérité des esprits méfiants ou troublés. Ce travail n'aurait-il d'autre mérite que d'indiquer exactement les positions prises par les rationalistes, que je ne l'estimerais pas inutile. Il ne faut pas, en effet, égarer ses coups, et

l'on ne connaîtra jamais assez le but et la tactique de nos adversaires.

Dans une page de son *Histoire de France*, M. Martin a porté contre la Révolution la plus forte accusation, lorsqu'il a dit (1) : « Elle a voulu supprimer le temps et la tradition, il faut renouer l'une et subir les conditions de l'autre. » C'est fort bien; mais alors pourquoi écrire seize volumes afin de briser tous les liens qui pourraient nous rattacher au passé, et flétrir ces traditions catholiques et monarchiques de notre pays qui ne sont pas sans gloire? Pourquoi écrire seize volumes, où la physionomie des faits est faussée, où on dissimule les uns, où on exagère les autres, pour exciter des préjugés haineux, pour flatter les passions et justifier ainsi ses propres méprises sur les véritables conditions et les légitimes besoins de notre temps? Telle est cependant l'œuvre poursuivie par M. Henri Martin, dans son *Histoire de France*, et c'est ainsi qu'elle empêche la paix de l'avenir et continue la Révolution.

Or les idées, ne l'oublions jamais, marchent toujours en avant des faits. Si donc nous flétrissons justement les attentats qui viennent par moments épouvanter le monde, ne devons-nous pas réserver une large part de notre blâme pour les écrits où sont proclamées les doctrines qui logiquement y conduisent? La sincérité des convictions, la bonne foi, si l'on veut, de l'auteur, le mélange de certaines idées généreuses ne font que rendre le mal plus redoutable. Il est immense, car l'effort du rationalisme révolutionnaire signalé ici se joint à d'autres efforts..... Puissions-nous, pour le prévenir, secouer notre indifférence et ranimer notre ardeur! Puissions-nous engager toujours, sur le terrain des idées où se préparent les faits qui nous accablent, ces luttes de l'intelligence, si difficiles à soutenir, je le reconnais, et quoique moins appréciées, encore plus utiles à la société que les mêlées sanglantes où se décident ensuite, et en un jour fatal, les destinées de la patrie! Que l'on ne s'y trompe pas : pour triompher dans ces luttes, il faut aussi beaucoup de discipline, beaucoup d'énergie et beaucoup de travail.

La science, la critique sont partout invoquées : c'est au nom de la science qu'on attaque : que la science vienne donc à la défense. « L'œuvre de notre siècle, a dit un ami intime du P. Lacordaire, est de rétablir la vérité dans l'histoire. Dieu dirige évidemment vers ce but

(1) T. XVI, p. 674.

les efforts de la science, et ce témoignage suprême de l'histoire sera encore pour l'Église un triomphe de plus (1). »

Après avoir discuté et mis à néant les sophismes de M. Henri Martin, dont la conclusion est que « dans l'avenir la monarchie est impossible et le catholicisme inutile, » M. Henri de l'Epinois termine par les pages suivantes :

« Partant de cette idée que la société était mauvaise, on voulut non seulement l'améliorer, — ce qui était juste, — mais la refaire, — ce qui était absurde, — et pendant quarante ans le monde vécut sur cette idée. Que devait-elle produire ? « Le XVIIIe siècle avait rêvé dans les écrits de ses philosophes un homme nouveau... L'assemblée constituante établit une France nouvelle divorçant avec son passé (2). »

Voilà le mal indiqué en deux mots, et M. Guizot a écrit encore ces graves paroles qu'on ne saurait trop méditer, et que j'oppose avec confiance aux jugements passionnés, faux et haineux présentés par M. Henri Martin : « Que fallait-il pour que la France, de concert avec son roi, accomplît dans ses lois et son gouvernement les réformes et les progrès dont elle avait besoin ? Il fallait précisément ce qui ne se rencontra point, il fallait que la France ne voulût et ne cherchât que les réformes et les progrès dont elle avait besoin. » Et M. Guizot ajoute ces mots, qui sont comme l'arrêt de l'histoire : « Ce n'est point l'esprit de justice et de liberté, c'est l'esprit révolutionnaire qui, par violence et par ruse, s'est dressé devant Louis XVI, et a rendu vaines les meilleures dispositions et impossible tout concert sincère et efficace entre le pays et son roi (3) ». Puis il continue : « Ce n'est pas dans telles ou telles fautes de Louis XVI, fautes de résistance ou fautes de concessions, qu'il faut chercher le secret de ses infortunes et des nôtres ; ce secret est tout entier dans la situation radicalement impossible qu'en 1789 on faisait au roi, en voulant qu'il se fît l'instrument d'une révolution. Une révolution pour tout détruire et tout reconstruire au gré des pensées et sous le vent des passions des hommes, c'est un suicide accompli dans le fol espoir d'accomplir soi-même sa restauration. C'est pour avoir formé ce dessein, ou pour s'y être laissé entraîner, que la France s'est vue conduite à rompre violemment avec son roi, avec sa dynastie, avec la royauté elle-même, avec sa propre histoire, et contrainte d'errer en tous sens, cherchant sa place et son cours,

(1) M. Cartier, *Lettres de Ste Catherine de Sienne*, introduction, p. CXLVII.
(2) M. Anatole des Glageux, art. sur Pascalis. *Correspondant*, octobre 1856.
(3) *La France et la maison de Bourbon avant 1789*, p. 20.

comme un astre qui, jeté hors de son orbite, porterait partout sa propre perturbation. Jusqu'au jour où la France s'est égarée dans ces espaces inconnus où l'abîme appelle l'abîme, la maison de Bourbon s'est montrée digne et capable de la haute mission que la Providence assigne aux familles royales; elle a fidèlement, habilement et heureusement guidé et servi la nation française dans sa carrière de civilisation et de gloire (1) ».

Méditons ces paroles, peu suspectes dans la bouche de ce grand écrivain ; elles éclairent plus notre histoire et les causes de nos épreuves que les dithyrambes ampoulés de M. Henri Martin sur « la foudre qui a déchiré le nuage, » et la « lumière qui se fait ».

Il ne nous reste plus qu'à nous associer au vœu généreux exprimé à la dernière page par le savant et respectable auteur.

« Puissent les événements qui s'accomplissent sous nos yeux, et qui ne sont que la conséquence logique des doctrines rationalistes prônées par l'auteur de *l'Histoire de France,* puissent ces événements apporter quelque lumière dans une âme honnête, sincère, mais aveugle, et à laquelle manque un rayon d'en haut ! C'est notre vœu le plus cher. »

LES PÈLERINAGES ILLUSTRÉS. Histoire des sanctuaires de la Mère de Dieu, par J.-M. DE GAULLE. Un magnifique volume grand in-8° de 288 p. de texte, orné de 52 gravures en taille-douce sur acier représentant les madones, chapelles et églises, telles qu'elles existent actuellement. — Prix : 15 fr. pour nos agrégés : 12 fr.

Les sanctuaires racontent la gloire et la bonté de Dieu, de la sainte Vierge et des saints. Grâce à ces monuments chrétiens, se transmettent à la postérité des faits merveilleux ou touchants qui échappent quelquefois au burin de l'histoire, et dont les peuples comprennent encore mieux le langage. Par eux se forme une chaîne de traditions sacrées, commencée dès l'origine du christianisme et qui, reliant ensemble le passé, le présent et l'avenir, se perpétuera jusqu'aux générations des derniers âges du monde. La vénération que portaient nos ancêtres à ces lieux sanctifiés dont ils avaient vu les gloires, est pour nous un puissant motif de recueillir leurs traditions, pour nous en édifier et les transmettre à nos descendants. Ces récits ne sont point de fabulaires légendes, mais bien, pour la plupart, des faits

(1) *La France et la maison de Bourbon*, p. 21.

attestés par la voix populaire et par des témoignages authentiques; évidemment, ils n'ont pas l'autorité obligatoire qu'imposent les articles de foi, mais leur connaissance ne peut qu'augmenter dans l'âme le goût des choses divines et lui inspirer des sentiments d'espérance et de gratitude.

Parmi les sanctuaires érigés par la piété catholique, les plus nombreux et surtout les plus importants ont été consacrés sous l'invocation de l'auguste Marie, qui fut la coopératrice au grand mystère de la rédemption, et que l'Église honore comme le canal par lequel Dieu se plaît à nous transmettre ses grâces. L'origine de la plupart de ces monuments est effectivement presque toujours une faveur obtenue. La reconnaissance y ramène et provoque de nouveaux bienfaits. Ainsi se sont formés les pèlerinages, si fort en vigueur dans les siècles de foi, et que la rapidité actuelle des communications rend maintenant plus faciles.

La publication que nous annonçons aujourd'hui sera pour nos lecteurs, soit un souvenir de ces heureux pèlerinages, soit un guide pour ceux qu'ils voudraient entreprendre, soit encore une consolation pour les personnes que des empêchements retiennent, et qui pourront de même accomplir en esprit ces salutaires excursions, si abondantes en fruits précieux.

Un pèlerinage est d'ordinaire une récréation autant qu'un encouragement à la piété. Nous espérons atteindre ici ce double but, en nous attachant à rendre nos descriptions et nos récits aussi attrayants que substantiels. Les gravures exécutées sur les lieux mêmes par un artiste habile aideront à l'intelligence du texte.

Les *Pèlerinages illustrés* sont publiés en 18 livraisons. Chaque livraison contient, dans une couverture de couleur imprimée, 16 pages de texte (caractères elzéviriens) et 3 gravures sur acier en taille douce, représentant les madones miraculeuses, sanctuaires et autels tels qu'ils existent aujourd'hui; elles formeront un beau volume grand in-8° raisin. Le texte comprend la légende de chaque pèlerinage, la description, l'époque, les miracles, etc.

On ne paye rien d'avance; mais les souscripteurs versent un franc à chacune des livraisons qu'ils reçoivent, jusqu'à concurrence du prix total. Les dernières livraisons seront fournies gratuitement.

RÉCITS ÉVANGÉLIQUES. Unité, précision, harmonie des quatre textes. — Examen critique de l'ordre chronologique et synoptique des faits, par l'abbé A. CHEVALLIER, du diocèse de Versailles. Avec l'autorisation de l'ordinaire. 1 volume in-8°, de LXXXIV-447 p. — Prix : 7 fr. pour nos agrégés, 3 fr. 50 c.

Pour un ouvrage de cette nature, le premier mérite est l'orthodoxie : nous devons donc prouver qu'il la possède, et pour cela il nous suffira de reproduire le rapport théologique remarquable qui a déterminé l'approbation épiscopale. Ce rapport donne une idée complète du plan de l'auteur, de sa science et de son talent (1).

« L'ouvrage de M. l'abbé Chevallier est rédigé sur un plan entièrement neuf, qui le distingue de tout ce qui a été écrit sur le même sujet.

« Pour peu qu'on ait étudié l'Évangile, on est nécessairement frappé des dissonances qui se rencontrent sous la plume des auteurs sacrés, principalement en ce qui concerne l'ordre chronologique des faits.

« Déjà, depuis des siècles, de nombreux harmonistes ont travaillé à faire concorder les quatre récits au moyen de transpositions plus ou moins plausibles, mais qui, pour la plupart, n'étaient basées que sur des suppositions arbitraires.

« Parmi les modernes, les uns se sont contentés de juxta poser, en les morcelant et en les fragmentant, sur quatre colonnes, les paroles des évangélistes, ce qui rendrait impossible toute lecture suivie. D'autres, il est vrai, ont préféré avec raison fondre les quatre textes en un seul récit; mais les uns et les autres ont établi l'ordre des événements suivant leur appréciation particulière, sans chercher à rendre raison des divergences du texte sacré.

« M. l'abbé Chevallier a pris une voie plus sûre, parce qu'elle est plus rationnelle, et il en a obtenu d'heureux résultats. Il a commencé par étudier individuellement chacun des évangélistes, ce qui l'a amené à découvrir le plan que chacun d'eux s'était proposé. De là à trouver la clef des prétendues divergences, il n'y avait qu'un pas; ce pas, il l'a fait.

« Dans une savante introduction, il expose de la façon la plus lucide

(1) Il est fâcheux qu'un si bon livre ait été imprimé avec autant de négligence; le papier, quoique fort, a un aspect désagréable, et très-souvent on trouve des pages où l'encre est si pâle qu'on les croirait au crayon. Pour éviter toute surprise, nous nous faisons un devoir d'avertir nos agrégés de ces défauts matériels, amplement rachetés par le mérite scientifique et littéraire de l'ouvrage. Ce n'est point par notre entremise que ce volume a été édité; le respectable auteur nous l'a présenté après l'avoir fait imprimer lui-même.

et la plus convaincante que, si l'un d'eux, saint Luc par exemple, s'est imposé la tâche de suivre l'ordre rigoureusement chronologique, saint Matthieu, de son côté, n'a pas eu d'autre intention que de grouper les faits, les miracles et les discours en autant de sections déterminées, dans lesquelles il insérait, comme sous un même titre, ce qui se rapportait au même chef.

Non content de faire valoir les preuves intrinsèques qui ressortent de la confrontation des Évangiles, ainsi que l'ont fait ses devanciers, il tire un excellent parti des secours extrinsèques que lui fournissent l'histoire profane, les traditions judaïques, la topographie et la climatologie de la Palestine, les nouvelles découvertes, etc. Il résout, avec autant de netteté que de brièveté, des questions relatives à l'époque précise de la naissance et de la mort du Sauveur. Il fournit d'ingénieux moyens de solution touchant les difficultés concernant les généalogies, le recensement de Cyrinus, les apparitions de Jésus-Christ après sa résurrection, etc.

« M. l'abbé Chevallier peut être placé, à bon droit, au nombre des défenseurs de l'authenticité des Évangiles : aux ressources que lui ont procurées les auteurs les plus recommandables, il a ajouté des aperçus tout à fait neufs et qui lui appartiennent en propre. Son ouvrage est appelé à faire beaucoup de bien, et ne pourra que faire progresser la vraie et solide exégèse. En le lisant, on saisit sans effort l'admirable harmonie qui existe entre ces quatre textes parallèles, qu'un point de vue superficiel ou des tendances rationalistes s'ingénient à trouver en désaccord.

« Bertrand,

Chanoine de la cathédrale, examinateur des livres pour le diocèse.

LE TOMBEAU GLORIEUX du serviteur de Dieu Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé d'Ars, par l'abbé J.-H. Ollivier, docteur en théologie. 1 vol. in-12 de 216 pages. — Prix : 1 fr. pour les agrégés 50 c.

Il a été déjà publié divers ouvrages en l'honneur du saint curé d'Ars ; celui-ci a pour but de faire connaître bien des faits ignorés et qui sont néanmoins d'une grande édification. Le but principal de l'auteur, comme il le dit lui-même, a été de montrer comment le grand serviteur de Dieu continuait les œuvres qui étaient nées sous le souffle de son inspiration, celles qu'il avait vivifiées par ses conseils et son ins-

piration, et celles enfin qu'il avait rendues siennes en les adoptant et en les bénissant.

Mais en écrivant plus de dix ans après que le serviteur de Dieu est mort, on devait surtout s'efforcer de prouver que son tombeau est glorieux par les miracles qui ne cessent de s'y opérer ; l'auteur, comme il est facile de le constater, s'est appliqué avec soin à atteindre ce but.

Tous les saints ont un caractère spécial qui les distingue, et c'est par là qu'ils présentent un type divers de la sainteté. Le vénéré curé d'Ars a eu en propre le don de convertir les pécheurs, mais avec cette circonstance que ce n'était point lui qui courait après les brebis égarées. C'étaient les membres du troupeau qui venaient se presser autour de lui pour être réconciliés. Le grand caractère du serviteur de Dieu a été d'être l'apôtre vers lequel la multitude n'a cessé d'affluer ; et c'est là, comme le remarque judicieusement l'auteur, le plus étonnant et le plus admirable des miracles qui ont été opérés par l'Esprit-Saint, par la médiation et à la gloire du nouvel apôtre.

Les lecteurs de nos jours désirent des livres qui offrent de l'attrait; l'auteur a pensé que les récits de cet ouvrage, quoique renfermant un fonds pieux et édifiant, ne sont pas sans quelque charme. Tout ce que l'auteur raconte dans cet ouvrage, n'est pas une invention de son esprit, ce sont des faits dont il peut certifier la parfaite authenticité : les personnes elles-mêmes lui ont raconté toutes les faveurs qu'il fait connaître, ou du moins elles le savent d'une manière sûre.

Les documents de cet ouvrage sont au-dessus de toute discussion, et nul ne saurait être admis à les révoquer en doute.

L'auteur n'a pas écrit une seule ligne dont il ne puisse être le garant, parce qu'il avait entre ses mains les pièces authentiques du récit ou il en avait entendu les témoins irrécusables. Les pieux missionnaires d'Ars ont daigné aussi lui confier, soit les correspondances particulières qui lui étaient nécessaires, soit le registre des faits merveilleux qui ont lieu au tombeau du vénéré curé d'Ars.

DEUXIÈME PARTIE

—

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

LES ARTICLES ORGANIQUES DEVANT L'HISTOIRE, LE DROIT ET LA DISCIPLINE DE L'ÉGLISE, par M. l'abbé HÉBRARD, archiprêtre, docteur en théologie et en droit canonique. 1 vol. in-8° de XII-548 p. — Prix : 6 fr.

Ce titre donne une idée très-juste du livre. Après une histoire succincte du concordat et des articles organiques, l'auteur prouve : 1° qu'ils ne font pas partie du concordat; 2° que le pape n'a pas concouru à leur rédaction ; 3° qu'il ne les a point approuvés. L'auteur aborde franchement les objections tant de fois répétées : la cour de Rome n'a protesté, dit-on, que contre un bien petit nombre d'articles ; — elle n'a rien répliqué aux explications données par Portalis en réponse à la protestation transmise par le cardinal Caprara ; — elle les a acceptés implicitement jusqu'à trois fois en quatre ans ; et ces trois objections, il les dissipe à la clarté de l'histoire.

Il passe ensuite à la discussion d'abord juridique, puis disciplinaire. Il prouve que ces articles ne sont ni une loi de l'Eglise, ni une loi de l'État, et qu'ils n'ont aucune valeur disciplinaire ; il affirme qu'avec eux il n'y a plus aucune discipline possible, parce qu'ils détruisent la liberté et l'autorité de l'Eglise. Enfin il montre que les prétendues libertés de l'Eglise gallicane qui leur ont servi de base, ne sont au fond qu'un instrument destructif de la liberté de l'Église au profit du pouvoir absolu de l'État.

DE L'ACTION INDIVIDUELLE DANS L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE, par MM. les abbés François COURTADE ET Maurice D'HULST; in-8° de 42 p. — Prix : 1 fr.

Par action *individuelle* il faut entendre ici, non pas l'éducation

particulière, mais celle qui se répand sur « un groupe restreint de disciples. » MM. les abbés Courtade et d'Hulst pensent qu'elle est conforme aux traditions de l'Eglise, et particulièrement nécessaire à notre époque : c'est la première partie de leur brochure, et, afin de mieux prouver cette théorie, ils la confirment par les résultats de la pratique : c'est la seconde partie de leur travail.

Que l'éducation individuelle soit appelée à rendre dans notre siècle de très-grands services, nous l'admettons encore bien volontiers. Du reste, le dévouement des deux auteurs peut en offrir la preuve vivante et palpable. Ces ecclésiastiques ont fondé une *pension d'apprentis* qui, en peu de temps, a donné plus que des espérances.

Cette œuvre consiste à recevoir dans une maison spéciale des enfants de douze à quatorze ans, qu'on place en apprentissage chez des patrons intelligents et sûrs. Dans la journée, ils travaillent à l'atelier ; le soir, ils viennent chercher à la petite pension, non-seulement le vivre et le couvert, mais l'instruction, l'éducation, la vie de famille et tout ce qui peut les préparer à devenir des hommes et de solides chrétiens. L'expérience démontre surabondamment que le ciel a béni cette pieuse entreprise.

Nous faisons donc des vœux bien sincères pour que MM. Courtade et d'Hulst aient de nombreux lecteurs, et pour que leur œuvre recueille, outre les sympathies qui lui sont assurées, tous les secours matériels dont elle a besoin.

PRÊTRES ET NOBLES, par Mgr DE SÉGUR. 13e édition ; in-18 de 70 p. (1871). — Prix : 25 c.

Le titre du volume de Mgr de Ségur, arrivé déjà à sa treizième édition, indique la nature de l'écrit. Le prélat se propose de répondre aux allégations révolutionnaires, dirigées, avec un art maudit, contre les ministres de Dieu et contre les représentants de l'aristocratie française. Oui, nous en sommes à ce point qu'il faut offrir à des hommes *civilisés* un plaidoyer en faveur du prêtre qui les a baptisés, qui instruit et conduit au bien leurs enfants, qui console leur vieille mère sur son lit d'agonie, et qui jettera la dernière bénédiction sur leur propre tombeau ! Il faut plaider la cause des races de chevaliers qui ont constitué et agrandi la patrie, et qui, naguère encore, baignaient nos champs de bataille de leur sang généreux ! L'écrivain s'est acquitté avec succès de cette facile mais noble tâche. La brochure

s'avance d'un pas ferme, saisissant l'une après l'autre les inepties, les calomnies, les impiétés, les denis de justice, et les broyant d'une main pleine de force et de raison. Ces pages étincellent de mouvement, de bon sens, de logique élémentaire, invincible.

« Ce que prêchent les curés, c'était bon autrefois; maintenant, c'est « autre chose! on ne croit plus à tout cela! » Première niaiserie attachée au clou, d'où la meilleure volonté ne pourra plus la détacher. — « Les prêtres ne doivent pas s'occuper des élections : c'est de la poli- « tique. — N'écoutez point les curés : ce sont les ennemis du peuple! « — Les républicains, les francs-maçons, à la bonne heure ! voilà les « vrais amis du peuple! » Trois petits chapitres merveilleusement propres à redresser les idées boiteuses, et que nous sommes obligés de signaler seulement, en y ajoutant le suivant, fort piquant en vérité, et qui a pour titre : « Quelques curieux échantillons de ces illustres amis du peuple. » On y voit figurer pour la joie de la galerie, les citoyens Raoul Rigault, Eugène Sue, Havin, Victor-Hugo, Garibaldi, Gambetta, Crémieux, Glais-Bizoin, Ledru-Rollin, Félix Pyat et Cie : de la seule inspection sort immédiatement la leçon désirée. — « Les « prêtres sont des fainéants qui s'engraissent de la sueur du peuple. » Vrai, le mets n'est point engageant, et la libre morale aurait pu, ce nous semble, inventer une formule plus séduisante et plus propre. La formule, telle quelle, passe ici à la lessive, et de la bonne façon. — « Nos curés nous parlent toujours du Pape, nous demandent de « l'argent pour le Pape. Pourquoi le Pape ne se tire-t-il pas d'affaire « tout seul? » Autre objection dont le fin mot n'est pas difficile à conquérir. — « Les curés envoient secrètement l'argent de nos quêtes à « Henri V. — Les prêtres et les nobles s'entendent pour opprimer le « peuple, on veut rétablir la dîme et les droits féodaux. » Petite leçon d'histoire venant très à propos. — « Au tour du peuple d'être maître. « — Les nobles et les riches sont des *propres à rien :* ce n'est que « justice de leur prendre ce qu'ils ont, et de le partager entre les tra- « vailleurs. Tout ira bien alors... » Oui, sans aucun doute!!

Voilà la brochure. « Je prie tous les gens de bien, dit l'auteur (p. 4), « de répandre le plus possible cet opuscule essentiellement populaire, « si toutefois ils le jugent propre à *réaliser* le but important que je me « suis proposé. »

(*Pour les articles ci-dessus, d'après la Bibliographie catholique.*)

CHARLES LE TÉMÉRAIRE, par Walter Scott. Nouvelle édition revue et augmentée. 1 vol. in-12 de 323 p. — Prix : 2 fr.

Charles le Téméraire appartient à une collection dont plusieurs volumes ont déjà été analysés dans notre Revue.

Dans « ces éditions revues et corrigées, » on s'est attaché à supprimer tout ce qui offre un caractère passionné.

On trouvera dans ce livre une lecture intéressante, instructive et exempte de danger.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les origines jusqu'à nos jours, par G. Chantrel. 1 vol. in-18 de 444 p. — Prix : 3 fr.

Cette *Histoire d'Angleterre* est divisée, d'une façon très-simple et très-naturelle, en dix périodes, savoir :

Première période : la Bretagne indépendante;

Deuxième période : la Bretagne romaine;

Troisième période : les Anglo-Saxons;

Quatrième période : les Anglo-Saxons et les Danois;

Cinquième période : les Normands;

Sixième période : les Premiers Plantagenets;

Septième période : les Derniers Plantagenets;

Huitième période : les Tudor;

Neuvième période : les Stuart;

Dixième période : la Maison de Hanovre.

Sans être fort étendu, cet ouvrage est exempt de sécheresse. La lecture en est agréable, et d'autant plus attachante que M. Chantrel a constamment fait ressortir ce qui intéresse la France et le catholicisme.

LE CARDINAL DE BÉRULLE, sa vie, ses écrits, son temps, par M. Nourrisson, professeur au lycée Napoléon. 1 vol. in-12 de 259 p. 1869. — Prix : 3 fr.

Dans une belle introduction, M. Nourrisson établit l'importance des services que les ordres religieux rendent à la société. — Si la France est émancipée, dit-il, elle a besoin d'être protégée contre elle-même. L'égoïsme le plus profond nous dévore : il importe qu'on y oppose un vivifiant exemple d'obéissance et d'abnégation. La fièvre des jouissances, la soif de l'or nous travaillent plus qu'elles n'ont fait en aucun temps; il semble que nous soyons arrivés à cette époque d'abaisse-

ment que prédisait Bossuet : où l'on tiendrait tout en indifférence, excepté le plaisir et les affaires. Il importe donc qu'on oppose à ces symptômes de décadence la salutaire pratique du détachement, de la pauvreté. Tel est le rôle politique et moral qui paraît dévolu parmi nous aux ordres religieux.

M. Nourrisson attire ainsi l'intérêt de notre époque sur son héros, le cardinal de Bérulle, qui figure à deux titres dans l'histoire des ordres religieux : comme introducteur des Carmélites en France, et comme fondateur de l'Oratoire français.

Il nous le fait connaître dans l'accomplissement de ces deux grandes œuvres. Il s'étend beaucoup, en outre, sur son rôle politique, qu'il oppose à celui de Richelieu, en plaçant le cardinal de Bérulle bien au-dessus du celèbre ministre de Louis XIII.

Ce livre, fort bien fait, sera goûté des amateurs d'études historiques. Mais c'est à leur point de vue qu'il faut se placer pour le juger, car il ne satisferait pas les personne qui cherchent, surtout dans la lecture de la vie des saints et des personnages religieux, un aliment pour leur piété.

De plus, il ne serait pas sans inconvénients pour les lecteurs insuffisamment éclairés et instruits, qui prendraient en mauvaise part certains différends entre Bérulle et plusieurs ordres religieux de son temps.

L'ANCIENNETÉ DE L'HOMME, par M. le marquis DE NADAILLAC. 3e éd. 1 vol. in-12, Paris. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage de M. de Nadaillac est une des plus complètes, et, croyons-nous, l'une des plus récentes études d'ensemble qui aient été faites de cette question nouvelle, et d'autant plus passionnément débattue, de l'ancienneté de la race humaine. A ce titre, et indépendamment de ceux que lui donnent un savoir étendu et solide et une saine raison, cet ouvrage mérite l'attention des hommes qui, comprenant l'importance du sujet dont il traite, mais qui ne pouvant, faute de temps, l'explorer en détail, désirent s'en faire à la fois une idée sommaire et exacte.

A ceux d'entre nous que les progrès de la science n'effrayent pas, parce qu'ils sont convaincus que la religion n'a rien à en redouter, et qui éprouvent un certain charme à en suivre le mouvement, nous recommandons en toute confiance le livre de M. de Nadaillac. C'est l'œuvre d'un écrivain parfaitement au courant des questions dont il s'occupe, qui les comprend et les aime ; mais qu'une intelligence péné-

trante, une raison droite et de solides principes chrétiens tiennent en garde contre l'espèce d'ivresse où la science qui fait l'objet de ses études jette la plupart de ses adeptes. Toutefois, c'est moins ici une réfutation des erreurs de l'archéologie préhistorique qu'une exposition, ou plutôt un inventaire raisonné des découvertes, et, si nous osons ainsi parler, des documents sur lesquels elle repose; la réfutation des prétentions qu'elle affiche s'en dégage presque d'elle-même.

M. de Nadaillac repousse, au nom de la science sur laquelle on veut la fonder, cette triste et humiliante théorie du transformisme qui fait venir l'homme du mollusque en passant par le singe. « Les singes, dit-il, sont restés ce qu'ils étaient à leur première apparition sur la terre. Les générations ont remplacé les générations : ils ne savent qu'obéir à leurs appétits brutaux, aux besoins de la vie matérielle, comme leurs parents le faisaient avant eux. A l'homme seul a été donné le pouvoir de comprendre ce qu'ont fait leurs devanciers, et de marcher plus ferme dans la voie où ils tâtonnaient, de prononcer les paroles qu'ils bégayaient. »

Sur un autre point, l'âge de l'homme, la date de son apparition sur la terre, l'auteur ne se sépare pas moins nettement de la tourbe des géologues, qui, de ce que les traces de son industrie et de ses propres restes se rencontrent dans les dépôts de la période quaternaire et même de la période tertiaire, concluent intrépidemment que notre espèce est infiniment plus ancienne que ne le dit la Bible, et la gratifient de quelques millions d'années. Les chiffres qu'on dresse ainsi avec tant de libéralité reposent, dit-il, sur des calculs purement hypothétiques et, partant, ne méritent pas une réfutation sérieuse. La vraie science, ajoute-t-il, doit se tenir, à cet égard, dans une sage réserve et se garder prudemment aujourd'hui d'affirmations que les affirmations de demain peuvent modifier et renverser peut-être. La science préhistorique ne fait que commencer, elle n'a pas le droit de dogmatiser et d'articuler des propositions absolues. Les chrétiens n'ont donc pas à s'inquiéter de ces assertions, quelles qu'elles puissent être, ni à redouter les travaux qui se font dans cette direction. « Je suis chrétien, déclare M. Nadaillac, je le proclame hautement, mais ma foi ne s'effraye d'aucune des découvertes de la science. Chaque progrès intellectuel de l'humanité, chaque pas qu'elle fait vers la vérité constitue non-seulement un progrès matériel, mais encore un progrès moral. Soulever d'ailleurs un coin du voile qui nous dérobe la grandeur des œuvres du créateur, entrer en quelque sorte dans le secret de ses desseins, n'est-ce

pas devenir plus capables de l'admirer et de le comprendre? n'est-ce pas remplir une des fins pour lesquelles l'intelligence nous a été donnée? »

(*Pour les ouvrages précédents, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

UN MISSIONNAIRE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE, SOUS LE RÈGNE D'ÉLISABETH. Mémoires du P. Gérard; traduction du R. P. Forbes, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12 broché. — Prix : 2 fr. 50 c.

Voilà le plus humble des apôtres qui nous donnera sur le règne d'Élisabeth des renseignements que l'historien ne peut réfuter, et c'est par cet obscur champion de la foi que nous découvrirons le véritable état social de cette époque tourmentée qui vit surgir en pleine paix, et sans motif avouable, la plus effroyable et la plus terrible des persécutions.

Ce que j'admire le plus dans ces mémoires d'un missionnaire qui évangélisa l'Angleterre pendant dix-huit ans, avec une gloire et un succès tel qu'il avait su conquérir même l'estime de ses ennemis les plus acharnés; ce que j'admire le plus, dis-je, c'est ce ton de bonhomie, cet air de candeur et de vérité qui respire dans tout le récit de ce sublime narrateur, et que le R. P. Forbes a su traduire avec une vérité et un charme extraordinaires.

Les mémoires du P. Gérard forment le meilleur livre de lecture que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. C'est un ouvrage plein de moralité et d'enseignement, et c'est en même temps l'un des romans les plus intéressants et les plus dramatiques que nous ayons jamais lus. (*D'après la Semaine Religieuse.*)

HISTOIRE D'UN OUVRIER. — L'Internationale et la guerre de 1870-1871, par Th. Desdouits, agrégé de l'Université; in-18 de 52 p. — Prix : 40 c.

Jean Pacolet, honnête garçon, plein d'esprit, de courage et de vrai patriotisme, (parce qu'il est chrétien,) fait la leçon d'abord à ses camarades d'atelier que les émissaires de l'Internationale excitent à faire une grève. Appelé par la guerre sous le drapeau, il répond avec autant d'aplomb que de bonheur à toutes les sottises, à toutes les récriminations des autres variétés de coquins et d'idiots qui crient contre les nobles, les curés, etc.; enfin il revient au pays, où il épouse

la fille de son ancien contre-maître et continue à confondre par son bon sens les orateurs de l'Internationale. — On voit que c'est un excellent livre à propager. (*D'après la Bibliographie catholique.*)

LA FRANCE SANS DIEU, par M. F.-M.; in-24 de 34 p.

Bon petit livre de propagande, dont ce mot : « le mal appelle le malheur, » est la conclusion, et qui, par conséquent, démontre que la France ne recouvrera la prospérité qu'en renonçant au mal, aux péchés qui l'ont perdue.

NEUILLY SOUS LA COMMUNE, épisodes intéressants recuillis par les professeurs de Sainte-Croix, témoins occulaires; in-12 de 184 p. — Prix : 1 50 c.

Le mot *intéressant*, qui se trouve dans le titre de ce volume, n'est pas un mot trompeur; au contraire. Nous n'avons rien lu de plus intéressant, en effet, et de plus émouvant parfois, que ces épisodes recueillis par les dévoués professeurs de Sainte-Croix : ce sont des tableaux vivants, des récits dramatiques, et c'est la peinture d'admirables vertus, de traits magnifiques de dévouement, de courage, avec ces ombres horribles de communards aux figures ignobles, à la conduite grossière et immonde, au langage plus immonde encore; et tout cela est de l'histoire, c'est de l'histoire d'hier, cela peut devenir l'histoire de demain! Le livre se vend au profit des pauvres de Neuilly : bonne œuvre ajoutée à un travail véritablement beau dans sa simplicité; nous recommandons les deux à la fois.

ENTRETIENS THÉOLOGIQUES sur les grandes questions du jour : Concile, Infaillibilité, traité complet, par le R. P. Marie-Antoine, missionnaire capucin; in-12 de 430 p. — Prix :

Ce livre, quoique publié pendant le concile et avant la définition de l'infaillibilité pontificale, n'a rien perdu de son opportunité et de son utilité. En même temps qu'il atteste, selon l'expression d'une approbation, la grande facilité de l'auteur à traiter les questions les plus ardues de la théologie avec pécision et clarté, il est très-propre à atteindre le but qu'il s'est proposé, savoir, d'éclairer les fidèles et de leur apprendre ce qu'ils doivent croire au sujet des questions si importantes qui ont été agitées dans ces derniers temps et qui s'agitent encore. Le traité est sous forme d'entretiens entre un théologien et un

simple fidèle. Il se divise en deux grandes parties : le Concile, l'Infaillibilité. Dans la première, l'auteur expose l'importance du Concile et sa mission, l'action des évêques, et la conduite qu'ont à tenir les fidèles : dans la seconde, après avoir combattu le gallicanisme et montré ce qu'il faut entendre par l'ultramontanisme, il étudie la question de l'infaillibilité au point de vue du bon sens, de l'opportunité et de l'histoire, et montre, dans un fort bel entretien, les rapports entre l'infaillibilité et l'Immaculée Conception. Le tout se termine par un appendice très-intéressant, dans lequel on trouve de larges citations, quelques mots sur le P. Hyacinthe, des notions claires et précises sur le hiérarchie de l'Eglise, etc. L'ensemble offre un grand intérêt; les situations, les notes, les détails sont de nature à servir grandement à l'histoire du Concile, et l'on rencontre souvent des considérations très-élevées qui sortent du domaine de la théologie ordinaire. Nous le répétons, le livre du R. P. Marie-Antoine n'a rien perdu de son opportunité et de son utilité.

(*Pour les trois ouvrages ci-dessus, d'après les Annales Catholiques.*)

MODELES DE CHARITÉ ou **VIE DE MADAME DE MÉJANES,** par l'auteur de *la Piété rend heureux*. 1 vol. in-18 de 71 pages, 1868.— Prix : 30 c.

Jeune fille, Victoire Tailleur (plus tard madame de Méjanès), était déjà un modèle de charité. Femme et privée du bonheur d'être mère, elle se regarda comme une économe chargée par la Providence d'administrer sa fortune au profit des indigents. Elle eut la consolation de voir son mari, dont elle avait obtenu la conversion, s'associer activement à ses bonnes œuvres.

Devenue veuve, elle fonda, au sortir de la tourmente révolutionnaire, une congrégation destinée à fournir des institutrices aux enfants pauvres. Et enfin, lorsque les temps le permirent, elle érigea en véritable institut religieux cette congrégation naissante, dont elle fut la fondatrice et la supérieure; et elle mourut en 1837, après trente années de vie religieuse. Sa congrégation, dite de Sainte-Chrétienne, dirigeait alors vingt et une maisons, dans les diocèses de Metz, de Reims et de Châlons. Cette petite biographie, très-abrégée, conviendra surtout aux femmes et aux jeunes filles pieuses.

MAITRE MICHEL LE NOBLETZ, par M. Edouard Perdrigeon du Vermier, avocat, auteur de la *Vie du P. Mannoir.* 1 vol. in-12 de 267 pages. — Prix : 1 fr. 50.

Dom Michel le Nobletz, qui ne voulut jamais recevoir d'autre titre que celui de *Maître Michel* donné dans son pays aux pauvres prêtres des campagnes, fut l'un des régénérateurs de la Basse-Bretagne où régnaient de son temps (1577-1652) des mœurs corrompues et presque barbares. L'exemple de ses vertus, le zèle de son apostolat, l'éloquence de sa parole, renouvelèrent ces contrées, qui se ressentent encore de ses bienfaits spirituels.

L'histoire de Maître Michel a été écrite par le P. Verjus, de la Compagnie de Jésus. C'est cet ancien ouvrage que M. Perdrigeon du Vernier a employé, et souvent reproduit textuellement. Il s'est acquitté de sa tâche avec un très-grand et très-louable esprit de foi. Le récit des missions de Maître Michel est fort attachant, et ne peut produire qu'une impression très-salutaire.

LE CHOIX D'UN ÉTAT, ou boussole de la vie en exemples. Récits et souvenirs recueillis et offerts à la jeunesse, par Louis Desormes. 1 vol. in-8, 215 pages, 1869. — Prix 3 fr.

Recueil de récits assez courts, et tendant tous à un but dont chacun comprendra l'utilité : montrer qu'il n'y a pas de bonheur pour nous en dehors de notre vraie vocation ; faire ressortir combien il est important de céder à l'impulsion donnée par Dieu, et faire connaître les moyens détournés qu'il emploie quelquefois pour nous indiquer le chemin que nous devons suivre.

Un certain nombre de traits sont relatifs à des vocations religieuses. Bons conseils, beaux exemples : telle est la substance de ce livre spécialement destiné à la jeunesse.

(*Pour les ouvrages précédents, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

LE JOUR DU SEIGNEUR, par Ernest Hello. Paris, 1872. In-12 de VIII-70 pages. — Prix : 50 c.

M. Hello vient montrer l'utilité et la nécessité individuelle, sociale et religieuse du repos dominical et de la sanctification du dimanche, « l'ange gardien de la semaine, » comme il appelle le saint jour. L'état

actuel de la France, les malheurs qu'elle vient de traverser, ceux qui la menacent encore, ce sentiment profond de la conscience publique, que nous devons nons convertir si nous voulons nous relever, montrent assez la justesse et l'opportunité des idées dont M. Hello se fait le défenseur. Bon petit livre à lire et à propager.

(*D'après les Annales catholiques.*)

DIEU ET L'ESPRIT HUMAIN, ou l'existence de Dieu devant le bon sens, la philosophie et les sciences aux différentes époques de l'histoire; conférences de Sainte-Geneviève (1868-1869), par M. l'abbé Feret, chapelain de Sainte-Geneviève, chanoine honoraire d'Évreux, docteur en théologie. 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs se recommande assez de lui-même. Il traite du sujet le plus important et aussi le plus actuel : *l'existence de Dieu.* Le propre intérêt de l'homme le conduit à rechercher ce qu'il est lui-même, quelle est son origine et quelle sera sa fin. Or, ces trois questions supposent celle qui a pour objet la cause première. Les païens même l'ont dit : Tout tient à Jupiter; il est *premier* et *dernier*. M. l'abbé Feret a eu raison de nous rappeler que tout ce que nous sommes ou que nous pouvons être, part de ce point unique et y revient. Est-il nécessaire de dire qu'à notre époque cette grande question est plus que jamais à l'ordre du jour, et que l'audace des négations appelle des démonstrations de plus en plus convaincantes?

Ces démonstrations, le savant auteur les présente dans toute leur autorité. L'histoire de l'idée de Dieu n'est pas négligée. Les spéculations des philosophes tant anciens que modernes sont analysées avec précision. Mais M. l'abbé Feret se contente partout, et nous l'en félicitons, de marquer les points capitaux des opinions. A quoi bon en effet disserter longuement sur le détail des systèmes perdus dans la nuit des temps? Si nous n'entendons point la pensée de Pythagore après des efforts suffisants, laissons Pythagore et étudions la chose en elle-même. C'est ce qu'a fait notre hauteur, et après avoir présenté la réduction des systèmes les plus célèbres, il les a vérifiés par l'étude même des choses.

L'ouvrage est partagé tout naturellement en deux grandes divisions : l'existence de Dieu prouvée par les arguments ontologiques, et l'existence de Dieu prouvée par l'argument des causes finales; c'est tout le livre. La partie métaphysique de l'ouvrage est soigneusement traitée, et on y trouvera des développements dignes d'attention. Mais le principal effort de l'auteur nous paraît s'être porté sur les preuves cosmologiques.

C'était justice. Le matérialisme concentre ses coups sur ce point. Il y met un acharnement et une souplesse extraordinaire. M. l'abbé Feret a suivi l'adversaire sur le terrain qu'il s'est choisi, et il le combat avec ses propres armes. La science lui fournit des réponses péremptoires, la science représentée par les plus grands noms et les plus sérieuses expériences. C'est une curieuse lecture que celle de la seconde partie du livre de M. Feret. La nature, mise en demeure de se prononcer sur son créateur, répond avec un admirable concert. Le travail de M. Feret, s'il n'est pas neuf dans la conception première, est complétement original dans l'exécution. Nulle part, à notre avis, on ne rencontrera une plus grande abondance de faits mieux choisis, et, nous le disons avec assurance, plus minutieusement contrôlés.

Un mot sur la forme du livre. Il est composé des conférences qui ont été prêchées par l'auteur à la jeunesse des écoles dans l'église de Sainte-Geneviève. On ne se plaindra pas que l'écrivain n'ait pas remanié l'œuvre de l'orateur. Le discours a conservé sans doute quelque chose de vif et de pénétrant que lui aurait enlevé la forme didactique du traité. Réunies en volume, les conférences sur l'existence de Dieu n'auront pas un moindre succès que celui qu'elles ont obtenu auprès de l'intelligent et sympathique auditoire de Sainte-Geneviève).

(*D'après la Semaine catholique de Lyon.*)

DE LA FALSIFICATION DES SUBSTANCES SACRAMENTELLES, par le R. P. Rouard de Card. Paris, brochure in-8 de 92 pages. Prix : 1 fr.

La farine et surtout les pains d'autel tout fabriqués, exigent de nos jours de grandes et sérieuses précautions de la part des prêtres, qui savent qu'il est absolument defendu de faire usage, pour le saint sacrifice, d'une matière douteuse.

Il y a tant de faits qui établissent la falsification ordinaire, habituelle et presque universelle des farines, qu'on ne peut plus en faire usage pour le saint sacrifice qu'après un mûr examen, une analyse sérieuse et éclairée.

Le plus sûr serait de moudre à part et soi-même le blé nécessaire à la fabrication des hosties, ce qui est facile avec un moulin à café ou à poivre : un tamis de soie, muni dessus et dessous d'un couvercle en peau, suffit pour séparer la fleur du son.

Mais en attendant qu'on revienne aux soins minutieux mais convenables de nos pères, il est urgent qu'un prêtre puisse s'assurer de la

validité et même de la licéité des matières qu'il emploie. L'ouvrage que nous annonçons est excellent pour cela.

On trouve aussi tout ce qui concerne les falsifications du vin, de l'huile et de l'encens.

L'auteur donne, avec détail, l'indication des meilleures expériences à faire.

Nous reviendrons sur cette brochure, que tous les prêtres liront avec fruit et plaisir.

BOMBONNEL, LE TUEUR DE PANTHÈRES, ses chasses écrites par lui-même. 1 vol. in-12, avec gravures; 2e édition. Prix : 2 fr.

Bombonnel a la spécialité de la panthère, comme Jules Gérard a celle du lion.

M. Bombonnel s'est proposé surtout, en publiant ses chasses d'instruire les chasseurs et de leur offrir le secours de sa vieille expérience. Pour le public européen, ce but serait peu pratique. Mais il reste l'intérêt qui s'attache à des scènes de danger et de courage, racontées avec un accent de sincérité par leur héros.

En outre, quoiqu'il avoue en un endroit qu'il n'est pas « dévot, » notre chasseur laisse plus d'une fois échapper des mouvements louables. Comme la plupart de ceux qui se sont trouvés en présence de vrais dangers, il sent qu'il y a au-dessus de lui une puissance providentielle, il reconnaît que le courage et l'habileté ne surmontent pas tout à eux tout seuls. Dans plus d'un instant où il se voit en face de la mort, il n'est nullement fâché de penser que sa pieuse femme fait dire des messes pour lui. Et, le danger conjuré, il ne fait point de façons pour assister à la messe d'action de grâces.

Nous regrettons que quelques détails d'histoire naturelle, un peu trop crûs, ne permettent pas de donner ce livre aux tout jeunes gens.

Cette livraison était sous presse quand nous recevons d'un de nos honorables agrégés le compte rendu suivant, que nous plaçons ici, afin de ne pas reculer d'un mois l'annonce d'un ouvrage que nos lecteurs seront heureux de connaître et qu'ils s'empresseront sans doute de se procurer.

PAUL SEIGNERET, séminariste de Saint-Sulpice, fusillé à Belleville. Notice rédigée d'après ses lettres, par un directeur du séminaire Saint-Sulpice. In-18 jésus de 303 pages. — Prix : 3 fr.

Au lendemain de la Commune, alors que le nom des victimes de la

Roquette et de la rue Haxo était dans toutes les bouches, les journaux catholiques exprimèrent le regret de ne pas connaître davantage la vie du jeune séminariste que Dieu avait distingué parmi ses frères et associé, dans l'honneur du martyre, aux membres les plus éminents du clergé de Paris. Il leur semblait difficile d'admettre qu'une telle mort ne fût pas la récompense d'une belle vie, et que cette joie de souffrir, si apparente dès son entrée dans la prison, ne fût pas l'expression spontanée d'une âme préparée depuis longtemps à se dévouer jusqu'à la mort. Tous, instruits par l'expérience de la vie, comprenaient qu'une simplicité si héroïque, un pareil calme, un bonheur si expansif devant la mort, étaient d'une âme peu commune, et ils souhaitaient dès lors que cette âme fût révélée au monde et plus connue de tous, si on ne pouvait la connaître comme Dieu qui la jugea digne de lui.

Ce souhait est enfin réalisé : désormais Paul Seigneret peut être vu sous son vrai jour dans la notice rédigée, d'après ses lettres, par un directeur de séminaire, et nous sommes heureux d'annoncer que ce modeste titre cache un livre du plus touchant intérêt, dont la lecture ne laisse qu'un regret, celui de s'achever trop vite, tant il y aurait de plaisir à surpendre plus longtemps les charmantes révélations de ce jeune homme, et à voyager en pareille compagnie dans un monde si beau de pensées et de sentiments.

Rien, en effet, de plus agréable que ce récit, qui ne comprend guère que quelques années, mais nous fait voir dans toute sa beauté une âme admirablement douée, une noble intelligence, un grand cœur sympathique à toutes les idées généreuses, et sait nous la montrer s'élevant par un constant travail à une connaissance plus vraie de ces pensées et s'appliquant à la poursuite plus ardente de celles qui lui semblaient plus dignes de toute son affection, jusqu'au jour où cette âme si généreuse et si pure, détachée de la terre, aspire avec bonheur à contempler près de Dieu ces idées qui furent la consolation de toute sa vie, et chante, à la pensée du martyre, le *Te Deum*, ce cantique de la joie et de la victoire.

On se plaint quelquefois de ne savoir quels livres donner aux jeunes gens vivant dans le monde, et quel modèle leur proposer ; et il faut avouer que leur susceptibilité au sujet de certaines idées, ou leur sévérité pour ce qui n'est pas irréprochable dans sa forme, rend parfois le choix bien difficile : on ne trouve que peu de chose à offrir à cette classe de la société si avide de tout ce qui est nouveau, si dédaigneuse de tout ce qui n'est pas beau : on redoute de présenter d'ex-

cellents livres qui ont le malheur d'être *de bons livres* écrits pour l'édification plus encore que pour le plaisir du lecteur, et faits trop visiblement pour exciter les fidèles à la piété ; mais tel n'est pas le livre dont nous parlons ; ici, point de préceptes, le conseil n'est même jamais donné, il serait superflu, tant l'exemple est offert avec candeur, noblesse et ingénuité. Paul Seigneret parle, raconte, décrit des scènes charmantes et quelquefois poétiques, et l'aspiration au bien, au vrai, au beau est si naturelle en lui, le sentiment du devoir y paraît si vif, que malgré soi on sent qu'on doit agir comme lui, et qu'on rougit aussi malgré soi, si l'on n'est pas assez fort pour l'imiter.

Cet élève du séminaire fut d'ailleurs, et pendant longtemps, un enfant de l'Université : jusqu'à ses derniers jours, il en a conservé dans ses pensées la forte empreinte, comme il en avait dans son style gardé toutes les traditions, et par là il reste vraiment l'ami de tous les jeunes gens; avec lui, on vit en pays de connaissance, et s'il nous fait passer dans un monde supérieur, il y met tant de grâce et sait si bien égayer la route que nul ne saurait se plaindre de l'avoir suivi. Avant d'entrer chez les Bénédictins de Solesmes pour y donner cours à ses goûts d'étude et de piété, il avait, en effet, aimé ce que nous avions aimé, il avait admiré ce que nous avions admiré; et plus tard encore, au milieu de ses chères études d'Écriture sainte et de théologie, quand on touchait cette corde sensible des souvenirs d'autrefois et des joies goutées au collége à la lecture des grands auteurs ou sous la brillante improvisation d'un professeur aimé, Paul Seigneret se transfigurait soudainement, la jolie rayonnait dans tous ses traits, sa voix s'animait, et c'était une fête, mais une vraie fête, où Platon, Virgile, Sophocle, les classiques surtout, et aussi un peu ceux qui le deviendront, semblaient revivre tour à tour et nous rendre joyeux. Platon surtout ravissait Paul Seigneret ; il l'avait lu, relu avec amour, j'oserais dire avec passion, durant ses premières vacances d'Issy, et ce n'était jamais sans enthousiasme qu'il en parlait, tant il éprouvait une sympathie naturelle et profonde pour la pensée, la forme et l'imagination de ce grand philosophe.

Ce n'était pas là, on en conviendra sans peine, le vulgaire plaisir d'une intelligence ordinaire ou le seul effet d'une ardente imagination ; mais en lui il y avait une telle passion pour ces grandes et belles idées éternelles qu'il s'y donnait tout entier, y consacrant le jour et la nuit, lorsqu'il les voyait approfondies et discutées par un auteur qui lui plaisait.

Il y aurait encore bien d'autres côtés de la vie de M. Seigneret qu'on pourrait mettre en lumière et qui le rendraient fort sympathique aux jeunes gens ; mais je me garderai bien de m'y arrêter, car on pourrait croire que ce livre leur est uniquement adressé, alors que pour tous, petits et grands, parents et enfants, sa lecture doit offrir plus d'un charme et plus d'un profit, en nous rappelant, et par ses paroles et par ses exemples, à un *sursum corda* perpétuel; et à un choix digne de nos destinées éternelles; par une constante abnégation de lui-même pour le plaisir des autres et la gloire de Dieu.

Je voudrais d'ailleurs pouvoir en dire davantage sur ce cher martyr, sur cette aimable victime que le séminaire de Saint-Sulpice eut la gloire d'offrir à Dieu au moment du sacrifice, mais il est un terme aux meilleures choses, dit-on; et je dois m'en souvenir en ce moment, pour renvoyer les familles chrétiennes avides de détails plus intimes et plus intéressants au livre si plein et si sage que l'on vient de publier. Vraiment le portrait est achevé; plusieurs pourront désirer des couleurs plus vives, des effets de lumière plus prononcés, plus d'art en un mot, ou plus de brillant; mais non, c'eût été défigurer, je crois, le caractère de la vie si humble et si simple de Paul Seigneret. Aussi l'auteur, par une suprême convenance, a-t-il mis toutes choses en harmonie : le récit est sobre, calme, naturel; mais on sent, à chaque instant, que le maître qui a tracé ces pages, a bien connu ce jeune homme, et qui plus est, l'a tendrement aimé. E. L.

BULLETIN SOMMAIRE

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

AMITIÉ (l'). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50

ANNÉE SCIENTIFIQUE et industrielle, ou exposé annuel des travaux scientifiques, par M. L. Figuier. 15e année 1870-1871, in-18 jésus, 367 pages. Prix : 3 fr. 50 c.

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE de France et des maisons souveraines de l'Europe, publié par M. Borel d'Hauterives. 28e année 1871-1872, 1 vol. in-12 de 462 pages, et 4 planches, 5 fr. Prix : 8 francs, avec planches coloriées.

CAVALERIE LÉGÈRE (la), par le colonel-baron Daru. Prix : 1 fr.

CÉSARISME DANS L'ANTIQUITÉ (du) et dans les temps modernes, par M. Coquille, 2 vol. in-12. Prix : 7 fr.

CONFÉRENCES PARISIENNES, par Ernest Legouvé, un vol. in-18. Prix : 3 fr.

CUISINE DE CARÊME (la), et des jours d'abstinence, 300 recettes en maigre, par M. de Latreille. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

DARWINISME (le), par Emile Ferrière, un vol. in-18 jésus, 458 pages. Prix : 4 fr. 50

DIPLOMATES FRANCAIS (les) sous Napoléon III, par B. d'Agreval, un vol. in-18. Prix : 2 fr.

ESPION PRUSSIEN (l'), roman anglais, par Valmont, un vol. in-12, 288 p. Prix : 3 fr. 50

ETUDE sur l'application à la France de l'organisation militaire de l'Allemagne, par M. Corbin, in-8° avec une carte. Prix : 3 fr.

EXAMEN DE CONSCIENCE des femmes honnêtes de France, in-18 jésus. Prix : 1 fr.

FORÊT VIERGE (la), le désert, par G. Aimard, un vol. in-18, 327 pages. Prix : 3 fr.

FRANCE ECCLÉSIASTIQUE (la), almanach du clergé pour les années 1871-1872, un vol. in-18. Prix : 4 fr.

GISÈLE, comtesse de l'Empire, par Marlitt traduit de l'allemand, 2 vol. in-18. Prix : 6 fr.

GRANDEURS ET MALHEURS DE LA FRANCE, annoncés par une prophétie rémoise du ve siècle, recueil de 35 prophéties interprétées dont onze inédites, par Victor C. de Stenay, un vol. in-16 de 202 pages. 2 fr. 25

HABITATION DU DÉSERT (l'), par le capitaine Mayne-Reid, traduit de l'anglais. Prix : 2 fr.

HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS XIV, récits et tableaux par C. Gaillardin, 1e partie : la France sous Mazarin, 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

HISTOIRE DU PLÉBISCITE, racontée par un des 7,500,000 oui, par Erckmann-Chatrian, un vol. in-18. Prix : 3 fr.

ISABELLE DE FRANCE, et la cour de S. Louis, par Mme de la Richardays, un vol. in-18. 303 pages. Prix : 2 fr.

JÉSUS-CHRIST DANS LE PLAN DIVIN de la création, par l'abbé Pin, un vol. in-12 de 480 pages. Prix : 3 fr. 50

LE DERNIER DES NAPOLÉONS, un vol. in-8°. Prix : 4 fr.

MARINE AU SIÉGE DE PARIS (la), par La Roncière le Noury, ouvrage accompagné d'un atlas contenant 10 grandes cartes et plans des travaux français et allemands, un vol. in-8°. Prix : 10 fr.

MONSEIGNEUR DARBOY ; esquisses familières, par A. Pierron, un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50

NATIONALITÉS MUSICALES (les) étudiées dans le drame lyrique par G. Bertrand, un vol. in-12 avec 364 pages. Prix : 3 fr. 50

PARIS ET LES ALLEMANDS, journal d'un témoin, juillet 1870 à février 1871, par A. Dumesnil, 1 vol. in-12 de 353 pages. Prix : 3 fr. 50

PARIS ET LONDRES en 1793, par Ch. Dickens, traduit par Mme Loreau, un vol. in-12, 352 pages. Prix : 1 fr. 25

PARIS PENDANT LE SIÉGE et les 65 jours de la Commune, par A. J. Dalsème, un vol. in-18, 420 pages. Prix : 3 fr.

PAUL SEIGNERET, fusillé à Belleville ; notice rédigée par un directeur du séminaire de Saint-Sulpice, un vol. in-18, 303 pages. Prix : 3 fr.

PRINCIPE D'AUTORITÉ (du) et de son rétablissement en France, par Grimaud de Caux, 3e édition, revue et augmentée, in-8° de 32 pages. Prix : 1 fr.

QUELQUES MOTS SUR L'INSTRUCTION PRIMAIRE en Prusse, par Mgr l'évêque d'Orléans, in-8°. Prix : 1 fr.

RAPPORTS SUR LES OPÉRATIONS DU 2e CORPS de l'armée du Rhin avec 2 cartes, 1e partie, depuis la déclaration de guerre jusqu'au blocus de Metz, par le général Frossard, in-8°. Prix : 4 fr.

SERVICE OBLIGATOIRE (le) et l'inscription maritime, réponse à M. Thiers par le Vte Hocquart, ex-capitaine de frégate. in-8°.

TRAITÉ PRATIQUE DES EMPÊCHEMENTS ET DES DISPENSES DE MARIAGE, par l'abbé Brillaud, chanoine de Moulins, un vol. in-8° de 400 pages. Prix : 4 fr. 50

VRAI COUPABLE (le) et ses victimes, par M. l'abbé Odon Dignat, un des otages de la Commune, in-18 de 136 pages. Prix : 1 fr. 50

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 3. **Mars 1872.**

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS RESPECTABLES AGRÉGÉS.

A une époque où la probité est un phénomène, il est étrange d'avoir à se défendre contre un excès de délicatesse. C'est cependant le cas où nous nous trouvons dans nos relations avec vous, respectables agrégés, qui avez gardé, dans toute son exquise pureté, cette loyauté tellement propre au caractère français que la langue l'avait constaté, en mettant au dictionnaire *franchise*, comme synonyme de *parfaite sincérité*.

Nous allons donc entrer *franchement* en explications sur un cas qui se trouve souvent posé dans notre correspondance.

Les agrégés peuvent-ils nous charger d'acheter des livres pour leurs amis ou parents qui ne sont pas agrégés eux-mêmes, en nous spécifiant que ces demandes, faites pour autrui, n'ont pas droit aux remises spéciales qui sont le privilége des agrégés?

Nous répondons très-clairement: OUI; et voici l'explication de notre réponse.

Indépendamment de notre titre et de nos fonctions d'administrateur de la Société, nous avons le titre et les droits de tout libraire.

Nous pouvons donc faire,comme tous nos confrères,la commission de librairie dans les conditions ordinaires.

D'un autre côté, cela tourne à l'avantage de l'œuvre : car ces commissions de librairie sont naturellement productives, et les benéfices nous aideraient à donner du développement à nos publications.

Ce que les statuts défendent, c'est d'acheter pour les autres avec les avantages réservés aux seuls agrégés : cela n'est permis que pour donner en cadeau; mais on ne doit pas recéder à d'autre au prix fixé pour les agrégés.

Toutefois il y a encore à ceci une restriction, pour les ouvrages

de propagande : il est certain que pour ceux-là l'esprit de l'œuvre est qu'on ne les recède pas non plus à d'autres personnes; ils doivent être donnés.

Mais on peut utilement les donner à des petits marchands ou colporteurs, qui les revendront à leur profit, à très-bas prix, puisqu'ils les auront eus pour rien. Cela vaut souvent mieux que le don direct; car c'est un fait reconnu, on lit peu ou avec défiance ce qui est *donné*, mais on accueille volontiers ce qui est offert à bon marché. Nos ennemis le savent et ils mettent en pratique cette théorie depuis longtemps; les sociétés bibliques ne font pas autre chose, sauf quelques exceptions exigées par les circonstances.

En résumé, pour les ouvrages de propagande, on doit les donner, mais il serait souvent mieux de les faire passer par les mains de colporteurs que de les donner soi-même directement.

Pour les personnes non agrégées, non-seulement on peut nous charger de toute espèce de livres, mais encore c'est rendre service à l'œuvre que d'engager ces personnes à s'adresser à nous de préférence et leur servir au besoin d'intermédiaire. Par là on leur épargne les frais de correspondance et on allége les frais de port en les partageant avec eux; car quelques kilogrammes de plus ajoutés au poids d'un ballot n'augmentent guère le prix du port; de ce côté il y aurait donc économie pour nos respectables agrégés, à combiner leurs demandes avec celles de leurs amis ou voisins, auxquels ils rendraient service, tout en contribuant au développement de notre œuvre.

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

LE LIBÉRALISME, LA FRANC-MAÇONNERIE ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE, par le chanoine Labis, professeur de théologie; 1 vol. in-8° de 363 p. — Prix: 3 fr.; pour nos agrégés, 1 fr. 75; 10 exemplaires, 15 francs.

Nous sommes heureux de voir que la presse en France commence à s'occuper de faire connaître cet important ouvrage, dont nous avons été les premiers à parler, dans la première livraison de notre Revue qui a paru après les tristes jours de la Commune.

Nos agrégés ont enlevé tout ce qu'il y avait d'exemplaires à notre disposition. Nous venons de traiter de nouveau pour être à même de livrer encore, au prix excessivement avantageux qu'on vient de lire, ce beau volume, dont le prix fort est loin d'être exagéré. Grâce au désintéressement du respectable auteur, nous pouvons, malgré les frais de port si considérables pour ce qui vient de la Belgique, arriver à donner pour 1 fr. 75 un volume de 363 pages grand in-8° sur très-beau papier.

Nous ne saurions trop engager à répandre cet ouvrage, qui combat, avec l'autorité d'un enseignement *approuvé*, l'indifférence de tant de catholiques pour les questions de la crise actuelle, une des plus graves que l'Église ait subies.

On sait que deux évêques éminents de la Belgique, et ce qui est bien plus le Saint-Père lui-même, ont envoyé à l'auteur des témoignages de *reconnaissance* pour le service rendu à l'Église pour cette publication.

Le Saint-Père a pris la peine, dans son bref à l'auteur, d'exposer lui-même tout au long le plan de l'ouvrage, en le louant dans les termes les plus flatteurs.

Voici l'article que nous lisons dans le numéro du 16 mars des *Annales Catholiques* dirigées, comme on le sait, par un des écrivains catholiques les plus estimés, M. J. Chantrel :

« Cet ouvrage de M. le chanoine Labis, professeur de théologie au séminaire de Tournai, se recommande à l'attention et à l'étude de tous les

esprits droits et amis de la vérité ; écrit et publié avant les événements de 1870 et de 1871, il en a reçu une telle confirmation, qu'il en acquiert une plus grande autorité, en montrant la justesse des vues de l'auteur et la rigoureuse logique qui fait sortir les conséquences des principes.

M. l'abbé Labis s'adresse plus spécialement à ces libéraux honnêtes et par conséquent *dupes* qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont les instruments d'un *pouvoir occulte* travaillant à la ruine de la religion et de la société. — Le savant professeur de théologie dévoile l'organisation de ce *pouvoir occulte* et lui arrache son masque. Il montre que la franc-maçonnerie, qui fait sentir partout son action et son influence, est « la tête du libéralisme en Europe » ; il ne se contente pas d'affirmer, il prouve et de la façon la plus concluante, en rappelant, par exemple, les aveux des organes les plus autorisés de la secte maçonnique, du F∴ Ragon, appelé l'*auteur sacré;* du F∴ Grisar, qui disait, en 1845 : « Le libéralisme sera nous, nous serons sa pensée, son âme, sa vie, nous serons lui, enfin ! ; » du F∴ Verhaegen, qui s'écriait en 1848 : « Nous avons atteint notre but ; je dis notre but, car si l'opinion libérale a triomphé en Belgique, c'est à la maçonnerie qu'elle doit ce triomphe. » N'est-il pas clair, d'après cela, que le libéralisme n'est autre chose que le maçonnisme, dont il reçoit l'impulsion ? — Après avoir établi ce premier point, l'auteur s'attache à éclairer ceux des libéraux qui se laissent mener sans le savoir. Pour cela il expose les doctrines impies et immorales professées par la franc-maçonnerie. Il montre cette secte puissante se servant de tous les moyens pour inoculer ses principes délétères à l'enfance, à l'adolescence, à l'homme, à la femme, à la classe ouvrière et à la classe bourgeoise. La conclusion est facile à tirer de ces enseignements. C'est, dit l'auteur, le devoir de tout honnête homme, à plus forte raison de tout chrétien, non-seulement de ne pas prêter concours et appui à cette ennemie formidable, même sous la dénomination de libéralisme, mais de la démasquer et de la combattre de toutes ses forces. » En regard de cette immense conjuration, l'auteur expose les droits imprescriptibles de l'Église catholique.

Il montre ces droits chaque jour niés, attaqués et violés par le pouvoir civil et le parti soi-disant libéral. Puis il ajoute : « Vous devez convenir une seconde fois que vous ne pouvez pas vous faire les suppôts ou les complices de ce parti, sans renier votre christianisme ; vous devez reconnaître que, si l'Église ne fait que remplir une *mission divine*, c'est notre devoir, c'est le devoir de tout homme de l'écouter et de lui

obéir. — Le peu que nous avons dit du livre de M. le chanoine Labis en indique l'importance; si l'on pouvait encore y voir quelque exagération en 1869, est-il possible que les événements accomplis depuis n'aient pas ouvert les yeux? Ce livre, lu à la lumière des faits, doit porter la conviction dans les esprits; notre désir est qu'il soit lu, parce que nous ne pensons pas qu'on puisse le lire sans en tirer les plus grands fruits.

TRAITÉ PRATIQUE DES EMPÊCHEMENTS ET DES DISPENSES DE MARIAGE, par M. l'abbé P.-J. Brillaud, docteur en théologie, chanoine honoraire de Moulins, curé-doyen de Saint-Germain-des-Fossés, ancien secrétaire général de l'évêché de Moulins. Ouvrage dédié à Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, et revêtu de son approbation; 1 vol. in-8° de 400 p. — Prix: 4 fr. 50; net pour nos agrégés, 2 fr. 75.

Cet ouvrage, rédigé en français et de façon à rendre simples et familières les questions si complexes qui concernent les dispenses de mariage, est divisé en trois parties :

La première contient un résumé des empêchements;

La deuxième traite spécialement des dispenses;

La troisième renferme quelques autres questions relatives au mariage et des formules.

Deux tables très-développées terminent le livre. Du reste, un coup d'œil jeté sur la table des matières par chapitres fera aisément comprendre quels services cet ouvrage peut rendre au clergé.

Dans la première partie l'auteur, après avoir vu la question en général, traite des empêchements prohibants, — du défaut des publications de bans, — du défaut du consentement des parents.

Puis il parle des empêchements dirimants : — âge; — affinité; — clandestinité.

Dans la deuxième partie, après les définitions et distinctions nécessaires, on trouve tout ce qui concerne ceux qui peuvent accorder des dispenses : — le Pape; — le saint-office; — la congrégation du Concile; — la Daterie; — la Pénitencerie; — les évêques; — empêchements dont ils peuvent dispenser *jure ordinario*, en vertu du droit ou de la coutume; — empêchements dont ils peuvent dispenser *jure ordinario*, en vertu du consentement présumé du Pape; — empêchements dont ils peuvent dispenser, en vertu d'indults apostoliques; — leur pouvoir relativement à l'exécution des dispenses apostoliques.

Dans un appendice l'auteur a répondu à trois questions importantes : — L'évêque peut-il subdéléguer les pouvoirs qu'il a de droit ordinaire ou en vertu de lettres apostoliques? — Le pouvoir de dispenser doit-il être réputé favorable ou odieux? — L'évêque pourrait-il encore dispenser si déjà il y a eu recours à Rome?

On passe ensuite à tout ce qui concerne le vicaire-général; — l'official; — le vice-official; — le vicaire-général capitulaire; — l'official capitulaire; — le vice-official capitulaire; — le confesseur séculier, régulier; — le curé.

Le chapitre quatrième est consacré aux causes de la dispense; et les suivants, c'est-à-dire les chapitres de V à XIV, entrent dans tous les détails les plus précis sur la manière de demander les dispenses; — à qui il appartient de les demander; — à quel supérieur on doit adresser la supplique; — la forme de cette supplique; les frais différents qu'elle peut entraîner; — la forme des dispenses et les principes d'interprétation des clauses qu'elles renferment dans les cas si divers qui se présentent; les causes qui peuvent vicier la dispense et les règles générales et particulières de leur exécution; tout est élucidé avec précision.

Enfin la troisième partie offre toutes les notions désirables sur le lieu où les publications de bans doivent être faites, dans les diverses circonstances; — le domicile requis pour le mariage; le choix du domicile, si les parties en ont plusieurs; — le mariage secret ou de conscience; — les mariages nuls à revalider sans dispense; avec modèles de toutes les formules des diverses suppliques nécessaires.

Un appendice donne les brefs et rescrits de la cour romaine et quelques renseignements, formules, certificats, etc., utiles au curé.

Voici l'approbation méritée par cet important ouvrage :

M. Brillaud, curé de Saint-Germain-des-Fossés, ancien secrétaire général de notre évêché, a soumis à notre examen un travail de sa composition, intitulé : *Traité pratique des empêchements et des dispenses du mariage*. Le compte qui nous a été rendu de cet ouvrage par des personnes qui nous inspirent toute confiance, nous permet de le présenter avec assurance au clergé de notre diocèse. En foi de quoi, nous avons délivré la présente approbation.

Moulins, ce 26 décembre 1871, en la fête de saint Étienne, premier martyr.

Signé : PIERRE,

Evêque de Moulins.

SAINT JOSEPH, PATRON DE L'EGLISE UNIVERSELLE. Conséquences pratiques et opportunité de cette déclaration ; traduction des actes du Saint-Siége dans lesquels elle est formulée. Brochure de 46 p. in-18. — Prix : 40 c. ; pour nos agrégés, 30 c. ; 10 exemplaires, 2 fr. 50 ; 100, 22 fr. 50.

D'après le suffrage de plusieurs personnes très-compétentes, nous avons mis cette brochure parmi nos livres de propagande.

Comme elle a été imprimée à Versailles, c'est à l'autorité diocésaine que nous devions demander l'*imprimatur ;* mais le savant examinateur a jugé que cet opuscule méritait mieux qu'un simple permis d'imprimer, et voici en quels termes il l'a approuvé :

« J'ai examiné, par ordre de Mgr l'évêque de Versailles, un manuscrit intitulé : *Saint Joseph, patron de l'Église universelle,* et je l'ai trouvé éminemment pratique. L'auteur y démontre que l'acte pontifical, qui déclare cet illustre Patriarche Protecteur de tous les chrétiens, répond aux besoins de notre époque et apporte un remède efficace aux maux qui désolent la société moderne.

« Versailles, 1er mars 1872.

« BERTRAND, chanoine. »

Plusieurs journaux graves ont déjà parlé avec éloges de cette brochure, qui, tout en restant pieuse, s'élève à de hautes considérations sur la crise sociale que nous traversons.

Ce n'est point du tout un livre de méditations ni de prières, mais, comme le titre l'indique, c'est l'explication de l'opportunité et du bienfait de ce développement extraordinaire du culte de saint Joseph.

Voici comment l'auteur a disposé son travail : 1° Profonde sagesse de l'Église dans les développements des dogmes et des cultes. 2° Excellence de saint Joseph, appuyée sur l'Écriture sainte et la Tradition. 3° L'honneur insigne du titre de patron de l'Église universelle prédit par de pieux auteurs des siècles précédents. 4° Conséquences du patronage de saint Joseph : réhabilitation du principe d'autorité ; — réhabilitation du travail ; — de la médiocrité et de la pauvreté ; — de la famille.

La traduction des actes du Saint-Siége qui complète cette brochure est d'autant plus utile que ces actes sont généralement peu connus ; nous savons que plusieurs personnes au courant des publications récentes les ont cherchés en vain pendant assez longtemps.

Pour donner une idée de la manière dont l'auteur envisage la

question, nous citerons les considérations sur la réhabilitation de la famille.

Quatrième conséquence du patronage du saint Joseph. — « Les prudents du siècle s'étonnent de la profondeur de l'abîme où nous sommes tombés, et comme ils ignorent la vraie cause de la chute, ils sont impuissants à nous en relever. L'Église connaît la source du mal et elle indique le remède en nous excitant à prendre pour patron, c'est-à-dire pour protecteur et modèle, le chef de la sainte Famille. Elle sait que la société n'est qu'une réunion de familles et que l'ordre et la paix au foyer domestique constituent la condition nécessaire de l'ordre et de la paix publique.

« L'écrivain pervers qui a fait oublier aux sages de notre siècle la doctrine essentielle de la chute de l'homme, en affirmant « qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, » a aussi renversé les bases de la famille en disant : « Les enfants ne restent liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout; les enfants exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père, le père exempt des soins qu'il devait aux enfants, rentrent tous dans l'indépendance. »

« Comme ces germes invisibles, qui apportent l'épidémie avec l'air qu'on respire, le souffle empoisonné de Rousseau s'est répandu dans les esprits, et il a pénétré, par les livres et surtout par les journaux, dans toutes les familles, même les plus chrétiennes.

« L'enseignement de l'Église avait remplacé le pouvoir brutal et despotique du père selon la législation païenne, par une autorité plus douce et plus forte tout ensemble parce qu'elle s'appuyait, non sur une crainte servile, mais sur un respect religieux.

« Dans la moindre famille, le père était entouré d'honneurs, la mère l'écoutait avec respect et les enfants se tenaient debout attendant sa permission pour s'asseoir en sa présence ; ils ne parlaient que pour répondre avec déférence à ses questions : on sentait qu'il y avait pour l'autorité du père cette vénération qui s'attache exclusivement à ce qui est revêtu d'un caractère sacré.

« C'est que, dans le chef de maison, la notion chrétienne avait appris à contempler la manifestation de la puissance divine : l'amour et le respect portaient les cœurs et les esprits à accepter avec une soumission religieuse l'autorité paternelle. Au-dessus du père, même sous le plus humble toit, il y avait comme une auréole de puissance et de sainteté :

il commandait au nom de Dieu, et les volontés pliaient aisément devant lui, parce que les fronts s'inclinaient pour recevoir sa bénédiction.

« L'âge n'enlevait rien à ces témoignages d'honneur, et les petits enfants apprenaient à respecter leur père, en voyant comment lui-même vénérait leur aïeul. Peu à peu ces grands sentiments se sont effacés par l'influence délétère de la maxime matérialiste, qui ne voit d'autre lien entre le père et ses enfants que la nécessité de laisser acquérir à ceux-ci la force suffisante pour subvenir à leurs besoins matériels.

« Que voyons-nous maintenant dans ce qui s'appelait anciennement le sanctuaire de la famille? Le père hésite à commander dès que l'enfant commence à être capable de répliquer. Si parfois il exige l'obéissance, c'est plutôt par violence de caractère que par conviction de l'obligation où il est de faire respecter en lui le dépôt sacré de l'autorité. La mère, plus faible encore devant ses enfants, n'a plus la notion nette et ferme de l'obéissance respectueuse qu'elle doit à son époux; il y a aussi chez elle, souvent à son insu, quelque chose de ces principe d'indépendance de la femme, autre conséquence de la négation de la chute originelle en punition de laquelle il lui a été dit : Tu seras sous la domination de ton mari.

« Ces époux, comme s'ils doutaient de leur autorité et de leur aptitude à former leurs enfants, se hâtent de les confier à des mains étrangères, et les habitudes du pensionnat font perdre jusqu'à la notion de la vie de famille.

« Le père qui ne consacre plus toutes ses préoccupations et ses loisirs à l'éducation de ses enfants, passe son temps libre, suivant sa position sociale, dans l'oisiveté des cercles ou des cafés. La mère est toute absorbée par les futilités du luxe et la vanité des réunions, des visites, des fêtes, où elle peut regarder et se faire voir.

« Les joies si pures et si douces du foyer domestique ne sont plus connues : père, mère, enfants tout se répand au dehors le plus possible, et l'on ne trouve chez soi que l'ennui.

« Si la plupart des traits du tableau que nous venons de tracer s'appliquent plus spécialement aux classes aisées, et par conséquent influentes, ce que nous avons dit, au paragraphe précédent, sur l'intérieur des familles d'artisans, suffit pour constater que le mal, en changeant d'aspect, n'est pas moins profond chez les pauvres que dans les salons des riches.

« Que peut-on attendre des générations pour lesquelles le principe

divin de l'autorité a été dégradé et rendu odieux, en se présentant personnifié dans le pion de collége ou le contre-maître de l'atelier? En vain quelques parents comprenant, par les premières fautes graves de l'adolescence, l'abîme où leurs enfants vont engloutir leur honneur et leur fortune, veulent-ils ressaisir l'autorité, pour contraindre leur fils à respecter leur nom ou punir leur obstination : la loi, qui les rend responsables des scandales de leurs enfants, ne leur fournit pas les moyens de les réprimer, et en les dépouillant du droit de déshériter les coupables, elle les désarme complétement en préseuce d'un fils dénaturé et révolté.

« La conviction qu'on ne pourra pas aller jusqu'au bout, et la crainte d'un plus grand mal, conduisent à de déplorables concessions. Des parents honnêtes ferment les yeux sur les plus graves désordres; on pardonne et l'on tolère, parce qu'alors même qu'on retrouverait l'énergie pour réprimander et punir, on n'en aurait plus la possibilité.

« Voilà l'abîme au fond duquel nous sommes descendus. Pour empêcher ses enfants d'y rester ensevelis, l'Église fait briller à leurs yeux une vive lumière; elle exalte la gloire de saint Joseph, elle attire tous les regards sur ce modèle sublime du chef de famille.

« A tout père chrétien, elle rappelle ainsi sa grandeur : aux yeux de la foi il est, comme saint Joseph, à l'égard de l'enfant et de la mère, le représentant de Dieu qui partage avec lui ce titre auguste de père, le plus sublime comme le plus doux des noms dont il se glorifie.

« Pour le chef de famille chrétien, l'enfant et la mère sont, comme pour saint Joseph, un dépôt sacré sur lequel il doit veiller avec la plus tendre et la plus généreuse sollicitude. A lui de prévoir les dangers et de les écarter, à lui de subvenir aux besoins de ces êtres chéris.

« En échange de son dévouement, ils l'entourent de leurs témoignages de respect et de leurs soins affectueux; ils baisent avec reconnaissance et vénération ces mains pures et laborieuses, doux symbole de la Providence, qui les nourrissent et les bénissent.

« En prenant pour modèle la sainte famille, tout rentre dans l'ordre. La mère, se dévouant tout entière à son enfant, lui enseigne par son exemple le respect et l'obéissance envers leur chef commun, le maître de la maison. Qui pourra jamais comprendre avec quelle profonde déférence la sainte Vierge parlait à celui en qui elle vénérait le représen-

tant du Père éternel, celui qui avait grâce et lumière pour protéger et conduire son divin Enfant lui-même?

« En Jésus-Christ, vérité éternelle incarnée, tout est vrai et parfait, et ce simple mot de l'Évangile : « Il leur était soumis, » renferme toute la perfection des plus tendres et des plus profonds témoignages de respect et d'obéissance que l'imagination humaine pourra jamais concevoir. Voilà donc l'obéissance, si contraire à l'orgueil de la nature déchue, rendue tout aimable à l'enfant chrétien : plus il s'incline profondément devant son père et sa mère, plus il s'approche de son divin et sublime modèle, l'enfant Jésus, qui a consacré trente ans à nous enseigner le respect et l'obéissance au sein de la famille.

«La mère reprend son rang au foyer domestique : elle partage l'autorité du père, tout en lui restant soumise; elle met tous ses soins et son bonheur à soulager, récréer son époux ; elle n'a plus besoin de divertissements étrangers : il lui suffit, pour être heureuse, de voir ses enfants croître en âge et en sagesse sous sa vigilance protection.

« En sortant de ce sanctuaire de la famille pour entrer dans la vie active, le jeune homme apporte à la société un cœur disposé à aimer et à respecter l'autorité; un sentiment profond du devoir et l'habitude d'y plier sa volonté; enfin l'intelligence des vraies conditions de la vie sociale; parce qu'il a la notion saine et la pratique de la vie de famille dont toute société chrétienne n'est qu'un vaste épanouissement (1). »

Nous avons remarqué le chapitre sur la réhabilitation du travail, qui pour le style est plus brillant que le chapitre cité ci-dessus. Il y a aussi des passages frappants de vérité et d'expression dans le chapitre qui a pour titre : Réhabilitation de la médiocrité et de la pauvreté. Nous ne citerons que la page suivante :

« Saint Joseph n'a jamais songé à s'enrichir. Il travaillait pour obéir

(1) Le grand économiste moderne que nous avons déjà cité, dans un de ces derniers ouvrages (écrits comme les autres sous la seule inspiration de la science et de la raison humaine, appuyées sur l'étude des faits), confirme ce que nous disons ici, touchant l'importance sociale de la famille régie par l'esprit chrétien. Voici textuellement ses paroles :

« La famille chrétienne, aidée par le prêtre, est par excellence l'agent de la loi morale. C'est là que, par une faveur insigne de la Providence, se conserve l'esprit de dévouement, lorsqu'il s'est éteint dans les autres groupes sociaux. C'est au foyer paternel que se régénèrent sans cesse chez l'enfant les vertus du citoyen, celles qui le rendent capable d'obéir ou de commander, ou, en d'autres termes, celles qui fécondent à la fois la liberté et l'autorité. La meilleure constitution sociale a toujours été celle où le foyer étant le plus libre, résiste efficacement à la corruption du dehors, où le père, maître de ses actions, mais soumis à Dieu, a le pouvoir de dresser ses enfants à la pratique de la vertu. » (M. LE PLAY. *Organisation du travail*, page 342.)

à la loi de Dieu et pour gagner honorablement son pain, pour nourrir sa divine épouse et l'Enfant-Dieu qui voulait bien le choisir pour protecteur : il bornait ses besoins, pour n'être pas réduit à exagérer son travail, il se plaisait dans une petite ville où la vie était facile.

« De nos jours, combien d'ouvriers qui auraient pu mener une existence commode à la campagne, viennent, par l'appât du luxe et du gain, chercher dans les grandes villes l'esclavage des travaux exagérés? Et quel sera le profit de ce dur esclavage, pauvre ouvrier! Peut-être ta femme pourra-t-elle, aux grands jours, balayer la rue avec une longue robe de soie traînant sur le pavé. Peut-être pourra-t-elle aller, quelques fois l'an, s'éblouir au théâtre des pompes mensongères d'une décoration de papiers peints.

« Ouvriers chrétiens, méprisez ce luxe puéril, qui n'est qu'une parodie des vanités du riche fastueux: au lieu de chercher inutilement à l'égaler dans ses folies, élevez-vous au-dessus de lui par vos vertus : ce sont des diamants qu'il ne pourra acheter et qui sont faciles à acquérir pour vous, car une vie occupée est aisément une vie vertueuse. Que votre femme renonce à la robe de soie, mais qu'elle ait le cœur pur comme l'or; que ses enfants soient tous ses bijoux et toute sa parure.

« Alors votre intérieur rappellera la sainte Famille; les enfants croîtront en grâce et en âge devant Dieu et devant les hommes, sous l'œil de leur mère, et vous, comme saint Joseph, vous serez entourés d'honneurs, de respect, d'affection par ces êtres chéris dont vous serez le protecteur et le chef.

« Les anges descendront du ciel pour présider aux joies de la famille qui aura su prendre pour modèle l'intérieur du charpentier de Nazareth.

« Ouvriers chrétiens, n'écoutez pas les déclamateurs qui cherchent à vous captiver par les mots sonores de liberté et de bien-être.

« La vraie liberté, et la seule qui soit possible, c'est la liberté des enfants de Dieu qui n'obéissent qu'à leur conscience.

« Le véritable bien-être, c'est d'abord d'avoir la paix avec soi-même et avec Dieu par la pratique de la religion, et ensuite de goûter les douceurs des affections et des plaisirs légitimes de la famille.

« Saint Joseph, votre glorieux patron, vous offre le modèle le plus parfait de cette liberté et de ce bien-être auquel l'ouvrier a droit comme tous les hommes; voyez donc désormais dans saint Joseph votre modèle, afin de chercher à l'imiter, et vous sentirez qu'il est aussi votre protecteur par l'assistance qu'il vous accordera. »

L'auteur aurait pu citer, à l'appui de ses considérations sur la réhabilition du travail par l'exemple de la sainte Famille, cette page admirable de Bossuet, qui n'est peut-être pas assez connue :

« Je veux un emploi pour faire connaître mes talents qu'il ne faut pas enfouir. Je l'avoue, quand Jésus t'emploie et te donne de ces utiles talents, dont il te déclare qu'il te redemandera compte. Mais ce talent enfoui avec Jésus-Christ et caché en lui n'est-il pas assez beau à ses yeux? Va, tu es un homme rempli de vanité, et tu cherches dans ton action, que tu crois pieuse et utile, une pâture à ton amour-propre.

« Je sèche, je n'ai rien à faire, où mes emplois trop bas me déplaisent : je m'en veux tirer et en tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils à s'élever? Regarde ce divin charpentier avec la scie, le rabot, durcissant ces tendres mains dans le maniement d'instruments si grossiers et si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie; il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire à la vie : ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits : il s'occupe, il gagne sa vie ; il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation. »

Nous espérons que l'auteur pourra ajouter en notes cette citation dans la prochaine édition, qui ne peut tarder à paraître, car le succès de cette brochure n'est pas douteux ; il suffit qu'elle soit connue pour que l'on comprenne combien il est utile de la répandre avec profusion.

HISTOIRE COMPLÈTE DE S. PAUL, APOTRE ET DOCTEUR DES NATIONS, de ses prédications, de ses miracles, de ses courses apostoliques, de ses Epîtres et de son glorieux martyre, par M. l'abbé MAISTRE, chanoine honoraire de Troyes, professeur de théologie, etc. 1 beau vol. in-8 de XXVIII-500 pages. Chez F. Wattelier, libraire-editeur, 19, rue de Sèvres, Paris. — Prix : 6 fr.; pour les agrégés, 3 fr. 60 c.

Le digne et laborieux auteur de la *Grande Christologie*, dont nous avons parlé plusieurs fois ici même, vient d'ajouter un nouveau volume à cette œuvre savante : c'est l'*Histoire de S. Paul*, que nous devons signaler à nos lecteurs.

Indiquons-en d'abord le plan et les principales parties. Elle se divise en cinq livres, lesquels sont partagés en plusieurs chapitres. L'éducation, la conversion et l'ordination de S. Paul font la matière du premier livre (huit chapitres). Dans le second livre, M. l'abbé Maistre nous fait connaître la prédication du grand Apôtre en Asie (sept cha-

pitres). Le troisième livre relate ses travaux pour l'évangélisation de la Grèce (dix-sept chapitres). Le livre quatrième est consacré aux souffrances, aux persécutions et afflictions de S. Paul depuis Jérusalem jusqu'à Rome, (treize chapitres). L'évangélisation du monde romain et le martyre de l'apôtre des Gentils font l'objet du cinquième livre (sept chapitres).

Pour remplir ce cadre, qui embrasse toute l'histoire de la vie de S. Paul, M. l'abbé Maistre a mis habilement en œuvre, partie des auteurs canoniques, récit divinement inspiré qui devait former, en effet, la base de cette *Histoire,* et partie des Traditions primitives ; mais le tout expliqué, corroboré, par les saints Pères par les Docteurs et les meilleurs interprètes. Aussi les témoignages que rapporte l'auteur sont-ils nombreux, et communiquent à son livre une grande autorité.

La partie qui renferme l'étude et l'analyse des Epitres de S. Paul est fort bien faite et très-instructive. Nous la recommandons particulièrement à l'attention des fidèles. Remarquons aussi que de l'ensemble du récit historique, comme des preuves accumulées par l'auteur et des autorites qu'il invoque, résulte la réfutation la meilleure et la plus péremptoire des erreurs de nos prétendus critiques anciens et modernes, tels que, pour ne nommer parmi ceux-ci que les plus bruyants, Strauss et M. Renan.

Une autre partie de l'ouvrage de M. l'abbé Maistre mérite d'être signalée. C'est celle qui couronne ses cinq livres et qui est intitulée : *Monument traditionnel concernant le Martyre de l'apôtre S. Paul* (pag. 438 à 472). Ce monument a une valeur historique qu'on ne peut dédaigner. Il n'est autre que le Mémoire traditionnel écrit par S. Lin, disciple des Apôtres et second Pape ; on le trouve dans la grande Bibliothèque des anciens Pères.

Sa valeur a été constatée par quantité de Saints et Docteurs de l'Église, depuis S. Clément, successeur de S. Pierre, Marcelle, disciple de S. Pierre et de S. Paul, S. Hégésippe, passant par S. Ambroise, S. Jean Chrysostome, S. Sophrone, S. Astère, Nicétas le Rhéteur, et beaucoup d'autres, jusqu'au Bréviaire Romain, *fête de S. Lin,* etc., sans parler des nombreux écrivains ecclésiastiques plus récents qui ont tous reconnu l'autorité de ce Document.

Il renferme des détails pleins d'intérêt sur l'Apostolat de S. Paul, sur ses écrits, et spécialement sur son martyre et sur les prodiges qui ont signalé cet événement et qui proclament la gloire du grand Apôtre.

Nous ne pouvons donc que remercier M. l'abbé Maistre d'en avoir enrichi son ouvrage, dont il est le complément précieux.

Notons, enfin, que le volume se termine par le Panégyrique du Saint, par Bossuet. Ce discours, comme on le sait, est une démonstration de la divinité de l'Apostolat de S. Paul; l'orateur y montre comment le grand Apôtre, dans ses prédications, dans ses combats, dans le gouvernement ecclésiastique, a triomphé de tous les obstacles par ses faiblesses mêmes.

Après cet exposé succinct des matières renfermées dans l'ouvrage de M. l'abbé Maistre, tout éloge de notre part serait superflu. Chacun comprendra l'opportunité de cette *Histoire de S. Paul*, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit appelée à un réel succès. L. F. Guérin.

LES PROTESTANTS REVENUS A LA FOI CATHOLIQUE. Avec l'exposé des motifs qui les ont déterminés. Ouvrage propre à instruire et à édifier les catholiques, à éclairer et à ramener les protestants qui cherchent la vérité, par M. l'abbé A. Henry, chanoine honoraire de Saint-Dié; 2 vol. de 401 et 392 p.—Prix : 3 fr. chaque volume; net pour les agrégés, 1 fr. 25.

Nous emprunterons à l'introduction quelques fragments qui feront apprécier l'intérêt et la portée de ce bel ouvrage.

En lisant l'éloquente apologie du R. P. Newmann, disait M. de Romont il y a quelques années, l'histoire de cette grande âme qui a servi comme de pilote pour amener au port tant d'esprits flottants à tout vent de doctrine, nous pensions que l'on composerait un beau livre en réunissant quelques-unes de ces histoires d'âmes, éparses maintenant dans des brochures et des revues oubliées ou peu connues.

Ce recueil, utile aux protestants à moitié convertis, le serait aussi aux catholiques. Les motifs qui déterminent les abjurations, les obstacles qui les retardent, sont peu connus de part et d'autre. Faute d'avoir vécu longtemps dans un pays entièrement protestant, nous ne tenons pas assez compte de tout ce qu'il faut surmonter pour arriver à la connaissance et à la profession de la vérité; nous ne comprenons pas la léthargie qui enchaîne le protestant, comme dans un fauteuil vermoulu, quoique bien neuf encore, et où, tout entouré d'ignorance et de sécurité, il s'est enfoncé pour n'en plus sortir; nous n'apprécions pas mieux les mille entraves dont l'habitude, le respect humain, les affections les plus saintes enserrent ceux qu'un secret malaise et de généreuses aspirations semblent prédisposer à entrer dans cette Église à l'âme de laquelle ils appartiennent déjà.

Un livre comme celui dont nous parlions tout à l'heure ne serait

peut-être pas sans efficacité pour triompher de l'insouciance des uns, dissiper les épouvantails que se font quelques autres. En suivant pas à pas dans leur retour au pays catholique les récits de ces exilés, en se rendant compte des motifs qui les ont poussés à se lever et à marcher, comme des obstacles qu'ils ont rencontrés, bien des craintes chimériques s'évanouiraient pour laisser mesurer les dangers d'une tiédeur, d'une incurie prolongées.

Les protestants indifférents ou décidément hostiles, les catholiques tolérants, apprécieraient mieux des conversions que les uns mettent sur le compte d'une exaltation romanesque, et que les autres, jugeant d'après leurs habitudes de propagande, attribuent à des *séductions jésuitiques ;* ceux-ci verraient combien il est injuste de se défier de nous, combien il est rare que nous allions au-devant des vagues velléités de changement que nos frères séparés peuvent concevoir ; tandis que le prédicant ou l'évangélisateur méthodique colporte ses bibles et ses traités, tandis qu'il les lance dans les wagons ou les distribue à table d'hôte, tandis qu'il apostrophe le passant et le voyageur et se met en embuscade pour détourner les enfants des écoles catholiques, nous attendons ceux qui veulent venir à nous.

Et quand la grâce divine a fait vibrer la corde particulière qui doit réveiller ou ramener chacune de ces consciences ; quand les études historiques, les arts, la poésie, la charité, la souffrance, parfois le simple bon sens, ont comme attaché à ces âmes égarées dans le labyrinthe du doute le fil conducteur, elles viennent à nous. Alors, mais seulement alors, notre tâche commence : nous devons la vérité à celui qui la demande, comme l'aumône au mendiant. Nous ne faisons pas de prosélytisme, mais de l'apologétique ; pour entrer dans l'âme, la vérité catholique n'a pas besoin que les mauvaises passions, ou seulement la mollesse ou la légèreté, lui en livrent les issues ; elle surgit dans les cœurs loyalement préoccupés des choses du ciel, et comme le Sauveur, apparaissant au milieu de ses disciples, tandis que les portes étaient fermées, elle dit à ces esprits tristes et inquiets : « La paix soit avec vous. » Dans les deux volumes que nous annonçons M. l'abbé Henry a su réunir le récit des conversions les plus remarquables en France, en Allemagne et en Suisse.

Après avoir indiqué la haute portée de cet ouvrage, nous sommes heureux de pouvoir ajouter que l'exécution matérielle ne laisse rien à désirer : le papier et le caractère sont bien choisis ; ce sont réellement de beaux volumes, d'une lecture facile, ce qui est assez rare pour les livres édités en province.

DEUXIÈME PARTIE

—

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

HARMONIES DE LA NATURE, par Paulin TEULIÈRES. 1 vol. in-12 de VIII-340 p. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

« Miracle permanent de l'infinie sagesse et de la puissance infinie, la nature nous offre à contempler un merveilleux spectacle : spectacle harmonique, où tout se concilie jusque dans ces contrastes : spectacle solennel, où toutes les perspectives aboutissent à Dieu, principe et fin de toute harmonie, comme de toute vérité, comme de toute vertu. » C'est l'auteur qui commence ainsi son livre, et l'esprit qui anime tout l'ouvrage, esprit religieux et chrétien, répond parfaitement à ces premières lignes. Il décrit successivement les harmonies de l'eau, de l'air, des saisons, de la mer, des montagnes, de la feuille, de la fleur, du fruit. Petit volume bien imprimé, agréable à l'œil, bien écrit, bien pensé, et l'un des meilleurs livres de lecture à mettre entre les mains des jeunes lecteurs. (*D'après les Annales catholiques.*)

JOURNAL D'UN AUMONIER MILITAIRE PENDANT LA CAMPAGNE DE LA LOIRE ET LA CAMPAGNE DU RHIN. 1 vol. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit livre, qui doit avoir sa place dans toutes les bibliothèques populaires, est le récit rapide et saisissant des principales opérations des aumôniers militaires dans ces douloureuses campagnes. Voici l'appréciation qu'en vient de faire Mgr Place, évêque de Marseille, dans une lettre adressée à l'auteur, M. l'abbé de Beuvron, ex-aumônier en chef de la deuxième armée de la Loire :

« Marseille, 2 mars 1872.

« Mon bon et très-cher ami,

« J'ai lu avec le plus grand et le plus touchant intérêt le journal de votre aumônerie pendant la campagne du Rhin et la campagne de la Loire. Au milieu de l'émotion causée par le spectacle de nos malheurs,

vous m'avez fait mieux comprendre que je ne l'avais fait jusqu'à présent, mon cher ami, l'importance et la nécessité de l'aumônerie militaire : elle est le premier devoir d'un pays en faveur de ceux qui, avec la plus admirable abnégation, vont faire pour lui les sacrifices les plus pénibles, et en particulier celui qui couronne tous les autres, le sacrifice de leur vie.

« Vous ne pouviez pas donner un exposé des motifs plus éloquent dans sa simplicité et plus convaincant à votre projet d'une aumônerie militaire.

» Je fais les vœux les plus sincères, mon cher ami, pour que vos infatigables efforts obtiennent un complet succès ; je ne connais pas d'œuvre plus essentiellement religieuse et patriotique.

« Tout à vous cordialement en Notre-Seigneur.

« Signé : CH. PL., *Évêque de Marseille.* »

(*D'après la Semaine Religieuse de Paris.*)

MANUEL DE L'AMATEUR DES JARDINS. Traité général d'horticulture, par MM. J. DECAISNE et Ch. NAUDIN, membres de l'Institut. Ouvrage accompagné de plus de 800 figures originales intercalées dans le texte. 4 vol. petit in-8 de 700 à 900 p. — Prix : 30 fr. Chaque vol. séparément, 7 fr. 50.

Ce manuel, suffisamment recommandé par le nom des savants auteurs, est maintenant complétement publié. C'est une sorte d'encyclopédie agricole, composée de quatre manuels ou traités spéciaux. Le premier comprend les principes généraux de botanique et de jardinage ; — le second la floriculture ; — le troisième la culture des arbres et arbustes d'agrément, ainsi que des plantes de serre ; — le quatrième embrasse l'ensemble des plantes alimentaires et des arbres fruitiers cultivés en France.

Malgré ce titre modeste de manuel, ce livre renferme toutes les explications scientifiques utiles pour guider dans la pratique. La production des races et des variétés, l'acclimatation et la naturalisation des plantes, la fécondation naturelle et artificielle, les croisements, l'hybridation, les alternances de la culture, toutes ces questions si intéressantes sont exposées dans ce bel ouvrage avec des développements convenables.

BOURGEOIS ET OUVRIERS, ou les inégalités de la fortune, par un socialiste et un homme de bon sens. 1 vol. in-18. — Prix : 80 c.

Un fait qui n'est méconnu de personne, c'est que la société est sur le point de courir de graves dangers. Le péril vient de ce que les

classes mal aisées regardent le bourgeois comme leur ennemi implacable.

En présence du péril de plus en plus imminent, que faut-il faire pour le conjurer? La bourgeoisie doit-elle se préparer à opposer la force brutale à l'attaque?

Ce moyen serait toujours regrettable. Le plus efficace, comme le plus digne de tous, au point de vue social et chrétien, consiste à faire disparaître les causes elles-mêmes du mal qui se produit et s'aggrave.

Soyons persuadés que l'ignorance et les préjugés font de nombreuses victimes, victimes qu'il n'est pas impossible de sauver par le dévouement, par l'instruction.

Le livre dont nous parlons est destiné à atteindre un tel but; voilà pourquoi nous nous faisons un devoir de le recommander à tous ceux qui s'intéressent à la société.

SOUVENIR DU FORT DE L'EST, près Saint-Denis. Carnet d'un aumônier de l'armée de Paris (1870-1871), par M. l'abbé Jules Bonhomme, vicaire à Sainte-Elisabeth. 1 vol. — Prix : 1 fr.

C'est le récit fidèle de ce qui s'est passé au fort de l'Est, et dans un langage qui plaît. En voici un extrait; c'est l'arrivée de l'auteur dans le fort :

« On me désigna le pavillon de droite dans la cour, où des hommes de garde étaient assis sur un banc. L'un d'eux me dit : « Mon Dieu, Monsieur, le commandant supérieur du fort ne sort jamais; il court toujours. Il est ou dans la cour, ou sur les talus, ou dans les pavillons; il est partout et nulle part. Du reste, le colonel est petit, le fort est grand; vous risqueriez de ne pas découvrir l'un dans l'autre. Mais attendez un moment : il a une voix! une voix!... je ne vous dis qu'ça. Si vous ne l'apercevez pas, vous ne tarderez pas à l'entendre. »

En effet, au bout de quelques minutes, un bruit, un son, un timbre qui tenait de l'organe de l'homme et du clairon, retentit à mes oreilles, et fait vibrer les murailles des casernes : Planton! planton!... où donc êtes-vous, trrrrrre? » Je me dis à part moi : « Ce doit être le colonel. »

Un homme de taille un peu inférieure à la moyenne, mais souple et ferme dans ses mouvements, à la figure vraiment militaire, s'était avancé : « Ah! monsieur l'abbé, dit-il, vous me surprenez maugréant; cela m'arrive assez souvent avec ce monde-ci. Que puis-je faire pour vous être agréable? »

Tout le livre roule sur le même ton.

LE DUC DE BROGLIE, par M. Guizot. 1 vol. in-12 de près de 400 pages. Prix : 3 fr. 50.

Ce petit volume est un hommage bien senti de M. Guizot à son ex-parrain, le duc de Broglie, qui fut un des trois membres du canapé doctrinaire, avec M. Royer-Collard, sous la Restauration. M. Guizot débute par un éloge généalogique des maréchaux de Broglie, éloge qui pourrait paraître superflu, après les beaux portraits de Saint-Simon.

De son côté, dans son testament, M. de Broglie témoigne de son amitié pour M. Guizot; mais la France n'est pas obligée d'épouser ces illustres amitiés.

La tendresse de M. Guizot pour M. de Broglie, qui, pendant son ministère, n'a pas eu une idée, mais n'a eu qu'un mot désastreux, quand, après des explications telles quelles, il dit à la chambre : « Est-ce clair? »

M. Guizot supprime cette cause de la démission de M. de Broglie.

Les contemporains liront avec plaisir ce résumé d'une époque disparue.

UN RURAL à la recherche du meilleur gouvernement : deux milliards de bon sens, ou la manière de raisonner du bonhomme Jacques. Brochure de 60 p. — Prix : 1 fr.

Ce bon petit livre, à notre avis, devrait être lu et relu dans les campagnes. Il se compose d'une douzaine de chapitres pleins de saines vérités présentées comme il le faut, c'est-à-dire avec entrain et simplicité.

Le bonhomme Jacques a son franc-parler; il dit ce qu'il pense haut et ferme, il parle de la guerre des Prussiens, de la Commune et de la politique; et avec son bon sens et ses allures toutes villageoises, il se fait écouter, et même mieux, il se fait croire.

Nous autres, gens de la ville, nous le remercions du bien qu'il fait aux gens de la campagne.

(*Pour les quatre articles ci-dessus, d'après la France Nouvelle.*)

THÉATRE DES ÉVÉNEMENTS RACONTÉS DANS LES DIVINES ÉCRITURES, ou l'ancien et le nouvel Orient étudiés au point de vue de la Bible et de l'Eglise, par M. le docteur L.-C. GRATZ, vicaire général d'Augsbourg, traduit de l'allemand par M. l'abbé Gimarey, revu et corrigé par M. l'abbé Bugniot, missionnaire apostolique. 2 vol. in-8° de VIII-568 et 430 p.

« Sans un pareil ouvrage, dit M. l'abbé Sire, professeur d'Écriture sainte au séminaire Saint-Sulpice à Paris, on a beaucoup de peine à s'orienter dans les livres historiques et les livres prophétiques de l'Ancien Testament, dans les Évangiles, les Actes des Apôtres et les Epîtres de saint Paul ; on ne se fait pas une idée juste et complète des faits, on ne peut les classer dans sa mémoire, on les oublie vite, on marche au hasard dans ses recherches, et on finit par se fatiguer au point d'être dégoûté dans un stérile travail. »

L'auteur a surtout tiré un excellent parti des recherches et des découvertes faites tout récemment sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, du Nil et du Jourdain, de l'Oronte et de l'Halys, ainsi qu'en d'autres lieux.

Ces recherches savantes et ces heureuses découvertes, dit le docteur Gratz, « ont imprimé le sceau de la véracité la plus parfaite aux ouvrages des écrivains sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les restes des murailles, des palais, des tours et des sculptures de Babylone, de Ninive, de Persépolis, de Jérusalem, de Samarie, etc., sortant des monceaux de décombres entassés par les siècles, apportent, en reparaissant au jour, le poids de leur témoignage... » Et c'est également ce que fait remarquer un autre savant commentateur de la Bible, le docteur d'Allioli, dans ces lignes : « Les ruines éparses de l'ancien monde que nous avons encore sous les yeux, les changements opérés par les siècles successifs, sont des témoins parlant hautement en faveur de la véracité de la sainte Écriture ; ils sont restés, pour ainsi dire, comme des milliaires à l'homme sur la grande route de Dieu ; comme des exemples pour ceux qui, dans un effrayant aveuglement de désobéissance, de ridicule bravade, persévèrent dans leurs fausses voies, dans leur incrédulité. »

Dans un *Appendice*, l'auteur nous donne, en latin (avec traduction française), les hymnes qui se chantaient et les prières qui se récitaient autrefois aux saints lieux de Jérusalem et de Bethléem. Vient ensuite une liste des ouvrages à consulter pour arriver à une connaissance plus complète de l'ancien et du nouvel Orient.

EPILOGUE DE L'ART CHRÉTIEN, par M. Rio; 2 vol. — Prix : 15 fr.

Pour comprendre ce titre, il faut savoir que l'auteur, qui a consacré trente années de sa vie aux recherches et aux études relatives à l'art chrétien, a été très-encouragé dans ce laborieux travail par le comte de la Ferronays, dont il était devenu l'ami intime et le confident, après avoir été son secrétaire au ministère des affaires étrangères. M. Rio a pu découvrir tous les secrets de ce grand cœur, secrets de loyauté chevaleresque, d'humilité, de patriotisme, éminentes vertus couronnées par la plus sainte mort. L'*Épilogue de l'art chrétien* publie tous les détails les plus attachants sur la vie de M. de la Ferronays; l'auteur nous donne de nombreux et très-curieux extraits de la correspondance de l'illustre homme d'État. Le supplément de révélations sur cette noble existence était indispensable, même après les récits de la fille de l'illustre comte.

Outre les renseignements sur la vie de M. de la Ferronays, les deux volumes de M. Rio nous initient à la vie et au caractère de la Bretagne pendant les dernières années de la Révolution. L'auteur nous donne également sur la société politique et littéraire en Angleterre et sur M. de Lamennais, avec lequel il a voyagé en Allemagne, des récits qui sont lus avec le plus vif intérêt. Les deux nouveaux volumes de M. Rio nous montrent, dans la personne de M. de la Ferronays, l'idéal moral, après nous avoir montré l'idéal catholique, dans les quatre volumes de l'art chrétien; c'est cet ouvrage qui, comme je viens de le dire, a coûté à l'auteur trente ans du travail le plus persévérant; c'est cet ouvrage, dont une nouvelle édition a paru chez Hachette et qui a le plus contribué à la restauration des idées artistiques dans notre époque. La vie et les œuvres de tous les artistes qui du treizième au seizième siècle ont honoré et illustré l'art chrétien, sont analysées avec le soin le plus consciencieux et la chaleur la plus communicative par M. Rio. Son savant ouvrage devrait être lu et médité par tous ceux qui s'occupent de l'art, soit au point de vue théorique, soit comme praticien.

Honneur donc au talent et au courage de l'écrivain qui, au milieu des cruelles épreuves de la vie publique et privée, a su écouter la voix et les conseils d'une noble amitié, conduire à bonne fin une œuvre si utile pour la régénération de l'art dans notre société moderne.

(*D'après l'Émancipateur.*)

NI FANATIQUES, NI LACHES. Lettre à M. l'abbé MICHAUD, vicaire démissionnaire de la Madeleine, auteur de *Guignol et la révolution dans l'Église romaine* (avec le texte de la *Constitution dogmatique* du concile du Vatican, un commentaire tiré de la *Déclaration* des évêques allemands et de l'*Instruction pastorale* des évêques suisses sur l'infaillibilité, approuvée par N. S. père le pape Pie IX, et le texte de ces documents), par M. l'abbé BERNARD, aumônier de l'École normale supérieure, officier de l'instruction publique. 1 joli vol. in-18 anglais sur beau papier de 140 p. — Prix : 2 francs.

Nous ne pouvons mieux faire, pour recommander cet ouvrage, que de citer la lettre suivante adressée à l'auteur par Mgr l'archevêque de Paris :

« Mon cher abbé,

« Ce n'est pas une petite affaire pour moi de trouver le temps de « lire quoi que ce soit, même une brochure.

« J'ai pu cependant dérober quelques moments à mes accablantes « occupations, pour lire votre écrit contre l'abbé Michaud.

« C'est bien, très-bien, cela est sans réplique pour les esprits qui « se piquent de justice et d'impartialité.

« Je vous remercie de votre zèle, mon cher abbé, et je vous bénis.

« J.H. *archevêque de Paris*.

« 29 février 1872. »

MADAME AGNÈS, roman, par M. Charles DUBOIS, membre de l'Académie Stanislas, avec une lettre-préface de M. Eugène de Margerie. 1 vol. in-12 de x-334 p. — Prix : 2 fr.

Madame Agnès, qui raconte elle-même son histoire, a été l'épouse de Victor Barnier ; c'était une grande âme, Victor. Journaliste catholique dans une ville qui garde l'anonyme dans ces récits sous le nom de Philopolis, il combattait avec énergie et talent les saints combats. Au sortir d'une soirée à laquelle un banquier, M. Beauvais, l'avait invité, il est presque victime d'un guet-apens organisé par les libres penseurs de l'endroit, et où figure le jeune Louis, fils du banquier, et il est encore valétudinaire, lorsqu'un cri de détresse l'appelle du côté d'une rivière où un homme se noie. C'est Louis lui-même qui, revenant à la foi dans ce moment suprême, supplie Dieu de le sauver. Victor a le bonheur de l'arracher à la mort, mais ce beau sacrifice lui coûte la vie. Louis est changé ; la grâce l'a touché au cœur ; il se relève dans sa fierté de croyant. Homme de plaisirs et dissipateur, le voici dévoué au bien,

fortement décidé à expier ses fautes par d'énergiques immolations. Pour refaire sa fortune et régénérer son âme, il entre comme sous-directeur dans la grande papeterie d'un Anglais, M. Smitson, protestant rigide et froid calculateur avec des sentiments naturels d'équité. Mme Smitson est catholique, mais elle dit avec d'autres : « De religion pas trop n'en faut. » Mlle Eugénie, sa fille, est une création hybride de M. Charles Dubois ; catholique, elle va peu dévotement à la messe de midi et fait tout au plus ses pâques. Très-romanesque dans sa froideur, elle a pourtant l'esprit élevé, le jugement solide.

Nous voici en pleine lutte de caractères. Louis, que la passion de la propagande sainte dévore, obtient de son chef la permission de faire des conférence aux ouvriers de la maison; mais que de précipices à droite et à gauche! M. Smitson est ombrageux; Mme Smitson se défie « de l'intrus »; Mlle Eugénie ne sait pas si l'hypocrisie ou la noblesse du cœur dirige Louis : elle observe et critique d'une façon hautaine. Une double intrigue de cupidité complique la situation. Une servante cherche à marier un M. Albert à sa cousine Eugénie, afin de « gouverner et régner » sous le nom du futile jeune homme; de là cabale contre Louis. Quel est cet Albert? un fat doublé d'ignorance, qui met tout son art à bien nouer sa cravate; un efféminé sceptique, que la fortune plus encore que la beauté d'Eugénie séduit. A ses yeux, Louis est un rival ou peut l'être, et il conspire à sa perte. Quand donc Louis, à force de loyale honnêteté, a conquis le cœur d'Eugénie et l'estime de M. Smitson, quand sa fortune monte, un coup de tonnerre éclate; Albert s'entend avec un contre-maître de la manufacture ayant nom Durand, mauvais sujet qui ne peut souffrir l'austère surveillance de Louis; chacun des deux met dans ce complot son habileté sans scrupules, et ils se cachent derrière un scélérat subalterne, Adams, ouvrier de la maison, qui se charge de dire à M. Smitson que Louis a voulu le convertir au catholicisme. Louis, en effet, chose par trop étrange, a donné dans le piége de ce vil gredin, sans songer aux susceptibilités protestantes de son chef. Voici donc un orage. Le noble jeune homme est allé voir une dernière fois Victor, son sauveur, et lui a fermé les yeux. A son retour, il est congédié par M. Smitson, à la condition pourtant qu'il restera quelque temps encore dans l'établissement. Heureux délai, malgré sa prolongation peu vraisemblable! Pendant une inondation, il sauve la manufacture d'une ruine certaine; peu après, il est presque assassiné par Durand; alors tout s'éclaire et la mauvaise fortune est conjurée. M. Smitson est ému ; Eugénie, qui a en horreur

le cousin Albert, se sent attirée de plus en plus vers la victime de l'honneur et du devoir; Louis, pour comble de bonheur, dévoile, pièces en main, la trame scélérate de Durand, et obtient enfin la main d'Eugénie. Hélas! l'épreuve est voisine des beaux jours! Eugénie succombe à une maladie; Louis la suit de près dans la tombe, et ainsi finissent les joies de ce monde.

LE PAPE et le roi d'Italie à Rome, ou la loi sur les garanties offertes à la papauté, examinée et discutée par Mgr V. Nussi, chanoine de Sainte-Marie-Majeure (à Rome); traduit de l'italien par M. D. Le Roux; in-8° de VIII-64 p. —Prix: 60 c.

L'opuscule de M. l'abbé Nussi fut publié à Rome quand l'on discutait encore, à Florence, la fameuse loi des garanties à offrir au Saint-Siége, en le dépouillant de son autorité temporelle. L'auteur pensait qu'il ne serait point superflu d'éclairer certains esprits faciles à se laisser séduire par les apparences, et il donna ces quelques pages sérieuses, calmes, fortes comme le droit et la raison elle-même. La loi passa; elle régit aujourd'hui l'Italie; le spectacle que tous les catholiques redoutaient a été infligé à leur conscience. — Le travail a été revu à la suite de cette promulgation, qu'un moment on se flatta d'arrêter. Parcourir successivement tous les articles, en montrer le danger, l'inanité dans le sens des intérêts qu'il s'agit de couvrir, les piéges ou les manœuvres qu'ils dissimulent et par là mettre à nu la situation vraie faite au saint-père, à la suite de l'occupation de sa capitale, telle est la pensée, tel est le plan de l'auteur. Tout cela est irréfutable.

Sans entrer dans le fond du sujet, indiquons sommairement la conclusion de M. l'abbé Nussi. — Cette loi, dit-il, est *radicalement*, ou plutôt *essentiellement* défectueuse. Elle ne contient pas un seul article qui ne donne matière à de graves difficultés. Loin d'assurer à la papauté une position supérieure et indépendante, elle crée pour elle une situation humiliante, pleine d'incertitudes, de périls, de complications et d'embarras de tout genre; surtout elle tend à l'annihiler par la force des choses. N'est-ce pas Frédéric II qui écrivait à Voltaire: « Si l'on arrive à la conquête des États du pape, le pallium est à nous, la scène est achevée... Peu à peu tous les États s'éloigneront de l'unité de l'Église et finiront par avoir chacun leur religion, comme ils ont chacun leur langue (p. 58)? » Et Napoléon a dit un jour, avec ce profond bon sens qui fut une des qualités dominantes de son génie, chaque fois que ses intérêts personnels ou ses passions n'étaient point en jeu:

« Le pouvoir temporel est la meilleure, la plus bienfaisante institution que l'on puisse imaginer pour le gouvernement des âmes. Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait. (*Ibid*). » — On voit si cet opuscule, d'ailleurs bien traduit, mérite d'être lu par les hommes sérieux.

ISABELLE DE FRANCE et la cour de saint Louis, par Mme DE LA RICHARDAYS; 1 vol. in-12 de 298 p. — Prix : 2 fr.

Mme de la Richardays trace une esquisse rapide et mouvementée du règne de saint Louis. Elle écrit un portrait magnifique de Blanche de Castille, cette mère qui eût préféré voir son fils mourir que d'apprendre qu'il eût commis un péché mortel. Elle nous montre en elle, non-seulement la mère chrétienne, infatigable, dévouée, pieuse, douce, charitable, mais la reine, la régente chez laquelle « la finesse de la femme n'excluait pas la loyauté de la princesse, » habile, politique perspicace, qui sut ramener à la fidélité le terrible Pierre Mauclerc, s'attacher le comte de Flandres par la générosité, le comte de Champagne par la douceur. Vient le mariage du jeune Louis avec Marguerite de Provence, que suit bientôt la majorité du roi. Alors nous assistons aux grandes luttes de l'époque : la croisade du roi de Navarre, la guerre avec l'Angleterre, les batailles de Taillebourg et de Saintes, et enfin les croisades, qui devaient, en mettant au front de Louis l'auréole du martyre, être la plus grande gloire de son règne. L'auteur a fait un bon et beau livre, d'une scrupuleuse vérité historique ; elle sait charmer par l'élégance et la simplicité de son style sobre d'images, facile, pur dans la forme, harmonieux dans la période. Elle connaît bien le temps qu'elle a voulu peindre, elle l'aime, elle en sait parler. Un peu d'érudition ne messied pas : elle donne des notes historiques très-exactes, puisées aux bonnes sources.

(*Pour les trois ouvrages précédents, d'après la Bibliographie catholique.*)

UN SOUVENIR DE LA TERREUR, par C. GUENOT, 1 vol. in-8 de 158 p. avec une gravure. — Prix : 1 fr. 25.

Nous sommes en 1791, à Paris, chez Maximilien Robespierre. Il reçoit en ce moment deux visiteurs : un négociant honorable, Bernard Lambert, et le beau-frère de celui-ci, Alexis Vauclair. Ces deux visiteurs sont loin de partager les idées de Robespierre, et n'en connaissent, du reste, pas encore la sinistre portée. Seulement ce sont ses

compatriotes, et Alexis est même son condisciple : il a été élevé, comme lui, aux frais de l'évêque d'Arras.

Par le fait de cette connaissance, Bernard et Alexis se trouvent en contact avec les hommes de la Révolution. Ceux qu'ils ne voient pas, ils en entendent parler. Les événements leur sont racontés ou bien ils y assistent. Ce n'est pas assez qu'ils en restent les témoins, ils en sont les victimes : Bernard est arrêté, pour avoir désapprouvé les crimes commis ; Alexis, qui s'était toujours destiné au sacerdoce, et qui ne pouvait consentir à être ordonné par un évêque assermenté, s'est rendu en Angleterre pour recevoir les saints ordres de la main d'un prélat émigré. Puis il est revenu en France exercer son ministère auprès de ses infortunés compatriotes. Il est livré par le fils d'un révolutionnaire mourant qu'il venait de consoler et d'absoudre. Heureusement, les deux beaux-frères sont délivrés à temps.

La partie imaginaire de ce récit est si peu accentuée qu'on ne peut le considérer comme une nouvelle. Elle sert uniquement de prétexte aux portraits de personnages saillants, à la narration de grands événements : le 10 août, la mort du Roi, la mort de la Reine. C'est véritablement de l'histoire popularisée, instructive, sans être appliquante, et qui convient à merveille à la généralité des lecteurs.

LE CAISSIER PETERS, OU LA NÉMÉSIS CHRÉTIENNE (*cent récits nouveaux*), par Charles de Travanet; 1 vol. in-8 de 189 pages, avec 2 gravures. — Prix : 1 fr. 50.

Le caissier Peters est un homme honnête par principes, mais qui, à la suite de dérangements de conduite, et surtout des mauvais conseils du teneur de livres de la maison où il est employé, se trouve entraîné, de complicité avec cet homme, à dévaliser la caisse.

Peters, dévoré de remords, passe en Amérique et se livre à d'incessants travaux. Il parvient à rembourser les sommes volées. La considération générale l'entoure dans sa nouvelle patrie. Ses charmants enfants le comblent d'affection et de respect. Cependant il reste toujours malheureux par les déchirements de sa conscience.

Ce n'est pas la seule torture qui le poursuive, en punition de sa faute. Son misérable complice, voulant échapper à la justice qui le recherche pour un nouveau crime, se réfugie chez lui, le menace de révéler le fatal secret, l'oblige à lui donner l'hospitalité, à satisfaire tous ses caprices, le ruine et l'enveloppe dans son déshonneur.

Enfin, un ami véritable, auquel il confie sa déplorable histoire, vient

à son secours de la manière la plus efficace. Mais Peters ne peut survivre longtemps aux émotions de son existence. « Son âme s'en va dans le sein du Seigneur, réconciliée avec le monde, réconciliée avec sa conscience, réconciliée avec Dieu. »

Il y a des scènes dramatiques et saisissantes dans cette Nouvelle, dont l'impression ne peut être que salutaire. Elle fait vivement sentir les terribles conséquences d'une première faute. Toutefois on désirerait que le sentiment religieux eût une part dans les remords de Peters et dans l'existence de sa jeune famille. C'est seulement au dernier moment qu'il en est question, comme nous l'avons indiqué ci-dessus.

La petite Nouvelle qui termine le volume ne nous laisse pas le même regret. La pauvre mère à qui des misérables ont enlevé son enfant, est d'une foi, d'une piété touchantes.

Le héros de cette histoire, *le fidèle Ali,* est un simple chien, mais un chien dont la fidélité pourrait faire honte à bien des hommes. C'est lui qui retrouve sa petite maîtresse, et qui fait rentrer, avec elle, le bonheur dans la maison.

SAINT-CLOUD, patron des cloutiers, par M. René de SAINT-MAURIS; une brochure in-18 de 20 p. — Prix: 15 c.

Cet opuscule appartient à une collection intitulée : *les Saints de l'atelier*. Inutile de dire que saint Cloud y figure, comme patron des cloutiers, non à cause de sa profession, mais à cause de son nom.

M. René de Saint-Mauris raconte brièvement et en bon style l'histoire de Clodoald ou saint Cloud, ce fils de Clodomir, qui, après avoir échappé au massacre commis par ses oncles Childebert et Clotaire, trouva dans la vie monastique une plus belle couronne et dans le ciel un trône plus splendide que ceux qui lui avaient été ravis par une jalouse fureur.

Sans faire étalage de science, M. de Saint-Mauris a puisé aux meilleures sources, pour composer ces quelques pages qui se lisent facilement et instruisent salutairement.

(Pour les trois articles ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.)

LA RELIGION EN TABLEAUX ou grandes images catholiques, collection de 40 gravures sur pierre, hauteur 65 centimètres, largeur 45 centimètres, composée par le R.P. LACOSTE et exécutée sous sa direction par notre meilleur artiste lithographe à la plume, M. Collette; la collection en feuilles. — Prix: 8 francs.

Cette collection n'est pas seulement une œuvre d'art, exécutée avec

une intention pieuse, c'est une instruction lumineuse et solide sur l'ensemble des vérités, des dogmes et des mystères de la religion catholique.

Il n'est pas de publication plus éloquente pour faire entrer plus facilement et dans un plus grand nombre d'esprits l'intelligence de tout ce que la foi nous propose à croire et à imiter.

Voici quelques lignes de l'appréciation de M. L. Rupert sur cette publication :

« En examinant ces vastes compositions, on ne sait si l'on doit admirer davantage l'imagination de l'artiste ou le bonheur avec lequel il a su rendre toutes ses idées. Toutefois, l'admiration qu'inspire le tableau se change en vénération dès que le cœur des chrétiens a senti, dans ces œuvres si pleines de foi et d'amour, palpiter le cœur de l'apôtre. L'apostolat qui du fond de la solitude s'adresse ainsi à tous les yeux n'est pas moindre que celui qui va porter la bonne nouvelle aux extrémités de la terre; quel est, en effet, celui qui avec le plus d'abnégation fait le mieux entendre aux hommes cette vérité qui les met dans la voie du ciel : « Le bonheur de cette vie est réservé à ceux qui aiment Dieu et pratiquent sa sainte loi?... »

MANUEL DE GYMNASTIQUE, par C. Vergnes, capitaine instructeur de gymnastique du régiment des Sapeurs-Pompiers de Paris. 1 vol. in-18 de 218 pages, avec 170 figures dans le texte et 4 planches de machines gymnastiques.

La théorie des exercices gymnastiques est exposée dans ce *manuel* avec précision et clarté, et la pratique en est facilitée par de nombreuses figures qui représentent les principales positions et les principaux mouvements.

M. Vergnes a en vue trois sortes d'établissements : les écoles primaires, les lycées et colléges, les écoles normales primaires.

Les exercices destinés aux écoles primaires sont répartis en trois séries : pour les élèves de neuf ans et au-dessous, pour les elèves de neuf à onze an, pour les élèves de onze ans et au-dessus.

Quant aux lycées et colléges, une série est ajoutée pour les élèves de de douze à quinze ans.

Enfin pour les écoles normales primaires, l'auteur indique un certain nombre d'exercices complémentaires.

Les dernières séries exigent des frais d'établissement devant lesquels peuvent reculer beaucoup de personnes. Mais les premières sont à la portée de tous.

HISTOIRE POPULAIRE DE LA PRUSSE, par M. A. DE LAMOTHE. 1 vol. in-12 de 172 pages, 1871. — Prix : 1 fr. 50 c.

Un écrivain français se faisant, dans les circonstances présentes, historien de la Prusse, avait devant lui deux écueils. Inspiré par le sentiment patriotique, il pouvait se préoccuper uniquement d'accabler, de déshonorer la nation ennemie, et sacrifier l'histoire à l'acte d'accusation, peut-être au pamphlet. Ou bien, en visant par trop à la gravité et à la dignité du récit, il pouvait enlever à son ouvrage le caractère d'actualité qui en fait l'attrait principal, aux yeux surtout du lecteur populaire.

M. de Lamothe a très-heureusement évité ces deux écueils.

Sans doute, il est loin de dédaigner les armes que la pure vérité historique lui fournit contre l'insolent vainqueur. Ce n'est pas sans une satisfaction assez légitime pour se dispenser d'être secrète, qu'il fait ressortir les caractères propres à la formation de la Prusse : « la civilisation des Prussiens est née d'une double barbarie; leur royaume a été le fruit d'une triple apostasie ; » ou les couleurs dont Sain-Simon se servait déjà pour peindre les Hohenzollern : « race étrange, roide d'allures, mais souple d'esprit, au *cœur pieux, aux mains prenantes.* Où trouver cette bizarre combinaison d'un esprit froidement positif avec un mysticisme qui voit Dieu partout, surtout dans les affaires prussiennes, et qui ne fait rien sans le mettre de part ? Croire à sa mission est une manière vraiment royale de se débarrasser de ses scrupules. »

Mais il sait aussi mettre en relief les qualités nationales que nous ferions bien de nous approprier, au lieu de chercher à les ridiculiser, avec notre incurable légèreté : « Pauvreté, travail, discipline, obéissance passive chez les soldats, instruction et émulation chez les chefs. »

Enfin, après nous avoir montré les causes de l'agrandissement de la Prusse, il nous fait entrevoir celles de sa prochaine décadence.

Ce livre est bien fait, bien pensé, et, dans sa médiocre étendue, il unit la valeur morale à l'intérêt historique.

(*Pour les ouvrages ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

BULLETIN SOMMAIRE

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

ANNÉE GÉOGRAPHIQUE, revue annuelle des voyages de terre et de mer, par Vivien de Saint-Martin. 9e et 10e années (1870-1871). 1 vol. in-12 de 486 pages. Prix : 3 fr. 50

APPARITIONS PROPHÉTIQUES d'une âme du purgatoire par l'auteur des « Voix prophétiques. » 1 vol. in-18. Prix : 50 c.

BOURGEOIS ET OUVRIERS, ou les inégalités de la fortune; par un socialiste et par un homme de bon sens. 1 vol. in-18 de 140 p. Prix : 80 c.

CHRÉTIEN À L'ÉCOLE DE SAINT JOSEPH (le) pendant le mois de mars, par l'auteur des « Avis spirituels. » 1 vol. in-32 de 401 p. Prix : 1 fr. 25

CODE MANUEL DES LOIS CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES, par Armand Ravelet. 1 vol. in-32. Prix : 2 fr. »

CONCORDANCE DE TOUTES LES PROPHÉTIES jusqu'au règne de Henri V. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. »

CRITIQUES ET RÉFUTATIONS. M. Henri Martin et son Histoire de France, par Henri de Lépinois. 1 vol. in-12 de 480 p. Prix : 3 fr. 50

DEUXIÈME ARMÉE DE LA LOIRE (la), par le général Chanzy; campagne de 1870-1871. 1 vol. in-12 de 548 p. Prix : 4 fr. »

DEUX MOIS DE PRISON SOUS LA COMMUNE, suivi de détails authentiques sur l'assassinat de Mgr l'archevêque de Paris, par le Père Perny, l'un des otages de la Commune. 1 vol. in-18 de 226 p. Prix : 1 fr. »

ENFANT DE LA PREMIÈRE COMMUNION, et tous les âges de la vie à l'école de la Mère de Dieu, par l'abbé Debeney. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. »

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR L'INSURRECTION DU 18 MARS, publiée par l'assemblée nationale. *Rapports et Dépositions.* 2 vol. in-4o épuisés. Prix : chacun 15 fr. »

ESSAI SUR L'ORGANISATION DU SUFFRAGE UNIVERSEL EN FRANCE, par le marquis de Castellane. 1 vol. in-8o. Prix : 5 fr. »

FRANCE ET LA PRUSSE AVANT LA GUERRE (la), par le duc de Gramont, ancien ministre des affaires étrangères. 1 vol. in-8o. Prix : 6 fr. »

GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE (le). Deuxième partie, du 31 octobre 1870 au 28 janvier 1871, par M. Jules Favre, de l'Académie française. 1 vol. in-8o. Prix : 8 fr. »

GRAND PAPE ET LE GRAND ROI (le), dernier mot des prophéties; nouvelle édition. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. »

GUERRE DES FRONTIÈRES DU RHIN 1870-1871, par Sarvin de Larclause, colonel du 1er lanciers. 2 vol. in-8o avec 8 planches. Prix : 16 fr. »

HENRI V, L'ÉGLISE ET LA RÉVOLUTION; par l'auteur de « De la République et des Bourbons. » 1 vol. in-12 de 404 p. Prix : 2 fr. 50

HENRI V ET LA MONARCHIE TRADITIONNELLE, nouvelle édition ornée d'un portrait. 1 vol. in-18 de 160 p. Prix : 50 c.

HISTOIRE DE LA DIPLOMATIE DU GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE, par J. Valfrey. 2 vol. in-8o Prix : 12 fr. »

HISTOIRE DE LA PRESSE SOUS LA COMMUNE, par A. Gagnière. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE des anciens peuples de l'Inde, de l'Égypte, de la Judée et de la Grèce, par du Mesnil-Marigny. 2 vol. in-8o. Prix : 16 fr. »

HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE LATINE depuis les origines de Rome jusqu'à Cicéron, par Victor Cucheval, professeur de rhétorique. 2 vol. in-18 jésus. Prix : 7 fr. »

HISTOIRE DU CONCILE DU VATICAN, par Mgr Manning. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. »

HISTOIRE UNIVERSELLE (abrégé chronologique), par Mgr Daniel; nouvelle édition continuée jusqu'en 1815 par M. Ch. Marie. 1 vol. in-12 cartonné de 600 p. Prix : 3 fr. 50

INTERPRÉTATION DE L'APOCALYPSE, par M. Coze, doyen de la faculté de Strasbourg. 1 vol. in-12 de 300 p. Prix : 2 fr. »

JOURNAL D'UN DIPLOMATE EN ITALIE, 1859-1862, par Henri d'Ideville. 1 vol. in-12 de 330 p. Prix : 3 fr. 50

LENDEMAIN DE LA MORT (le) ou la vie future selon la science par Louis Figuier. 4e édition. 1 vol. in-12 de 470 p. Prix : 3 fr. 50

LETTRE À UN CATHOLIQUE SUISSE sur la liberté religieuse des catholiques, par

Mgr l'évêque d'Orléans; in-8°, 30 p. Prix : 80 c.

LETTRES À UN JEUNE HOMME SUR LA VIE CHRÉTIENNE, par le R. P. Lacordaire. 1 vol. in-64 de 280 p. Prix : 1 fr. 25

LETTRES DIPLOMATIQUES; coup d'œil sur l'Europe au lendemain de la guerre, par ***. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. »

LETTRES DU GRAND PROPHÈTE; l'histoire prédite et jugée par Nostradamus. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr. »

LETTRES MILITAIRES DU SIÉGE; par T. Colonna Ceccaldi, lieutenant colonel de la garde nationale. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. »

LIMITES DU SUFFRAGE UNIVERSEL (les), philosophie et législation; par A. Rondelet. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. »

MOIS DE MARIE DE NOTRE-DAME DE LOURDES, par Henri Lasserre. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. »

MON CHER PETIT CAHIER, journal d'une jeune ouvrière. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. »

MONSIEUR JULES SIMON, ministre de l'instruction publique et des cultes; in-8° de 34 p. Prix : 60 c.

METZ, CAMPAGNE ET NÉGOCIATIONS, par un officier supérieur de l'armée du Rhin. 4me édition. 1 vol. in-8° de 510 p. Prix : 7 fr. 50

NI FANATIQUES NI LACHES, lettre à M. l'abbé Michaud, par l'abbé Bernard. 1 vol. in-12 de 110 p. Prix : 2 fr. »

ORLÉANS, par le général Martin des Pallières. 1 vol. in-8° orné de trois grandes cartes. Prix : 8 fr. »

PÈRE GRATRY (le), ses derniers jours, son testament spirituel, par le P. Ad. Perraud, prêtre de l'Oratoire. 1 vol. in-8°. Prix : 1 fr. 50

PETITE CONCIERGE (la), par Mlle Monniot. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50

PÉTROLE (le), son histoire, sa nature, ses usages et ses dangers; par A. Dupaigne, agrégé des sciences. 1 vol. in-18, Prix : 50 c.

PÉKIN, YEDDO, SAN FRANCISCO, voyage autour du monde par le comte de Beauvoir. 1 vol. in-12 orné de 4 cartes et 15 gravures. Prix : 4 fr. »

POURQUOI NOUS NE VOULONS PAS D'HENRI V, par un légitimiste. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. »

PRUSSIENS EN FRANCE (les), par Alfred d'Aunay. 1 vol. in-12 de 352 p. Prix : 3 fr. 50

QUATRE SEPTEMBRE ET LE GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE, déposition devant la commission d'enquête. Mission diplomatique à Madrid, par le comte E. de Kératry. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr. »

QUELQUES MOTS SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE, par M. Michel Bréal, professeur au collége de France. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

RÉCITS D'UN SOLDAT; ma première campagne, ma captivité, par Georges de Crambes. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. »

RÉFORME SOCIALE EN FRANCE (la), déduite de l'observation comparée des peuples européens, par F. Le Play. 4me édition. 3 vol. in-12. Prix : 6 fr. »

RÉFORME DE L'ARMÉE (la), par le colonel Lewal, du corps d'état-major. 1 vol. in-8° de 616 p. Prix : 7 fr. »

SAINT JOSEPH, PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE. Opportunité et conséquences pratiques de cette déclaration. 1 vol. in-12. Prix : 40 c.

SÉANCES DE L'INTERNATIONALE A PARIS (les), pendant le Siége et la Commune. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. »

SIÉGE DE PARIS, opérations du 13e corps et de la 3e armée, par le général Vinoy. 1 vol. in-8° avec atlas de 15 planches Prix : 10 fr. »

SIX MOIS DE CAPTIVITÉ A KŒNIGSBERG, par l'abbé Camille Rambaud. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. »

SOUVENIRS DE L'INVASION PRUSSIENNE EN NORMANDIE, par le baron Ernouf. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. »

SUITE DE L'EUCHARISTIE MÉDITÉE par l'auteur de « l'Eucharistie méditée. » 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 50

TOMBEAU GLORIEUX (le) du serviteur de Dieu Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé d'Ars, par l'abbé J. H. Ollivier, docteur en théologie. 1 vol. in-12 de 216 p. Prix : 1 fr. »

TOUCHONS-NOUS A LA FIN DU MONDE, par l'abbé Soullier. 1 vol. in-12 de 200 p. Prix : 1 fr. »

VÉNÉRABLE ANNA MARIA TAIGI (la), et la servante de Dieu Elisabeth Canori Mora, par le P. Calixte. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

VOLTAIRE A CIREY, par Desmoiresterres. 1 vol. in-12. Prix : 4 fr. »

VOIX PROPHÉTIQUES (les); signes, apparitions, prédictions touchant les événements du XIXe siècle et la fin des temps, par l'abbé Curicque. 4e édition. 2 vol. in-12. Prix : 5 fr. »

VOYAGE EN INDO-CHINE ET DANS L'EMPIRE CHINOIS, par Louis de Carné. 1 vol. in-12 orné de gravures et d'une carte. Prix : 4 fr. »

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS RESPECTABLES AGRÉGÉS.

L'un de vous nous adresse la note suivante, avec prière de vous la communiquer; nous le faisons avec plaisir et nous serions heureux d'offrir notre concours personnel pour la réalisation d'un si noble projet. Nous transmettrons fidèlement à l'auteur de cette note les communications et adhésions qui nous seront adressées.

MOYEN PRATIQUE D'OUVRIR IMMÉDIATEMENT LES COURS D'UNE UNIVERSITÉ LIBRE, FRANCHEMENT CATHOLIQUE.

Au lieu de nous en tenir à des plaintes assurément trop fondées, mais aussi trop stériles, sur les entraves que la loi et les priviléges mettent à l'établissement d'une université libre, ne vaudrait-il pas mieux chercher le moyen de tourner la difficulté, et commencer sans retard, dans les limites du possible, un enseignement vraiment chrétien?

Je crois avoir trouvé la solution du problème : je l'ai fait vérifier par des esprits sérieux, et il me semble que vous pourrez la juger digne d'être présentée à vos respectables lecteurs, qui ont tout à la fois l'intelligence assez élevée pour comprendre la portée de cette grande entreprise, et la fortune nécessaire pour en rendre l'exécution immédiate parfaitement facile.

Qu'il me soit permis de faire remarquer d'abord que, dans l'enseignement des facultés, l'*auditoire* est ce qu'il y a de moins important, pour deux motifs : 1° cet auditoire est nécessairement peu nombreux; (dans plusieurs cours, excessivement peu nombreux); — 2° l'audition seule laisse une trace insuffisante, eu égard à l'importance, à la profondeur des matières traitées dans le haut enseignement.

Cette vérité est si universellement reconnue, que les professeurs font imprimer, ou du moins autographier chacune de leurs leçons. Cet enseignement écrit, imprimé, va répandre la doctrine du maître

bien au delà de l'étroite enceinte du local des leçons orales : c'est par milliers que le professeur compte ses disciples, et c'est ainsi que, lorsqu'il a du talent, il exerce une action, non-seulement dans toute une nation, mais même à l'étranger et dans les deux mondes.

Cela étant, qui empêche de recueillir immédiatement ce fruit principal de l'enseignement d'une université catholique?

Qui empêche de choisir, parmi les notabilités de la science, les professeurs les plus capables de faire honneur à la nouvelle université?

Qui empêche de publier, dans un recueil mensuel, leurs leçons rédigées comme elles le seraient si l'on pouvait leur donner une chaire à Paris?

La vraie doctrine aurait ainsi immédiatement ses apôtres et ses défenseurs, et si la jeunesse chrétienne était contrainte, pour quelque temps encore, à porter son nom sur les registres officiels et son argent dans la caisse du monopole, afin d'avoir le droit de passer l'examen, du moins cette jeunesse pourrait puiser à une source orthodoxe la science nécessaire, et elle aurait sous la main le contre-poison des doctrines athées et matérialistes, qu'elle serait contrainte d'entendre parfois ailleurs.

Une revue critique des cours officiels et des principaux ouvrages relatifs au haut enseignement, aiderait les chrétiens à se prémunir contre les erreurs plus ou moins universitaires.

Que faut-il pour réaliser ce plan? Une somme relativement médiocre. Avant de vous adresser cette esquisse de mon projet, j'ai eu soin d'étudier, avec quelque maturité, les voies et moyens, et je suis certain d'aboutir à un résultat complet, avec le concours de quelques personnes qui feraient l'avance du capital très-modique nécessaire à la rétribution légitime des professeurs et aux frais d'impression.

Un enseignement si ardemment désiré trouverait certainement, dans toute la France, un assez grand nombre de lecteurs pour couvrir les frais. Mais, en supposant même qu'il faille sacrifier quelques milliers de francs, que serait-ce en comparaison des frais annuels qu'entraîne l'université catholique de Louvain, que les fidèles de Belgique, encouragés par l'exemple et la voix de leurs évêques, ont su fonder si magnifiquement et entretenir jusqu'ici dans toute sa splendeur?

Ces cours universitaires imprimés seraient le meilleur moyen de faire comprendre à tous la nécessité d'arriver par les voies légales à

la liberté du haut enseignement. Ce serait en même temps une préparation importante et comme nécessaire, qui permettrait de profiter immédiatement de la liberté, le jour même où elle nous serait rendue.

Nous recevons communication d'une longue approbation très-laudative du remarquable ouvrage de M. Labis : *le Libéralisme, la Franc-Maçonnerie et l'Eglise catholique*. Nous voulions donner à nos respectables agrégés la primeur de cette approbation motivée, adressée à l'auteur par l'éminent évêque de Poitiers, dont la parole éloquente et autorisée justifie le zèle que nous avons mis à faire connaître en France l'ouvrage de M. Labis ; le manque d'espace nous force à remettre la publication de la lettre de Mgr de Poitiers à notre prochaine livraison.

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

MOIS DE MARIE des Eglises et Chapelles, lectures familières pour la sanctification du mois de Marie. — Un vol. in-18 de 248 pages. — Prix : 90 cent. ; pour nos agrégés, 35 cent.

Parmi les ouvrages si nombreux publiés sous ce titre, celui-ci nous a paru l'un des plus solides et en même temps très-intéressant : il justifie son titre, car ce sont des lectures familières, simples sans bassesse ni trivialité, sages et prudentes dans l'expression comme dans la pensée, mieux écrites que la plupart des productions actuelles. Nous avons été surpris de ne point voir d'approbation épiscopale : c'est sans doute un oubli. Ce livre, qui ne porte pas de millésime, est antérieur à la définition du dogme de l'Immaculée Conception : car, en exaltant ce privilége fondamental de la très-sainte Vierge, le pieux auteur annonce que notre siècle « semble destiné par la Providence à être celui où la croyance à l'Immaculée Conception de Marie triomphera dans tout l'univers catholique. » Du reste tout ce chapitre respire une foi ferme

en ce beau privilége ; il n'y aurait guère qu'à mettre au passé ce qui est au futur dans la phrase que nous venons de citer. L'auteur amène, avec bonheur, chaque jour, une anecdote, un fait qui confirme ses pieuses réflexions et ajoute au charme de la lecture. Après avoir apprécié l'esprit et le style de l'auteur, nous achèverons de donner une idée exacte de son livre, en mettant sous les yeux de nos lecteurs la table des chapitres.

LA QUESTION DES PRINCES D'ORLÉANS, par le chevalier GOUGENOT DES MOUSSEAUX. Une brochure de 36 p. — Prix : 20 cent. ; pour les agrégés, 10 cent.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici la meilleure partie de la préface de l'auteur; cela suffira pour appeler l'attention sur une brochure qui a une assez haute portée, malgré son peu d'étendue.

« On nous demande, on nous écrit de tirer à dix mille exemplaires, à bien plus encore, un article de journal qui fit hier quelque sensation, et que cette brochurette reproduit, légèrement modifié.

« Oui, le temps presse; car la néfaste temporisation de ces princes, aidée des puissantes intrigues de la Révolution, décide du sort de notre patrie en portant du côté des factions qui la déchirent, une partie des forces dont Orléans, — à son immense avantage et à son éternel honneur, — devrait faire bénéficier le seul prince qui puisse sauver la France.

« Le seul prince, disons-nous, et pourquoi ? — Parce qu'en lui seul s'incarne le principe politique de notre salut. Mais qui sait aujourd'hui ce que c'est qu'un principe,

cette règle de *croyance commune*, d'où sort une *action commune*, sans laquelle le plus habile politique ne peut *unir*, ni par conséquent gouverner en paix les hommes !

« Qui le sait, dans ce chaos religieux, intellectuel et moral, où nous vivons et dont la vue lointaine arrachait à Châteaubriand ce cri d'aigle : la bêtise est devenue une puissance !

« En tout cas, nommer un prince qui représente le principe de droit national et d'union, c'est nommer, après Pie IX, l'homme du sens politique le plus élevé, du caractère le plus ferme, et de l'âme la plus glorieusement honnête. C'est nommer le chef de la maison de France, dont la cause, Dieu aidant, triomphera le jour où tant d'importants, qui se constituent ses conseillers, daigneront accepter ses conseils. »

HISTOIRE DU GRAND ET ADMIRABLE SAINT JEAN, Apôtre et Evangéliste, de ses miracles, de ses courses apostoliques, de ses écrits, et de sa glorieuse mort, tirée des livres canoniques, des écrits patrologiques, des monuments des temps apostoliques et des mémoires mêmes, composés par les témoins oculaires, avec réfutation des objections, divisée en six livres, par M. l'abbé MAISTRE, chanoine honoraire de Troyes, professeur de théologie, etc. Un vol. in-8 de 425 p. — Prix : 6 fr. net, pour les agrégés, 3 fr. 60.

On ne peut qu'admirer l'ardeur infatigable avec laquelle l'auteur poursuit la publication des volumes qui constitueront le monument auquel il a donné le titre de *Grande Christologie prophétique et historique, philosophique, théologique, archéologique*, etc.

Ce nouveau volume forme un tout complet et que l'on peut acquérir séparément. En rendant compte des ouvrages déjà parus, et notamment de l'histoire de S. Pierre et de l'histoire de S. Paul, nous avons fait connaître le plan général du respectable auteur et le soin avec lequel, tout en faisant usage des traditions contenues dans des ouvrages qui ne sont pas tous à l'abri de la critique, il prévient le lecteur de la valeur des témoignages sur lesquels il s'appuie. On sait que la vie du disciple bien-aimé a été racontée en détail, notamment par Prochore et Meliton, dont les récits ont été admis dans la *Grande Bibliothèque des saints Pères*.

La vie du disciple bien-aimé est peut-être celle dont la lecture est la plus attrayante. Pour donner une idée de la manière de l'auteur, nous choisissons, comme citation, le récit du fait qui explique l'emblème caractéristique de la coupe d'où s'élève un serpent.

Après avoir raconté comment, à la prière de S. Jean, le fameux temple de Diane à Éphèse avait été renversé, ainsi que toutes les idoles de la ville et le temple lui-même, l'auteur continue ainsi :

« A la vue de tels faits, Aristodème, qui était le pontife de toutes ces idoles et qui était rempli d'un esprit très-méchant, excita un soulève-

ment parmi le peuple, en sorte qu'une partie du peuple se préparait à combattre contre l'autre partie. Mais le bienheureux Jean s'adressa à ce pontife et lui parla ainsi :

— Dites-moi, Aristodème, que dois-je faire pour calmer l'indignation qui agite votre âme?

— Si vous voulez que je croie en votre Dieu, répondit Aristodème, je vous donnerai à boire du poison. Que si vous le buvez, et que vous n'en mouriez point, il paraîtra évident que votre Dieu est le Dieu véritable.

— Si vous me donnez à boire du poison, reprit l'apôtre, lorsque j'aurai invoqué le nom de mon Dieu, il ne pourra me faire de mal (1).

Aristodème lui dit de nouveau :

— Je veux qu'auparavant vous voyiez des personnes en boire et en mourir sur le coup, afin que de la sorte votre cœur puisse redouter ce breuvage.

Le bienheureux Jean répondit :

— Je vous l'ai déjà dit : je suis prêt à boire le poison, afin que vous croyiez au Seigneur Jésus-Christ, lorsque vous m'aurez vu sain et sauf, après que j'aurai pris ce breuvage; pour vous, soyez disposé à croire en mon Dieu, lorsque vous aurez été témoin de ce signe.

En conséquence Aristodème se rendit chez le proconsul et lui demanda deux hommes qui, pour leurs crimes, devaient subir le dernier supplice.

Ensuite il les fit se tenir sur la place publique, en présence de tout le peuple, à la vue de l'apôtre; puis il leur fit boire le poison; ils ne l'eurent pas plutôt pris, qu'ils rendirent l'âme.

Alors s'adressant à Jean, Aristodème lui parla ainsi :

Écoutez-moi (dit-il), abandonnez cette doctrine, par laquelle vous détournez le peuple du culte des dieux; ou bien, prenez (cette coupe) et buvez, afin que vous montriez que votre Dieu est tout-puissant, si, après l'avoir bue, vous pouvez n'en ressentir aucun mal.

Aussitôt, à la vue des corps morts de ces deux hommes, qui avaient bu la potion empoisonnée, le bienheureux Jean avec assurance, et sans éprouver aucun trouble, prit la coupe (2) (du poison) ; puis, faisant le signe de la croix, il s'exprima en ces termes :

— Mon Dieu, vous le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la

(1) S. Isidore (*in Vita B. Joann.*) rapporte ces récits traditionnels. — Voir plus loin d'autres témoignages.

(2) Cette action de S. Jean est mentionnée dans plusieurs auteurs anciens et modernes. S. Augustin dans ses *Soliloques* en parle ainsi :

parole de qui les cieux ont été affermis, vous à qui toutes choses sont assujetties, que toutes les créatures reconnaissent pour leur souverain Maître, à qui toutes les puissances sont soumises, et obéissent avec crainte et avec tremblement, nous invoquons votre secours, ô vous au nom de qui le serpent se calme, le dragon prend la fuite, la vipère se tait, la grenouille venimeuse s'endort (1), le scorpion s'éteint, le regulus est vaincu (2), et la tarentule cesse de nuire; (vous enfin au nom de qui) tous les reptiles venimeux, les animaux féroces et tout ce qui est contraire à la vie de l'homme perdent leur malignité, éteignez ce poison, détruisez-en les effets mortels, et anéantissez le feu qu'il renferme en lui-même : afin qu'à la vue de ce prodige, opéré en leur présence, tous ces hommes que vous avez créés ouvrent les yeux, et qu'ils voient, les oreilles, et qu'ils entendent, leurs cœurs, et qu'ils comprennent votre grandeur.

Il dit : et, s'armant, sur tout son corps, du signe de la croix, il but tout ce qui était dans la coupe, et, après l'avoir bu, il ajouta :

— Je demande que ceux pour qui j'ai bu ce breuvage, se convertissent à vous, Seigneur, et qu'avec la lumière de votre grâce il méritent le salut qui est en votre puissance.

Pro tua dulcedine gustanda, veneni poculum Joannes potavit : « Dans la vue de goûter un jour votre bonté, l'apôtre S. Jean a bu le calice d'un poison mortel. »

S. Isidore d'Espagne, *de Morte Sanctorum*, c. 73 :

« Après avoir bu le mortel poison, Jean a non-seulement échappé à la mort, mais il a, de plus, ressuscité de la mort à la vie ceux que ce poison avait tués et renversés à terre. » *Bibens lethiferum haustum non solum evasit periculum sed eodem prostratos poculo in vitæ reparavit statum.*

Méliton et d'autres écrivains rapportent le même fait. De là est venue la coutume de représenter S. Jean tenant une coupe ou calice rempli du venin du serpent. — A Rome, dans l'église de Saint-Jean devant la porte Latine, on montre encore une coupe où, selon la tradition, S. Jean but le poison qui lui fut présenté. L'Eglise a célébré ce fait dans les hymnes.

Vim veneni superavit, morti, morbis imperavit.

« Il a surmonté la force du poison :
Il a commandé aux maladies et à la mort elle-même. »

(Anc. Brev. Rom.)

Eadem in Missali Hispanico exstant.

On peut voir à ce sujet J. Molanus, *de Imaginibus*; — Jac. Thomasius, *de Poculo sancti Joannis exercitatio*; le célèbre André du Saussay, *de Panoplia sacerdotali*, *l.* 8, *c.* 3, *p.* 188; Ordericus, *Hist. l.* 2, *c.* 11. De semblables miracles se lisent dans la *Vie de Victor* de Cilicie (Martyrologe d'Aetion) et de l'évêque Sabinus (S. Grégoire de Tours). Christophe Angelus (*de Statu Ecclesiæ Græcæ*) dit qu'un patriarche de Constantinople but sans en ressentir aucun mal du poison que les juifs lui avaient donné. Eusèbe (*Hist. Eccl. l.* III, *c. ult.*) rapporte un miracle semblable.

(1) Pline raconte beaucoup de faits extraordinaires au sujet du poison du crapaud ou la *Rana rubeta* (*Hist. nat. l.* VIII, *c.* XXXI; *et l.* XXXII, *c.* V.)

(2) *Regulus vincitur*. Ce nom de *regulus* fut quelquefois donné au basilic, lequel avait quelque analogie avec le dragon.

Or, la foule du peuple ayant remarqué durant trois heures que Jea avait toujours le visage gai, sans qu'il eût paru dans ses traits le moindre signe de pâleur ou de trouble, se mit à crier :

— Le Dieu que Jean honore, est le seul Dieu véritable!

MENILMONTANT SOUS LA COMMUNE, épisodes recueillis par M. l'abbé Tassy, premier vicaire de Ménilmontant. Une brochure de 26 p.—Prix: 20 c.; pour nos agrégés, 10 cent.

Dans une lettre adressée à un de ses amis, M. l'abbé Tassy raconte ce qui s'est passé dans son quartier pendant la Commune. Voici un extrait qui inspirera sans doute à nos lecteurs le désir de lire la lettre tout entière.

« Le 22 mai, je sortis de Paris par la porte de Vincennes en habit ecclésiastique, que je n'avais pas du reste quitté un seul jour ; j'allai voir mon frère au parc Saint-Maur, comme je le faisais une fois par semaine ; mais mon intention formelle était de rentrer chez moi le soir : les Prussiens y mirent obstacle. Je fis des démarches auprès du commandant à Fontenay, auprès du colonel et du général à Joinville et à Saint-Maur pour obtenir la permission d'entrer dans Paris; ils me répondirent que le gouvernement de Versailles l'avait expressément défendu. Or, ce même jour, à onze heures du soir, on vint faire une perquisition chez moi avec un mandat d'arrêt et une voiture pour me conduire à Mazas ; j'aurais été infailliblement fusillé le lendemain : car c'était le moment le plus critique ; c'est alors que les otages furent assassinés en divers endroits de la manière la plus barbare. Ainsi les Prussiens, sans le savoir et probablement sans le vouloir, m'ont sauvé la vie ; ou plutôt, dans les desseins de la Providence, je n'étais pas digne de la couronne du martyre. On fouilla dans tous mes meubles, on visita tous mes papiers, et n'ayant rien trouvé de compromettant, ces agents de police d'un nouveau genre se retirèrent honteux et confus.

« Le lendemain, mon confrère, M. l'abbé Petit, resté seul dans la paroisse, vu mon absence forcée, fit à l'heure ordinaire l'exercice du mois de Marie; mais tout à coup un émissaire de la Commune, ceint de son écharpe rouge, s'avance vers lui un révolver à la main. Les personnes qui assistaient au pieux exercice se placent entre l'agresseur et le prêtre et donnent ainsi le temps à celui-ci de sortir de l'église par une porte latérale. Il court chez lui, change de costume, et va se cacher dans une maison voisine. Bien lui en prit : car des gardes nationaux allèrent aussitôt dans sa maison, et, ne l'ayant pas trouvé, se contentèrent de faire une visite à la cave et de boire tout son vin, selon la bonne habitude de ces illustres défenseurs de la patrie. Ils revinrent ensuite dans l'église, et, croyant que M. le vicaire y était caché, ils eurent l'audace de tirer dans le lieu saint peut-être cent coups de fusil !

« A partir de ce moment, devenus seuls maîtres de ce bel édifice, ils y entassèrent une énorme quantité de tonneaux de vin, de viande, de biscuits, de riz et d'autres provisions; et lorsqu'ils se virent sur le point d'être pris par l'armée régulière, ils défoncèrent les tonneaux, de manière que l'église fut littéralement inondée de vin mêlé avec toutes les autres provisions, comme aussi avec des matelas, des équipements militaires, des fusils, des cartouches et des matières explosibles; car leur intention bien évidente était de faire sauter l'église, s'ils en avaient eu le temps.

« Je ne pus rentrer dans Paris que le 28 mai, fête de la Pentecôte, à six heures du matin. Je traversai la place du Trône, le faubourg Saint-Antoine, la place de la Bastille, et à chaque pas je rencontrai des barricades à demi renversées, des débris de tout genre, des cadavres de gardes nationaux couchés dans les ruisseaux. Je dois dire que bien des soldats et des officiers venaient me toucher cordialement la main et me témoi-

gner le bonheur qu'ils avaient de rencontrer un prêtre; de même les habitants du faubourg éprouvaient une véritable joie en m'apercevant, et me saluaient de la manière la plus gracieuse. « Vous avez bien raison, leur disais-je, de vous réjouir à la vue d'un prêtre : « car sa présence au milieu de vous dans cette circonstance est un signe de calme et « de tranquillité, vous pouvez dire qu'il vous apporte l'olivier de la paix. »

« Ne pouvant encore pénétrer dans le quartier Ménilmontant, où le canon grondait encore et où se livraient les derniers combats, je me dirigeai vers l'église Sainte-Elisabeth, où j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe. Plusieurs cadavres étaient étendus dans le lieu saint, et parmi ces cadavres on assurait que se trouvait celui du trop fameux Delescluze. Au sortir de l'église, un lieutenant de l'armée versaillaise courut après moi pour me prier d'aller administrer un chef d'escadron qui venait d'être blessé mortellement et qui réclamait les secours de la religion. Je m'empressai d'accourir auprès de ce malheureux officier, dont je reçus la confession, et à qui je pus donner l'extrême-onction avec l'aide d'un vicaire de Sainte-Elisabeth en costume laïque. Le blessé avait été transporté dans une pharmacie du boulevard du Prince-Eugène (boulevard que les communeux ont baptisé du nom de Voltaire, sans doute pour faire la cour aux Prussiens, dont le patriarche des incrédules s'était fait le vil adulateur); les balles et les obus sifflaient d'une manière effrayante pendant que j'administrais l'infortuné commandant; il reçut les sacrements avec d'excellentes dispositions et succomba une demi-heure après, victime de cette guerre fratricide. Je partis de là profondément ému de la mort de cet officier encore jeune, et qui laissait une veuve et un orphelin; mais en même temps j'étais heureux d'avoir pu exercer une des fonctions les plus touchantes et les plus utiles de mon saint ministère, et dans une occasion si solennelle. Je regrette de n'avoir pas conservé le nom de ce brave officier et celui de sa ville natale; je voudrais que cette notice pût arriver jusqu'à sa famille désolée et lui procurer quelque adoucissement dans sa juste douleur. »

LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA TAIGI et la servante de Dieu Elisabeth-Canori Mora, tertiaires trinitaires, avec une notice sur le tiers-ordre de la Trinité, par le R. P. Calixte de la Providence, religieux trinitaire, président du couvent de Cerfroid (Aisne); troisième édition; 1 vol. in-12 de 417 pages. — Prix : 3 fr. 50; net, pour les agrégés, 2 fr.

Parmi tant de saints personnages qui ont tenu, pour ainsi dire, dans leurs mains la source d'où s'épanchent sur le peuple chrétien la rosée divine et la grâce du pardon, plusieurs demeureront à jamais ignorés jusqu'au jour des grandes révélations; quelques-uns, au contraire, ont été entourés, même de leur vivant, d'un certain éclat qui servait à faire ressortir les efforts qu'ils ont faits pour s'ensevelir dans l'oubli. Au nombre de ceux qui paraissent destinés à répandre d'assez vives lumières sur la conduite de la Providence dans ces derniers temps, nous devons placer Anna-Maria Taïgi, morte à Rome le 9 juin 1837. Un décrèt du 8 janvier 1863 la déclare vénérable et introduit la cause de sa béatification.

Pendant que des factions sanguinaires désolaient l'Italie et le reste de l'Europe; tandis que les infâmes machinations des sociétés secrètes, corrompant la masse du peuple, préparaient la ruine de toute autorité, de tout enseignement divin, et attiraient ainsi sur la terre les ven-

geances du Ciel, la pieuse femme, animée d'une foi ardente et d'une humilité sans égale, se prosternait le front dans la poussière et gémissait au pied des autels du Seigneur. Elle appelait sur elle les châtiments mérités par ses frères, et s'offrait à tout instant comme une victime expiatoire pour la conservation de sa chère ville de Rome et pour le salut de l'Église universelle.

Autour d'elle les partisans du monde faisaient parade de leur science, de leurs lumières, des progrès sociaux accomplis de leur temps, des découvertes et innovations qui doivent, dit-on, illustrer à jamais le siècle présent; notre Anna-Maria n'avait nullement pris part à ce mouvement des esprits : néanmoins elle se trouva tout à coup investie surnaturellement, par Dieu lui-même, d'une sagesse profonde, de connaissances universelles qui lui permettaient, non-seulement de résoudre toutes les difficultés soulevées par la science contemporaine, mais encore de savoir le passé, l'avenir, et ce qui avait lieu à l'instant même où elle parlait dans les contrées les plus lointaines, et jusqu'au fond des cœurs. Ce fut un fait étrange, auquel n'est comparable aucun de ceux que l'on cite des autres serviteurs de Dieu.

Pendant quarante-neuf ans consécutifs, une lumière mystérieuse, semblable à un soleil, s'offrit à ses regards. Elle y découvrait l'état des consciences, les révolutions et les guerres, les projets des gouvernements, les conjurations des sociétés secrètes, les fautes des simples particuliers, les récompenses accordées après la mort aux âmes pures, et les punitions réservées par Dieu aux méchants. Au moyen de ce merveilleux soleil, la servante de Dieu était devenue un docteur, un théologien, un prophète, un apôtre de charité, au sein de l'Église.

« Voilà ce que Dieu fit voir dans Rome, durant cette longue période de tempêtes qui a commencé lorsque l'humble Anna-Maria prenait la voie des saints : Pie VI mourait à Valence, Pie VII était captif à Fontainebleau. Devant Grégoire XVI la révolution paraissait armée à la fois du poignard des sicaires, de la plume des diplomates et du sceptre des rois. On disait que le règne des papes était fini; que la loi du Christ, que le Christ lui-même expiraient; que la science aurait bientôt fait de reléguer parmi les fantômes ce prétendu Fils de Dieu, et de déchirer ses doctrines, injurieuses à la raison humaine ; qu'il n'aurait plus de pontifes et ne ferait plus de miracles. Pendant ce temps, Dieu suscitait cette femme qui guérissait les malades en les touchant de la main, ou qui les soulevait de leur lit par la vertu de ses prières ; il lui donnait la connaissance du passé, du présent, de l'avenir. Elle

annonçait le retour de Pie VII, l'élévation de Grégoire XVI, et voyait au delà de Pie IX. Elle était la réponse de Dieu à tous les victorieux du champ de bataille, de la politique et des académies, réponse faite tout bas, en confidence, pour consoler quelques amis effrayés, pour ramener ou affermir quelques âmes. Qu'importe à Dieu la force de la multitude? Il désarme une main dans la foule et tout est fait. Il a suscité Anna-Maria : il ne daigné pas la montrer, il la laisse dans la poussière de Rome. Elle existe pour ceux à qui il veut la donner actuellement; c'est assez. Elle ne sortira de l'obscurité que par la mort, et longtemps après la mort. Qu'importe la mort? la leçon d'une telle vie ne mourra pas ; le miracle est vivant. » (L. V.)

Nous n'avancerons rien, dit l'auteur, qui ne soit tiré des dépositions authentiques des témoins, et nous soumettons volontiers notre modeste travail au jugement infaillible du Saint-Siége, qui peut seul porter une décision sur les actions héroïques et les dons surnaturels des serviteurs de Dieu.

Nous osons recommander spécialement à nos lectrices de s'inspirer des vertus de notre Vénérable; car, puisque nous voyons de nos jours tant d'infortunées qui se laissent séduire par les artifices du monde, ne faut-il pas qu'il y ait, d'autre part, au sein des familles, un nombre toujours croissant de véritables chrétiennes pour élever dans les principes de la foi la nouvelle génération qui va nous suivre dans le sentier de la vie? Anna-Maria sera réellement pour elles un modèle accompli.

Plusieurs mères de famille, considérant avec effroi la multiplicité des devoirs qui leur incombent, la difficulté de les remplir tous avec exactitude, se hâtent de proclamer qu'il est impossible, dans leur position sociale, d'atteindre à la perfection et à la sainteté, et il faut avouer que leur jugement trouve une sorte de confirmation dans le petit nombre de femmes qui se soient sanctifiées à la tête d'une nombreuse famille, laissant après elles sur la terre un époux qui n'ait été ni moine ni martyr. Nous vénérons, il est vrai, sur les autels plusieurs mères chrétiennes, victimes glorieuses des persécutions : une sainte Félicité, une sainte Symphorose et d'autres encore; mais elles vécurent au temps des martyrs, et toujours elles voyaient levé sur leurs têtes le glaive des bourreaux.

Parmi les confesseurs de la sainte Église nous trouvons aussi d'illustres épouses; mais, ou elles ont conservé la virginité dans le mariage comme Ste Pulchérie, Ste Cunégonde, Ste Delphine de Sabran et d'autres; ou bien, devenues mères, elles sont demeurées veuves et

isolées, parce que leurs maris avaient embrassé la vie religieuse, ou qu'elles avaient elles-mêmes pris le voile, comme on le raconte, entre autres, de Ste Françoise Romaine, de Ste Élisabeth de Hongrie, de Ste Hedwige, de Ste Brigitte, etc.

Anna-Maria sera donc la première, si nous ne nous trompons, qui ait pu, avec le secours du Seigneur, arriver à la sainteté et aux honneurs des autels étant mère de famille et d'une famille très-pauvre, mariée à un homme qui lui a survécu assez de temps pour témoigner lui-même juridiquement de la vie sans tache et des vertus de sa fidèle compagne.

La nouvelle habitante des cieux pourra donc être offerte comme un modèle parfait *de sainteté dans l'état du mariage et de vie religieuse au milieu du monde.*

LIVRES DANGEREUX — UNE RÉVÉLATION

DIEU DEVANT LA SCIENCE, ou religions et franc-maçonnerie, par Edouard Roullier, M.·. Paris. En vente au Gr.·. O.·. de France, 16, rue Cadet. Brochure in-18 de 23 p. (On ne dit pas le prix.)

Ceux qui ont lu l'ouvrage de M. de Saint-Albin : *les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes* (1), que nous avons édité à nos risques et périls en 1867, savent depuis longtemps le fin mot de la franc-maçonnerie. Mais jusqu'ici on repoussait « comme d'infâmes calomnies » les accusations terribles portées contre la secte, d'après les écrits authentiques, mais plus ou moins secrets, de ses docteurs et adeptes.

Enfin voici un frère et ami qui, avec approbation (puisque l'ouvrage se vend au Grand Orient), jette à bas le masque, et crie bien haut le vrai but de la franc-maçonnerie, c'est-à-dire la négation absolue de l'existence d'un Dieu personnel, et ce qui est plus fort, la négation de la raison universelle. Lisez les propres expressions de l'apôtre de la science maçonnique : « Dieu n'est pas un être personnel. Ce n'est pas un être distinct. Dieu est l'ensemble des lois qui règlent, coordonnent et régissent toutes choses.

« Il n'y a qu'une seule substance, une seule essence, la *matière*. Là

(1) Un beau vol. in-8 de xxxvii-519 p. — Prix : 7 fr.; pour nos agrégés, 3 fr. 50 c.

est le vrai Dieu : c'est par les mélanges, les combinaisons variées et nombreuses, les mutations de cette substance unique, que les êtres naissent, vivent, meurent, pour renaître, revivre, mourir de nouveau et recommencer à parcourir le même cycle perpétuellement, éternellement.

« La matière est le seul être unique, permanent, éternel.

« Le rationalisme et le métaphysicisme n'expliquent rien. La raison universelle n'existe pas, la morale universelle n'existe pas, la nature bonne en elle-même n'existe pas, Dieu n'est pas prouvé, l'âme n'est point prouvée, l'immortalité de l'âme n'est point prouvée, la succession des vies futures n'est point prouvée : donc ces deux connaissances, la théologie et la métaphysique, dont l'objet est de démontrer la vérité de tous ces problèmes, sont fausses, erronées, mensongères.

« Que doit étudier l'homme ? »

1° Les mathématiques, 2° l'astronomie, 3° la physique, 4° la chimie, 5° la géologie, la minéralogie, la paléontologie, la botanique et la géologie, 6° la biologie.

L'auteur ajoute quelques lignes pour indiquer l'objet assez connu de chacune de ces sciences, et il promet que l'homme, lorsqu'il aura à son école « expérimenté toutes choses, découvert toutes lois, alors il sera comme un dieu. »

Mais comme l'auteur nous a appris que, pour lui, Dieu n'existe pas, sa belle promesse encourageante signifie qu'après avoir étudié toutes les sciences physiques et mathématiques, on arrivera à être comme quelque chose qui n'est rien du tout.

Cependant il y a encore une autre découverte : l'auteur nous apprend que « parmi les animaux se trouve l'homme, qui a une existence à part, qui vit en société, qui est soumis à une loi particulière, la solidarité. » Ainsi, consolons-nous, s'il faut renoncer à nous regarder comme des êtres intelligents, immortels, nous sommes plus heureux que Dieu, nous restons quelque chose encore : la science franc-maçonnique voit en nous... *un animal solidaire* ou *un solidaire animal*, comme vous voudrez.

Par respect pour nos lecteurs, nous passons sous silence les blasphèmes grossiers à l'excès contre Dieu, contre Jésus-Christ et sa très-sainte Mère. Les principes, avoués enfin bien crûment, suffisent pour prouver que les bases mêmes de l'ordre social sont attaquées.

Cette fois encore la sagesse de l'Église se trouve démontrée, et les anathèmes lancés de tout temps contre les sociétés secrètes des francs-

maçons, et les appels faits aux gouvernements sur les dangers des doctrines de ces dévots au grand architecte de l'univers, sont complétement justifiés.

Comprendra-t-on enfin qu'il est urgent de faire briller la vérité aux yeux des dupes qui ne voyaient, dans l'association maçonnique, que les plaisirs du repas de la Saint-Jean, les enfantillages des symboles et des décorations, et le prestige de la philanthropie? Tous ceux qui veulent persévérer à croire qu'il y a un Dieu et qu'ils sont des êtres raisonnables (c'est heureusement encore l'immense majorité) cesseront de se laisser conduire par de tels docteurs, dès qu'ils sauront le but final auquel tendent ces libres penseurs, malheureusement maîtres de la majorité des journaux, dans lesquels ils se gardent bien de parler avec le même cynisme.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE
DES
REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

SIXTE-QUINT, par M. le baron DE HUBNER, ancien ambassadeur d'Autriche à Paris et à Rome, d'après des correspondances diplomatiques inédites du Vatican, de Simancas, Paris, Venise et Florence. 3 vol. in-8. Paris. — Prix : 24 fr.

Ce travail n'est pas une histoire dans le sens ordinaire du mot; la vie de l'énergique réformateur de l'État romain, du pilote habile et ferme qui, dans les jours de tempête extraordinaire, sut conduire, sans la heurter aux écueils, la barque violemment battue de saint Pierre, n'est pas strictement renfermée dans le cadre d'une biographie, ni présentée sous la forme régulière d'un récit. On dirait plutôt une large enquête historique formée d'une suite de mémoires sur les principaux événements de ce règne à part entre ceux des souverains pontifes : l'élection, les mesures de police, les règlements et les institutions de finances, l'administration religieuse, l'édilité romaine, l'équilibre entre

l'Espagne et la France, tous étudiés à nouveau et aux sources mêmes par M. de Hübner et traités par lui sous ces titres parfois obscurs mais exacts : *le Conclave, les Bandits, les Monts, l'Aiguile, les Congrégations, la Ligue.*

Sur tous ces points, M. de Hübner se rencontre presque toujours dans ses jugements avec M. Ranke; mais ce que l'un s'était borné à affirmer, l'autre le démontre par un ample exposé des faits. Et ces faits, M. de Hübner les a recherchés avec un zèle rare et cette perspicacité particulière que donne la longue pratique de la diplomatie. Déjà Ranke avait traité comme elles le méritent les imputations calomnieuses touchant les intrigues qu'avait, dit-on, mises en jeu le cardinal Montalto (ainsi s'appelait Sixte-Quint avant d'être pape), pour parvenir au trône pontifical ; M. de Hübner, dans une relation très-développée du conclave dont il s'agit, prouve surabondamment et par le témoignage des agents que les cours de l'Europe entretenaient alors auprès du Saint-Siége, hommes d'une finesse et d'une pénétration reconnues et à qui rien n'échappait, que non-seulement des artifices aussi misérables ne furent pas employés, mais que c'est faire également injure au cardinal et aux hommes d'esprit dont il était entouré de croire que l'un ait pu les imaginer et les autres s'y laisser prendre. Le cardinal Montalto, d'abord, n'était rien moins que l'homme cauteleux et dissimulé que supposeraient les stratagèmes dont on a tant parlé. Disgracié par son prédécesseur, il vivait comme tel, dit M. de Hübner, « entretenait peu de relations avec ses collègues, dont il était plus estimé qu'aimé, et faisait, en somme, bonne contenance dans la mauvaise fortune. Mais incapable de s'imposer le silence, parleur abondant qu'il était autant que caustique, il se laissait aller à critiquer le pape, son gouvernement, ses favoris ; se vengeait en sarcasmes, ce qui était de la dernière imprudence (et les hommes d'esprit sont souvent imprudents) s'il visait réellement à la papauté, car il aurait dû prévoir que les *grégoriens* (les partisans du pape régnant), la plus nombreuse fraction du Sacré-Collége, lui donneraient infailliblement l'exclusion. » Des deux manières que l'on connaît de s'avancer dans le monde, la platitude obséquieuse de l'incapacité ou l'audace impérieuse du génie, aucune n'explique la fortune de fra Felice : il ne rampa ni n'écrasa. « Ce qui explique cette haute fortune, dit noblement M. de Hübner, c'est qu'il avait des convictions profondes, qu'il s'était, dès le début, lancé dans le courant religieux dont les flots montaient encore ; qu'il s'était enrôlé dans la grande armée victorieuse de l'Église; que ceux qui la dirigeaient de-

vaient recruter des forces, et qu'ils en trouvèrent beaucoup dans ce petit moine ; qu'ils le firent cardinal en attendant que ses rivaux le fissent pape. » Ce dernier point est à noter, et il ressort avec une éclatante évidence des détails parfaitement authentiques où entre le nouvel historien : non, quoi qu'ait prétendu la légende, ce n'est pas Sixte-Quint qui *s'est fait pape;* ce sont ceux qui avaient toujours tout fait pour empêcher qu'il le devînt jamais. Il put donc légitimement voir dans son avénement une intervention directe de Dieu et prendre cette reconnaissante devise : *O Dieu, tu es mon protecteur depuis le sein de ma mère !*

On sait jusqu'où allaient dans les États pontificaux, à l'avénement de Sixte-Quint, l'audace des bandits et l'inefficacité dans la répression. Une circonstance que nous n'avons vu mentionner nulle part ailleurs que chez M. de Hübner, ajoutait ici à la gravité des faits et leur donnait un caractère odieux : c'est non-seulement que les chefs des bandits appartenaient aux plus grandes familles et formaient une sorte d'association avec prime et assurance mutuelle, mais qu'ils étaient en relations, dans le Midi avec les Turcs, et au Nord avec les huguenots d'Allemagne et de France. Le faible et indolent prédécesseur de Sixte-Quint n'avait osé sévir contre ces scélérats de grand nom qui avaient des complices jusque dans sa cour. Par opposition au système de Grégoire XIII autant que par tempérament et par raison, Sixte-Quint procéda contre eux d'une manière toute différente et sans retard. Le jour même de son couronnement, quatre jeunes gens, tous de la même famille, surpris avec des armes prohibées, furent exécutés en place publique, sans que l'inflexible pontife, en considération de la circonstance qu'on fit valoir pour l'adoucir, consentît à leur accorder ni grâce ni sursis. Les promesses de ce début significatif furent si bien tenues qu'en moins d'un an les États pontificaux furent délivrés de bandes qui les infestaient depuis si longtemps, et que la plus complète sécurité régnait au sein des villes et sur les routes.

L'ordre matériel rétabli dans l'État, le pape s'occupa d'y faire régner la prospérité. Les moyens employés témoignaient chez le pontife d'une entente supérieure (pour son époque) des questions de finances, et firent de lui le souverain relativement le plus riche de la chrétienté.

Sixte-Quint toutefois se montra-t-il créateur sur ce point? Non, pas plus que sur d'autres, et notamment en ce qui concerne les institutions de gouvernement ecclésiastique encore aujourd'hui existantes sous le

nom de *Congrégations*, et dont il passe assez généralement pour être l'auteur.

Il nous reste à parler de la dernière partie du livre, la plus intéressante pour nous, puisqu'elle traite de la conduite de Sixte-Quint dans ses rapports avec la France, alors en proie, comme on sait, aux troubles de la *Ligue*, mais la plus rebelle, par la richesse des renseignements nouveaux et des aperçus remarquables dont elle abonde, à l'appréciation toute sommaire à laquelle nous sommes condamné. On a beaucoup écrit sur ce sujet dans les vingt-cinq dernières années : M. de Hübner nous montre qu'on ne l'avait pas épuisé. Non-seulement, en effet, il y a mis en lumière de nombreux documents inconnus jusqu'ici et de la plus haute importance, mais il a pénétré beaucoup plus avant qu'on ne l'avait fait avant lui dans le secret de la conduite de Sixte-Quint, et en a montré, au milieu des variations apparentes qu'elle présente, la réelle et chrétienne unité.

En face des événements si complexes et des révolutions si multiples qui se passaient alors en Europe et surtout en France, Sixte-Quint, dit M. de Hübner, poursuivit deux buts : la conservation de la religion gravement compromise et la conservation de la France à l'état de puissance de premier ordre. Les moyens qu'il prit pour arriver à ce double but ne furent pas toujours les mêmes et ont pu sembler extraordinaires; mais, en fait, ils tendirent toujours au même point. Dans le principe, le pape voulut sincèrement sauver à la fois la religion et la France; mais plus tard, quand il put croire avec toute l'Europe que la France allait passer à l'hérésie par l'avénement du roi de Navarre, il il se résigna à sacrifier la France pour sauver la religion. De là la bulle privatoire contre le Béarnais et le resserrement de l'alliance avec l'Espagne. Mais alors s'offrait un nouveau péril : la France démembrée et abaissée, c'était le triomphe de la prépondérance espagnole, la monarchie universelle et, conséquemment, l'oppression de l'Église, la perte de la religion ! Au milieu de ces perplexités et de ces angoisses, une étoile de salut apparaît. Tout en acceptant le roi de Navarre, la France se montre décidée à rester catholique, et le huguenot que la loi de l'hérédité appelle au trône ne semble pas très-éloigné d'embrasser la religion du peuple sur lequel il aspire à régner. Aussitôt le pape de se tourner vers cette aurore inespérée. On l'accuse alors, en Espagne, de défection, de trahison même. Sans doute, dit M. de Hübner, les succès de Henri, les suffrages de la France catholique de plus en plus acquis à ce prince exercent une grande influence sur la conduite de

Sixte-Quint. Mais que fait-il autre chose qu'imiter le tacticien qui dirige ses opérations d'après celles de son adversaire, mais qui poursuit toujours le même but, celui de battre l'ennemi. Et l'ennemi c'est le protestantisme et l'ambition de Philippe II. « La vérité est, ajoute le grave et sage historien, qu'avec des fluctuations, avec des défaillances momentanées, avec un long et héroïque courage, Sixte-Quint a lutté pour la même cause, celle qu'il n'a jamais désertée, vigoureusement, constamment, jusqu'à son dernier soupir. C'est l'arbre qui brave les éléments, qui gémit et ploie sous la furie de l'ouragan, agite ses branches, perd son feuillage, mais qui se redresse et résiste. »

On ne pouvait mieux terminer l'histoire de ce grand pontife que par cette élégante peinture, qui est en même temps son image et celle de l'Eglise, dont, pour nous servir encore d'une parole de M. de Hübner, Sixte-Quint « a bien mérité. »

(*D'après le Bulletin des publications populaires.*)

LES SOLIDAIRES, par Jean Grange. Une brochure in-32.
Prix : 30 cent.

Voici un petit pamphlet qui est véritablement un chef-d'œuvre.

M. Grange n'est inconnu d'aucun de ceux qui s'intéressent à l'évangélisation des classes ouvrières. Depuis quelques années déjà, il fait les beaux jours de l'*Ouvrier*, l'excellent journal populaire illustré. Il a publié deux volumes de récits et de polémique familière, du plus haut intérêt (*Journal d'un ouvrier. — Notes d'un commis-voyageur*). Sa brochure *la Prêtrophobie* avait naguère le plus légitime succès. Acclamé par les juges les plus compétents comme un maître dans l'art d'écrire pour le peuple, M. Grange vient de se surpasser lui-même dans la courte et intéressante brochure que nous annonçons. On ne peut guère espérer que la lecture de ces maîtresses pages ramènent au bien ceux qui ont déjà été saisis par l'horrible engrainage du solidarisme. Mais le nombre est grand des ouvriers honnêtes qui sont sollicités d'entrer dans cette milice du mal et qui hésitent encore. Faisons-leur lire le dialogue de M. Grange. Cela est vif, spirituel et éloquent. Cela montre combien de diverses nuances de l'athéisme et de la maçonnerie sont non-seulement coupables et odieuses, mais bêtes et ridicules. Ou je me trompe fort ou ces lignes vigoureuses conserveront bien des âmes à la religion et à la patrie. Aussi est-ce par centaines et par milliers

qu'il faudrait répandre les exemplaires de ce bon et beau livre. (*D'après l'Univers.*)

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES. 1 joli vol. format Charpentier très-compact. — Prix franco : 2 fr. 50.

M. le comte de Ségur, auteur d'une histoire populaire de saint François d'Assise écrite avec un charme et une délicatesse remarquées de tous, vient de publier une histoire de saint François de Sales qui met à la portée de tous les esprits et des bourses les plus modestes l'un des plus merveilleux types de la sainteté catholique.

Ce livre fera du bien à tout le monde, aux prêtres et aux laïques, aux hommes et aux enfants, aux âmes indifférentes et aux âmes ferventes.

BOUTADES, clergé et politique, par M. Elie Redon. Une brochure. —Prix : 60 centimes.

M. Elie Redon, sous une forme originale et neuve, traite dans cette brochure de toutes les questions brûlantes du jour, et qui s'imposent d'elles-mêmes à la discussion. Nous l'avouerons, bien des esprits éminents ont entrepris de venger le clergé des attaques quotidiennes des feuilles révolutionnaires : on n'avait pas encore présenté sous une forme attrayante et populaire des réponses si péremptoires, des arguments si décisifs et si neufs. M. Redon entreprend de prouver et prouve que le clergé manquerait à tous ses devoirs s'il ne fustigeait pas, comme ils le méritent, ces individus qui abusent de leur position sociale pour salir de leur boue les caractères les plus loyaux et les institutions les plus respectables. Pour donner une idée du style de l'auteur nous citerons sa conclusion.

« Prêtre, clergé, le fouet en main ! Il y a assez de mécréants à fustiger aujourd'hui ! Les coups ne risqueront pas de se perdre ! Qu'ils soient corrigés et qu'ils se convertissent à la vérité !

« Clergé, le fouet en main ! pour l'humiliation des insolents et des impertinents ! Il y a longtemps que nous montrons trop de mansuétude. L'impunité engendre l'arrogance !

« Clergé, à l'œuvre pour le triomphe du Christ et de la religion ! pour le salut des âmes !

« Vive l'Église !

« Clergé, à l'œuvre pour la résurrection de la fille aînée de l'Église !

« Vive la France !

« Clergé, en main les armes de la justice pour frapper à dextre et à senestre, et d'estoc et de taille!

« On vous croit mort, vivez! Haute la parole de la vérité! Haut le verbe, pour l'amour du Christ, de l'Église et des âmes! *Verbum!... pro Christo, Ecclesia et animabus!* »

Tous nos lecteurs voudront avoir chez eux cet ouvrage, que la modicité du prix met à la portée de toutes les bourses; ils y trouveront des réponses à tous les arguments de la presse impie contre l'attitude conservatrice du clergé, et, par ses boutades, l'auteur leur fera toujours passer un bon moment.

Plusieurs prélats français, parmi lesquels Son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, et NN. SS. de Poitiers et de Moulins, ont écrit à M. l'abbé Redon des lettres d'approbation et d'encouragement. (*D'après le Bulletin catholique de Marseille*).

PITCAIRN OU LES SUITES D'UNE RÉVOLTE. Histoire maritime, par Mme de GAULLE. 1 vol, in-8 de 160 p., avec une gravure. — Prix: 1 fr. 25.

Doué d'intelligence et encouragé par une mère assez ambitieuse, Alexandre Smith, fils d'un honnête mécanicien d'une petite ville d'Angleterre, espère trouver la fortune dans la carrière de la marine. Son père, simple et chrétien, ne parvient pas à le détourner de cette existence aventureuse.

Le navire *la Bonté,* qui emmène Alexandre vers Otaïti, a pour capitaine un homme capable et ferme, mais dur. Un des lieutenants fomente une révolte, dans laquelle entre le jeune Smith.

Une nuit, le capitaine est saisi, et abandonné dans une chaloupe, avec seize hommes de son équipage, qui avaient refusé de prendre part au complot.

Les rebelles se dirigent vers Otaïti, mais la division se met bientôt parmi eux. Quelques-uns, entre autres Alexandre Smith, quittent Otaïti avec des femmes du pays, et se retirent à Pitcairn, île déserte où ils s'établissent.

Là, nouvelles divisions, rixes, meurtres, à la suite desquels Smith reste seul avec quelques femmes et quelques enfants. Depuis longtemps les remords le tourmentaient. L'arrivée d'un missionnaire catholique, auquel, quoique protestant, il ouvre son cœur, achève de le convertir. La petite colonie reçoit le baptême, et Smith devient le patriarche de ce petit peuple modèle, et animé de l'esprit le plus chrétien.

Le fond de ce récit est véritable, et l'auteur n'y a ajouté que des

détails vraisemblables et des réflexions utiles et morales. C'est pour tous une bonne et intéressante lecture.

LES PRISONNIERS FRANÇAIS A KALK ET AU GREMBERG, PRÈS COLOGNE. Journal d'un aumônier des prisonniers français en Allemagne, par M. l'abbé A. DEBLAYE, professeur au Petit Séminaire de Pont-à-Mousson. 1 vol. in-8 de 116 p., avec une carte des environs de Cologne. 1871. — Prix : 1 fr. 25.

Dès le 16 août, une ambulance prussienne s'était établie au petit séminaire de Pont-à-Mousson, où quelques professeurs seulement étaient restés avec le supérieur. L'un de ces professeurs était M. l'abbé Deblaye.

Après la capitulation de Metz, lorsque le théâtre de la guerre fut transporté loin de la Lorraine, cet ecclésiastique dévoué avait eu toute facilité de s'accoutumer aux ambulances, en voyant passer dans son séminaire plus de dix-sept mille malades ou blessés. Il fut alors frappé des récits douloureux qui circulaient sur la position et l'abandon de nos prisonniers en Allemagne. Il résolut de parvenir jusqu'à ces pauvres Français. Ce ne fut pas sans peine qu'il réussit, et qu'il passa trois mois à les consoler et à les secourir, en qualité d'aumônier de l'ambulance de Kalk et du camp de Gremberg, près Cologne.

On trouvera dans son journal le tableau des souffrances de nos soldats, du mauvais vouloir opposé à nos aumôniers, et du bien qu'ils ont pu opérer chaque fois que la moindre liberté leur a été laissée. Tableau fait avec simplicité, sans aucune animosité, et d'une façon d'autant plus sympathique que M. l'abbé Deblaye ne cherche pas plus à se poser comme héros du récit que comme écrivain.

RENAISSANCE. CHANSONS DU PEUPLE, par Achille DU CLÉSIEUX. 1 vol. in-18 de 144 p. 1872. — Prix : 1 fr.

La tendance de toutes les pièces qui composent ce petit volume est excellente. M. Achille du Clésieux dit, dans une de ses chansons, *la Marseillaise de l'Ouvrier* :

> Ce qu'il faut aimer, vouloir,
> C'est Dieu, la France et la famille.

Ces deux vers indiquent parfaitement le but auquel tendent toutes les *Chansons du peuple.*

Les unes ont l'accent du plus pur patriotisme. Les autres célèbrent les joies de la famille, tantôt avec cœur, tantôt avec une gaieté fami-

lière; ou bien encore, elles font ressortir, d'une façon souvent amusante, les résultats des belles promesses prodiguées au peuple par ses faux amis. Et tout cela est dominé par le sentiment chrétien.

Il serait à désirer que ce recueil fût accepté par les classes auxquelles il est destiné, et remplaçât les chansons par trop *populacières* et non populaires qui courent nos rues.

(*Pour les trois articles ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

CE QU'IL NOUS FAUT. Lettre aux paysans par un de leurs frères. In-8 de 22 p. — Prix : 25 cent.

Les malheurs de la France et les dangers de l'avenir suscitent chaque jour de nouveaux écrivains, empressés de manifester les sentiments que leur fait éprouver une situation pareille, et les remèdes qu'ils estiment convenables. L'auteur de ce petit et très-bon écrit aborde franchement toutes les questions du moment, et, s'il ne les traite point à fond, il a sur chacune d'elles des idées justes et d'honnêtes vues, qui se recommandent d'elles-mêmes. C'est un travail à répandre dans les ateliers, dans les campagnes, partout où l'esprit du mal s'efforce de pervertir les saines notions et les principes fondamentaux de la société. Point de déclamation ni d'entraînement, mais un examen calme des choses, et d'excellentes raisons présentées sous une forme accessible à tous, et du reste ne manquant point de vie et de mouvement. La matière étant politique, nous n'en pouvons guère dire ici davantage. Voici simplement la marche et la division : Il nous faut un gouvernement, si nous ne voulons arriver rapidement à l'état de la Pologne. Ce gouvernement sera-t-il celui de la République? Non, et pourquoi. — Que nous faut-il donc? l'Orléanisme? Non. La Légitimité? Oui. — Chaque point est développé suffisamment pour faire adopter les conclusions. Le tout se termine par un tableau de l'état actuel de la maison de France. Le partie la plus développée est celle qui concerne le gouvernement napoléonien, dont l'histoire nous a paru fidèlement présentée.

PENSÉES CHRÉTIENNES SUR LES ÉVÉNEMENTS, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims; nouvelle édition. 1 vol. in-12 de VIII-136 p. — Prix : 1 franc.

L'ouvrage de Mgr Landriot renferme trois discours prononcés pendant la guerre. L'auteur ne se laisse pas abattre par les infortunes

inouïes qu'il a sous les yeux. Il s'élève au-dessus d'elles; il se réfugie en Dieu, et s'écrie avec Job : « Quand même le Sauveur m'écraserait, j'aurais confiance en lui. » Mais il ne se perd point dans ces hauteurs; il en descend pour sonder nos plaies, pour chercher la cause de nos défaites, pour supputer les chances que nous avons de guérir et de redevenir nous-mêmes. Il examine comment se forment et se décomposent les empires, comment se constituent et se désorganisent les sociétés. Il voit, en particulier, de quelle manière les nations chrétiennes se sont faites si grandes dans le passé, et par quels chemins elles se précipitent maintenant vers leur ruine. Et il tire de là deux leçons que nous ne saurions assez méditer, l'une sur la vanité et la fragilité des biens de ce monde, quand on les sépare de Dieu, leur principe et leur fin; l'autre sur l'infirmité de la sagesse humaine, quand on l'isole du grand foyer de lumière qui rayonne d'en haut. Mgr Landriot a développé cette magnifique thèse avec son érudition, son éloquence et sa délicatesse ordinaires.

ANNÉE DE MARIE, ou Exercices de piété en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu, contenant, pour tous les jours de l'année, un calendrier historial, des réflexions pratiques, aspirations, et, pour chaque mois, un entretien, d'après le manuscrit d'un moine bénédictin daté de l'année 1745, et mis au jour par M. l'abbé L.-H. Beaulieu. 4 vol. in-12 de xx, 336, 402, 500 et 562 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, eu égard au nombre et à la variété des sujets qu'il traite, est peut-être le plus complet que nous possédions sur la sainte Vierge, après la *Summa Aurea*. Nous y trouvons abrégé tout ce qu'on a écrit de plus remarquable sur la Mère de Dieu, depuis les temps apostoliques jusqu'à l'auteur.

Les deux premiers volumes rappellent le culte que l'Église lui a rendu jusqu'au xviie siècle, les figures sous lesquelles Dieu l'a annoncée au monde, les symboles de la nature qui parlent d'elle, ses priviléges ou prérogatives personnelles, ses vertus, ses droits et nos hommages. Les deux derniers traitent plus spécialement de sa compassion pour nos misères, de la sollicitude que lui inspire notre salut, de la manière dont nous devons l'honorer et des fruits de cette dévotion. Chaque volume aussi, suivant l'époque liturgique, reproduit quelques circonstances de sa vie. Le quatrième contient d'excellentes pages sur sa conception immaculée et sur son triomphe dans le ciel. Enfin, le *calendrier historial*, dont il est fait mention dans le titre,

mérite un éloge particulier. Ce sont de curieuses éphémérides où l'on trouve des renseignements très-importants sur les sanctuaires de la sainte Vierge et sur l'origine de ses fêtes. Il y a, dans toute cette publication, une science théologique profonde, une grande connaissance des saints Pères, une douce et charmante piété.

(*Pour les trois articles précédents, d'après la Bibliographie catholique.*)

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES SOUS LOUIS XVI, et les divisions administratives en 1789, par M. le vicomte DE LUÇAY. 1 vol. grand in-8.— Prix : 6 fr.

Le règne de Louis XVI fut inauguré par des essais de réforme qu'on ne connaît guère aujourd'hui, ou que l'on n'apprécie pas à leur juste valeur, sans doute parce qu'ils ont, pour la plupart, échoué en naissant : crime impardonnable chez nous. De ce nombre et au premier rang sont les assemblées provinciales, instituées en 1778, sous le ministère de Necker, mais presque aussitôt abandonnées devant l'opposition d'une coalition d'intérêts égoïstes. Les historiens en parlent peu, et pourtant il y avait là une idée heureuse et qui, suivie avec persévérance, pouvait nous éviter les bouleversements administratifs et peut être la Révolution où nous a conduits l'Assemblée constituante, qui aurait pu, de cette façon, être évitée elle-même. Ces assemblées, telles que les avait conçues Necker, d'après Turgot, le marquis de Mirabeau et Fénelon (car l'idée en remontait à son élève et à lui), avaient pour objet d'unifier et de régulariser l'administration vicieuse du pays, sans toucher à sa constitution. Elles eussent amené un remaniement tout intérieur, qui n'aurait affecté en rien notre antique organisation politique. C'est, dit M. de Luçay dans le savant ouvrage dont nous avons la seconde édition sous les yeux, l'un des points sur lesquels Necker insista le plus dans le projet qu'il présenta à Louis XVI : « On a pris, disait-il, toutes les précautions nécessaires pour que ces administrations sentent continuellement qu'elles ont besoin de se montrer dignes de la confiance de Sa Majesté, et qu'elles n'ont de force qu'à ce prix. Ce sont autant de commissaires députés, autorisés par le souverain à seconder en commun ses vues bienfaisantes, ou à remplir une partie des devoirs cumulés auparavant dans la seule personne d'un intendant. »

Les détails du nouveau régime sont curieux à lire ; on trouvait là, en matière de représentation, bien des choses que la Révolution ne nous a pas données du premier coup, et avec des garanties que nous ne

possédons, sur certains points, que d'hier. L'assemblée berrichonne se composait, en effet, de représentants de toutes les classes, et ceux du tiers y étaient en nombre double des autres. Elle était en quelque sorte permanente : car, dans l'intervalle de ses sessions, un bureau, ou une *commission*, comme on dirait aujourd'hui, veillait à l'exécution des résolutions qu'elle avait prises, et devait lui rendre compte de ses opérations. M. de Luçay a là-dessus des pages du plus grand intérêt historique, et qu'on peut recommander même à nos législateurs actuels.

La chute de Necker et la réaction qui s'ensuivit dans la marche du gouvernement, arrêtèrent le développement de cette idée des assemblées provinciales. La convocation des notables (1789) et la convocation des États généraux, qui en fut la suite, jetèrent la France dans une autre voie, et à une réforme modérée substituèrent une révolution radicale.

Le régime des assemblées provinciales loyalement pratiqué nous aurait épargné, ce semble, les interminables crises où nous ne cessons de retomber, et l'on ne peut nier l'influence que, tout passager et tout incomplet qu'ait été son établissement, ce régime a exercée sur l'organisation qui nous régit depuis 1790. Il est certain, en effet, que la Constituante et les législations qui l'ont suivie ont toutes plus ou moins emprunté au système des assemblées provinciales. La constitution de l'an VIII, qui sert encore aujourd'hui de base à nos institutions locales, en procède directement, selon M. de Luçay, et ne doit probablement qu'à cela d'avoir vécu plus longtemps que les autres. N'y aurait-il pas à y puiser plus largement encore et à s'en inspirer davantage? « Assurément, dit M. de Luçay, le système adopté en 1800, s'il s'est plus rapproché de la perfection que ses devanciers, a été loin de l'atteindre; nous n'en voulons pour preuve que les modifications successives et fécondes qu'il a reçues. »

Les législateurs actuels consulteront avec fruit cet ouvrage.

LES RAVAGEURS. *Récits de l'oncle Paul sur les insectes nuisibles à l'Agriculture,* par Henri FABRE, docteur ès sciences, professeur de sciences physiques et naturelles au lycée et aux écoles municipales d'Avignon. 1 vol. in-12 de 191 p. 1871. — Prix : 2 fr.

Sous une forme dialoguée, souvent enjouée, l'auteur place dans la bouche d'un amateur de jardinage, entouré de jeunes enfants, la description et l'histoire naturelle des principaux insectes qui vivent aux dépens des plantes usuelles.

De temps à autre, un incident adroitement amené, une anecdote agréablement racontée, viennent à propos soutenir l'intérêt et contribuent à rendre attrayante la lecture fort instructive de ce petit volume.

TRAITÉ SPÉCIAL SUR LES OSIERS, par Louis Gossin, cultivateur, professeur d'agriculture à l'Institut normal agricole de Beauvais. 1 vol. in-18 de 84 p., avec figures. 1866. — Prix : 1 fr. 25.

Certainement, le traité spécial de M. Gossin sera utile aux cultivateurs qui voudraient entreprendre en grand cette exploitation, et qui pourraient en retirer des avantages, soit en raison de la nature du terrain dont ils disposent, soit en raison de l'époque peu occupée, à la campagne, où les osiers réclament les bras des paysans.

Les matières traitées successivement par M. Gossin sont divisées comme il suit :

1° Culture des osiers; histoire, bibliographie, statistique, commerce.

2° Espèces de saules cultivées pour osiers. (Des figures aident à les distinguer, en présentant aux yeux la feuille de chaque espèce.)

3° Plantation, culture.

4° Exploitation et première préparation des produits.

5° Oseraies en situation exceptionnelle.

6° Accidents, insectes, maladies à redouter pour les osiers.

(*Pour les trois articles ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

VOIX PROPHÉTIQUES, par M. l'abbé Curicque. 4e édition. 2 vol. de 470-550 p. — Prix : 5 fr.

LETTRES SUR LES PROPHÉTIES, par M. l'abbé Chabauty, 2e édition. 1 vol. 240 p. — Prix: 2 fr.

M. l'abbé Curicque est arrivé à la quatrième édition de son ouvrage ; elle est ornée de trois lettres épiscopales, qui en somme sont laudatives : ce sont des lettres de nos Seigneurs les évêques de Strasbourg, de Poitiers et de Solie, en Grèce. M. Curicque a continué son travail de collectionneur, et il l'a fait avec la méthode, le discernement et l'esprit de soumission à l'Église dont il a donné des preuves dans les éditions précédentes. Mais il s'en est tenu à ses fonctions de rapporteur.

M. l'abbé Chabauty a voulu aller plus loin. Il a entrepris sur l'ensemble des prophéties modernes un travail qui demanderait pour sa perfection un autre et dernier prophète; il a fait la concordance des prophéties et il a posé la chronologie des événements prophétisés. Si sa tâche est beaucoup plus ardue que celle de M. Curicque, la manière

dont il l'a remplie laisse aussi beaucoup plus à désirer. D'abord, il a eu le tort de mêler à sa thèse principale une réfutation de Nostradamus et de son commentateur, M. l'abbé Torné. Il a eu le tort, majeur à nos yeux, de turlupiner jusqu'au calembour M. Torné, qui le mérite bien sans doute, mais dont la culpabilité n'excuse pas le vengeur du bon sens de se livrer à des facéties dans un livre qui conclut, pour le plus bref délai, à des catastrophes inouïes, dont la ruine complète de Paris n'est qu'un épisode.

Puisque nous en sommes au chapitre des reproches, disons tout de suite que parmi les prophéties visées par M. Chabauty, et dont la majeure partie est vraiment vénérable, il a eu la distraction d'en *retenir* quelques-unes qui ne soutiennent pas la discussion, par exemple, celles qui ont paru à la fin de 1830.

M. Chabauty a d'ailleurs tracé de main de maître en théologie quelle est l'utilité et l'autorité des prophéties modernes. Il a donné pour le choix de ces prophéties des règles excellentes, quoiqu'il n'ait pas donné toujours l'exemple de les suivre, et enfin il a fait un choix parmi les prophéties, dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître des pièces de la plus grande valeur. Il a donné de la prophétie d'Orval, en particulier, un commentaire qui frappe d'évidence le plus souvent, quoiqu'il ne discute que les événements postérieurs à 1839, date du premier texte imprimé, tandis qu'il aurait pu s'appuyer sur le texte de M. Curicque, qui remonte à 1820 et plus haut, texte dont l'authenticité a été mise hors de doute par ce dernier, dans une dissertation qui réunit le mérite de la science à celui de la bonne foi.

Ce que M. Chabauty prend à son tour dans cette prophétie, ainsi que les explications qu'il en donne, est vraiment digne d'attention. Mais ce n'est pas tout, il s'en faut. Sur quarante et une prophéties qu'il accepte et dont nous oserions au plus retrancher une demi-douzaine, il y en a du plus haut intérêt et dont l'authenticité est suffisamment établie. Qui ne vénérerait des noms comme ceux de saint Remi et de saint François de Paule? Qui voudrait rejeter ceux du V. Haulzhauser, de la Vén. Anne Maria Tadgi, de la V. Élisabeth Conori Mora, du V. curé d'Ars, du V. Bernard Clauti? Qui oserait mépriser ceux de Marie Lataste, d'Anne Catherine Emmerick, de la mère du Bourg, de la sœur Rose Colombe, de l'abbé Souffrant, du P. Necktou, de la Trappistine, de la sœur Nativité, de la sœur Marianne? Ce serait une témérité grande, que, pour notre compte, nous ne voudrions pas encourir.

(*D'après l'Univers.*)

LA REINE DE MAI, par M. ECREVISSE; traduit du néerlandais par M. Emile V. 1 vol. in-12 de 216 p. — Prix : 1 fr.

La scène se passe dans une province des Pays-Bas, sur les confins de l'Allemagne, au poétique village de Geleen, dont les coutumes curieuses et peu connues rappellent l'âge d'or et méritaient bien d'être décrites. Le récit nous reporte au temps des guerres de notre premier empire, dont cette paisible contrée ressentit si cruellement le contrecoup. Une intrépide jeune fille sacrifiant, pour sauver son frère, non-seulement son repos, mais jusqu'à sa réputation, est l'héroïne de cette histoire. A côté de ce sacrifice fraternel, un autre sentiment vient encore occuper une grande place. Il se traduit chez deux rivaux d'une manière bien différente : chez l'un, par une aveugle jalousie qui cause de grands malheurs; chez l'autre, par un respectueux et énergique dévouement tout à fait désintéressé, et qu'on pourrait appeler chevaleresque, car la noblesse des sentiments peut se rencontrer dans toutes les classes, et paraît, aussi bien que la solidité des principes, traditionnelle à Geleen. Si tous les romans ressemblaient à celui-ci, les esprits les plus prévenus contre eux non-seulement ne les condamneraient pas, mais s'empresseraient de les mettre dans toutes les mains.

(*D'après la Bibliog. Cath.*)

DE L'ÉDUCATION chrétienne des enfants, par M. l'abbé Justin VERNOLLES, chanoine honoraire de Tulle, curé de Beaulieu, ancien supérieur de Servières, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation. 1 vol. in-12 de VIII-456 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur a bien compris toute l'étendue et l'importance de ce grand acte : l'éducation; c'est, dit-il, la culture et le développement, pour arriver à toute la perfection possible.

Ainsi l'éducation de l'homme en général sera la culture et le développement de l'homme tout entier, et, comme il y a dans l'homme le corps, l'esprit et le cœur, une éducation complète embrassera l'homme dans les principales parties qui le composent et sera par conséquent le perfectionnement physique, intellectuel et moral de l'homme.

Ailleurs M. l'abbé Verniolles exprime d'une manière encore plus nette et plus saisissante la même pensée, en analysant une expression dont rarement on apprécie toute la portée.

« — Je veux faire élever mon enfant, nous dit tranquillement un père ou une mère. — C'est fort bien, et votre dessein vous honore. Mais avez-vous bien compris la force et la portée de cette grande parole : *Élever un enfant?* Savez-vous la sublime action qu'elle exprime? Save

vous la sainte et difficile mission que vous donnez à celui qui en est chargé? Élever, — le mot le dit assez, — c'est prendre quelque chose qui est en bas pour le faire monter plus haut. Élever un enfant, c'est le tirer de cet abîme de faiblesse et de misère où il est plongé; c'est saisir sa jeune âme, qui est comme enveloppée de défauts et de vices, et lui donner la perfection et la vertu dont elle est susceptible. C'est faire monter cette âme du sein des ténèbres, de l'ignorance et de l'inertie, jusqu'à la lumière, à la force, à la science de la vie. « L'éducation bien comprise est un sacerdoce et un apostolat. Cet ouvrage s'adresse aux prêtres, au père de famille et à la mère chrétienne. Comme le dit fort bien M. l'abbé Verniolles, pour qu'un enfant soit élevé chrétiennement, il faut le concours des parents; et souvent, par ignorance ou prévention, par insouciance ou légèreté, le père et la mère sont très-insuffisants pour cette tâche. C'est donc par l'intermédiaire du pasteur et du prêtre qu'il faut pénétrer dans le foyer et arriver jusqu'au cœur du père et de la mère. Si leurs devoirs sont mieux connus, et surtout mieux remplis, quelques jeunes âmes qui auraient péri échapperont à l'abîme.

Nous ne saurions mieux faire apprécier l'étendue et la sagesse du plan du respectable auteur qu'en donnant le sommaire des XIV chapitres de son ouvrage : — I. Grandeur et dignité de l'enfant. — II. Devoirs des parents en général. — III. Instruction religieuse des enfants. — IV. Devoir de vigilance sur les enfants. — V. Correction des enfants. — VI. Du bon exemple des parents. — VII. Du choix des maîtres. — VIII. Du rôle du prêtre dans l'éducation chrétienne. — IX. De la piété dans l'éducation. — X. Éducation religieuse et devoirs envers Dieu. — XI. Devoirs envers nos semblables. — XII. Des vices capitaux chez les enfants. — XIII. Principales vertus à cultiver chez les enfants. — XIV. Des sacrements comme moyens d'éducation.

DU DEVOIR dans les épreuves de l'Eglise, par Mgr Justin Fèvre, protonotaire apostolique. 1 vol. in-18 de 126 p. — Prix: 50 cent.

Le petit ouvrage de Mgr Fèvre fait partie d'une collection entreprise par l'auteur sous ce titre général, *Petits Traités pour le temps*. On y parlera du devoir dans les épreuves de la France, de la vocation de la France, des journaux impies, du concile du Vatican, des enseignements de la guerre, du protestantisme dans ses menaces présentes, etc. Cette entreprise est bonne et mérite d'être signalée aux personnes qui se font un devoir de travailler à la défense de l'Église et de la société, également menacées par le flot d'impiété et d'immoralité déchaîné sur notre malheureuse époque. Plusieurs de ces volumes ont même déjà

paru. Nous devons avertir toutefois que, si l'on en juge par celui-ci, la rédaction n'a point en vue la classe qu'il importerait surtout d'éclairer, celle où l'instruction sérieuse fait défaut. Pour lire *le Devoir*, le comprendre et en tirer profit, l'esprit doit être doué de quelque culture, et l'intelligence exercée et même nourrie, du moins dans une certaine mesure qui excède celle du commun des lecteurs populaires.

Voici le plan du traité : l'Église y est considérée d'abord comme œuvre de Dieu, dans l'histoire sainte, dans sa constitution propre, dans tout ce qu'elle a fait depuis Jésus-Christ. Dans ses diverses expansions et dans tous ses développements elle est, de plus, et par cela même qu'elle vient de Dieu, l'universelle bienfaitrice des hommes, sans laquelle les sociétés ne peuvent plus subsister. Ce dernier point est celui qui répond le plus directement aux préoccupations de l'heure présente, et c'est par ce côté précisément que le livre de Mgr Fèvre se recommande à notre attention. Tout ce que le siècle entreprend contre l'Église, il l'entreprend contre l'humanité, il se frappe lui-même au cœur. Le jour où il le comprendra, nous serons sauvés. Et la démonstration, les événements seuls se chargent de l'imposer aux esprits les plus vides, aux intelligences les plus distraites. Mais l'Église forme une grande unité; elle est un corps, et ce corps a une tête, et cette tête, le souverain Pontife, est devenue le but particulier des attaques de l'ennemi, trop habile pour viser ailleurs en ce temps de centralisation : nous devons donc, catholiques, enfants de cette Église divine, par respect, par devoir et par amour, mais aussi par le sentiment du péril et par la plus élémentaire prudence, nous grouper, nous masser autour de notre chef, et ne souffrir jamais que les blessures l'atteignent.

L'auteur nous indique ces grandes lignes, qui sont la part spéculative; il y ajoute les moyens, et par là le côté pratique, non moins essentiel, trouve satisfaction; en sorte qu'on apprend ici à mieux connaître l'Église, à l'aimer davantage, à se dévouer à elle. Beaucoup de ces considérations seraient utilement développées en chaire, à la campagne aussi bien que dans les villes.

Sept excellentes prières toutes de circonstance, c'est-à-dire pour les temps d'affliction, de persécution, de malheurs publics ou d'affaiblissement de la foi, terminent le volume.

« Dans l'état présent, ce qui nous épouvante ce ne sont pas nos maux : Dieu fait les nations guérissables (1); ce sont nos médecins, ce

(1) Le savant auteur s'est laissé entraîner à répéter ici une de ces applications fausses de l'Écriture qui s'appuient sur un mot à mot trop servile de la Vulgate. D'après le contexte, le sens du texte grec, comme le dit S. Jérôme, est : « Toutes les créatures étaient

revenir aux principes de leur égarement; seulement, ils se promettent de mieux faire. Mais, grâce au problème de la chimie antisociale, le mieux qu'ils espèrent est toujours un pire, et, pendant qu'ils chauffent les fourneaux et qu'ils s'inclinent avec joie sur les cornues fumantes, il se trouve par hasard dans un coin de boutique gros comme un pois de matière fulminante, et il y a explosion, et la boutique vole en l'air, avec les fourneaux, les cornues et les alchimistes (p. 21). »

L'image est saisissante : nous prions nos lecteurs d'y réfléchir.

(D'après la Bibliographie catholique.)

MÉMOIRES DU R. P. DE BENGY, aumônier de la huitième ambulance. 1 vol. in-12, 178 pages. — Prix : 2 fr. 50 c.

On a réuni dans ce volume les lettres écrites par le R. P. de Bengy à son ami le comte Aymard de Foucauld, et une lettre au comte de Flavigny, sorte de rapport sur les travaux de la huitième ambulance. On y suit le P. de Bengy sur les champs de bataille, dont les désastres ont amené la capitulation de Sedan, et au siége de Paris, pendant lequel son ambulance était établie dans la maison des Dominicains, à Arcueil. Ces lettres, écrites avec simplicité, révèlent des traits d'une foi touchante, de courage héroïque d'un côté, de dévouement de l'autre. La fin du P. de Bengy, fusillé le 26 mai dernier, ajoute un sentiment de compassion à l'intérêt qu'inspire la lecture de ces pages.

sont leurs consultations, et encore plus les drogues de leur pharmacie. Depuis quatre-vingts ans qu'ils s'égarent, ils ne savent jamais que

saines dans leur origine. » Le mot *nationes*, dans la Vulgate, est mis pour *generationes*, et *sanabiles* pour *sanas*. Il y aurait une brochure à faire sur ces sens erronés qui s'imposent même à de bons auteurs. A. E.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

ARMÉE (l') DU RHIN, depuis le 12 août jusqu'au 29 octobre 1870, par le maréchal Bazaine. Un vol. in-8° avec 11 cartes et plans. Prix : 8 fr.

DE LA PROCÉDURE CIVILE et des actions chez les Romains par L. de Keller, professeur à l'Université de Berlin. Traduit de l'allemand par M. Capmas, professeur à la faculté de droit de Dijon. 1 vol in-8°. Prix : 9 fr.

DÉPOSITIONS DES TÉMOINS de l'enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars, classées dans un nouvel ordre par Henri Ameline, l'un des secrétaires de la commission. Tom. 1er, un vol. grand in-18 jésus de 400 p. Prix : 3 fr.

DIALOGUES CHINOIS-latins, traduits mot à mot avec la prononciation accentuée par le R. P. Perny; in-8° broché. Prix : 8 fr.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ARABE (idiome parlé en Algérie), contenant : 1° tous les mots usités pour parler en Algérie, sans mélange de mots inusités; 2° la prononciation indiquée en caractères français d'après le mode adopté par la commission scientifique de l'Algérie; 3° leur pluriel; 4° leur genre; par Ad. Paulmier, ancien conseiller à la cour d'appel d'Alger. Ouvrage composé à Alger et vérifié par plusieurs savants indigènes. 4e tirage in-12 à 2 colonnes de XX-912 p. Prix : 7 fr. 50.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ du mobilier français, de l'époque carlovingienne à la renaissance, illustré de 419 gravures sur bois, sur acier et sur chromo-lithographie, par M. Viollet-le-Duc architecte. Mise en vente du 3e volume. Prix : 50 fr. Il faut souscrire à l'ouvrage complet qui se composera de 6 volumes.

ENGRAIS des jardins et des champs par V. F. Lebœuf. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 25.

ÉPILOGUE de l'art chrétien, par A.F. Rio. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose, d'après les textes cunéiformes et les documents de l'art asiatique, par François Lenormant. In-8° de 576 pages. Prix : 25 francs. Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 200 exemplaires.

Essai sur les attributions des conseils généraux (loi du 10 mai 1871), par Pierre Chabrol. 1. vol. in-8°. Prix : 2 fr.

Ethnologie gauloise, ou mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes, par Roget de Belloguet ; introduction, première partie, glossaire gaulois avec deux tableaux généraux de la langue gauloise. Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Un beau vol. de xxi-450 p. avec figures d'inscription. Prix : 9 fr. Tom. II. Preuves physiologiques, types gaulois et celto-bretons. In-8° broché, figures. Prix : 17 fr. Tom. III. Preuves intellectuelles, le génie gaulois, caractère national, mœurs, institutions, druidisme, industrie. In-8° broché. Prix : 9 fr.

Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé : prince de Condé, duc de Bourbon, duc d'Enghien, d'après les correspondances originales et inédites de ces princes, par M. Crétineau-Joly. 2 magnifiques volumes in-8° avec autographes. Prix : 15 fr.

L'Administration des États de Bretagne de 1493, à 1790, manuscrits inédits de la commission intermédiaire du bureau diocésain de Nantes et du dictionnaire d'administration de la province de Bretagne, avec une lettre de M. le Cte de Carné, membre de l'Académie française, par (N.-L.) Caron, ancien directeur des subsistances militaires. 1 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

La chanson de Roland, texte critique accompagné d'une traduction nouvelle et précédé d'une introduction historique, par Léon Gautier, professeur à l'école des Chartes ; avec douze magnifiques eaux-fortes par Chifflart et V. Foulquier, et un fac-simile. 1 splendide vol. grand in-8° jésus. Prix, broché : 40 fr. Belle demi-reliure dos en chagrin doré, plats en papier, tranche dorée, 46 fr. Tirage sur papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. P. broché : 80 fr.

Le droit public romain depuis l'origine de Rome jusqu'à Constantin le Grand, ou les antiquités romaines envisagées au point de vue des institutions politiques, par P. Willems, professeur à l'université de Louvain. Seconde édition, 1872. 1 vol. in-8°. Prix : 8 fr.

Les asperges, les fraises, les figues, les framboises et les groseilles, par V. F. Lebœuf. 5e édition ; un vol. in-18. P. 1 fr. 50

Les tombes royales de Saint-Denis, par Georges d'Heylli. Nomenclature et histoire des tombeaux. Extraction des cercueils royaux en 1793. Ce qu'ils contenaient. — Les Prussiens dans la basilique en 1871. Pillages et dévastations, etc. Un vol. in-18 jésus de 280 p., imprimé par Jouaust en caractères elzéviriens, avec lettres ornées, fleurons, etc., une lithographie de la cathédrale, plan intérieur, armes de l'abbaye et couverture avec dessins allégoriques. Prix : 3 fr., tirage à 500 exemplaires.

Les Princes d'Orléans, par Ch. Yriarte, préface par Edouard Hervé. Un vol. petit in-8°, avec 18 portraits. Prix : 5 fr. (Edition de luxe grand in-8° papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés, 50 fr. Quatre exemplaires sur chine, 100 fr. Trois exemplaires sur peau de vélin, 1000 fr. chacun.

Nouveau Dictionnaire complet des communes de la France, de l'Algérie et des autres colonies françaises. Précédé d'une notice sur la France et de tableaux synoptiques par M. Gindre de Mancy. 4e édition, revue, corrigée et contenant la liste des communes annexées à l'Allemagne. 1 fort vol. grand in-8° d'environ 1000 pages à deux colonnes, avec une carte générale des chemins de fer français, par Charle. Prix : 12 fr.

Nouvelles Etudes sur les quinquinas, accompagnées de fac-simile des dessins de la Quinologie de Mutis, avec remarques sur la culture des quinquinas, par F. Triano, membre de la Société botanique de France. 1 vol. in-folio avec 33 planches. Prix : 70 fr.

Panégyrique de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé, prononcé à Tours le 9 avril 1872, par Mgr Freppel. Brochure in-8°. Prix : 1 fr.

Pekin, Yeddo, San-Francisco. Troisième volume du Voyage autour du monde, par le Cte Ludovic de Beauvoir. Un beau vol. in-18, enrichi de 15 gravures photographiées et de 4 cartes spéciales imprimées en couleur. Prix : 4 fr.

Travaux d'investissement exécutés par les armées allemandes autour de Paris, relevés par un ancien élève d'une école spéciale, avec carte d'ensemble et plans. Première partie. 1 vol. in-8° raisin de 100 p. et un atlas de 14 planches. Prix : 5 fr. Cette première partie contient le tracé de tous les travaux prussiens sur les bords de la Marne, de Gournay à Ormesson ; la seconde partie, qui est sous presse, comprendra les travaux d'Ormesson à Villeneuve Saint-Georges. L'ouvrage complet formera huit parties, qui paraîtront successivement tous les quinze jours.

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS RESPECTABLES AGRÉGÉS.

Nous sommes heureux de voir nos relations avec vous, respectables agrégés, devenir de jour en jour plus fréquentes et plus intimes. Il ne convient point de parler ici de tous les témoignages de sympathie et de bienveillance que nous avons reçus dans le mois qui vient de s'écouler, soit par des entretiens, soit par des lettres qui sont pour nous un précieux et puissant encouragement. Qu'on nous permette seulement d'exprimer ici, en deux mots, notre profonde reconnaissance, et nous passerons immédiatement à la correspondance relative à des œuvres du plus haut intérêt.

Le projet de la fondation immédiate d'une université catholique professant, sinon de vive voix, du moins par écrit, a rencontré de nombreuses sympathies, et nous avons communiqué ces témoignages encourageants à l'auteur du projet.

De son côté, M. *** nous apprend que le comité de rédaction s'assure la collaboration d'hommes aussi remarquables par leur savoir et leur talent que par la netteté de leurs principes franchement catholiques.

Ce comité se tient absolument en dehors de la partie financière : comme il ne s'agit ici que d'une œuvre et nullement d'une spéculation, nous donnerons, par correspondance privée, les explications nécessaires à ceux de nos honorables agrégés qui voudraient aussi s'associer à cette importante fondation.

L'auteur du projet nous dit qu'il accueille avec empressement la pensée (que l'un de vous lui a suggérée) de se mettre en relations avec les autres œuvres analogues, et spécialement avec l'œuvre de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne.

Le projet d'accorder la faculté de s'abonner séparément à une ou plusieurs parties du cours était déjà admis en principe;

ce qui n'empêche pas de remercier celui de nos correspondants qui a bien voulu suggérer cette pensée utile. C'est du reste ce qui avait été pratiqué pour le *Journal des cours publics,* dont la première livraison parut en décembre 1820. Chaque cours ayant sa pagination séparée, on peut former, au bout de l'année, autant de volumes qu'il y a de matières diverses correspondantes aux chaires les plus importantes de chaque faculté.

L'exemple entraîne, à ce qu'il paraît, et, de plus, il nous semble qu'il inspire bien. Le plan d'une université catholique a suggéré à l'un de nos agrégés un autre plan d'une exécution qui nous semble plus facile et également d'une haute importance. Nous ne pouvons en donner aujourd'hui que la pensée sommaire : c'est l'établissement d'une *École pratique de l'art chrétien*, laquelle trouverait dans ses produits immédiats les ressources nécessaires pour couvrir ses frais.

Nous communiquerons l'exposé complet à nos lecteurs dans la prochaine livraison.

Nous avons promis à nos lecteurs de leur communiquer la lettre si remarquable qu'un éloquent évêque, Mgr de Poitiers, vient d'adresser, à son tour, à M. le chanoine Labis, au sujet de l'ouvrage si bien apprécié par nos judicieux lecteurs qui se sont empressés de se le procurer.

Notre second envoi est épuisé; mais nous en recevrons prochainement un troisième, qui nous permettra de répondre aux désirs de ceux qui n'ont pu encore recevoir ce livre si important. Voici en quels termes en parle le savant évêque de Poitiers :

Poitiers, le 14 mars 1872.

Monsieur le Chanoine,

Je suis heureux de joindre mon humble suffrage aux précieuses approbations qui honorent déjà votre beau livre sur *le Libéralisme, la Franc-Maçonnerie et l'Église apostolique.* Dans la mesure où mes travaux m'ont permis de lire cet ouvrage, il m'a semblé de nature à éclairer beaucoup d'esprits sur les questions les plus actuelles, les plus importantes, hélas ! souvent les plus mal comprises.

Un même mal travaille la société européenne. Plus ou moins appliqués, les mêmes principes anti-chrétiens, et partant révolutionnaires, servent de base aux constitutions, de règle aux gouvernements et d'évangile social aux peuples. Encouragées par un succès qui date de loin et auquel contribuent, souvent plus que d'autres, ceux-là même qui le devraient empêcher et que la logique désigne pour en être les pre-

mières victimes, les sociétés secrètes exercent partout leur influence, ou plutôt leur empire. Où nous en sommes venus, elles ne prennent presque plus la peine de se cacher, mais se posent hardiment comme l'expression vivante et seule vraie de l'humanité; prétendant représenter tous ses droits, droits innés et absolus que l'homme possède sans les avoir reçus et dont il ne doit compte à personne, ces sociétés perverses s'arrogent naturellement tous ses pouvoirs.

Il en résulte qu'elles ne sont plus que la Cité du mal organisée et conjurée pour renverser l'indestructible Cité du bien, c'est-à-dire l'Église catholique. Vous avez bien montré, Monsieur, quel amas de ténèbres font ces sectes impies et les doctrines qu'elles prêchent. Vous avez fait voir en même temps les titres de la sainte Église à la foi, à la vénération reconnaissante et à l'amour docile de tous. Vous l'avez heureusement vengée de tant de calomnies dont on la charge sciemment en spéculant sur l'ignorance. Quiconque lira vos pages comprendra jusqu'à l'évidence qu'il en est de l'Église comme de celui qui l'a fondée : qu'on les hait tous deux sans sujet ; qu'on leur rend la haine pour l'amour et le mal pour le bien ; et toute âme droite en conclura que si leur condition est pareille ici-bas, c'est que leur cause est identique, et qu'en définitive ils sont un comme sont un le Père qui est aux cieux et le Fils qu'il a daigné envoyer sur la terre.

Là est le secret de notre triomphe ; de là découlent et le courage qui nous fait combattre et la patience qui nous fait attendre, et cette paix que le monde ne peut ni ébranler ni même comprendre.

Recevez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mon bien entier dévouement.

†. L. E. *Év. de Poitiers.*

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

LE DIEU D'AUTREFOIS, par Conrad de Bolanden, traduit de l'allemand avec autorisation. 2e édition. 1872. Une brochure de 48 p. — Prix: 40 cent.; pour les agrégés, 25 cent.

La forme dramatique adoptée par l'auteur, le charme de la narration, la grandeur des tableaux, l'élévation de la pensée, tout entraîne et charme le lecteur.

Un jeune page, le comte de Rhétel, prédit à Napoléon Ier, persécuteur du pape, qu'il verra sa puissance brisée à cause de cet attentat. Dans cette première partie il y a des scènes admirables, où l'on voit l'orgueil du conquérant confondu par l'inflexibilité de l'humble vieillard, protégé par la majesté de la vertu et du droit.

En 1864, le même comte de Rhétel, dans une entrevue à Paris avec Napoléon III, prédit au neveu qu'il se brisera comme son oncle en

s'attaquant à l'Église. Ce long entretien avec Napoléon III n'a aucun succès; mais, en 1870, c'est dans le château même du comte de Rhétel que l'empereur des Français, après la honte inouïe de Sedan, remet son épée au Prussien victorieux : il y a là une scène solennelle et lamentable.

Le comte de Rhétel vient habiter une maison de campagne, non loin de Paris, et il voit en frémissant les traces du triomphe des Prussiens. En apprenant qu'à l'occasion des menées des nouveaux hérétiques, qui se parent du titre menteur de *vieux* catholiques, le gouvernement en Allemagne commence à attaquer l'Église, l'espoir rentre dans le cœur du vieux gentilhomme français. Dans un dialogue avec des officiers prussiens, il acquiert la conviction que le gouvernement allemand rêve une Église nationale, et il prédit, pour la quatrième fois, la chute du pouvoir qui a la témérité de vouloir anéantir la papauté. « Les insensés ! s'écrie-t-il, pensent-ils peut-être que Dieu fera une exception pour l'empire d'Allemagne ? Cette entreprise dans laquelle ont échoué depuis dix-huit siècles les plus puissants monarques, l'anéantissement de l'Église de Dieu et de son Vicaire sur la terre, croient-ils la mener à bonne fin ? le Dieu d'autrefois vit encore ! Attaque donc, fier empire d'Allemagne, attaque ! livre l'assaut au roc de Saint-Pierre, opprime l'Église, et la sentence est prononcée ! »

Nous espérons que nos respectables agrégés répandront par centaines, autour d'eux, cette excellente brochure.

VIES DES SAINTS pour tous les jours de l'année, selon le Bréviaire romain, suivies de prières et pratiques à la fin de chaque vie et d'instructions sur les fêtes mobiles. Nouvelle édition revue, corrigée, augmentée et continuée jusqu'à ce jour, renfermant la vie des vingt-sept martyrs du Japon, celles de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, du bienheureux Joseph Labre, de Marie-Clotilde de France, du bienheureux Jean Berchmans, ainsi que des martyrs de Gorcum. A. M. D. G. 1 vol. in-12 de VII-676 p. — Prix : 3 fr.; pour les agrégés, 1 fr. 75.

La vie des saints, dit fort bien l'auteur, est l'Évangile pratiqué, selon l'expression heureuse de saint François de Sales. Ce mot suffit pour montrer l'autorité du livre que nous recommandons à nos agrégés. Il suffira de lire attentivement chacune des admirables vies qu'il contient, non-seulement pour admirer, mais surtout pour connaître et pratiquer les devoirs et les vertus que commande le christianisme. Cette lecture a, dans tous les temps et dans toutes les âmes, produit d'étonnantes

transformations : parmi les saints eux-mêmes, les uns lui furent redevables de leur retour à la vertu, les autres de leurs progrès dans la perfection, d'autres de lumières et de grâces soudaines qui ont marqué les différentes phases de l'œuvre laborieuse de leur sanctification; presque tous, en un mot, y ont puisé des ressources précieuses pour perfectionner ce que la grâce avait commencé en eux.

Aussi avons-nous la confiance que les lecteurs chrétiens, qui ouvriront ces *Vies des Saints* dans l'espoir d'y trouver des modèles formés à l'école de Jésus-Christ, éprouveront à leur tour la salutaire influence que les saints ressentirent eux-mêmes en se nourrissant des vertus de ceux qui les avaient précédés dans la carrière. Le titre nous dispense de dire longuement le but que l'on s'est proposé... Combien de personnes, même adonnées aux exercices de la piété, n'auraient pas le temps de faire tous les jours une lecture spirituelle un peu longue! Combien d'autres la trouveraient peut-être fastidieuse! La jeunesse des colléges et des institutions où l'on a conservé la louable habitude de lire chaque jour la vie du saint que l'Église honore en ce même jour, peut-elle consacrer des heures entières à ce pieux exercice, ou plutôt peut-elle y consacrer autre chose que quelques courts instants? Ces considérations, et d'autres que nous omettons, ont imposé la brièveté, sans nuire toutefois à l'instruction et à l'édification que l'on demande, avant tout, à un ouvrage de la nature de celui dont nous parlons. Ajoutons quelques mots sur le choix que l'on a fait parmi tous les saints que le martyrologe mentionne chaque jour de l'année.

Nous vivons à une époque où la liturgie romaine remplace dans toutes les églises particulières les autres liturgies, et c'est là, il faut le dire, un spectacle digne de toute notre admiration, que de voir, au milieu de tous les éléments de dissolution qui bouleversent notre vieille Europe, l'Église catholique resserrer de plus en plus les liens de sa merveilleuse unité, même dans les points qui ne sont que disciplinaires. En cet état de choses, l'auteur a jugé opportun de suivre l'ordre et le choix du Bréviaire romain. Mais comme dans un bréviaire quelconque il y a des jours qu'on désigne sous le nom de féries, c'est-à-dire où l'on ne fait l'office d'aucun saint, en ces jours, qui ne laissent pas d'être nombreux, l'auteur s'est souvenu que notre France aussi avait été une terre de saints, et il a présenté les actes des saints français, conciliant ainsi les tendances actuelles vers l'unité liturgique et la légitime satisfaction de notre amour pour la patrie et les ancêtres.

DE L'ESPRIT SAINT ET DU MIRACLE, spécialement des résurrections de morts, des exorcismes, apparitions, translations, etc., etc., par J.-E. DE MIRVILLE (1). 1 vol. grand in-8° de XLVII-486 p., appendices et supplément, même format 178 p. — Prix: 9 fr. 50; pour les agrégés, 4 fr. 25.

Nous avons le bonheur de nous adresser à des lecteurs tous chrétiens éclairés et pratiquants; aussi l'époque de la Pentecôte, en appelant spécialement leur attention sur la troisième personne de la sainte Trinité, les disposera à entendre rappeler avec satisfaction, en ce moment, le bel et savant ouvrage que son auteur a si justement intitulé : *De l'Esprit-Saint et du Miracle.*

La lutte de l'esprit du mal contre l'Esprit-Saint (disions-nous à l'apparition de ce volume) a cessé d'être hypocrite et sourde. Ce ne sont plus les jésuites à *robe longue* ou à *robe courte* que l'on combat, mais c'est à Dieu même qu'on s'en prend ouvertement. Et, comme le miracle est la preuve par excellence que Dieu a choisie pour attester son existence et son action sur le monde, c'est la réalité et la possibilité même du miracle qu'on s'attache à nier avec un ensemble et une persévérance trop peu remarqués aujourd'hui.

Aussi cette semence d'incrédulité a-t-elle porté ses fruits, et M. Renan a pu proclamer son trop réel succès, en des termes d'une justesse effrayante. Oui, il a malheureusement le droit de dire : « Nous ne rencontrons plus guère d'adversaires assez osés pour défendre le surnaturel autrement qu'en thèse générale et en *fuyant*...... Le surnaturel est devenu comme une tache originelle dont on a honte; les personnes même les plus religieuses n'en veulent plus qu'un *minimum ;* on cherche à faire sa part aussi petite que possible; on le cache dans les recoins du passé, etc. »

Honneur à l'écrivain de cœur et de talent qui vient de répondre à cet insolent défi par un livre dans lequel la réalité du miracle est établie avec toute la force de la démonstration scientifique la plus rigoureuse; non pas le miracle réduit à son *minimum*, mais le miracle dans ce qu'il a de plus éclatant et de plus prodigieux; non pas les miracles cachés dans *les recoins du passé*, mais le miracle éclatant dans chaque siècle de l'ère moderne et jusqu'à nos jours !

Grâce aux savantes recherches de M. de Mirville, les chrétiens ébranlés et timides pourront désormais avouer leur foi aux miracles et

(1) Voir sur la couverture de cette livraison l'indication de l'œuvre complète de M. de Mirville.

les défendre hardiment contre les railleries et les négations systématiques des athées et des matérialistes. Nous comprenons parfaitement que ceux qui ont la charge spéciale de veiller sur le dépôt de la foi aient adressé à l'auteur de vifs témoignages de toutes leurs sympathies. Comment, en effet, ne pas reconnaître qu'affaiblir la croyance au miracle c'est ébranler la foi, puisque c'est sur le miracle qu'il a plu à la sagesse divine d'appuyer toute la révélation ?

Ces lignes, que nous écrivions alors dans l'un des principaux organes du catholicisme en France, n'ont rien perdu de leur à-propos. Nos graves lecteurs, en voyant s'agiter dans les plus hautes sphères la question radicale du positivisme matérialiste et de la réalité du surnaturel, comprendront qu'il importe, plus que jamais, de propager parmi les lecteurs sérieux l'œuvre magistrale de M. de Mirville, qui écrase sous le poids de sa science et de son immense érudition toutes les arguties des apôtres du positivisme matérialiste et athée, dont nous analysions le catéchisme dans notre dernière livraison (page 108).

EN ROUTE POUR LA GRANDE CHARTREUSE, par M. Georges Romain. Une brochure in-32 de 64 p. — Prix : 50 c.; pour les agrégés, 25 c.

L'auteur, homme d'esprit (et qui connaît assez bien l'allemand pour traduire, avec le tact que l'on sait, l'opinion de M. de Bismarck sur le gouvernement le meilleur pour la France........ au profit de la Prusse), M. Georges Romain, se met en route pour la Grande-Chartreuse, avec un jeune homme, comme on en trouve partout, qui a bon cœur, assez d'esprit naturel, bachelier et même élève de l'École polytechnique; mais, avec tout cela, parfaitement ignorant pour ce qui concerne la question capitale, la vérité religieuse, sans laquelle on marche, bon gré mal gré, au socialisme, avec accompagnement de fusillades sommaires et de pétrole. La conversation est si spirituelle et de si bon ton, que chacun se trouvera heureux de pouvoir y assister en tiers, sinon en prenant place dans la voiture de ces messieurs, du moins en écoutant, dans cette petite brochure, un écho fidèle d'un entretien aussi agréable qu'instructif.

Voici un échantillon ou plutôt un fragment de la conversation dont on jouira, en se mettant, avec M. Georges Romain, en route pour la Chartreuse.

De la question sociale, des propos sur l'Internationale, le socialisme,

etc., on arrive naturellement — et bientôt — au fond de la question : la morale, sa sanction, la notion du devoir, Dieu, ses rapports avec l'homme, le miracle enfin, preuve essentielle de la révélation. M. Georges Romain est parvenu à faire reconnaître par son interlocuteur l'existence du surnaturel.

L'élève de l'École polytechnique en est à se poser cette question : Jésus-Christ est-il réellement Dieu? M. Georges Romain lui répond qu'il va bientôt le satisfaire sur ce point; mais il lui fait observer d'abord le pas immense qui a déjà été fait, puisque l'on est tombé d'accord sur l'existence du surnaturel. « Vous avez raison, dit M. Georges Romain, car même dans l'ordre physique et scientifique il y a des phénomènes que la raison ne peut sonder, de véritables mystères.

— C'est vrai, répond son interlocuteur, et ceci me rappelle un souvenir de l'École polytechnique.

« Notre professeur de chimie mettait en contact de l'oxygène et de l'acide sulfureux ; ces deux corps rapprochés ne se fusionnaient pas, ils restaient séparés. Notre professeur prend de la mousse de platine, la présente à distance convenable, sans la mélanger avec les deux corps précédents, et ceux-ci, comme sous l'influence d'une volonté supérieure et mystérieuse, se pénètrent et se fusionnent subitement.

« Un de mes camarades, chrétien aussi ferme qu'instruit, demande l'explication de ce phénomène.

— Il n'y en a pas, répond le chimiste ; nous appelons la puissance mystérieuse exercée par le corps qui fait opérer la fusion des deux autres *par sa seule présence*, la *puissance catalytique*.

— Mais cette puissance catalytique, quelle est-elle? demande mon camarade.

— Un mystère; c'est inexplicable, répond le professeur.

— Un mystère! répond l'élève avec une vivacité que je ne m'expliquais pas d'abord, un mystère! Vous me disiez dernièrement, à propos du christianisme, qu'il était déraisonnable de les admettre, et voilà que vous en admettez d'un autre genre !

— C'est vrai, réplique le chimiste; j'ai dit que je rejetais le mystère et le surnaturel en général, en principe ; mais il y a des cas où l'on ne peut les nier, c'est lorqu'on les voit. Presque toutes les décompositions de l'eau oxygénée, par exemple, sont inexplicables, et pourtant je suis bien forcé d'y croire, puisque je les vois, comme je crois aux phénomènes magnétiques sans les comprendre.

— Enfin, riposte mon camarade d'un air triomphant, vous admettez les mystères, et vous les admettez dans l'ordre physique, où il semble que, par cela seul qu'on peut voir et toucher les choses de cet ordre, le mystère en devrait être surtout absent. A combien plus forte raison devriez-vous les admettre dans l'ordre moral et religieux, où tant de choses échappent à notre raison bornée !

— Oui ; mais je vous le répète, reprit le professeur, si je crois à un mystère de la science, c'est que je le vois ; mais je ne vois pas vos miracles.

— Les premiers chrétiens ont fait comme vous, ils ont cru les miracles dont ils ont été témoins, comme la résurrection de Lazare et surtout celle de Jésus. Ne pouvant expliquer ces phénomènes par les causes naturelles, ils les ont attribués à la puissance surnaturelle de Dieu. C'est la puissance catalytique des chrétiens.

« Moi, venu dix-huit siècles après, je crois, non pas *de visu*, le fait de la resurrection de Jésus-Christ ; je le crois sur le témoignage historique qui vous porte à croire à la bataille de Pharsale ou d'Arbelles. C'est un fait, un fait mystérieux, c'est vrai ; mais comment la religion n'aurait-elle pas ses mystères, quand la chimie a bien les siens. »

Voilà le ton de la conversation qui vous fera, chers lecteurs, trouver bien courte la route qui mène nos causeurs à la Grande-Chartreuse.

DU DRAPEAU BLANC ET DE LA PROCLAMATION DE CHAMBORD. 1 vol. in-12 de 116 p.—Prix: 1 fr.; pour les agrégés, 75 c.

Nous ne saurions mieux faire que de laisser la parole au respectable auteur pour qu'il expose lui-même sa pensée :

« Les manifestes des princes, dit-il, ont toujours éveillé l'attention publique; l'opinion de tous se divise à leur égard, excitant tantôt les haines et les colères, tantôt l'indifférence et le mépris. Depuis 89 jusqu'à nos jours, les manifestes princiers ont été nombreux; mais tous, lorsqu'on les considère de près, ont été de vulgaires appels de prétendants, à l'exception de ceux du comte de Chambord. Les plus odieux et les plus machiavéliques de tous, sont ceux de l'homme de Sedan. Cette odieuse figure de conspirateur et de parjure, ce César du bas empire était doué du don de mentir. Ses manifestes suent le mensonge et l'hypocrisie. Ou il mentait, ou il enveloppait tellement sa pensée que nul ne pouvait la saisir ni la comprendre. Tous ses discours, tous ses manifestes cachent un mépris de l'homme incroyable; on dirait que ce César trouvait que l'humanité n'était faite que pour être dupée.

« Cet homme disparu, ses successeurs ont suivi de si belles traditions. Pas une proclamation au peuple qui soit vraie, ou qui ne cache quelque faux-fuyant; pas un discours où la vérité apparaisse dans sa belle nudité.

« Aussi l'opinion du public saturée de duperies, de mensonges, d'habiletés de langage, a-t-elle accueilli avec un étonnement d'admiration les nobles paroles du comte de Chambord. Enfin, s'est-on dit, voilà un prince qui ne ment pas. Ceux mêmes qui détestent son principe, ses ennemis de toute sorte, ont rendu hommage à sa loyauté; tous se sont inclinés avec respect devant lui et l'ont proclamé un honnête homme, titre rare aujourd'hui, surtout chez les princes qui se sont laissés envahir par l'esprit astucieux et byzantin du siècle. Ceux qui ont lu tous les discours et tous les manifestes passés éprouvent à la lecture de celui d'Henri V le même soulagement que ressent le voyageur qui, après avoir longtemps cheminé dans l'obscurité et le demi-jour, et dans des lieux où la poitrine est suffoquée, se trouve subitement transporté au grand jour et en plein soleil; sa poitrine se dilate, il respire avec bonheur, et la beauté du ciel, la pureté de l'air qu'il respire lui font trouver plus noires et plus étouffantes les ténèbres qu'il vient de quitter. C'est à analyser ce beau manifeste et à dissiper les préjugés qu'il soulève, que je destine cette brochure. Ai-je atteint mon but? Au

lecteur d'en juger. Dans tous les cas, j'ai accompli ce que je crois un devoir, car tout honnête homme doit la vérité à ses semblables, et si je ne réussis pas, ma récompense sera sans nul doute le suffrage de mon roi et l'honneur de l'entreprise.

LA MONARCHIE LÉGITIME et la monarchie bâtarde, par M. Léon GLAS. Une brochure in-12 de x-34 p.— Prix : 50 c.; pour les agrégés, 40 c.

Il nous est difficile de rendre compte de cette brochure, sans entrer dans un ordre de questions qu'il ne nous est pas permis de discuter ici. Nous nous bornerons à deux citations, sans commentaires : elles suffiront pour faire parfaitement apprécier l'esprit et la valeur de l'ouvrage.

« Au moment où nous écrivons ces lignes, il nous tombe sous les yeux un article du *Constitutionnel* sur les exécutions qui viennent d'avoir lieu à Versailles. Nous y lisons : « La vue de ces trois cadavres étendus, le bruit de cette éclatante expiation, la première qui soit véritablement à la hauteur de la Commune, l'éclatante leçon que Dieu nous donne, rien ne peut supporter l'égoïsme froid et calculateur de certaines gens... Il leur importe peu d'outrager les lois divines et humaines, et d'enrichir le martyrologe de l'intrigue et de la rébellion ; ils veulent assurer leur lendemain... Quelques-uns ayant toujours besoin de représailles, paraissent désireux de savoir sur qui, l'heure venue, ils devront frapper..... Leur haine s'égare; quelqu'un est responsable et doit attiser la revanche des criminels : ce sont ceux qui ont déchaîné la révolution sur notre pays.

« Est-ce que Ferré fût jamais monté au pouvoir si M. Picard et M. Jules Favre ne lui en avaient frayé le chemin? Est-ce que si, au 4 septembre, l'autorité légale avait été respectée, on aurait vu les saturnales de mars? Ceux-là sont responsables qui ont ouvert l'ère de la révolte et qui ont réclamé pour leur coup de main l'assistance des incendiaires, des meurtriers et des pillards.

« Tout est ici saisissant de vérité, excepté ces paroles : *leur haine s'égare;* quelqu'un est responsable et doit attiser *la revanche des criminels.* Les criminels, s'ils persévèrent dans le crime, ne peuvent avoir de la haine pour ceux qui leur ont ouvert la voie ; ils n'éprouvent ce sentiment que contre ceux qui les ont contrariés dans leurs abominables desseins. Sont-ils repentants? Ils abhorrent leurs initiateurs, mais ils n'ont point de revanche à prendre contre eux ; tout au plus peuvent-ils demander qu'on les fasse asseoir sur le même banc d'accusés et qu'on les associe à leur punition.

« Mais si tout, ces paroles exceptées, est vrai dans cet article, il n'y a pas toute la vérité. Elle est entière dans le principe : *Les responsables sont ceux qui ont déchaîné la Révolution sur notre pays, ceux qui ont ouvert l'ère de la révolte.* Elle ne l'est pas dans les conséquences. En effet, pourquoi s'arrêter à M. Picard, à M. Favre, sans oublier Gambetta? Pourquoi ne pas remonter à 1830 qui a réellement ouvert *l'ère de la révolution?* Serait-ce parce que le 4 septembre n'a pas respecté l'*autorité légale?* Mais 1852, 1848, 1830 l'ont-ils respectée davantage? Comment tant d'*intrigues*, de *rébellions*, devenues autorités légales, n'auraient-elles pas inspiré à d'autres intrigues et à d'autres rébellions le désir et l'espoir de devenir autorités légales à leur tour?

« Aussi, pauvres égarés, et vous surtout, partisans de la branche cadette, nous vous en conjurons, ne cherchez pas à recommencer dans l'espérance d'obtenir de meilleurs résultats. Vous n'avez pas d'hommes supérieurs à Louis-Philippe, à Casimir Périer, à MM. de Molé, Thiers et Guizot.

« En auriez-vous, ils ne triompheraient pas de la logique des principes dont on peut

suspendre la marche, mais jamais l'arrêter, si on ne lui oppose l'action des principes contraires. La France n'est pas née d'hier, elle n'est pas à constituer, et la forme de sa constitution se trouve dans l'autorité fixée par la loi salique. L'autorité appartient à l'auteur, et c'est la race de nos rois, la plus belle qui existe, qui a formé notre patrie. Là est la pierre angulaire de la souveraineté qui dépend de Dieu seul : quiconque se heurtera contre cette pierre sera brisé ! En 1830, vous avez pu méconnaître cette vérité avec une certaine bonne foi. Aujourd'hui vous seriez sans excuse, parce que vous fermeriez les yeux à cette lumière des faits qui vous montre les révolutions engendrant toujours les révolutions et les filles naissant toujours pires que leurs mères, de sorte que celle qui s'annonce n'aura pas d'autre caractère que la haine de tout bien. Voulez-vous l'empêcher de naître, car la Commune l'a conçue et l'Internationale la porte dans ses flancs ? Il faut revenir à Dieu et à ce contrat national primitif, dont la violation a été si féconde en malheurs. La prévision de Prudhon se réalise en ce moment. Toutes les questions ont été agitées, il ne reste qu'à choisir entre les extrêmes, *athéisme* ou *catholicisme*, *anarchie* ou *monarchie*. Il n'y a pas de place pour le *juste-milieu*, entre l'ordre et le désordre.

ÉPILOGUE DE L'ART CHRÉTIEN, par M. A.-F. Rio. 2 vol. in-8° de 400-476 p. — Prix : 15 fr.

(Nous avons déjà dit un mot de cet ouvrage d'après une autre Revue; mais nous avions promis notre appréciation personnelle : nous tenons aujourd'hui cet engagement).

M. Rio vient de publier, en deux volumes, l'épilogue de son *Art chrétien*, et cet épilogue est une *autobiographie*. Nul ne soupçonnera, je pense, l'éminent auteur de *l'Art chrétien* d'avoir voulu rompre avec ces habitudes de rare modestie, qui s'accordent si bien avec son talent et avec sa science; s'il a écrit son histoire, c'est qu'il a eu des raisons. « L'origine des impressions et des idées dont j'entreprends ici la revue rétrospective, » dit-il dans son *avant-propos*, « n'est éclairée, pour moi comme pour les autres, que d'une lumière crépusculaire qui ne permet pas de la tracer aussi distinctement que d'autres origines. Mais il est une autre tâche plus facile à remplir, c'est celle qui consiste à constater et à apprécier les influences qui ont fécondé ces premiers germes, et, sous ce rapport, je puis dire que j'ai été placé, pendant quarante années consécutives, dans les circonstances les plus merveilleusement exceptionnelles. » M. Rio a voulu écrire l'histoire de ces influences, et c'est pour cela qu'il nous déroule les annales de sa vie. Il s'étudie lui-même, et il nous permet de prendre part à cette étude, où nous trouverons plaisir et profit. M. Rio a vécu dans l'intimité d'hommes éminents, chers à la religion, aux lettres, à la politique : Montalembert, son glorieux allié dans le grand œuvre de la restauration de l'art chrétien en France; Lamennais, dont nous suivons, dans le livre de M. Rio, les vicissitudes terminées, hélas ! par une catastrophe ; Gerbet, âme élevée et tendre,

qui savait, à ses heures, transporter dans ses vers cette grâce mystique et ces beautés un peu voilées que nous admirons dans sa prose, et enfin le comte Auguste de la Ferronnays, ce diplomate au cœur si breton et à l'âme si française, qui était un *juste* et sur le nom duquel le *Récit d'une sœur* a fait descendre le rayon tardif d'une gloire durable. C'est surtout M. de la Ferronnays, trop négligé par la plupart des historiens de la Restauration, que M. Rio s'est attaché à peindre ; il a voulu sauver de l'oubli cette pure et pieuse mémoire. Des lettres de tous les hommes éminents que j'ai nommés, et d'autres encore, viennent ajouter au charme et à l'intérêt de ce livre ; la littérature épistolaire a ce vif attrait pour nous autres Français, qui comptons tant de chefs-d'œuvre en ce genre : qu'il est doux, par exemple, d'être admis en tiers dans les confidences d'un Montalembert, et de recueillir avec M. Rio les effusions de cette âme si chrétienne, si forte et si ardente ! M. Rio a beaucoup voyagé ; avec lui nous parcourons l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre ; nous admirons des chefs-d'œuvre, nous nous asseyons à des foyers célèbres et nous arrivons à la fin du second volume avec un seul regret : le regret de voir sitôt finir un tel ouvrage. Il est vrai que l'on peut en recommencer la lecture.

A QUOI SERT UN CHAPELET, suivi de *Par-dessus les remparts. Le très-saint Sacrement sauvé par un frère des Ecoles chrétiennes. Souvenirs de la Commune de Paris* 1871. 1 vol. in-12 de 142 p., avec une gravure.— Prix : 0 fr. 35 cent.

Quoique très-juste, le titre de ce charmant opuscule ne fait peut-être pas assez pressentir tout l'attrait qu'offre la lecture de ses pages dignes de Silvio Pellico. Nous ne nous rappelons pas en effet, depuis l'apparition de ce livre si simple et si touchant,—*Mes prisons*,—avoir lu rien de plus suave et de plus dramatique tout ensemble. Il est évident que l'auteur n'a point visé à l'effet, et peut-être est-ce là son début littéraire. Comment se fait-il donc qu'il ait rencontré cette pureté et cette sublime simplicité de forme qu'on admire dans les mémoires du poëte italien ? Silvio Pellico était un littérateur éminent, et l'on comprend chez lui cette perfection soutenue d'une simplicité de forme qui s'élève sans effort au sublime par la délicatesse ou l'élévation du sentiment chrétien. Ici, il faut admettre que la même noblesse et la même délicatesse de pensée ont suffi pour élever et maintenir l'auteur à ce ton soutenu qui est un mérite rare, même parmi les habiles dans l'art

d'écrire. Nos lecteurs sont assez gens de goût pour apprécier ce qu'il y a ici de surprenant, et autant que de longues années d'études littéraires peuvent nous autoriser à le croire, notre jugement sera ratifié par eux. Un grand nombre d'opuscules sur les tristes jours de la Commune ont excité la curiosité; plusieurs ont obtenu un succès mérité; mais dans un grand nombre la forme littéraire laisse beaucoup à désirer. Dans le premier épisode de ce volume : *A quoi sert un chapelet,* l'esprit, le goût, le cœur sont également satisfaits. Peut-être est-il à regretter que cette petite perle ne soit pas publiée en une brochure séparée. Le récit qui complète le volume et qui a pour titre : *Par-dessus les remparts,* offre assurément une lecture intéressante, mais ce n'est plus le même parfum de délicatesse et de perfection de forme. Le dernier épisode, *le Saint-Sacrement sauvé par un Frère,* offre le sujet d'un tableau saisissant, que l'on devrait voir au salon de cette année : s'il n'est pas fait, nous espérons qu'un pinceau chrétien et habile, comme celui de M. Lafond, ne tardera pas à fixer sur la toile ce témoignage sublime de foi qui se détache au milieu des scènes horribles de la Commune; comme le pur rayon d'une étoile qu'on entrevoit pour un instant dans une éclaircie de nuages pendant une nuit orageuse (1).

(1) Nous ne pouvons résister au désir de mettre immédiatement sous les yeux de nos lecteurs cette scène sublime. Un frère a déjà fait plusieurs tentatives pour entrer dans l'église, dont toutes les portes sont gardées : il sait que le Saint-Sacrement est resté dans le tabernacle et qu'on n'y a pas encore touché. Une porte donnant dans la classe, où tout à l'heure encore il se trouvait au milieu de ses enfants, permet d'entrer dans l'église. Mais une sentinelle placée dans la classe déserte, veille devant cette porte. Cependant, il semble au frère qu'une voix secrète l'encourage et il va tenter un nouvel effort. Ici nous citerons textuellement les paroles de l'auteur du récit : « Avant même d'avoir pénétré dans la classe, le cher frère entend résonner le pas lourd du factionnaire : la porte est toujours gardée, est-ce la peine de tenter quelque chose de ce côté ?

— Qui sait ? Essayons toujours ; et, après une fervente invocation à la Reine des anges, il entre...

A ce moment la sentinelle se retourne.

C'est un brave homme du quartier, bien éloigné assurément de l'esprit du triste rôle qu'on lui fait jouer.

— Comment ! mon ami, c'est vous qui êtes là ! lui dit le frère en s'approchant.

— Comme vous le voyez, cher frère.

— Quelle besogne pour un homme comme vous !

L'homme baisse la tête, et bas, si bas qu'à peine le frère peut l'entendre :

— C'est horrible ! murmure-t-il. — Le frère profite de cette émotion pour aborder rondement la question.

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Oh ! vous n'en doutez pas.... Si... je le puis...

— Il s'agit de me laisser entrer dans l'église pour quelques secondes ; je voudrais prendre *quelque chose* dans le tabernacle.

A ces paroles le factionnaire pâlit affreusement, et d'une voix saccadée, haletante :

« Impossible ! dit-il, la consigne est formelle ; je suis fusillé si je laisse entrer âme qui vive !... et surtout, comme ils le disent, *un calotin.*

La grandeur du sujet a bien inspiré l'auteur de ce récit, dont le style est généralement remarquable par sa convenance et sa simplicité. Il est certain que rien n'est plus propre à relever les esprits et les cœurs que de semblables lectures, et nous ne saurions trop engager nos respectables agrégés à répandre avec profusion cet excellent petit volume.

MOIS DU SACRÉ-CŒUR. La dévotion des gens du monde, par M. l'abbé Auguste Carion. 1 vol. in-32 de 248 p. — Prix : 60 cent.; pour nos agrégés 40 cent.; sur beau papier : 1 fr. 25; pour nos agrégés, 80 cent. (Il reste très-peu d'exemplaires.)

Nos respectables lecteurs n'ont pas oublié sans doute la remarquable étude publiée dans notre Revue, il y a deux ans, sur ce pieux travail, qui s'adresse réellement aux gens du monde par l'élégance du style et le tact avec lequel l'instruction et les conseils sont présentés. On sait que la touchante dédicace de ce livre à Pie IX a valu a l'auteur un bref très-flatteur du Saint-Père. Notre époque comprend que le refuge de la France est dans le cœur adorable du divin Sauveur; Paris vient de donner un témoignage éclatant du réveil de cette dévotion par excellence; nous estimons que le petit livre rappelé ici au souvenir de nos lecteurs, est très-propre à amener, même les plus tièdes, à embrasser les pieuses pratiques des serviteurs du cœur adorable de Notre-Seigneur.

— Donnez-moi au moins un conseil : si je m'adressais au sergent du poste ?

— Que Dieu vous en préserve ! c'est un *outrancier forcené*. Au premier mot que vous lui toucheriez de l'affaire, il ordonnerait à ses hommes de tirer sur vous.

— Je consentirais volontiers à être fusillé, pourvu qu'on me laissât auparavant prendre *ce que je veux*.

A ces mots, dits d'un ton ferme et convaincu, le factionnaire saisit la main du frère et, la serrant respectueusement dans la sienne :

— Je sais, dit-il, ce que vous voulez prendre dans le tabernacle, cher frère, *c'est le bon Dieu* ;... après tout, je suis chrétien, moi aussi, et je ne dois pas avoir peur plus que vous. Allez donc, mais faites vite ; il y va de notre vie à tous les deux, et j'ai.... des enfants !

Le frère s'élance, il vole au tabernacle, il s'empare du Saint-Sacrement déposé dans un corporal. Le garde national présente les armes à genoux, et, se relevant, il accompagne jusqu'à la porte de la rue Charlot le frère, qui se hâte d'aller mettre en sûreté dans sa communauté le Dieu de son cœur.

A peine le tabernacle était-il *vide* de son hôte divin que les insurgés, tenus miraculeusement éloignés pendant quelques instants par l'ange de l'Eucharistie, venaient relever le factionnaire.

CONNAISSANCE DU CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST PERCÉ DE LA LANCE ; ouvrage du R. P. Bonucci, de la Compagnie de Jésus, traduit du latin par Mgr Luquet, évêque d'Hésébon. 1 vol. grand in-18 (format charpentier). Prix : 3 fr. 75; pour les agrégés, 1 fr. 80.

Tous les saints dans tous les siècles ont exprimé leur amour et leur vénération envers le cœur de Jésus. Depuis Marie, dont le cœur est le miroir le plus parfait du cœur de Jésus, jusqu'à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, que de merveilles sublimes, que de miracles de la grâce ! Le P. Bonucci rapporte la suite de ces communications divines, il expose le sentiment des Pères sur le culte du cœur adorable de Jésus. C'est dans la seconde partie de son ouvrage que l'auteur raconte les merveilles de charité et d'amour produites par le divin Cœur dans l'Église militante.

Veut-on un court exemple de la manière de l'auteur et de la solidité de son ouvrage? Prenons une page au hasard. Le P. Bonucci veut nous montrer que nous pouvons facilement acquérir le cœur de Jésus, mais que nous le négligeons ; il dit :

« Saint Augustin nous représente le cœur de Jésus comme cœur du véritable amour, c'est-à-dire blessant et blessé. Quand il blesse, il se sert de flèches, ou plutôt il est *une flèche choisie*. Il est blessé par la lance qui le traverse en entier. Le contemplant ainsi, le grand docteur s'écrie : O pauvreté, tu es traversée de la lance ! Tertullien (1) nous explique le rapport qui existe entre cette blessure du cœur de Jésus et sa pauvreté. Tournant en dérision les gentils, qui vendaient leurs dieux d'or pour payer les impôts, il disait : Vous déshonorez les dieux publics, lorsque vous les vendez dans le lieu de l'encan. — C'était alors l'usage de placer sur une lance les objets qui se vendaient ainsi. Saint Augustin parlait donc en ce sens. Il voyait Jésus en croix, tellement appauvri par son amour, qu'il avait laissé son auguste Mère à saint Jean, le paradis au larron, ses vêtements aux soldats, le pardon aux pécheurs, son âme à son Père, son corps et son sang à l'Eglise son épouse. N'ayant plus rien à nous léguer après sa mort, il planta son cœur sur la lance du soldat, afin que tous pussent l'acheter, s'ils le voulaient. Dans son admiration, saint Augustin avait donc bien raison de dire : O pauvreté, tu es traversée de la lance ! *O Galates insensés*, écrivait saint Paul (moi je dirai : O pécheurs insensés !), qui vous a fasciné l'esprit (2)? Vous avez *Jésus-Christ devant les yeux. Lui, qui était riche* (3), est devenu si pauvre pour acquitter le prix de votre rédemption, *qu'il n'avait pas où reposer sa tête* (4) et il ne lui reste que son cœur.

« Il l'a mis pour ainsi dire à l'encan, sur la lance d'un soldat, afin que tous l'achètent à vil prix. Et pourtant, vous ignorez ou vous méprisez tant d'amour et la facilité d'acquérir un semblable trésor ! Chrétiens ingrats, qu'attendez-vous ? *Venez, achetez sans argent et sans aucun objet d'échange* (5) le cœur du Seigneur Jésus. — Il ne nous demande pas de prix, dit saint Ambroise (6), celui qui, pour nous racheter, a donné son sang. — Il nous offre ce trésor, pourvu seulement que nous voulions le prendre. — Dieu regarde comme un grand prix notre seul désir; il a soif que nous ayons soif de lui. Il regarde comme un bienfait que nous lui demandions quelque grâce; il donne

(1) *Apol.*, c. XIII. — (2) *Gal.*, III, I. — (3) II. *Cor.* VIII, 9. — (4) Luc, IX, 51. — (5) Isaïe, LV, I. — (6) *Lib. de Joseph Patri*, c. VII.

avec plus de joie que les autres ne reçoivent (1). — Bien plus, ajoute saint Pierre Chrysologue, il s'attriste s'il manque quelqu'un pour recevoir. — Pourquoi donc, disons-nous avec Isaïe (2), *dépenser le fruit de votre travail sans acquérir le pain qui peut vous rassasier? Ecoutez-moi : prenez une nourriture saine, et votre âme sera inondée de délices. Ecoutez-moi, et vous allez vivre.*

« Pourquoi recherchez-vous avec tant de soins et tant de fatigues les vaines joies d'un siècle mauvais, qui ne saurait vous satisfaire? Seul, seul le cœur de Jésus remplit l'âme affamée de biens. Pourquoi le négligez-vous et achetez-vous si cher des choses aussi viles? Pourquoi méprisez-vous le cœur de Jésus, qui vous est offert? Et pourquoi *vendez-vous tout ce que vous avez* afin d'acquérir les trésors de la terre, c'est-à-dire les liens de votre cœur? Approchez-vous donc, et possédez le cœur de Jésus, notre Seigneur et notre Roi. — Très-facilement, c'est-à-dire en vous approchant seulement de lui, vous pourrez en jouir (3). — Venez, *et votre âme se réjouira dans l'abondance, vos cœurs vivront* du cœur de Jésus *dans les siècles des siècles. Hâtez-vous et cherchez-le, tandis qu'on peut le trouver;* je dis plus, lorsque *ceux mêmes qui ne le cherchent pas le trouvent.* Craignez qu'ensuite, *le cherchant, vous ne le trouviez plus* (4). *Approchez de ce cœur élevé* (5), c'est-à-dire de ce courant clair et doux d'une fontaine cachée aux yeux des hommes, dont les eaux n'ont pas d'origine, dont la profondeur ne peut se mesurer, dont la hauteur est sans terme, la largeur infinie, la pureté inviolable (6). — *Hâtez-vous et achetez.* »

On voit dans cette seule page, prise à livre ouvert, comment l'auteur sait fondre ensemble l'Écriture et les Pères, et donne quantité de pensées fortes et fécondes. C'est ainsi dans tout son ouvrage, indépendamment des merveilleuses et sublimes révélations qu'il cite et qui ont été accordées à tant de saints dans tous les temps. Aussi, comme tout, dans ce beau livre, est substantiel et rempli de célestes attraits! Il y a des lumières, de la chaleur, de la vie pour les âmes qui veulent avancer, se consoler, se fortifier, et s'établir dans la connaissance et l'amour du cœur sacré du divin Sauveur. A chaque ligne, peut-on dire, on sent retentir cette parole pleine de douceur et de tendre et affectueux reproche en même temps, qu'entendit la bienheureuse Marguerite-Marie : *Le voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes!* On nous fait pénétrer dans ce sanctuaire à la suite des saints, et, par ce qu'on nous rapporte d'eux, il n'est pas possible que nous ne comprenions point ce que Dieu veut surtout de nous.

C'est à Rome que le R. P. Bonucci, zélé missionnaire, après s'être fortifié, au milieu des rudes travaux de l'apostolat par la méditation des douceurs et des richesses du cœur de Jésus, vint achever son œuvre, et qu'il publia le fruit de ses pieuses et saintes recherches sur ce cœur adorable. Et c'est à Rome aussi qu'un autre missionnaire, non moins affamé que le P. Bonucci du salut des âmes, et, comme lui, terminant sa vie dans un laborieux et fécond repos,

(1) S. Grégoire de Nazianze, *Orat. in S. Bapt.* — (2) Isaïe, lv, 2, 3. — (3) S. Grégoire de Nazianze, *loc. cit.* — (4) Isaïe, liii, 6; lv, 2. — Joan., vii, 54. — (5) *Psalm.* xliii, 7. — (6) S. Bernard. *Serm. de Pas. Dom.*

s'applique à mettre cette œuvre, (écrite en latin) à la portée de tous en la traduisant en langue vulgaire. L'un acheva sa carrière d'apôtre et d'écrivain par la publication du meilleur livre, peut-être, que nous ayons sur le divin Cœur, et Mgr Luquet, écrivain aussi et apôtre zélé, mit la main à la même sainte œuvre, alors qu'il ne vivait plus que par son âme devant Dieu seul, aimant, souffrant, aspirant l'éternelle vie et le faisant descendre sur la terre par une continuelle et fervente prière.



DEUXIÈME PARTIE

—

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

POUVOIR ET LIBERTÉ, par Jean Loyseau. 1 vol. in-12 de 426 p. — Prix : 3 fr.

C'est un travail solide et grave, véritablement philosophique et théologique, plein d'érudition comme de juste raisonnement. L'auteur ne nous avait point habitués encore à le rencontrer sur ce chemin : il y fait vraiment noble figure. Que son livre lui ait coûté vingt ans de réflexions, de recherches et de rédaction, ainsi qu'il nous l'apprend dans son avant-propos, il n'y a guère à s'en étonner : ces matières sont ardues par elles-mêmes ; la conciliation exacte et sereine ds ces deux choses, pouvoir et liberté, difficile, et le siècle où nous vivons n'a rien fait pour la simplifier, l'éclaircir et la réaliser.

L'auteur découvre ses principes, n'en dissimule pas un rayon, les appuie de l'opinion et de l'enseignement précis des savants et des sages, et marche devant lui jusqu'au bout, n'accordant rien, à rien ni à personne. A notre avis, il serre avec excès en bien des points : voilà bien le cabinet d'études solitaire !

La première partie du livre traite du libre arbitre. Que d'inepties répandues sur ce point ! « Quand on discourt avec les hommes de son temps, on est effrayé du vide épouvantable qui s'est fait dans les âmes. Ce ne sont plus seulement des lacunes qu'on rencontre, c'est le néant. Les conséquences ne font pas moins défaut que les principes, et les éléments les plus vulgaires de la pensée sont presque partout absents (p. 7). » On ne saurait donc trop exactement préciser les notions vraies, si l'on veut arriver à se faire comprendre. Or, pour l'auteur, la liberté n'est point une faculté proprement dite de l'âme humaine, mais simplement *l'état* d'une âme qui jouit de l'exercice de ses facultés. Il ne la confond point avec le libre arbitre, dont il fait, au contraire, une faculté maîtresse.

Quant à l'autorité, elle tient à la nature même de Dieu et à sa

volonté d'établir un ordre parmi ses créatures, pour se communiquer et s'unir à elles. Cet ordre, ou hiérarchie, consiste en ce que les créatures d'un degré inférieur reçoivent l'illumination et la charité par l'organe de celles qui leur sont immédiatement supérieures. Le libre arbitre, étant la puissance du bien, se soude ainsi essentiellement, naturellemnnt, à l'ordre divin, qui est le bien. La conciliation est donc ici toute facile. — On trouvera dans le livre de bien belles pages sur la noblesse et la grandeur de l'obéissance chrétienne, qui est, à vrai dire, la grandeur et la noblesse foncière de l'homme. « L'homme est soumis à l'homme en tant que canal et ministre de la volonté de Dieu (p. 185). » Si la société souffre, s'étiole et périt, c'est qu'elle abjure ou ne suit pas cette doctrine.

La troisième partie a pour objet spécial l'accord de l'autorité et de la liberté dans une société ordonnée comme dans le for intérieur de la conscience. Les pauvretés de notre temps, filles de ses erreurs volontaires, y sont vertement et spirituellement flagellées; la verve éclate et le fouet siffle. On ne peut mieux exposer et conspuer ces superbes misères, ni mettre plus authentiquement la main sur une plaie cachée.

MARIE-CAROLINE D'AUTRICHE et la conquête du royaume de Naples en 1806, par M. Pierre C. Ulloa, duc de Lauria. 1 vol. in-8° de XII-386 p. — Prix : 5 fr.

Voici un épisode des plus saisissants de l'épopée impériale dont nous avons été trop fascinés. Un héros doublé d'un fou, un Tartare doublé d'un Corse, c'est-à-dire un homme appelant la ruse, le mensonge, la perfidie au secours de la violence, voilà bien Napoléon tel qu'il se montre dans sa conduite avec les Bourbons d'Espagne et de Naples. Il est le plus fort et il l'emporte au commencement; mais il succombe quelquefois, même de son vivant, et, dans l'estime de la postérité, la victoire finale, l'honneur, reste soit au peuple, soit au prince vaincu : au peuple en Espagne, à la reine Marie-Caroline à Naples. Digne fille de Marie-Thérèse, digne sœur de Marie-Antoinette, Marie-Caroline, insultée par Napoléon, comme la reine de Prusse, reprend sous la plume de M. le duc de Lauria sa physionomie noble et passionnée, son énergie et sa séduction de reine et de femme. Pas de thèse ici, pas de déclamation : rien que des documents inédits, lettres et pièces diplomatiques, rien qu'un récit calme et impassible comme l'histoire; et pourtant on frémit d'indignation contre le vainqueur, et de sympathie pour la victime. — Et pourquoi ce déchaînement de force et de four-

berie? Pour ce résultat éphémère de remplacer les Bourbons par Joseph et par Murat! pour faire aux représentants d'une dynastie nouvelle, aux vicaires d'une monarchie cosmopolite, des trônes qui ont croulé avec elle dans le sang et les ruines de la France!

Encore une fois lisons des livres comme celui de M. le duc de Lauria, pour nous défaire à tout jamais de ce chauvinisme *victoires et conquêtes* qui finit par amener de si cruelles représailles!

CONFÉRENCES ET LECTURES, par M. Augustin Cochin, membre de l'Institut. 2e édition, 1 vol. in-12 de 430 p. — Prix: 3 fr. 50.

On se rappelle qu'en 1869 une loi fut promulguée qui autorisait à tenir des réunions publiques moyennant certaines conditions. De concert avec MM. Jules Favre, Jules Simon, Saint-Marc-Girardin, de Broglie, Laboulaye, Léon Say, Eugène Yung (quel singulier mélange!), M. Cochin se servit de la loi nouvelle pour ouvrir des conférences libres devant un nombreux public. Il était prédestiné à ce genre d'apostolat. Doué d'une activité très-grande et de beaucoup d'imagination, homme d'action, de parole et de plume, il devait saisir l'occasion de réunir ses auditeurs sympathiques autour de sa tribune. Or, comme l'Amérique, l'Angleterre, et surtout la France, avaient ses affections, il se fit un devoir et un bonheur de les honorer.

M. Cochin glorifie le président Lincoln dans sa première conférence; c'est une ode où étincelle un fervent lyrisme que nulle réserve ne tempère. De nos jours ce culte pour le franc-maçon Lincoln a pâli. Après Lincoln ce fut le tour du général Ulysse Grant, président actuel des Etats-Unis, et il félicite l'homme politique non moins que le stratégiste. — Des hauteurs de la politique américaine nous allons à Henri Longfellow, le poëte vraiment beau qui avait déjà rempli les deux mondes du bruit de ses succès. L'admiration de M. Cochin sait être neuve par d'heureux accents. — En contemplant à l'exposition de 1867 l'Amérique du Labrador représentée par les témoins matériels de la vie des Esquimaux, M. Cochin décrit en géographe et raconte en historien ce qui concerne ces étranges peuplades.

Pour l'Angleterre, à l'occasion d'un ouvrage de philosophie et d'histoire naturelle publié en 1867 par le duc d'Argyll sous ce titre : *le Règne de la loi;* M. Cochin s'en sert comme d'une arme bien trempée contre ce naturaliste dévoyé qui toujours oppose des faits et que toujours les faits condamnent. — L'éloquent écrivain nous conduit ensuite dans

un village anglais, et il nous fait toucher du doigt ce mécanisme des institutions administratives si étranger à nos mœurs et dans lequel s'associent, avec tant de force, le jeu des activités libres et les influences de la propriété territoriale.

En France, M. Cochin, en nous parlant des souvenirs de famille recueillis si précieusement par Mme Craven, déroule ces *récits* et les commente avec une poésie qui saisit l'âme et ne faiblit jamais. Son talent et son cœur font couler à flots du même jet une éloquence sans art, qui attendrit d'autant plus que l'auteur s'efface pour laisser voir dans leur intimité des âmes supérieures, des types incontestables de la beauté morale.— Enfin, dans sa dernière lecture, l'auteur met en regard, dans un ingénieux tableau, les contrastes de 1806 et de 1870 sous le titre de *la Reine Louise de Prusse*, cette reine de malheureuse et courageuse mémoire dont le fils, le roi Guillaume, vient de prendre contre nous une revanche implacable.

En général, ces conférences, si remarquables par le fini de la forme, par le mouvement et l'entrain de la pensée, ont plus d'agrément que de substance. Il y a trop de complaisance dans les éloges à l'adresse des ennemis de notre foi, et par suite une humble place est faite aux choses et aux personnages du catholicisme.

(Pour les travaux ci-dessus, d'après la Bibliographie catholique.)

LA CULTURE EN BILLONS D'APRES LA MÉTHODE DE M. DECROMBECQUE, par Paul Blanchemain, professeur d'agriculture. 1 vol. in-18 de 167 p. avec figures dans le texte.—Prix: 1 fr. 25.

M. Decrombecque est celui des concurrents qui remporta, à l'exposition universelle de 1867, la première des récompenses accordées à l'agriculture du monde entier.

Sans doute les antécédents de sa brillante carrière pesèrent dans cette décision ; mais ce fut le système productif et économique de sa nouvelle culture en billons qui attira surtout les éloges et qui fixa l'attention du jury international.

Plusieurs praticiens et agronomes demandèrent à M. Blanchemain d'écrire cette méthode, qu'il étudia sur place, dans l'exploitation de M. Decrombecque à Lens.

C'est le résultat des renseignements reçus et des observations pratiques faites par lui-même, qu'il nous présente, dans ce volume, avec beaucoup de clarté, de conviction, et nous dirons même d'enthousiasme.

Cet ouvrage intéresse les agriculteurs, notamment ceux qui se livrent à la culture de la betterave; il leur suggérera de bonnes idées et pourra leur faire obtenir d'heureux résultats. Les réflexions fort sobres qui s'y glissent, sont propres à relever aux yeux des cultivateurs la noblesse de leur profession.

JEAN DE NAMUR OU ENTRETIENS D'UN INSTITUTEUR AVEC SES ÉLÈVES, par Mlle Lilia PICHARD. 1 vol. in-8° de 190 pages. — Prix : 1 fr. 50.

Cet ouvrage, couronné par la Société protectrice des animaux de Bruxelles, est le développement du programme suivant, mis au concours par cette Société :

« Exposer, dans un langage simple et à la portée des jeunes intelligences, les préceptes de douceur et d'humanité dont s'inspirent les sociétés protectrices, et en particulier les soins que le respect des œuvres du Créateur et les principes de morale, commandent de donner aux animaux, ces utiles auxiliaires de l'homme.

» Faire ressortir l'importance du rôle des animaux au profit de l'homme, et faire comprendre à l'enfance combien il est injuste et cruel de les maltraiter ou d'abuser de leurs forces. Démontrer que les mauvais traitements abrégent leur existence, et que l'intérêt même de ceux qui les possèdent exige qu'ils soient traités avec douceur, afin d'en obtenir une plus grande somme de services.

» Faire comprendre à l'enfance la nécessité de respecter les nichées et d'épargner les oiseaux, dont le concours est si utile aux agriculteurs ; leur enseigner enfin à ne se faire un plaisir de la souffrance d'aucun être créé. »

Ce fond est agréablement encadré.

Jean de Namur, maître d'école, fait faire à ses élèves une promenade à la campagne, et il profite de cette excursion pour leur donner les leçons et les exemples se rapportant aux sujets que nous venons d'indiquer.

La scène se passant en Belgique, il y a bien quelques détails de mœurs qui échapperont au lecteur français. Mais cet inconvénient n'a rien de sérieux, et il est largement compensé par l'avantage d'une couleur locale qui donne à des questions si souvent traitées, un certain cachet de nouveauté.

Les *Entretiens* sont attrayants et empreints d'un esprit religieux.

Répandus parmi la jeunesse des campagnes, ils ne pourront qu'élever les âmes et inspirer de bons et nobles instincts.

LA MAISON FORESTIÈRE, racontée aux enfants, par Mlle Mélanie Bourotte. 1 vol. in-18 de 154 p. — Prix: 2 fr.

Mlle Mélanie Bourotte a été plusieurs fois couronnée, dans les concours, comme poëte et écrivain. Ainsi que le dit le conseil général de la Creuse, (dans une délibération concluant à lui accorder un prix de cinq cents francs, pour l'ouvrage que nous avons sous les yeux), une de ses plus nobles préoccupations est de consacrer son talent à montrer aux populations qu'elles seront d'autant plus heureuses qu'elles s'attacheront davantage à l'agriculture et à l'amour de leur foyer domestique.

La Maison forestière n'a pas la prétention d'être un cours, même fort abrégé, de sylviculture : ce livre s'adresse simplement aux enfants, pour leur inspirer l'amour des bois et leur faire entrevoir le rôle des forêts dans l'ensemble d'un pays et l'existence d'une nation.

Ces notions forestières sont encadrées dans une narration simple et gracieuse.

(*Pour les trois ouvrages ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

HISTOIRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE ET DE LA PAPAUTÉ DE SON TEMPS, par le P. Capecelatro, traduit par Mme Elise Jal. 1 vol. in-18.—Prix : 4 fr.

Si l'histoire, au dire de Cicéron, est la maîtresse de la vie, la lumière des nations, le témoin des âges écoulés, c'est surtout l'histoire de l'Église, il faut le reconnaître, qui se présente à nous avec tous ces avantages. Pourquoi remarquons-nous dans les esprits tant de découragement et de défaillances? N'est-ce pas parce que, uniquement frappés de coups de tonnerre et des éclairs de l'orage qui passe, ils oublient que la sérénité n'est pas faite pour notre ciel, qu'elle n'y a jamais brillé que par intervalle, et que, comme toute autre constitution humaine, l'Église et la Papauté ont toujours été ballottées par toutes les tempêtes et menacées de tous les naufrages? Reste un seul espoir, c'est que l'esquif qui les porte ne doit point périr, *fluctuat nec mergitur.*

Étudier l'histoire de l'Église est donc aujourd'hui plus opportun que jamais. Mais parmi les diverses périodes de cette histoire, s'attacher de préférence à celles qui ont été le plus troublées, voilà qui relève

l'espérance et chasse le découragement. C'est sous ce rapport que la vie de sainte Catherine de Sienne mérite d'être lue et méditée.

Jusqu'alors les biographes de la vierge de Sienne, au nombre de quarante, s'étaient bornés à retracer ses vertus, à raconter ses miracles et à nous faire admirer la merveilleuse sainteté de son âme. Quant à ses actes en faveur de l'Église et aux rapports étroits qu'elle eut avec la Papauté dans ce terrible quatorzième siècle, époque de schisme, de guerres et d'infirmités de toutes sortes, nos historiens n'avaient pas paru s'en préoccuper. C'est précisément ce nouveau point de vue que le P. Capecelatro, membre éminent de l'Oratoire de Naples, vient de mettre en lumière pour l'instruction et le reconfort des âmes pusillanimes. Ce précieux livre, honoré d'une lettre fort élogieuse de M. le comte de Montalembert et traduit avec autant de fidélité que d'élégance par Mme Élise Jal, fait partie de la *Bibliothèque dominicaine.* Il se recommande donc à tous les lecteurs sérieux.

« Oh ! Catherine de Sienne, disait Pie IX en baisant ses lettres nouvellement éditées, c'est elle qui a aimé les Papes ! Puisse la France lire ses lettres et s'instruire toujours à son école ! »

ETUDE SUR JEAN BART, son influence, son époque, par M. Adolphe Lebleu. 1 vol.

L'auteur de cette étude, M. Adolphe Lebleu, s'est donné pour mission de restituer à l'histoire la véritable figure de ce héros du Nord, altérée à plaisir par la légende et le roman. Quand on a lu ce travail, qui s'appuie sur les données de la meilleure critique, on en conclut que Jean Bart n'est pas le capitan rude et grossier que l'opinion se représente, mais bien un homme de société et d'un grand caractère, que son influence sur la politique de son temps et sur la défense nationale s'est exercée bien plus encore par la hardiesse de ses conceptions que par sa bravoure proverbiale; enfin, que les sentiments religieux tenaient une grande place dans cette âme au milieu des tumultes et des orages de la vie.

(*Pour les ouvrages précédents, d'après la Semaine religieuse de Paris.*)

PRÉDICTION D'UN PROPHÈTE QUI N'EN EST PAS UN. Brochure in-18. — Prix : 30 c.

Tel est le titre d'un petit opuscule qui porte pour épigraphe des mots latins dont voici le sens. *Allons-nous aux ténèbres ou à la lumière,*

à la mort ou à la vie? Ce qui se passe est-il le commencement de la fin ou le prélude d'un temps meilleur? Graves questions qui ne peuvent que nous intéresser vivement et auxquelles, selon nous, il est très-sagement répondu. Les conclusions ne sont nullement tirées de prophéties plus ou moins authentiques et dont les termes sont susceptibles de plusieurs interprétations; elles résultent des faits que nous voyons journellement s'accomplir. Elles sont aussi très-consolantes et très-capables de soutenir notre courage au milieu des épreuves présentes. Nous recommandons vivement à nos lecteurs la propagation de cet opuscule.

HISTOIRE DES ÉVÊQUES DE MARSEILLE, depuis saint Lazare jusqu'à nos jours. Joli volume grand in-8° compacte. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Ant. Ricard vient de publier un recueil intéressant de notices sur les *Évêques de Marseille* qui se sont succédé, sur le siége de saint Lazare, depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'à Mgr Place. Cette publication intéresse tous les diocèses de France, les évêques de Marseille ayant été mêlés, dans la suite des âges, à une foule d'événements généraux de l'histoire religieuse de notre patrie. Nous la recommandons avec empressement à tous les amis de nos antiquités chrétiennes et de notre histoire nationale.

(*Pour les ouvrages ci-dessus d'après la Revue du monde catholique.*)

DEVOIR DES CHRÉTIENS devant l'infaillibilité doctrinale du Pontife romain prononcée par la pratique et la tradition pertétuelle dans les temps apostoliques, et définie par le saint Concile œcuménique du Vatican, par M. l'abbé F.-L.-M. Maupied, théologien au Concile, docteur en théologie, docteur es-sciences, ancien professeur à la Sorbonne, etc. 2 vol. in-8° de IV-514 et 538 p.—Prix : 12 fr. 50.

« Il était nécessaire, écrit à l'auteur Mgr Filippi, évêque d'Aquila, l'une des lumières de l'épiscopat d'Italie, il était nécessaire que, comme la préparation de la science avait précédé la constitution sur l'infaillibilité pontificale, ainsi pareillement la réflexion de la science l'eût suivie. Et vous avez excellemment répondu au besoin de la chose et des temps. Les preuves de la science théologique, que vous avez toutes réunies pour mettre en lumière et confirmer dans les esprits le dogme sanctionné de l'infaillibilité pontificale, constituent un vrai trésor, qui désormais devra faire partie de la bibliothèque de tout théologien. Vous avez voulu aussi joindre à l'œuvre du théologien l'œuvre du publiciste, en ajoutant les preuves de la science politique à celles de la

science théologique; et, en vérité, il convenait qu'elles y fussent ajoutées pour démontrer l'opportunité et les avantages futurs du grand acte conciliaire. Et en cela vous avez vraiment atteint le but. Il ne se passe presque pas de jour qu'on ne lise les plus dégoûtants outrages contre la définition de l'infaillibilité doctrinale du chef visible de la chrétienté, en accusant les Pères du Vatican d'avoir sanctionné la forme la plus absolue du despotisme, et en provoquant les gouvernements à se prémunir contre elle. Vous avez habilement retourné les armes contre les adversaires, en démontrant que la prérogative divine proclamée du vicaire de Jésus-Christ, du Père des chrétiens, est la plus solide garantie de la liberté des peuples; parce que, comme vous l'avez noté en vrai théologien, elle ne consiste pas dans l'arbitraire personnel de faire et défaire toute chose, mais précisément dans *une garantie de tout abus et de tout excès*, que Dieu accorde à l'autorité de l'Église résumée et représentée par son chef suprême. »

Nous ne pouvions avoir une meilleure et plus haute autorité pour louer et recommander le beau travail de M. l'abbé Maupied. Mgr Filippi ne se borne pas à une simple approbation, dans laquelle on pourrait voir un acte de pure courtoisie; il estime tellement cet ouvrage, qu'il en fait préparer en ce moment une traduction italienne dont nous avons sous les yeux le prospectus; cette traduction, faite sous les auspices des évêques d'Aquila et de Calvi (cet évêque faisait partie de la députation *de fide*) par la prêtre Silvio Villoresi, paraîtra prochainenement. (*D'après la Bibliographie catholique.*)

VIE DE DUQUESNE, par un officier de marine. 1 vol. in-12 de 142 p., avec une gravure.— Prix : 0 fr. 75 c.

Sur soixante-dix-huit ans qu'il vécut (1610-1688), Duquesne consacra soixante ans au service de la France. Cette carrière, aussi longue que glorieuse, fournit de nombreux matériaux au biographe.

Toutefois, à l'exception du premier chapitre, le travail que nous indiquons ici est plutôt historique que biographique.

L'auteur résume les principaux faits d'une lutte de trente ans contre l'Espagne et contre Ruyter, sans oublier le blocus de Scio, ni les bombardements d'Alger et de Gênes.

L'histoire des origines de la marine militaire de la France sous Louis XIV et Colbert se résume en quelque sorte dans la biographie de l'illustre marin.

LES BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ. Sciences, arts, inventions, œuvres de charité, par C. FALLET. 1 vol. in-8° de 256 p., avec 2 gravures. — Prix : 3 fr.

Recueil de courtes notices sur les personnages suivants : Gutenberg, Roger Bacon, Copernic, Galilée, Descartes, Newton, Pascal, Papin, James Watt, Georges Stephenson, Robert Fulton, Otto de Guérick, Benjamin Franklin, Galvani et Volta, les frères Montgolfier, Davy, Niepce et Daguerre, André Vésale et Jenner, Olivier de Serres, Adam de Craponne et Riquet, Jacquard, Bernard de Menthon, Las Casas, saint Vincent de Paul, l'abbé de l'Épée et l'abbé Sicard, le baron Monthyon, Mme de Fougeret et Mme de Pastoret.

Voici cependant de quelle manière l'auteur explique cette pensée : « Nous avons voulu, dit-il, apprendre à nos lecteurs ce que les découvertes dont ils recueillent les fruits ont coûté de recherches et les animer au travail en leur montrant les résultats qu'il produit toujours, quand on s'y livre avec ardeur. — Après les noms des savants qui ont contribué par d'utiles découvertes au bien-être des populations, viendront ceux des hommes qui se sont dévoués au soulagement de l'humanité, afin que nos jeunes amis apprennent à confondre, dans un même sentiment de respect et d'admiration, les maîtres de la science et les héros de la charité. »

Ces petites notices sont instructives, faciles à comprendre, et écrites dans un bon esprit.

COURS ÉLÉMENTAIRE DE DROIT USUEL, par A. BAUME. 1 vol. in-12 de 137 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit volume contient un résumé des codes civil et de commerce, où les principales matières sont seules exposées dans des termes moins scientifiques que ceux employés par le législateur et, par là même, facilement intelligibles pour tous les lecteurs.

Celui qui possédera ce livre ne devra pas se croire en mesure de résoudre toutes les questions légales, mais il pourra se familiariser avec l'esprit de notre législation et se rendre compte assez exactement de ses devoirs dans les limites du cadre adopté par l'auteur.

VOYAGE A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE PENDANT L'ANNÉE 1866, par le R. P. HORNER, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, supérieur de la mission de Zanzibar. 1 vol. in-12 de 267 p. — Prix : 3 fr.

Quoique nous ayons déjà plusieurs voyages en Afrique, celui-ci

réclame une place à part, en raison de son intérêt et de sa réelle valeur.

C'est un missionnaire qui parle, étudiant les hommes et les choses au point de vue de la foi. L'ouvrage est écrit dans un style facile, parfois vif et piquant.

Le P. Horner a été chargé de fonder la mission de l'île de Zanzibar et d'explorer les côtes de Zanguebar. Il a pénétré dans des tribus qui n'avaient jamais vu de blancs, et qui l'ont pris souvent pour un sorcier. Les mœurs des différentes peuplades, les unes nègres, les autres musulmanes, les unes douces et hospitalières, les autres cruelles et anthropophages, sont décrites d'une façon des plus intéressantes.

Mgr Gaume a encore rehaussé, par des documents nouveaux sur l'Afrique, le récit du missionnaire.

Ce livre, excellent, ne peut cependant être mis en toutes mains. A cause de certains détails de mœurs il convient seulement aux adultes.

(*Pour les quatre ouvrages ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

LA CONJURATION ANTI-CHRÉTIENNE CONTRE L'AME DES ENFANTS, par M. l'abbé Justin VERNIOLLES, chanoine honoraire de Tulle, curé de Beaulieu, ancien supérieur du petit séminaire de Servières. 1 vol. in-12 de VII-285 p.

Dans le livre de l'*Education chrétienne* (dont nous avons rendu compte le mois passé), le respectable auteur annonçait quelques pages sur les trames dirigées contre l'âme des enfants. Il tient aujourd'hui sa promesse et complète ce dernier ouvrage.

« Quand nous avons, dit-il, entrepris cette tâche, nous étions loin d'en mesurer l'étendue. Nos études, commencées depuis deux ans, peuvent s'augmenter chaque jour du récit de toutes les vexations que les congrégations enseignantes ont à subir. Toutefois, il faut bien se borner : aux chrétiens qui gémissent des maux de l'Église, aux pères de famille jaloux de défendre la foi de leurs enfants, nous offrons ce modeste essai. D'autres viendront après nous et pourront continuer ce que nous avons à peine ébauché.

Certains lecteurs nous accuseront peut-être de violence et d'injustice; voici notre réponse.

Nous citons dans cet écrit une centaine de textes et de documents qui prouvent un dessein formel et bien arrêté de priver les enfants d'une éducation chrétienne. Qu'on nous montre que ces textes sont faux et supposés nous sommes prêts à confesser notre erreur. Ce sont peut-

être les conséquences que l'on repousse? Dans ce cas, c'est une question de logique et de bon sens, et le lecteur impartial jugera.

« Si l'indignation et la douleur ont donné parfois un accent particulier à nos plaintes, ceux qui savent le prix d'une âme, et qui connaissent la perversité des sophistes, se garderont bien de nous blâmer. Lorsque pendant de très-longues années on a vu de près les enfants, lorsqu'on a délicieusement senti, par son expérience, ce que les influences de la foi et de la piété peuvent faire de ces âmes neuves, candides, aisément tournées vers le bien; lorsque, d'autre part, on voit ce que des maîtres indifférents ou athées ont fait depuis un siècle de notre malheureux pays, on est saisi de stupeur devant le crime épouvantable de ceux qui se sont exclusivement emparés de l'éducation de la jeunesse: oui, *les crimes de l'éducation française;* c'est le titre d'un livre récemment publié par M. Laurentie. Après avoir lu les pages éloquentes de cet écrivain sur le sujet que nous traitons, nous aurions voulu garder le silence. Mais alors notre travail touchait à son terme; nous l'avons achevé, heureux de voir notre thèse soutenue par une autorité si digne de respect.

« Un autre motif nous a déterminé à poursuivre. Depuis que Pie IX, notre glorieux et bien-aimé Père, est prisonnier dans son palais, il adresse souvent de courageuses paroles à ceux qui vont le visiter. Or, il parle presque toujours des dangers dont les maîtres pervers et les chaires de pestilence menacent les petits enfants; il conjure les mères chrétiennes de veiller sur ce précieux dépôt, et il exhorte vivement les pasteurs à redoubler d'efforts pour éloigner de la jeunesse un enseignement corrupteur.

« Dans un bref adressé naguère au fondateur d'une revue catholique' le Saint-Père rappelle que là est le grand péril du moment.

« Les maux qui nous tourmentent et nous accablent, dit-il, dé-
« coulent principalement du zèle opiniâtre, des efforts acharnés que
« déploie l'impiété pour soustraire l'éducation de la jeunesse à la di-
« rection et à la tutelle de l'Église. » (Bref du 15 février 1872 au R. P. d'Alzon, supérieur des augustins de l'Assomption.)

« Malgré notre obscurité et notre faiblesse, nous travaillons justement à démasquer ces embûches, à dénoncer ce zèle opiniâtre et ces complots de l'impiété. Trop heureux serions-nous si, en préservant quelques âmes de la contagion, nous pouvions apporter la moindre consolation au saint Pontife qui est présentement abreuvé de fiel et attaché sur un nouveau Calvaire! »

La modestie de l'auteur se trompe sur la portée de son livre. Cet ouvrage sera une consolation pour le Saint-Père, car il est écrit avec assez de conviction, de compétence et de talent pour contribuer à déjouer la trame infernale et la conjuration antichrétienne contre l'âme des enfants.

LE CŒUR DE JÉSUS ET NOS SOUFFRANCES *ou le mois du Sacré-Cœur honoré par trente exercices en rapport avec nos maux présents et les secours dont nous avons besoin.* (Avec approbation de Mgr l'évêque du Mans). 1871. Paris. — Prix: 0 fr. 50.

Nous avons déjà plusieurs mois du Sacré-Cœur, entre lesque distingue tout particulièrement celui de M. l'abbé Carion, écrit avec autant de talent que de piété. Celui que nous annonçons se recommande par l'à-propos. Les terribles événements que nous venons de traverser, ceux qui nous menacent encore fournissent à l'auteur des considérations pleines d'à-propos sur le besoin que nous avons de nous attacher à ce souverain remède; car le Cœur divin, bien compris et imité, peut seul nous délivrer. C'est donc à l'étude de ce Cœur adorable, étude puisée dans les principaux actes de la vie du Rédempteur, que l'écrivain consacre la première partie de son œuvre, en appliquant au temps présent les sentiments que suggérait au Cœur divin cette prescience qui embrassait les fautes et les douleurs de tous les siècles.

De l'étude l'auteur passe à l'imitation du Cœur de Jésus, imitation toujours appliquée aux circonstances actuelles. La troisième partie nous introduit dans l'intimité, si je puis m'exprimer ainsi, de ce foyer de charité, par le moyen de la prière, des visites au Saint-Sacrement, de la communion fréquente, de la dévotion à Marie et à Joseph, etc. Quelques prières complètent ce petit volume, dédié à saint Joseph.

Outre son actualité, ce livre a le mérite d'être aussi bien écrit que profondément senti. On voit qu'il est l'œuvre d'une personne versée dans les voies spirituelles; mais sa simplicité le met à portée des esprits les moins mystiques. Aucun ne mérite plus de devenir populaire; son modeste format et son prix modique le rendent accessible à tous.

J.-M. de Gaulle.

MOIS DE MARIE, à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, par le R. P. Coste, ancien supérieur du petit séminaire de Valognes (Manche). 1 vol. in-12 de 322 p. — Prix: 2 fr. (au profit d'une bonne œuvre).

Ce *Mois de Marie* n'est autre chose qu'une gerbe de pieux récits. Le P. Coste en a fait une petite vie de Marie, cette mère aimante de la

jeunesse... Cet ouvrage a reçu plusieurs approbations épiscopales; voici l'une des lettres adressées à l'auteur par plusieurs ecclésiastiques éminents, au sujet de son livre. — « Monsieur le supérieur, j'ai reçu l'excellent livre que vous avez bien voulu m'adresser; je vous en remercie à tous les points de vue. Nous avions déjà sur le mois de Marie de nombreux sujets de méditations, mais à mon avis aucun n'est ni plus pieux ni plus solide ni surtout plus pratique. Vous verrez qu'il sera goûté par tous, et surtout par la jeunesse à laquelle vous l'avez dédié.

« CROULEBOIS, vicaire général de Coutance. »

ÉPISODES DU TEMPS DE LA COMMUNE DE PARIS en 1871. 1 vol. in-8° de 187 p., avec une gravure. — Prix: 0 fr. 70.

Ce volume, comme son titre l'indique, offre plusieurs récits détachés qui tous se rapportent aux viciscitudes qu'éprouvèrent, pendant cette terrible époque, plusieurs maisons des Frères des Ecoles chrétiennes.

Sous le titre un peu étrange *Entre chien et loup,* dont on ne saisit pas l'à-propos, on lit un récit des inconcevables vexations suscitées aux Frères, infirmiers volontaires des ambulances de la Presse, vexations qui se terminent par l'envahissement de la maison-mère de l'Institut rue Oudinot et l'expulsion des Frères, même des Frères gravement malades et presque mourants. C'est M. Cotte, ancien directeur des ambulances de la Presse, qui raconte lui-même, avec pièces à l'appui, ses rapports avec la Commune, et comment il dut, avec le docteur Demarquay, s'emparer de force de la maison, pour ne pas la laisser prendre par la Commune. Il y a dans les dialogues et dans la correspondance de M. Cotte des révélations curieuses, qui servent à donner encore une idée plus juste de la bassesse à laquelle on était descendu dans ces jours mauvais. Pour les autres épisodes, les titres font comprendre de quoi il s'agit, et c'est pourquoi nous les citons ici: Communauté de Notre-Dame de Lorette rue des Martyrs, 68; — Communauté du faubourg Saint-Martin, n° 159; — les écoles de Belleville; — les arrestations sous le règne de la Commune; — Notes sur l'arrestation, la détention et la délivrance des Frères et des employés de Saint-Nicolas d'Issy; — Saint-Joseph des Allemands; — La Villette; — Communauté des Frères de Bercy.

BULLETIN SOMMAIRE

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

André Hofer, et l'insurrection du Tyrol en 1809, par le R. P. Clair, de la compagnie de Jésus 1 vol. in-12 de 250 pages. Prix : 2 fr.

Armée du Rhin (l') depuis le 12 août jusqu'au 29 octobre 1870 par le maréchal Bazaine. 1 vol. in-8° de 312 pages, orné de 11 cartes. Prix : 8 fr.

Armistice et la Commune (l'). 1 beau vol. in-8° accompagné d'un atlas de cartes stratégiques indiquant les positions de l'armée et de la garde nationale à chacun des combats et les mouvements progressifs des troupes dans Paris, par le général Vinoy. Prix : 10 fr.

Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique, par Gerstaker, traduites de l'allemand par Xavier Marmier. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 25

Commentaires de César, suivis du précis des guerres de Jules César, par Napoléon. 2 vol. in-12 Prix : 4 fr.

Comme on servait autrefois, le Marquis de Montcalm, le maréchal de Bellefonds, par le P. Sommervogel. 1 vol. in-12 de 256 pages. Prix : 2 fr.

Dépositions des témoins de l'enquête parlementaire sur le 18 mars classées dans un nouvel ordre et résumées par Henri Ameline, 3 vol. in-12. Prix : 9 fr.

Dictionnaire encyclopédique d'anecdotes, modernes, anciennes, françaises et étrangères, par Edmond Guérard. 2 vol. petit in-8°. Prix : 8 fr.

Enfants (les), éducation, instruction, par Champfleury. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Eschyle, Xenophon et Virgile, études philosophiques et littéraires, par V. Courdavaux, professeur à la faculté de Douai. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.

Essai sur l'Allemagne à propos de la guerre 1870-1871, par un ancien diplomate. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr.

Etapes d'un chasseur a pied (les), souvenirs de la 1ère armée de la Loire, par Léon Géraud. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Généalogie de la maison de Bourbon de 1256 à 1871, par L. Dussieux 2ème édition. 1 vol. in-8° de 260 pages. Prix : 6 fr.

Globe illustré (le), géographie générale à l'usage des écoles et des familles, par E. Cortambert. 1 vol. in-4° cartonné, orné de nombreuses gravures intercalées dans le texte et accompagné de 16 cartes tirées en couleur. Prix : 4 fr.

Histoire générale de la guerre de 1870-1871, par L. Dussieux. 1 vol. in-12 de 292 pages. Prix : 2 fr.

Histoire d'une femme, par Louis Enault 1 vol. in-12 de 472 pages. Prix : 3 fr.

Insurrection du 18 mars (l'), extraits des dépositions recueillies par la commission d'enquête, classés, discutés et résumés par Edmond Villetard. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Marine d'aujourd'hui (la), par le vice-amiral Jurien de la Gravière. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Mes héritages, par Mlle Zénaïde Fleuriot. 1 vol. in-12 de 272 pages. Prix : 2 fr.

Missionnaire catholique en Angleterre (un) sous le règne d'Élisabeth, par le R. P. Forbes, de la compagnie de Jésus. 1 vol. in-12 de 211 pages. Prix : 2 fr. 50

Rabagas, comédie en cinq actes, par Victorien Sardou. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr.

Rues de Paris (les), biographies, portraits et légendes, par Bathild Bouniol, 3 vol. in-12 d'ensemble 1324 pages. Prix : 9 fr.

S. Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie, par Amédée Thierry. 1 fort vol. in-8°. Prix : 8 fr.

Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration par le comte L. de Carné, de l'Académie française. 1 vol. in-8° de 383 pages. Prix : 6 fr.

Traité élémentaire de chimie organique, par Berthelot, professeur au Collége de France. 1 vol. in-8°. Prix : 13 fr.

Un séjour en France de 1792 à 1795, par H. Taine. 1 vol. in-12 de 305 pages Prix : 3 fr. 50.

Voyage de l'Atlantique au Pacifique, traduit de l'anglais par Belin de Launay. 1 vol. in-12 contenant 2 cartes. Prix : 1 fr. 25

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 6. Juin 1872.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS RESPECTABLES AGRÉGÉS.

Selon la promesse que nous avons faite dans notre dernière livraison, nous plaçons sous vos yeux, et nous soumettons à votre appréciation, la note qui nous a été adressée au sujet de la fondation immédiate d'une école des beaux-arts dirigée dans un esprit franchement chrétien. Nous croyons savoir que l'auteur, avant de nous envoyer la note qu'on va lire, avait exprimé sa pensée devant plusieurs personnes compétentes, et que l'on s'occupe d'en venir à la pratique le plus tôt possible. Nous sommes bien certains que tous nos honorables agrégés hâteront de leurs vœux, et faciliteront par leur concours la réalisation d'un projet si noble et si pieux.

« Il est peut-être surprenant qu'on ne se soit pas demandé « pourquoi, généralement, tous les hommes qui ont fait leurs hu- « manités ont un goût assez sûr pour juger les œuvres littéraires, « tandis que la plupart avouent très-ingénument leur incom- « pétence absolue pour apprécier les productions de l'art. Qui « de nous n'a entendu répéter cent fois, devant un tableau ou « une statue, la phrase stéréotypée : *Je ne m'y connais pas?*

« Pour peu qu'on y réfléchisse, la cause de cette incapacité « paraît manifeste ; tous ont acquis le tact littéraire par l'étude « raisonnée, par la lecture analysée des modèles, dans la littéra- « ture ancienne comme dans les chefs-d'œuvre de notre littéra- « ture nationale.

« En appliquant la même méthode pour l'enseignement des « beaux-arts, on arriverait au même résultat ; il y aurait toujours « peu d'artistes de grand talent, comme il y a peu de littérateurs « distingués, mais toute la classe lettrée aurait acquis le goût rai- « sonné nécessaire pour juger sainement la valeur artistique « d'une œuvre quelconque. Comme pour l'art religieux que nous

« avons spécialement en vue, son développement dépend princi-
« palement du bon goût du clergé; il suffirait d'établir dans
« chaque école ecclésiastique, dans les séminaires petits et
« grands, un cours classique d'esthétique, pour faire acquérir aux
« élèves, par l'étude analytique de plusieurs modèles excellents,
« le sentiment et la science du beau artistique.

« Et qu'on ne se récrie pas sur la difficulté, l'impossibilité de
« doter chaque école ecclésiastique d'un petit musée de chefs-
« d'œuvre. De même que, pour le fond des beautés littéraires,
« on peut les apprécier souvent dans une bonne traduction, il
« serait aussi possible d'exercer le goût des élèves par l'étude
« raisonnée de bonnes copies de tableaux de mérite, et de plâtres
« bien exécutés d'après les meilleures statues ou bas-reliefs; la
« gravure souvent suffirait, surtout pour l'étude de la composi-
« tion et de l'expression.

« Quant à l'exactitude archéologique, il existe d'excellents ou-
« vrages, peut-être trop coûteux, mais d'après lesquels il serait
« facile de rédiger des manuels sérieux et suffisamment com-
« plets. Dès que cette pensée serait admise, il deviendrait néces-
« saire de créer une école dont les élèves les plus capables, sous
« la direction de peintres chrétiens, comme par exemple M. La-
« fond et M. Savinien Petit, de sculpteurs comme M. Bonnassieux,
« de graveurs comme M. Guzman, etc., exécuteraient des copies
« reproduisant assez fidèlement le mérite de l'œuvre originale
« pour servir de thème aux leçons d'esthétique.

« Enfin, pour donner avec la théorie générale le souffle de
« l'inspiration à cette école de jeunes artistes chrétiens, il fau-
« drait leur faire suivre les leçons d'un professeur éminent, dont
« la voix éloquente les initierait à la sublime poésie de l'art
« chrétien, avec l'autorité de science et d'élévation de pensée d'un
« digne émule de M. Rio, dont l'admirable livre a ému toute
« l'Europe, à l'exception peut-être de la France.

« Il n'est point de diocèse où l'on ne trouve quelques chrétiens
« assez éclairés et assez amis de l'art pour fournir, ou du moins
« organiser, les moyens de réaliser la somme relativement mo-
« dique qui suffirait à l'acquisition de bonnes copies et de plâtres
« soignés, nécessaires pour l'enseignement.

« Ces acquisitions tourneraient au profit de cette École libre
« qui aurait, par ses seules garanties d'art et de science ar-

« théologique, le privilége de fournir d'abord les séminaires
« pour leurs musées d'enseignement, et ensuite les églises dont le
« bon goût exclurait les produits informes et ridicules du com-
« merce des *articles de sainteté*.

« En résumé, ce projet assure la fondation, le succès et la rente
« d'une Ecole des beaux-arts sous l'inspiration chrétienne. »

L'apparition merveilleuse des croix sur les vitres en Allemagne est un fait que la presse la plus matérialiste n'ose nier. Voilà donc le surnaturel qui s'impose, bon gré mal gré, à notre siècle incroyant. Ceux qui ne l'avaient pas encore assez apprécié, comprendront que notre œuvre a rendu un service important en publiant et en faisant connaître le savant ouvrage de M. de Mirville, *des Esprits et de leurs manifestations*, cette véritable encyclopédie du merveilleux et du surnaturel à tous les âges et chez tous les peuples. Les esprits légers qui, sans réflexion, dédaignaient d'étudier les faits surnaturels, les regardant comme des légendes sans valeur historique, seront forcés de reconnaître leur réalité et par conséquent l'obligation pour tout homme sensé de les étudier avant d'en parler.

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

VIE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, apôtre des Indes et du Japon, par le P. BOUHOURS, de la même compagnie. 1 vol. in-8° de 522 p., orné d'une gravure. — Prix : 6 fr. ; pour les agrégés : 2 fr.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler d'abord les titres recommandables de l'auteur de cet excellent ouvrage. Dominique Bouhours, littérateur distingué, naquit à Paris en 1628. Il entra au noviciat des Jésuites à l'âge de seize ans.

Après avoir professé les humanités à Paris, il enseigna la rhéto-

rique à Tours. Plus tard, il fut chargé de l'éducation des jeunes princes de Longueville, et ensuite de celle du marquis de Seignelay, fils de Colbert. Il mourut à Paris l'an 1702.

Cet écrivain éminent publia, entre autres ouvrages, la vie de saint François-Xavier, de la compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon. Le roi Louis XIV daigna en accepter la dédicace.

Dans ce grand siècle on n'écrivait pas à la légère, surtout quand on avait à soutenir, comme le Père Bouhours, l'honneur de son nom et la réputation d'un ordre illustre, non-seulement par son zèle apostolique, mais aussi par la place qu'il avait su conquérir dans la république des lettres, comme l'on disait alors. Voici en quels termes l'élégant et docte écrivain expliquait les moyens qu'il avait pris pour assurer à son livre le mérite le plus important, l'exactitude historique. Les mémoires sur lesquels j'ai travaillé, dit-il, m'ont fourni tout ce que je pouvais souhaiter pour la perfection de mon ouvrage, en ce qui regarde la vérité et les ornements de l'histoire; car, sans parler de Turselin et d'Orlandin, j'ai lu exactement Lucena et Bartoli. Le premier a écrit en portugais, et son livre a pour titre : *Historia da vida do Padre Francisco de Xavier, e do que fizeram na India os Religiosos de Companhia de Jesu.* Il dit qu'il a eu entre les mains les copies authentiques des informations qui furent faites par l'ordre de Jean III, roi de Portugal, sur les actions du bienheureux père Xavier, et les originaux de plusieurs lettres écrites des Indes sur le même sujet, lesquelles se gardent encore aujourd'hui dans les archives du collége de Coïmbre. Pour Bartoli, si connu par ses ouvrages, et qui est un des meilleurs écrivains d'Italie, il a tiré des archives de la maison professe de Rome, et des actes de la canonisation, ce qu'il dit du saint dans la première partie de l'histoire de la compagnie de Jésus intitulée l'*Asie*.

« Quoique ces deux historiens aient ramassé, en quelque façon, tout ce qui se peut dire sur saint François-Xavier, je n'ai pas laissé de voir ce que les autres en ont écrit, et j'ai lu principalement le livre de Nieremberg, intitulé *Claros Varones*; l'*Histoire des Indes*, de Maffée, et celle de Jarric; l'*Histoire ecclésiastique du Japon*, de Solier; l'Histoire castillane des missions que les Pères de la compagnie de Jésus ont faites en l'Inde orientale et au royaume de la Chine et du Japon, composée par Louis de Guzman; et enfin l'Histoire portugaise des voyages de Fernand Mendez Pinto.

« Mais, comme saint François-Xavier a écrit lui-même une partie

des choses qui lui sont arrivées aux Indes et au Japon, je me suis fort attaché à ses lettres, et j'en ai tiré des lumières qui ne m'ont pas peu servi à éclaircir la vérité. Ces lettres m'ont fourni aussi de quoi rendre la narration plus animée et plus touchante, en faisant quelquefois parler le saint et mêlant ses sentiments avec ses actions.

« J'avais presque achevé mon ouvrage lorsque j'ai reçu d'Italie et d'Espagne deux vies de saint François-Xavier, que je n'avais point encore vues : l'une fort nouvelle, écrite en italien par le Père Massei ; l'autre, plus ancienne, écrite en espagnol par le Père François Garcia. Je n'ai guère trouvé dans ces deux livres que ce que j'avais remarqué ailleurs ; mais j'ai pris beaucoup de plaisir à les lire, tant ils sont écrits correctement et poliment, chacun en sa langue. »

On est si habitué à entendre exalter les progrès de notre siècle et surtout sa supériorité pour la critique historique, que beaucoup de lecteurs se tiennent en garde contre la trop facile crédulité des historiens des siècles précédents. Pour combattre ce préjugé, nous citerons encore le Père Bouhours : on verra que, de son temps, on hésitait à admettre le merveilleux, et qu'un auteur de son mérite ne présentait que des faits soumis préalablement au contrôle d'une critique éclairée et rigoureuse.

« Je craindrais qu'une vie aussi extraordinaire que celle-ci ne choquât un peu les esprits profanes, si la réputation de saint François Xavier n'était bien établie dans le monde, et que ses miracles n'eussent toutes les marques des véritables miracles, comme a très-bien remarqué l'auteur qui en a fait le recueil. La mission du saint les autorise d'abord ; car, étant envoyé de Dieu pour convertir les infidèles, il était nécessaire que la foi fût plantée dans l'Orient par les mêmes voies qu'elle l'avait été dans toute la terre au commencement de l'Église.

« D'ailleurs, jamais miracles n'ont été examinés avec plus de soin ni plus juridiquement que ceux-là. Ce ne sont point des miracles faits en secret, et qu'on doive croire sur la parole de deux ou trois personnes intéressées ou qui peuvent être surprises ; ce sont d'ordinaire des faits publics, reconnus de toute une ville, de tout un royaume, et qui ont pour témoins des peuples entiers, la plupart idolâtres ou mahométans. Plusieurs de ses miracles ont duré longtemps, et il a été aisé aux personnes incrédules de s'en éclaircir. Tous ont eu des suites qui en rendent la vérité incontestable, telles que sont les conversions des royaumes et des rois les plus ennemis du christianisme,

la ferveur admirable des nouveaux chrétiens, et la constance héroïque des martyrs : mais rien peut-être ne confirme davantage les miracles de saint Xavier que sa sainte vie, qui a eu quelque chose de plus merveilleux que ses miracles mêmes; il fallait, ce semble, qu'un homme qui vivait comme lui, fît ce que les autres hommes ne faisaient point; et que, s'abandonnant tout à Dieu par une entière confiance dans les occasions les plus périlleuses, Dieu lui abandonnât, en quelque façon, sa toute-puissance pour le bien des âmes.

Mais ces sentiments ne sont pas seulement des catholiques; les hérétiques mêmes révèrent Xavier; et Baldeus parle de lui en ces termes, dans son *Histoire des Indes* : « Si la religion de Xavier convenait avec la nôtre, nous le devrions estimer et honorer comme un autre saint Paul. Toutefois, nonobstant cette différence de religion, son zèle, sa vigilance et la sainteté de ses mœurs doivent exciter tous les gens de bien à ne point faire l'œuvre de Dieu négligemment; car les dons que Xavier avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ, étaient si éminents, que mon esprit n'est pas capable de les exprimer. Si je considère la patience et la douceur avec lesquelles il a présenté aux grands et aux petits les eaux saintes et vives de l'Évangile, si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures et les affronts, je suis contraint de m'écrier avec l'Apôtre : Qui est capable comme lui de ces choses merveilleuses? »

Baldeus finit l'éloge du saint par une apostrophe au saint même : Plût à Dieu, dit-il, qu'ayant été ce que vous avez été, vous fussiez ou vous eussiez été des nôtres!

Richard Haklvit, aussi protestant, de plus ministre en Angleterre, loue Xavier sans aucune restriction (1). « Sancian, dit-il, est une île dans les confins de la Chine, et proche le port de Canton, fameuse par la mort de François-Xavier, ce digne ouvrier évangélique, et ce divin maître des Indiens en ce qui concerne la religion, qui, après de grands travaux, après plusieurs injures et des croix infinies souffertes avec beaucoup de patience et de joie, mourut dans une cabane sur une montagne déserte, le 2 décembre de l'année 1552, dépourvu de toutes les commodités de ce monde, mais comblé de toutes sortes de bénédictions spirituelles, ayant fait connaître auparavant Jésus-Christ à plusieurs milliers de ces Orientaux. Les histoires modernes des Indes sont rem-

(1) *Les principales navigations, voyages, trafics et découvertes de la nation anglaise par terre et par mer*, etc. Deuxième partie du second volume.

plies des excellentes vertus et des œuvres miraculeuses de ce saint homme. »

M. Tavernier, qui a toute la probité que l'on peut avoir hors de la vraie religion, enchérit sur ces deux histoires, et parle comme un catholique(1). « Saint François Xavier, dit-il, finit en ce lieu sa mission avec sa vie, après avoir établi la foi chrétienne avec des progrès admirables dans tous les lieux où il avait passé, non seulement par son zèle, mais aussi par son exemple et par la sainteté de ses mœurs.

« Il n'a jamais été dans la Chine; néanmoins il y a beaucoup d'apparence que le christianisme qu'il avait établi dans l'île de Niphon s'étendit dans les pays voisins, et se multiplia par les soins de ce saint homme, que l'on peut nommer à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes. »

Nous espérons que nos respectables agrégés nous sauront gré d'avoir mis à leur disposition, pour un prix si modique, une belle édition d'un livre que son format et les gravures qui l'embellissent permettent de donner en cadeau, après en avoir réservé un exemplaire pour sa bibliothèque. Il importe de combattre le naturalisme, le matérialisme, qui de nos jours empoisonnent l'air par des ouvrages de la valeur de celui que nous offrons à nos lecteurs : la perfection de la forme, le charme du style font goûter les bonnes et solides pensées que suggère le fond même du livre : c'est donc un des meilleurs ouvrages de propagande que nous sommes heureux d'inscrire dans notre catalogue.

FASTES ET LÉGENDES DU SAINT-SACREMENT, depuis son institution jusqu'à nos jours, par J.-M. de Gaulle, précédés d'un exposé du dogme de l'Eucharistie, par M. Auguste Carion, prêtre, avec approbation de Mgr l'évêque d'Arras. 1 vol. in-12 de 468 p. — Prix : 3 fr. ; pour les agrégés : 1 fr. 60.

Il y a deux parties dans cet ouvrage. La première est le plus lucide traité qui existe peut-être sur le dogme si consolant de l'Eucharistie. Écrit dans un style clair et précis, ce traité répond à toutes les objections des gens du monde, plus ou moins infectés des sophismes de l'hérésie; et la lecture, facile même pour ceux qui sont étrangers aux études théologiques, satisfait pleinement la raison, si la foi avait besoin de son secours.

La seconde partie est une autre consolation donnée au cœur du fidèle en même temps qu'un attrait pour les esprits sceptiques que ces ré-

(1) Recueil de plusieurs relations et traités singuliers et curieux.

cits, émouvants toujours, et souvent appuyés de témoignages irrécusables, peuvent porter à réfléchir et à examiner plus sérieusement le dogme qu'ils rejettent avec une si téméraire liberté.

On sera bien étonné de voir au nombre des témoins qui déposent en faveur de la présence réelle et des miracles contemporains opérés par le Saint-Sacrement, Luther et Voltaire lui-même.

Les deux pièces historiques que cite à ce propos l'auteur sont incontestables. Mais qu'est-ce qu'une contradiction de plus chez les apôtres de l'erreur et du mensonge? C'est un aveu semblable à celui que l'exorciste arrache à l'esprit des ténèbres lui-même, lorsqu'il le force à confesser la divinité de Jésus-Christ. De nos jours pas plus qu'au temps de la vie du Sauveur sur la terre, ce ne sont pas les miracles qui manquent à l'homme pour croire à ce qui apparaît obscur à son infirme raison; c'est un cœur simple et droit.

Le livre que nous analysons peut faire beaucoup de bien, même à ceux qui ferment les yeux à la lumière. Il saisit vivement l'imagination, il se fait lire, et il est bien difficile de ne pas être ému en lisant tant de faits sérieusement attestés comme historiquement vrais et qui laissent loin derrière eux les plus merveilleuses fictions de l'esprit humain.

Nous ne ferons aucune citation, parce qu'il faudrait tout citer dans les soixante-huit récits qui composent cet intéressant recueil.

C'est un beau monument élevé au Saint-Sacrement, et le respectable auteur a commencé à trouver sa récompense dans l'approbation d'un savant et pieux prélat, ainsi que dans plusieurs lettres de félicitations que lui ont adressées des ecclésiastiques distingués. Il n'est point douteux que de nombreux lecteurs n'y viennent bientôt ajouter leurs suffrages.

UNE SOLUTION AUX QUESTIONS SOCIALES, par le vicomte d'ANTHENAISE. 1 vol. in-8° de 91 p. — Prix : 2 fr. net pour les agrégés : 0 fr. 50.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas, s'écriait le poëte latin. En effet c'est la base de toute science. En politique, comme en médecine, si vous voulez guérir le mal, il faut d'abord en rechercher les causes. Nous ne saurions donc trop applaudir aux courageuses investigations auxquelles tant de belles intelligences se livrent depuis quelque temps pour découvrir l'origine de notre malaise social et politique. Notre joie redouble quand nous rencontrons ces recherches de vérité

parmi les jeunes gens qui appartiennent aux classes supérieures de la société, et qui, loin de croire qu'ils sont nés pour consommer dans de stériles loisirs les fruits de la terre, se souviennent que, dans notre patrie surtout, noblesse oblige.

Ainsi pense, ainsi se comporte M. le vicomte d'Anthenaise. Il suffit de reproduire les titres des chapitres de sa substantielle brochure pour prouver qu'il n'a laissé sans étude ni sans examen aucune des questions que le sphynx révolutionnaire pose comme autant de menaçants problèmes aux modernes générations.

Il traduit d'abord à la barre de la raison les doctrines insensées qui se résument dans le programme athée, immoral et destructeur de toute société, de l'*Internationale*. C'est le dernier mot ou les conséquences logiques de l'idée révolutionnaire. — Pourquoi ne traiterions-nous pas la bourgeoisie comme elle a traité la noblesse? disent les apôtres du prolétariat. — La bourgeoisie n'a rien voulu supporter au-dessus d'elle, nous ne voulons pas supporter qu'elle nous domine plus longtemps. Elle a dit qu'on ne pouvait pas hériter des vertus et des titres de ses aïeux; nous disons qu'on ne doit pas hériter davantage du capital de ses parents. Elle a supprimé la hiérarchie, nous voulons achever son œuvre en supprimant la famille, etc. Qu'est-ce que peut répondre la bourgeoisie révolutionnaire à ces implacables logiciens? Il n'y a qu'un remède, c'est celui qu'indiquait saint Remy au fier Sicambre dont il faisait courber la tête sous l'onde régénératrice : *Brûle ce que tu as adoré, adore ce que tu as brûlé.* En somme, il faut rebâtir l'édifice social qu'on a commencé à démolir en 89. Partant de ces données, l'auteur passe en revue toutes les questions à l'ordre du jour, pour nous servir du langage parlementaire : la *famille*, la *propriété*, le *suffrage universel*, la *centralisation*, les *plus imposés*, les *femmes*, les *mineurs*, les *sociétés civiles*, *commerciales*, *religieuses*. *Ce que devrait être la commune*, *l'arrondissement*, *le département*, *la province*, *l'État*.

En d'autres termes, il esquisse le programme d'un vaste ouvrage qui demanderait de longues méditations et plusieurs volumes.

Mais ce programme lui-même, il est bon de l'avoir tracé, et meilleur encore de l'avoir publié. C'est un thème où toutes les questions brûlantes de notre époque sont posées, et où l'auteur a même indiqué les jalons de la route par laquelle il est peut-être possible à la société de sortir du labyrinthe révolutionnaire.

Les bornes et la nature de cette revue ne nous permettent pas d'entrer dans la discussion; nous devons donc nous arrêter à cette

analyse, en recommandant à nos lecteurs de faire leur profit du cri de Garde à vous! jeté par M. le vicomte d'Anthenaise, et de méditer sur la solution qu'il propose, en cherchant les moyens de la mettre en pratique.

LES MORTS HÉROIQUES pendant la guerre de 1870-1871 et pendant la Commune, par G. DAULNOY. 1 vol. in-8° orné d'une gravure de VIII-222 p. — Prix : 1 fr. 50.

SOUVENIRS DES AMBULANCES, par A. S. DE DONCOURT. 1 vol. in-8° orné d'une gravure, de XII-232 p. — Prix : 1 fr. 50.

SOUVENIRS D'UN OTAGE DE LA COMMUNE, par un frère des Écoles chrétiennes. 1 vol. in-12, orné d'une gravure de 108 p. — Prix : 0 fr. 50.

MA SORTIE DE MAZAS, par Joseph DE MARGAL. 1 vol. in-12 de 144 p. orné d'une gravure. — Prix : 0 fr. 60.

L'histoire se compose de deux éléments : les actes officiels conservés dans les archives publiques, et les témoignages écrits de ceux qui ont pris part aux événements contemporains. Il est donc intéressant de recueillir ces témoignages au fur et à mesure qu'ils se produisent. C'est à ce titre que nous signalons encore aujourd'hui à l'attention de nos lecteurs les brochures dont nous venons d'écrire les titres.

Le premier de ces livres est dû à la plume de M. Daulnoy. Son but est indiqué dans l'introduction. D'un bout du monde à l'autre on disait : « Les Français ne croient plus qu'aux jouissances du luxe, au bien-être et aux corruptions d'une civilisation matérialiste...

« La France a rejeté Dieu... Dieu rejettera la France... Mais voici que du sein de nos désastres se fait entendre une sublime protestation ; ce sont nos morts qui parlent; sous la main sacrilége qui vient dépouiller les victimes comme sous la main pieuse qui cherche dans un faible battement de cœur une étincelle qui permette de ranimer les sources de la vie, un même fait se présente : une croix, une médaille reposent presque toujours sur ces braves poitrines. Ainsi s'élève de ces sillons sanglants un cri unanime : Nous sommes tombés en invoquant le Dieu de nos pères, le Dieu qui a toujours protégé la France et qui la sauvera! »

Le cadre de l'auteur embrasse tous les épisodes de cette terrible année d'expiation et toutes les conditions de la société française qui y ont apporté leur tribut d'héroïsme en face de l'étranger envahisseur de la patrie, et aussi devant cet autre ennemi encore plus flétrissant dont l'infâme ligue de l'Internationale avait fait une horde de bourreaux

parricides ensanglantant et déshonorant le sein maternel encore tout meurtri des coups des Prussiens. Ce n'est pas seulement le dévouement de l'aumônier, de la sœur de charité, du frère de la doctrine chrétienne qu'il nous montre partout, sur les champs de bataille, aux ambulances ou dans les prisons des nouveaux septembriseurs, c'est toute la société française, depuis l'écolier de Saint-Nicolas que l'obus des Prussiens vient frapper sur sa couche innocente, jusqu'à ce martyr de notre brave armée qui, après avoir sauvé le Louvre des fureurs des nouveaux vandales, meurt brûlé vif par les pétroleurs.

Quelle éloquente réponse aux déclamations de nos libres penseurs que ces morts croyants de tout âge, de tout rang qui environnent encore d'une auréole de gloire les désastres et les ignominies que leurs calomniateurs et leurs bourreaux ont accumulées sur notre infortunée France.

Tandis que ces masses grossières, élevées dans le matérialisme athée, fuyaient comme de vils troupeaux devant le Prussien triomphant, qui sauvait l'honneur du drapeau français; qui combattait un contre dix? qui mourait pour la patrie, comme on savait combattre et mourir pour elle dans les siècles passés? — Des chrétiens, soldats ou chefs, prêtres et laïques, hommes et femmes, paysan ou gentilhomme. Le livre de M. C. Daurnoy est un précieux recueil de faits que nous connaissons déjà pour la plupart, mais qui, dispersés dans les journaux ou des lettres particulières, sont utilement réunis dans cet intéressant volume. Nous voudrions faire quelques citations. Écoutez comment meurt un de ces gentilshommes si ridiculisés par la basse envie de nos égalitaires.

« M. de l'Épinay Saint-Luc, capitaine des mobiles de Maine-et-Loire, est atteint d'un éclat d'obus au côté droit; il voit la mort approcher, il se fait porter à cent mètres plus loin pour se confesser et communier. Avant de recevoir son Dieu, il fait approcher ses hommes : « Mes amis, leur dit-il, je vous ai appris à combattre, je veux vous « apprendre comment on meurt en chrétien, » et, d'une voix ferme encore: « Portez armes.... Présentez... armes.... Genou terre!... » Après avoir reçu son Dieu, M. de l'Épinay ajoute: « Adieu, mes amis, en avant, au « feu!... » Puis il attend la mort avec calme, priant Dieu de bénir sa mère et ses six enfants. »

A chaque défaite vient ainsi se placer un acte ou un cri d'héroïsme. Après le combat de Reischoffen, un chasseur à pied, morne, désespéré d'avoir survécu à ses compagnons d'armes, s'étonne qu'on songe à

panser sa blessure: « Mille vies comme la mienne, s'écrie-t-il en « pleurant, ne valent pas un pas de l'ennemi en France. »

Au bombardement de Strasbourg, un étudiant en médecine, M. Corneber, a les deux jambes fracassées par un obus sur le rempart où il pansait les blessés. Ses camarades l'environnent. « Mon âme avant tout! s'écrie-t-il, et il appelle l'aumônier. Après s'être confessé, il demande avec ingénuité au bon prêtre: « Croyez-vous que Dieu me pardonne? » Ainsi la foi, que le matérialisme s'efforce d'étouffer surtout dans nos écoles, se réveille forte et naïve sur nos champs de bataille, comme aux anciens jours où le Dieu de Tolbiac, de Bouvines et de Denain aimait tant à se montrer *bon Français*.

Et à ce propos citons le mot d'un autre brave de cette guerre douloureuse, qui, prenant soin de communier avant chaque combat, s'écriait: « N'ayez pas peur de me voir reculer; je porte avec moi le *Dieu « qui ne capitule jamais.* »

Disons-le avec consolation, la foi ni l'héroïsme du soldat français n'ont pas quitté notre malheureuse patrie, et concluons par le mot de François Ier: « Tout et perdu... fors l'honneur..... » qui avec cette foi sauvera tout.

Nous ouvrons le second livre que nous venons d'inscrire en haut de cet article, *Souvenirs des ambulances*, et nous y voyons exprimée en d'autres termes la même consolante espérance: « Si la guerre de « 1870-1871, et l'insurrection plus désastreuse encore qui l'a suivie, « ont mis en lumière bien des défaillances, bien des crimes ; si la « corruption qui, depuis quelques années, s'est étendue à toutes les « classes de la société nous est apparue dans toute sa laideur, avec son « cortége d'égoïsme et de lâcheté, ces mêmes événements ont donné « lieu à des actes de dévouement et d'héroïsme qui, chez aucun autre « peuple, ne se seraient produits dans une égale proportion. Dieu, en « nous infligeant la plus cruelle épreuve qui puisse atteindre une « nation, nous a donné le moyen d'affirmer que l'esprit de foi et de « charité est plus fort chez nous que le plus grand des malheurs, de « telle sorte que cette guerre, sans victoire pour nos armes, ajoutera « cependant des pages magnifiques à nos annales. »

Le service de santé revendiquera une large part dans ces pages glorieuses, et dans ce service *où chacun a fait son devoir*, le clergé, les religieux de tout ordre, les frères des Écoles chrétiennes en particulier, ont conquis une place d'honneur. C'est là un triomphe pour la France chrétienne, une réponse éloquente de la religion aux attaques dont

elle est l'objet depuis un siècle, un gage de victoire prochaine.

Nous ne pourrons reproduire ici tous ces actes sublimes d'un dévouement qui surpasse peut-être encore celui d'un soldat sur le champ de bataille. Mais nous ne résisterons pas au plaisir de détacher de cet intéressant recueil une page où l'énergie du bon exemple, non moins que la liberté dont on jouissait dans les ambulances, sont démontrées par une conversion vraiment prodigieuse.

« Tout, pendant cette malheureuse guerre de 1870-1871, conspirait « contre nous : le désarroi de l'administration, la rigueur inaccoutumée « de la saison et la maladresse des nouvelles recrues qui, peu fami- « liarisées avec le maniement des armes à feu, causaient à chaque ins- « tant des accidents nouveaux.

« Un de ces accidents, un coup de feu tiré presque à bout portant « dans le bas-ventre d'un jeune soldat, par un camarade maladroit, « avait mis le malheureux blessé dans un état désespéré.

« Amené mourant à l'ambulance de la rue Oudinot, ce jeune homme « dut, aux soins des bons frères, un soulagement immédiat. Toutefois « sa blessure laissait peu d'espoir aux médecins, et l'aumônier de la « maison crut devoir offrir quelques paroles de consolation au malade. « Il lui parla du Dieu qui guérit, ou du moins qui donne la force de « souffrir, et il l'engagea à mettre ordre aux affaires de sa con- « science.

« — Vous repasserez un autre jour, » lui répondit le blessé, de ce « ton moqueur qui est particulier au gamin de Paris. Et, détournant la « tête, il se mit à siffler entre ses dents l'air d'une chanson populaire.

« Le prêtre s'éloigne le cœur serré.

« — Priez, dit-il au frère infirmier, priez pour ce pauvre enfant « qui, si près de l'éternité, se joue de la miséricorde de Dieu.

« Cependant, le lendemain, lorsque le chirurgien en chef, M. le « docteur Labbé, s'approcha du lit du blessé, celui-ci, l'apostrophant « brusquement, lui dit :

« — Je croyais qu'il n'était pas permis *aux curés* d'importuner les « malades pour les faire confesser.

« — Que voulez-vous dire, mon ami ?

« — Oh ! tout simplement vous prier de signifier a tous ces *diseurs* « *de patenôtres* de ne pas venir nous ennuyer.

« — Vous a-t-on donc forcé de vous confesser ?

« — Le plus souvent ! C'est moi, au contraire, qui l'ai joliment « rembarré, le curé !

« — Eh bien! donc, de quoi vous plaignez-vous? Le prêtre remplit
« son devoir en engageant les malades à mettre ordre à leur cons-
« cience; il ne force personne, il n'insiste même pas. Vous avez eu
« tort hier en *rembarrant*, comme vous dites, l'aumônier, et aujour-
« d'hui vous n'avez pas moins tort de vous plaindre.

« Le Parisien se le tint pour dit : il ne se plaignit plus. Quant à
« envoyer promener le prêtre, il n'en trouva plus l'occasion. M. l'abbé
« Roche lui adressait, chaque matin en passant, quelques bonnes pa-
« roles; mais il se gardait de lui parler de confession.

« L'horrible plaie se cicatrisa, les forces revinrent au blessé; mais
« la cure fut longue; elle exigea trois mois de soins assidus. Les
« frères se montrèrent d'une bonté, d'une patience qui, chaque jour,
« émerveillaient davantage le jeune malade. Cependant, loin de vou-
« loir reconnaître et admirer le mobile qui les faisait agir, il sem-
« blait, à mesure que les fruits de la piété se montraient ainsi à lui,
« redoubler de mauvais vouloir à l'endroit de la religion.

« Ne perdant aucune occasion de déblatérer contre les prêtres, il
« raillait les malades qui se confessaient et ne manquait pas de déco-
« cher contre les convalescents qui suivaient les offices toutes les
« flèches à l'usage de nos beaux esprits de carrefour.

« Cependant la grâce faisait son œuvre dans ce cœur égaré plutôt
« que perverti. Un jour vint où ce soi-disant esprit fort, qui, à tout
« propos, avait déclaré qu'on ne le verrait jamais aux pieds d'un
« prêtre, alla spontanément trouver l'aumônier.

« — J'ai bien tardé, monsieur l'abbé, lui dit-il, à venir m'excuser
« de vous avoir si mal reçu la première fois que vous avez eu la bonté
« de vous occuper de moi.

« ..... Je me suis repenti bien souvent depuis d'avoir cherché à vous
« faire de la peine... Me le pardonnez-vous, monsieur l'abbé?...

« — Vous pardonner, mon ami; mais je ne vous en ai jamais
« voulu.

« — Et le bon Dieu, monsieur l'abbé, me pardonnera-t-il..... cela
« et tant d'autres choses?...

« En parlant ainsi, le jeune homme s'était agenouillé aux pieds du
« prêtre; il lui ouvrait son cœur, et il éprouvait un soulagement, une
« joie qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'alors. Cette première con-
« fession fut suivie de beaucoup d'autres. L'incrédule de la veille était
« devenu un chrétien fervent. Chaque dimanche le voyait approcher
« de la sainte Table; il était pour tous un sujet d'édification.

« Quel prédicateur éloquent avait fait descendre la lumière dans ce « cœur rebelle? La puissance du bon exemple. Notre jeune Parisien « avait reconnu l'arbre à ses fruits; la douce abnégation, le dévoue- « ment héroïque des bons frères lui avaient fait goûter et aimer la re- « ligion qui soutenait leur admirable vertu. »

Nous avons choisi ce trait parmi tant d'autres, où la foi de nos paysans enrôlés dans les mobiles, aussi bien que celle de nos soldats et de nos officiers des troupes de ligne, éclate d'une manière si rassurante pour l'avenir de la patrie.

Les *Souvenirs d'un otage de la Commune* sont dus à la plume d'un frère des Écoles chrétiennes, aussi bien que *Ma sortie de Mazas*. Ces deux opuscules sont écrits tous deux avec une verve et une correction de style remarquables. C'est une réponse qui va droit à l'adresse de tel journaliste qui traite avec un dédain si peu mérité ces pauvres ignorantins. Ainsi, après avoir prouvé, dans cette année d'épreuve, sur nos champs de bataille, dans nos ambulances et dans les cachots, qu'ils avaient le cœur éminemment français, les pieux enfants du vénérable de la Salle nous montrent encore que l'esprit national ne leur fait pas défaut.

Les *Souvenirs d'un otage de la Commune* nous racontent d'une manière très-pittoresque les aventures d'un bon frère qui n'échappa aux horreurs de la prison, où l'avaient enfermé avec tant d'autres les Raoul Rigault et les Dacosta, que pour tomber dans les mains des héros de la Commune, qui, bon gré, malgré lui, veulent en faire un soldat de leurs barricades; puis dans les mains des troupes de la délivrance, qui, peu s'en faut, vont fusiller comme un insurgé celui qui a été ramasser nos braves combattants jusque sous les balles prussiennes.

Ma sortie de Mazas, par Joseph de Margal, est un manuscrit livré à l'impression à l'insu de son jeune auteur, qui l'avait rédigé uniquement pour sa famille. C'est une vive peinture de ces jours de terreur et d'angoisses, trop vite oubliés. Détachons une page seulement de ce récit. L'auteur est tombé dans un de ces affreux bouges où la Commune entassait pêle-mêle les plus honnêtes gens avec les plus vils rebuts de la société. Pour charmer les ennuis du cachot, chacun de ses hôtes est prié de conter tour à tour ses aventures.

« Mon tour vint enfin de prendre la parole. Je dis que j'avais été « arrêté en essayant de quitter Paris pour me rendre auprès de ma « mère.

« Ces quelques mots parurent intéresser vivement mes compagnons,

« et lorsque, quelques instants plus tard, on proposa de chanter « quelque chose pour se distraire, tous se réunirent pour me décerner « l'honneur d'ouvrir le concert. J'avais si grand peur d'entendre en- « tonner quelque chanson obscène que je ne me fis pas prier. — D'ail- « leurs, me dis-je, c'est un moyen comme un autre d'apostolat. — « N'osant hasarder un cantique, je choisis le chant du *Jeune Soldat*.

« L'attention de mes auditeurs se transforma graduellement en une « vive émotion; j'avais éveillé chez eux cette fibre patriotique que, « dans un cœur français, rien ne saurait paralyser entièrement.

« On me demanda autre chose.

« Je chantai la *Guerilla*, qui eut plus de succès encore. En écoutant « mes accents émus, ces êtres, que les vices les plus abjects avaient « abaissés presque au niveau de la brute, redevenaient des hommes.

« — Encore! s'écria-t-on quand j'eus achevé, encore!... Vainement « j'alléguai que j'étais fatigué. Je dus m'exécuter, à la condition toute- « fois qu'on ne me demanderait plus rien.

« J'entonnai le beau chant du *Martyr*. Les assistants semblaient « suspendus à mes lèvres. Je voyais leurs poitrines se dilater, leurs « fronts se relever et leurs regards briller d'une émotion qui semblait « les étonner eux-mêmes. Ils retenaient leur souffle pour mieux « écouter, et, lorsque j'eus fini, au lieu de laisser éclater leurs bravos, « comme précédemment, ils gardèrent un profond silence.

« Que se passait-il au fond de leurs âmes? Dieu et les anges le sa- « vent. Quand, au bout de quelques instants de méditation, ils me sup- « plièrent de recommencer ce magnifique chant, leurs physionomies, « leurs voix mêmes étaient transformées.

« Comme vous le pensez bien, chère mère, je ne me fis pas prier. Je « demandai à Dieu de faire pénétrer ma voix encore plus profondément « dans ces pauvres cœurs, et, quand j'arrivai à ces paroles :

Dieu tout-puissant, couronne mon martyre,
Pour moi, du ciel ouvre l'éternité.

« je les vis tous incliner le front, et des larmes perlèrent à la paupière « de plusieurs.

« L'impression produite sur mes auditeurs était si grande que dès « lors aucun d'eux ne me tutoya plus.

« — Vous avez sans doute été élevé chez les Jésuites? me demanda « l'un d'eux.

« — Je n'ai pas eu cet honneur, répondis-je; je suis simplement « élève des Frères.

« — Ce sont de bons maîtres, qui enseignent bien les enfants! « s'écria une voix.

« Un fédéré confirma cette assertion, et d'un ton qui me fit tres- « saillir :

« — Bienheureux, ajouta-t-il, ceux qui n'oublient jamais les leçons « qu'ils en reçoivent. »

Nous terminerons cette analyse par un vœu : c'est que ces livres, tout palpitants d'un intérêt si puissant, soient lus et propagés dans toutes les classes de la société, et qu'ils portent même à l'étranger, abusé par nos défaites d'un jour et les déclamations de nos ennemis, la bonne odeur du génie français, qui n'a pas cessé d'être chrétien et qui redeviendra bientôt la gloire de l'esprit humain et la lumière du monde.



DEUXIÈME PARTIE

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

ANTONIO PÉREZ, Philippe II et le royaume d'Aragon, par le marquis **DE PIDAL, de l'Académie royale d'histoire, etc., traduit pour la première fois de l'espagnol en français par M. J.-G. MAGNABAL, agrégé** de l'Université, membre correspondant des académies royale espagnole, royale d'histoire, d'archéologie et de géographie de Madrid, etc. 2 vol. gr. in-8° de 350 et 400 p. — **Prix : 15 fr.**

L'auteur de cet ouvrage a joué un rôle assez important dans les affaires publiques depuis son entrée aux cortès en 1838 jusqu'à sa présence à Rome comme ambassadeur depuis 1856. C'est donc un auteur sérieux, sinon parfaitement impartial. La première partie de son ouvrage présente l'historique de la monarchie espagnole et explique les rapports du gouvernement général de l'État avec le gouvernement particulier du royaume d'Aragon. M. de Pidal rend franchement hommage au clergé d'Aragon, dont le rôle fut si considérable, si patriotique et si sincèrement libéral dans le vrai sens du mot.

La seconde et la troisième partie sont consacrées à l'histoire particulière du comté de Ribagorza sous Philippe II. Puis vient l'histoire d'Antonia Perez. Tout le reste du livre est un immense drame où s'agitent de nombreux personnages, et dans lequel un grand rôle est donné à l'inquisition *au sujet de laquelle nous faisons de formelles réserves.* Pour le reste, des trésors d'érudition sont ici amassés et classés avec ordre. L'auteur n'apprécie pas toujours les personnages selon leurs œuvres. Le traducteur a cru devoir donner un portrait de Philippe II, pour combler une lacune, mais il n'a pas eu le courage de mépriser les préjugés semés par les mensonges historiques qui dénaturent les actes de ce grand roi, qui a su prévoir les guerres et les révolutions sanglantes préparées par la réforme et en préserver son pays. De là les déclamations contre l'hypocrisie, le despotisme, la cruauté prétendus de ce grand roi.

Malgré tout, Philippe II reste une belle figure dans l'histoire. Animé

d'une grande énergie, apanage des âmes fortement trempées, il savait distinguer le mérite partout où il le trouvait; il étudiait toutes les questions, examinait tout par lui-même, et suivait sa propre impulsion, ne se laissant guider par aucun conseil hasardeux, par aucune insinuation. « Nul ne travaillait plus que Philippe II, » dit M. Magnabal, qui est un peu de notre avis et un peu de l'avis des autres; « nul n'apportait plus de soin aux affaires du gouvernement dans lesquelles il « aimait par-dessus tout la clarté. Les enseignements de l'histoire, « les exemples contemporains, les profonds conseils de son père, lui « avaient donné, dès ses premières années, un grand fonds de maturité « et de prudence. Il était sincèrement religieux et catholique, sans « sacrifier néanmoins à un *fanatisme aveugle* les convenances de l'État. » Libéral, confiant, quoique circonspect, plein de droiture et de loyauté, bienveillant et respectueux, sachant respecter en lui-même le monarque de droit divin, réprimant des passions fougueuses, noblement ambitieux, plein de respect pour les autres, sévère, mais juste, spirituel et sagace, profond penseur, habile politique, tel nous apparaît Philippe II. Rien n'est donc moins étonnant que les attaques dirigées contre ce prince catholique.

Antonio Perez était fils d'un secrétaire d'État de Charles-Quint, nommé Gonzalo Perez, et de Maria Tovar. Il avait reçu une excellente éducation à l'Université d'Alcala. Après ses études, il voyagea pendant plusieurs années, étudiant avec ardeur les tendances politiques des gouvernements, la science de la diplomatie, et surtout l'art de flatter. Son maître en politique fut Machiavel; son maître en diplomatie, Tacite. Les maximes équivoques de ces deux hommes, leurs leçons, leurs préceptes, leur astuce, furent les bases sur lesquelles il se promit d'appuyer sa règle de conduite. Présenté à Philippe II par le prince d'Éboli don Rey Gomez de Silva, Antonio Perez fut secrétaire d'État à l'âge de vingt-cinq ans. Devenu le premier du royaume après le roi, il ne sut pas, malgré sa pénétration, comprendre le caractère de Philippe. Il se laissa éblouir, se montra orgueilleux, arrogant, étala un luxe effréné, fit parade de ses mœurs scandaleuses. A la suite d'une accusation de meurtre, il passa onze ans en prison; on le tortura, on lui prit ses papiers. Il s'enfuit en Aragon, conspira de tous côtés, s'exila en France, fut reçu à Pau par la sœur du Béarnais, Catherine de Bourbon, conspira de nouveau et finit par mourir à Paris dans la dernière détresse en 1611. — Telle fut la vie de cet homme singulier qui, malgré sa maturité, sa pénétration, son astuce,

ne sut point maintenir son crédit auprès d'un prince qui l'estimait et le chérissait. Ce fut l'orgueil qui le précipita de la hauteur à laquelle il était parvenu sans peine et sans intrigue.

L'œuvre du marquis de Pidal est un récit complet de cette existence étrange, un tableau de la cour de Philippe II nuancé des couleurs les plus vives, une étude — trop minutieuse peut-être dans les détails — des institutions provinciales, administratives et politiques de l'Espagne au XVI[e] siècle. On y reconnaît le travail de l'érudit, la science et la philosophie du penseur; mais ce livre gagnerait à être éclairé des lueurs de la vérité religieuse. Il est impartial dans la forme et peut-être dans le fond, si l'on tient compte des bonnes intentions de l'auteur; mais il manque de cette ardeur à rechercher la vérité parmi les calomnies, les interpollations, les mensonges, qui distinguent l'écrivain militant, insoucieux des acclamations de la foule, et plus désireux des applaudissements du petit nombre. Il eût mieux valu, peut-être, que M. de Pidal se pénétrât davantage de la parole de Joseph de Maistre, et n'accueillît pas aussi passionnément les accusations portées contre une institution transformée par les rois espagnols en instrument politique. L'inquisition est aujourd'hui connue dans ses plus profonds secrets. Ses actes sont au grand jour, et l'on peut la juger. Tribunal religieux à Rome, puissance politique en Espagne, pouvoir occulte à Venise: elle présente un triple aspect qu'il s'agit d'étudier autrement que dans les livres souvent inspirés par la haine. Il suffit de rappeler que le protestantisme a le plus grand intérêt à la poursuivre de ses attaques et qu'il n'a jamais hésité sur le choix des moyens.

LA FEMME CHRÉTIENNE et la société moderne, par M. l'abbé OZANAM, chapelain d'honneur de Sa Sainteté, missionnaire apostolique, etc. 1 vol. in-12 de XVIII-320 p. — Prix : 3 fr.

Les ennemis du christianisme font les plus grands efforts pour arracher la femme à son influence : c'est pour conjurer ce danger que l'abbé Ozanam apporte au secours de la bonne cause le tribut d'un zèle ardent, d'une instruction approfondie et d'une expérience de quarante ans dans les pénibles travaux des missions ou du ministère des paroisses. Pour montrer tout ce que la femme doit au christianisme, l'auteur commence par exposer sa condition dans l'antiquité, chez les Juifs et chez les païens, puis il étudie tour à tour la mission de la jeune fille chrétienne, celle de l'épouse, de la mère, de la veuve, de la vierge vivant dans le monde ou dans le cloître; l'éducation à ses divers degrés,

le mariage, les rapports avec les domestiques, le gouvernement d'une maison, les relations avec le monde, les abus du luxe et de la toilette, et beaucoup d'autres questions non moins importantes sont l'objet de discussions non moins approfondies et détaillées. Toutes ces matières sont traitées d'une manière neuve, avec beaucoup de solidité, et ce livre est très-propre à tenir en garde les femmes honnêtes de toutes les classes contre les piéges que leur tend la libre pensée.

LES CROISÉS DE SAINT-PIERRE. Scènes historiques de l'année 1867, par le P. Franco, de la compagnie de Jésus; traduction exclusivement approuvée et revue par l'auteur. 3 vol. in-12 de 512, 532, 534 p. — Prix : 7 fr. 50.

Du 10 septembre au 10 novembre 1867 il y eut soixante jours de péril pour la ville de Rome. Le dévouement des troupes pontificales triomphe des soldats garibaldiens. C'est ce petit drame que le P. Franco, dont on connaît le remarquable talent, a pris pour thème d'un récit très-attachant qui offre une histoire complète de nos admirables zouaves pontificaux. Le P. Franco sait son Italie par cœur. Non-seulement il a vu en partie ce qu'il raconte, mais il s'appuie toujours sur des documents authentiques,auxquels il a joint quantité d'ouvrages en toutes langues, traitant le même sujet ou ceux qui s'y rapportent. La liste qu'il en donne ne renferme pas moins de quatorze pages. De là cette sûreté dans l'appréciation, cette exactitude dans les noms et les moindres détails, cette abondance d'anecdotes caractéristiques qui assurent à son travail un accueil empressé partout où l'on aime les grandes et belles choses et où l'on prend intérêt aux combats et aux dangers de l'Église.

DE LA CONDITION légale des communautés religieuses en France, par M. Charles Jacquier, avocat à la Cour impériale de Paris, lauréat de la faculté de Paris. 1 vol. in-8° de XLVIII-532 p. — Prix : 7 fr.

Après avoir établi que la charité est la base du christianisme et que les œuvres de charité ne peuvent se maintenir et se perpétuer sans le secours des associations, l'auteur examine successivement la situation légale des communautés religieuses en droit romain, dans notre ancienne jurisprudence, et enfin sous le régime des institutions actuelles. Cette dernière partie seule présente des documents pratiques, et on pourrait désirer qu'elle fût plus développée. Les considérations historiques sont très-utiles pour rectifier des erreurs et dissiper des pré-

jugés trop répandus de nos jours. Sans entrer dans le détail de toutes les questions traitées ici avec une érudition remarquable, il suffit de dire que cet ouvrage, bien qu'il ne soit pas exempt de tout, est ce qu'il y a de plus complet et de plus exact théoriquement parlant sur cette grave matière.

(*Pour les ouvrages qui précèdent, d'après la Bibliographie catholique.*)

LES RICHESSES DU GLOBE, par C. Fallet. 1 vol. in-4° de 344 p., avec 2 gravures. — Prix : 5 fr.

Mme Fallet jette d'abord un coup d'œil sur la voûte céleste. Elle donne quelques notions sur les étoiles fixes, les planètes, les comètes, les étoiles filantes, les météorites, les aurores boréales.

Elle s'occupe ensuite de la terre, de ses révolutions, des mers, de l'atmosphère, des vents, des nuages, de la pluie, du serein, de la rosée, de la glace, de la neige, du tonnerre, des trombes, etc.

Puis, passant à l'étude des différents terrains, elle arrive aux précieuses productions du règne minéral. C'est ici seulement que le titre commence à se justifier. Il faut sans doute considérer tout ce qui précède comme une sorte de longue introduction.

Depuis lors, les matières peuvent être exposées en quelques mots : après le règne minéral, nous voyons successivement le règne végétal et le règne animal déployer devant nos regards les richesses qu'ils offrent à l'homme. Et, conclusion, nous voyons apparaître l'homme lui-même, pour qui tout a été créé et qui est créé pour Dieu.

Les notions données sur ces différents sujets ne s'élèvent pas au-dessus d'un niveau scientifique fort modeste. Mais elles seront suffisantes pour la jeunesse, et même pour des adultes pourvus de la simple instruction élémentaire. L'esprit de l'ouvrage est parfaitement chrétien. La beauté du format fera de l'effet pour les distributions de prix.

PRAIRIES ET PLANTES FOURRAGÈRES, par Ed. Vianne, directeur du *Journal d'agriculture progressive*. 1 vol. grand in-8° de 424 p. — Prix : 8 fr.

M. Vianne déplore le peu de soins que l'on donne à la culture des plantes fourragères, branche si importante de revenus, puisqu'elle est destinée à procurer la nourriture du bétail. Pour les prairies naturelles surtout, il semble n'y avoir rien de mieux à faire que de les laisser donner leurs richesses. On ne s'en occupe que pour enlever les pro-

duits; et, même dans les contrées les plus renommées pour leurs herbages, on constate une diminution sensible de production et de qualité.

Aux yeux de l'auteur, la principale cause du mal, c'est l'ignorance dans laquelle est encore l'agriculture sur le meilleur mode à employer pour maintenir la fertilité dans les herbages, pour régénérer ceux qui dépérissent et pour en créer de nouveaux.

Il cherche donc à apporter le remède et donne un traité très-complet et très-savant de tout ce qui touche aux prairies et aux plantes fourragères, soit au point de vue botanique et scientifique, soit au point de vue pratique.

Chaque plante est décrite et étudiée à fond. Les questions de culture, d'engrais, d'instruments perfectionnés, d'irrigation, de création de prairies, sont traitées avec tous les développements possibles.

170 vignettes très-bien faites ajoutent à sa valeur et à la clarté des descriptions.

CONFESSION D'UN OUVRIER, par Émile Souvestre. 1 vol. in-18 de 283 p. Nouvelle édition revue et augmentée d'un chapitre entièrement inédit. — Prix 1 fr. 25.

Pierre Henri, dit la Rigueur, est un ouvrier maçon, qui a écrit pour lui et pour sa famille tout ce qu'il a pu retrouver de ses souvenirs.

Son existence a été rude. Son père, enclin à l'ivrognerie, était mort d'une chute. Sa mère, pour laquelle il eut toujours le plus respectueux attachement, l'éleva dans de bons principes, qui lui permirent de combattre, comme il le dit lui-même, la douleur par la patience et d'en triompher par l'honnêteté.

Doué d'un esprit observateur, il constate que l'homme a en lui ses plus grands ennemis, qui sont les mauvaises passions, et il s'attache à les vaincre.

Pierre Henri, marié jeune à une honnête ouvrière, rend aussi douces et aussi heureuses que possible les dernières années de sa mère. Il a la douleur de perdre un enfant.

Le voici devenu maître maçon ; ses premières entreprises réussissent. Mais, victime d'une confiance mal placée, il est ruiné et forcé de travailler comme un simple ouvrier. Après le temps des épreuves viennent des jours heureux. Plusieurs enfants ont remplacé au foyer celui qui avait été tant pleuré.

Ce livre est écrit dans un style qui plaira aux classes ouvrières. Il

contribuera à rectifier certaines idées fausses sur les inégalités sociales, et il établira que l'ouvrier peut réussir par la bonne conduite et l'épargne à se procurer une heureuse situation.

(*Pour les ouvrages ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

LA CHAPELLE SAINT-HYACINTHE, souvenirs des cathéchismes de la Madeleine, recueillis par un ancien disciple de Mgr l'évêque d'Orléans, 1825-1835 ; Paris, 1872. 2 vol. in-12 de xii-490 et 494 p. — Prix : 6 fr.

Heureuse pensée que celle qui a fait recueillir ces instructions, ces homélies, ces sermons, ces récits d'une époque déjà bien loin de nous, mais qui a vu commencer ou plutôt se renouveler avec tant d'éclat l'œuvre si utile, si féconde des catéchismes de persévérance, avec des catéchistes aussi capables que ces jeunes ecclésiastiques destinés à devenir si illustres : l'abbé Dupanloup, aujourd'hui évêque d'Orléans ; l'abbé Pététot, aujourd'hui supérieur de l'Oratoire; l'abbé Legrand, aujourd'hui curé de Saint-Germain-l'Auxerrois ; l'abbé Arnault, aujourd'hui curé de Sainte-Marguerite ; l'abbé Guelly, l'abbé Barie, l'abbé de Moligny, et tant d'autres. Nous avons ainsi un cours d'instructions à l'usage de la jeunesse, une espèce d'année chrétienne, que liront avec bonheur ceux pour qui ces instructions sont des souvenirs, que liront avec plaisir et profit les jeunes chrétiens et les jeunes chrétiennes, et qui fournissent à nos catéchistes contemporains, à tout le clergé, des modèles, des sujets d'instruction à l'usage des enfants et des jeunes gens. Ces deux volumes ne peuvent donc manquer d'être bien accueillis du public religieux ; ils continueront et répandront le bien autrefois produit par les catéchismes de la Madeleine. (*D'après les Annales catholiques.*)

MONSEIGNEUR DARBOY, esquisses familières, par Alexis Pierron, professeur de l'Université. 1 vol. in-12. — Prix : 1 fr. 50.

Le titre de ce petit livre dit tout ce qu'il est. Ce n'est pas une biographie en règle de Mgr Darboy ; ce n'est qu'une suite d'esquisses familières, tracées de mémoire par un ami qui l'avait connu dès son enfance et qui avait vécu jusqu'à la fin dans son intimité. Chaque chapitre, et il y en a quinze, est comme un petit tableau, où le peintre en quelque coups de pinceau représente son héros, je ferais mieux de dire son ami, dans les diverses phases de son existence. C'est moins l'archevêque qu'il fait connaître que l'homme privé dans ses rapports

avec sa famille, avec ses amis, avec tous ceux qui avaient avec lui des relations personnelles. Ces études offrent donc ce charme particulier que l'on trouve toujours à pouvoir considérer dans leur vie intime les hommes que leur savoir, leur mérite et les circonstances ont élevés au faîte des honneurs. Ce volume est très-intéressant; et s'il n'ajoute pas beaucoup à la renommée de Mgr Darboy, il a du moins l'avantage de faire connaître l'homme, et, je puis le dire, de le faire aimer.

Ce que cet ouvrage a de spécial, c'est qu'il est fait par un professeur de l'Université et à un point de vue universitaire. Pas n'est besoin de dire que ce professeur de l'Université est en même temps, ce qui n'est point rare, un bon catholique. Mais, parmi les bons catholiques, il y a sur certains points libres deux manières de voir et comme deux courants d'idées différents. Les uns, admirateurs enthousiastes et consciencieux des siècles où l'Église catholique avait la pleine et entière direction de la société, veulent à tout prix nous ramener à cet idéal. Et comme la plupart des institutions modernes, et spécialement l'Université, ont été fondées au moins en dehors de l'Église, sinon contre elle, ils les combattent avec une persistance d'autant plus vive qu'ils les regardent comme une des sources de tous nos maux. Les autres, tout en protestant qu'ils veulent rester chrétiens, désirent cependant aussi rester de leur temps. Sans nier les défauts des institutions actuelles, ils font ressortir les avantages qu'elles présentent et prétendent que tout le travail des gens sensés et pratiques doit consister à combattre les uns et à profiter des autres. L'Université est mauvaise par elle-même, disent les premiers; il faut donc la détruire et la remplacer par une institution que l'Église catholique anime de son souffle et inspire de sa vie. L'Université a beaucoup de bon, répondent les autres, et, du reste, tous vos efforts seront impuissants pour la renverser; cherchons donc, d'une part, à l'améliorer en la christianisant, et, d'un autre côté, à établir à côté d'elle des institutions rivales, mais non ennemies, qui fassent mieux qu'elle, s'il est possible. Or, M. Pierron incline vers ces dernières opinions, et l'on ne saurait douter que Mgr Darboy ne leur fût sympathique. De là, les attaques, les colères passionnées dont il fut l'objet pendant sa vie, attaques et colères que la mort si saintement héroïque qu'il a subie ont à peine calmées. Il nous semble qu'en présence de ces deux écoles, bien plus séparées peut-être par les exagérations des passions humaines que par le fond même des idées, on ne saurait trop se rappeler les mémo-

rables conseils d'humilité et de charité donnés par le Saint-Père dans une de ses récentes allocutions. Quoi qu'il en soit, on ne peut que lire avec grand avantage et beaucoup d'intérêt les *Esquisses familières sur Mgr Darboy.*

(*Pour les articles qui précèdent, d'après la Semaine catholique de Lyon.*)

ÉTUDE DES FLEURS, botanique élémentaire, descriptive, usuelle, par l'abbé Cariot, membre correspondant de la société linnéenne (cinquième édition, 1872). 3 beaux vol., avec 13 planches, contenant 150 figures. — Prix : 15 fr.

Les éditions d'un ouvrage de ce genre, se succédant si rapidement, suffiraient pour en attester le mérite. Cette dernière édition est encore plus complète que la précédente. Dans le premier volume, les tables analytiques ont été entièrement refondues et rendues assez claires pour que l'on puisse, sans maître, déterminer toutes les plantes. Le deuxième volume a été augmenté de 240 pages, afin de faire entrer dans l'ouvrage toutes les nouvelles découvertes qui ont enrichi la botanique. Le dictionnaire historique, usuel et pratique, dans le troisième volume, a été enrichi de nouveaux articles : ce précieux dictionnaire ne se trouve pas dans les autres ouvrages du même genre.

LE MIRACLE de saint Dominique à Soriano, par le R. P. Fr. Pie-Marie Rouard de Card, ex-provincial des frères-prècheurs, docteur en théologie, in-8° de 96 p. — Prix : 1 fr. 25.

Il y a, dans le couvent des dominicains de Soriano, en Calabre, une statue de S. Dominique, « si pesante qu'il faut cinq personnes pour « la mettre en place et quatre vigoureux jeunes gens pour la porter « en procession. »

Le 15 septembre 1870, jour de fête et de foire, cette statue, transportée depuis la veille dans l'église du pays, se mit à osciller, sans qu'aucune main la touchât. Elle se mouvait sur ses bases, pendant que celles-ci restaient fermes. Elle se penchait, s'avançait, s'élevait, se tournait comme une personne vivante. La tête suivait les mouvements du corps, s'inclinant de préférence vers une image de Notre-Dame du Rosaire. Le visage était couvert d'une sueur abondante et changeait de couleur, passant d'une pâleur extrême à un rouge très-prononcé, exprimant la tristesse ou la confiance, le calme ou l'indignation et la menace. Les yeux prenaient l'expression du visage et se

portaient tantôt sur les personnes présentes, tantôt vers un but plus éloigné, tantôt vers le ciel. Les lèvres s'agitaient avec impétuosité, comme celles d'un homme qui parle. Et cette muette prédication dura au moins deux heures, *devant plusieurs milliers* de témoins, gens du pays ou étrangers venus pour la foire. Un examen sévère, pendant et après, n'a pu y découvrir ni supercherie ni illusion d'optique ni aucune autre cause naturelle. Bien plus, des efforts ont été faits pour arrêter les mouvements de la statue, et toujours sans succès. Enfin, des grâces nombreuses ont complété le prodige et accru l'enthousiasme et la foi de la population. — Tel est le fait dont le P. de Card publie le récit, ou plutôt le procès-verbal, car son intéressante brochure, à part quelques détails préliminaires, n'est que la reproduction d'une enquête poursuivie par lui sur les lieux mêmes, pendant dix-sept jours. Rien d'obscur, rien de louche dans les témoignages. On a vu, on est convaincu, on affirme, on prouve. Les habitants de Soriano et des environs n'admettent pas un doute. L'autorité ecclésiastique, toujours prudente, s'incline aussi devant l'évidence et bénit le Ciel d'une pareille manifestation. Donc, nier serait folie.

A CEUX QUI SOUFFRENT, consolations, par Mgr de Ségur. 1 vol. in-18 de 216 p. — Prix : 1 fr.

La douleur est un mal trop réel; la sagesse consiste non à la nier, mais à l'accepter avec résignation. Le péché en est l'auteur, mais elle peut servir à nous mener à un bonheur sans fin. Souffrir avec Jésus-Christ, souffrir pour expier, pour gagner une couronne, n'est-ce pas une belle perspective? Heureux le lecteur qui cherchera le développement de ces pensées dans le livre de Mgr de Ségur. Le respectable auteur parle des misères humaines comme un témoin qui les a vues, et de la souffrance comme un homme qui se sanctifie avec elle.

LE CŒUR DE JÉSUS, principe et modèle de la perfection chrétienne, par le Père Desjardins, de la Compagnie de Jésus, 3e édition. Mois du Sacré-Cœur. 1 vol. in-32 de XXIV-300 p. — Prix : 0 fr. 75.

Ce livre, extrait d'un grand travail publié sous le même titre, donne, sous un volume restreint, ce qu'il y a de plus édifiant et de plus pratique dans le bel ouvrage du P. Desjardins. On trouve ici trente lectures, une pour chaque jour du mois, et l'auteur s'est mis à la portée de tous par le choix des arguments et des preuves.

(*Pour les trois ouvrages ci-dessus, d'après la Bibliographie catholique.*)

ISABELLE AUX BLANCHES MAINS, chronique bretonne suivie de *l'Anneau de la châtelaine*, par Mlle Gabrielle D'ETHAMPES. 1 vol. in-12 (1872). — Prix : 3 fr.

Espèce de roman établi sur des faits historiques ; les personnages sont très-intéressants et les scènes d'intérieur de famille charmantes. Un jeune duc de Penthièvre, maltraité par son frère aîné, aimé par ses jeunes sœurs, se console de ses infortunes en pensant à l'affection d'une jeune fille avec laquelle il doit se marier un jour et qui est élevée dans la maison. Il refuse de coopérer à la prise déloyale de Jean V et cherche à le faire évader. Plus tard, ce prince veut punir les traîtres, et le jeune homme est donné en otage par sa famille. Il demeure captif pendant plus de vingt-huit années et n'est délivré que sur les instances de sa fiancée, Isabelle aux blanches mains, qui fait connaître les services qu'il a rendus autrefois au prince Jean. Le mariage si longtemps attendu peut enfin se réaliser. — Dans la deuxième nouvelle, un jeune homme qui revient des croisades se fiance à une jeune fille aussi pieuse que distinguée, mais il est obligé de repartir avec le frère de cette jeune fille et meurt dans un combat. Il remet, avant de mourir, l'anneau des fiançailles, qui est rapporté dans la famille et y devient une source de bénédictions pendant de longues années. Cet ouvrage, fait dans un esprit religieux, plaira surtout aux lecteurs qui recherchent les récits historiques, les souvenirs et les légendes de notre pays.

PHILON BINOME ET LE JEU DE LA FORTUNE, par G. DE LA LANDELLE. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

Ouvrage très-bon, plein d'intérêt, aussi instructif qu'amusant, fait pour les lecteurs sérieux et qui plaira surtout aux jeunes gens déjà initiés à l'étude des mathématiques. Dans un récit qui abonde en réflexions spirituelles et en sentiments religieux, on met en scène un personnage original, il est vrai, mais doué d'un excellent cœur et qui cherche à expliquer les probabilités de la vie et le jeu de la fortune. Sans être superstitieux, il subordonne constamment le jeu des probabilités à la direction de Dieu et à l'action de la prière, qu'il appelle le levier de l'homme simple. On trouve tout dans ce volume : science, notions historiques, bons conseils, récits intéressants, scènes de famille touchantes.

Il est donc bien important que le lecteur ne se laisse pas rebuter par quelques termes de mathématiques ou par des réflexions singulières

ou philosophiques. L'auteur a sur toutes choses des idées arrêtées, précises et absolues, mais son esprit méthodique n'exclut ni la haute fantaisie ni l'attrait romanesque. Il a voulu faire un livre neuf et montrer que les mathématiques pouvaient devenir la base d'un livre d'imagination, tout en développant un caractère, en creusant un type particulier, et en mettant en relief des opinions parfois paradoxales, mais toujours fondées sur la logique. Il signale aussi les fréquentes inepties et les nombreuses inconséquences de notre grammaire et de notre orthographe.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA GUERRE DE 1870-1871, seconde campagne de France, par L. Dussieux, professeur honoraire à l'école de Saint-Cyr. 1 vol. in-12 (1872). — Prix : 2 fr.

Ouvrage sérieux, instructif et plein d'intérêt. Le style est ferme et concis, les réflexions courtes, mais marquées au coin du savoir et de l'expérience. Il raconte les préliminaires de la guerre, les échecs de l'armée française sur les frontières de l'Allemagne, la catastrophe de Sedan, la révolution du 4 septembre, les siéges et les capitulations de Metz et de Paris, les horreurs de la Commune et les opérations de l'armée du Nord et de l'armée de l'Est. Il se termine par le récit des faits relatifs aux délégations de Tours et de Bordeaux, à l'anarchie dans le Midi et à la paix de Francfort. Viennent ensuite trois appendices contenant la liste chronologique des combats principaux livrés pendant la guerre, la constitution de l'empire d'Allemagne, le jugement des Allemands sur l'armée de la Loire et l'armée du Nord. On désirerait peut-être, au premier abord, plus de développements, mais les faits sont si récents et si profondément gravés dans la mémoire de tout le monde, que l'on suit très-bien la marche des événements, qui devient, par le fait même de cette concision, plus claire et plus compréhensible. On ne peut que recommander beaucoup ce livre, excellent sous tous les rapports. L'auteur, ancien professeur de l'école militaire de Saint-Cyr, a pu faire ce travail avec d'autant plus d'intérêt qu'il connaissait l'armée française, qu'il a étudié l'armée prussienne pendant cinq mois de son séjour à Versailles, et qu'il a recueilli ce qui lui a été dit depuis un an par des centaines d'officiers, dont il a été le maître. Son but, nous dit-il lui-même, a été de faire passer ses sentiments dans l'âme des lecteurs et de leur faire connaître les causes réelles de nos malheurs, afin d'en prévenir le retour.

(Pour les trois ouvrages ci-dessus, d'après la Semaine catholique de Lyon.)

JOURNAL DU SIÉGE DE PARIS (18 septembre 1870 — 28 janvier 1871), par Michel Cornudet. 1 vol. in-18 de 482 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre, écrit avec conscience et talent, tient toutes les promesses de son titre. Outre les impressions personnelles où se reflète jour par jour l'état de l'opinion publique pendant le siége de Paris, on y trouve, cités *in extenso*, les actes officiels dont la connaissance était nécessaire pour éclaircir ou appuyer le récit des faits politiques et militaires : proclamations du gouvernement de la défense nationale, dépêches de Gambetta, se retrouvent à leur date. Les actes officiels de quelque étendue sont généralement renvoyés au bas des pages, de manière à ne pas entraver la narration. Des extraits, pris avec beaucoup de discernement dans différents journaux, achèvent de révéler la situation des esprits.

Ce qui imprime à cette publication un caractère tout particulier, c'est que M. Cornudet nous donne les faits tels qu'il devait les supposer, les impressions telles qu'il devait les ressentir réellement à chaque date marquée dans son *Journal*, et non pas en les rectifiant, d'après ce qu'il a appris depuis lors. Ce procédé communique au récit une vie et une vérité saisissantes. Il semble que l'on repasse par toutes les péripéties de cette terrible époque.

En attendant l'histoire, dont le jour n'est pas encore venu, le livre de M. Cornudet est un résumé des événements du siége aussi complet et nous dirons même aussi impartial que possible ; car, en présence de certains actes de nos gouvernants d'alors, l'indignation de l'honnête homme offensé n'ôte rien à l'impartialité de l'historien.

Le *Journal du siége de Paris* doit prendre place dans la série des ouvrages relatifs à la dernière guerre, tels que le *Mémorial du Siége* et les *Tablettes d'un Mobile*.

LA CAPTIVITÉ A ULM, par le R. P. Joseph, aumônier des prisonniers de guerre. 1 vol. in-12 de VIII-28 p., avec 2 lithographies. 4e édition. Au profit des victimes de la guerre. — Prix : 1 fr. 50.

Le R. P. Joseph raconte, dans leur naturelle simplicité, les joies et les douleurs de sa captivité volontaire. Il a voulu ainsi payer un tribut de reconnaissance au bienfaiteur des prisonniers, et faire sortir de l'obscurité des actes qui attestent, chez quelques-uns de nos soldats, les vertus inspirées par la foi, le dévouement et le patriotisme. Enfin il montre avec une grande vigueur le mal causé à notre armée par l'irré-

ligion, l'impiété, l'indifférence avec leurs suites inévitables, qui sont l'indiscipline, l'ivrognerie, la débauche, sous leurs formes hideuses et multiples.

La *Captivité à Ulm* offre l'attrait d'un récit semé d'anecdotes souvent très-touchantes. Et à ce titre elle se fera aisément et fructueusement lire par les soldats, qui pourront se délivrer, grâce à cette bonne lecture, de nombreuses préventions contre le clergé. L'auteur, du reste, ne cache pas son dessein : il veut « publier sur les toits les actes de dévouement, d'abnégation, d'héroïque charité, » accomplis par les prêtres pendant la guerre, car, dit-il, « il est grand temps de répondre aux calomnies de l'Internationale et des sociétés secrètes. Faire connaître la religion par ses œuvres est, à l'heure présente, un devoir impérieux. »

La longue liste nécrologique des prisonniers décédés à Ulm et à New-Ulm est placée à la fin du volume.

(*Pour les deux ouvrages ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

LE RENDEZ-VOUS DE FAMILLE, par A. Devoille. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

Le fond du livre est le récit du siége de Lyon pendant la révolution. Les détails principaux sont empruntés à l'ouvrage de M. Balleydier sur ce sujet; divers membres d'une famille honorable des environs de cette ville, un prêtre, un soldat de Crécy et un révolutionnaire se trouvent réunis ainsi que leur père à la fin du siége. Tous meurent dans les meilleurs sentiments, même le révolutionnaire, qui finit par se convertir, entraîné par l'héroïsme et le courage des autres. Le rendez-vous c'est la mort, si bien nommée par l'auteur la porte de l'autre vie. Ce livre offre de l'intérêt, abonde en réflexions sérieuses et en sentiments chrétiens et patriotiques. On peut lui reprocher un peu de décousu dans la narration, des longueurs et quelques négligences. Il est à la portée de tous les lecteurs.

(*D'après, la Semaine catholique.*)

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

ALLOCUTION DE MGR MERMILLOD au service solennel célébré pour le repos de l'âme de M. Deguerry, curé de la Madeleine. 1 br. in-8° de 32 pages. Prix : 1 fr.

AMIRAL BOUET-WILLAUMEZ (l') et l'expédition dans la Baltique, par Félix Julien, ancien lieutenant de vaisseau. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr.

APÔTRE SAINT JEAN (l'), par M. l'abbé Baunard, chanoine honoraire d'Orléans. 2e édition. 1 vol. in-12 de 444 pages. Prix : 4 fr.

CAPTIVITÉ A ULM (la), par le P. Joseph, missionnaire apostolique. 1 vol. in-12 de 280 pages, orné de deux lithographies. Prix : 1 fr.

CONJURATION ANTICHRÉTIENNE CONTRE L'AME DES ENFANTS (la), par M. l'abbé Justin Verniolles, chanoine honoraire de Tulle. 1 vol. in-12 de 286 pages. Prix : 2 fr. 50.

CONSEILS AUX JEUNES GENS sur l'étude de la philosophie, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 1 vol. in-12 de 330 pages. Prix : 2 fr. 50

DEUX FILLES DE NOTRE MONDE, par Mme la comtesse B. S. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

DISCOURS ET CONFÉRENCES SUR L'ÉDUCATION, par le R. P. Captier. 1 fort vol. in-12. Prix : 4 fr.

EMPIRE ET LA DÉFENSE DE PARIS DEVANT LE JURY DE LA SEINE (l'), introduction et conclusion par le général Trochu, suivi de pièces justificatives et du testament du général Trochu. 1 vol. in-8° de 584 pages. Prix : 8 fr.

EN ROUTE POUR LA GRANDE-CHARTREUSE, par Georges Romain. 1 vol. in-32 de 64 pages. Prix : 0 fr. 50.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par Alfred Nettement; tome VIII et dernier. 1 fort vol. in-8° de 760 pages. Prix : 8 fr.

HISTOIRE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans; 3e édition. 1 beau vol. in-12 orné de quatre gravures. Prix : 5 fr.

LA SALETTE, LOURDES ET PONTMAIN, Voyages d'un Croyant, par le comte Lafond. 1 vol. in-12 de 420 pages. Prix : 3 fr. 50.

LETTRES D'HORACE WALPOLE, écrites à ses amis pendant ses voyages en France (1739-1775), traduites et précédées d'une introduction, par le comte de Baillon. 1 vol. in-8° de 331 pages. Prix : 7 fr.

LIGUE A QUIMPER (la) et dans le district de Cornouailles, par le R. P. Mercier, de la compagnie de Jésus. 1 vol. in-12 de 300 pages. Prix : 2 fr.

MERVEILLES DE LA CHIMIE (les), par Martial Deherrypon. 1 vol. in-12 orné de 51 vignettes. Prix : 2 fr. 25

MUSÉE DES ARCHIVES NATIONALES, documents originaux de l'histoire de France publiés par la direction des archives. 1 fort volume in-4° enrichi de 1,200 *fac-simile* des autographes les plus importants depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la révolution française. Prix : 40 fr.

NOUVELLES VARIÉES, par Mme Bourdon. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

ORGANISATION ET TACTIQUE DE L'INFANTERIE FRANÇAISE, depuis son origine jusqu'à l'époque actuelle, par le comte d'Andlau, colonel d'état-major. 1 vol in-8° de 110 pages. Prix : 2 fr.

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1872, par le P. Ad. Perraud, prêtre de l'Oratoire. 1 br. in-8° de 52 pages. Prix : 1 fr.

RÉVÉREND PÈRE PIERRE OLIVAINT (le). Journal de ses retraites annuelles de 1860 à 1870. 2 vol. in-12 de 640 pages. Prix : 5 f.

SOUVENIRS PERSONNELS D'ÉMEUTES ET DE RÉVOLUTIONS, par Amédée Achard. 1 vol. in-12 de 339 pages. Prix : 3 fr. 50.

TYRANNIE PRUSSIENNE (la), par un Allemand. 1 vol. in 8°. Prix : 3 fr.

TROIS APPARITIONS d'âmes du purgatoire, relations publiées avec l'approbation des supérieurs ecclésiastiques. 1 vol. in-12 de 124 pages. Prix : 1 fr.

VIE DE LA MÈRE MARIE-THÉRÈSE, fondatrice de la congrégation de l'Adoration réparatrice, par M. l'abbé d'Hulst. 1 vol. in-8° de 464 pages. Prix : 6 fr.

VIE DE LA VÉNÉRABLE SERVANTE DE DIEU CLAIRE-ISABELLE GHERZI, supérieure des Clarisses, par l'abbé J.-H. Olivier, docteur en théologie. 1 vol. in-12 de 252 pages. Prix : 1 fr. 25

VOYAGES DE LA CORVETTE LA *BAYONNAISE* dans les mers de la Chine, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. 2 vol. in-12 ornés de 10 gravures et de 2 cartes. Prix : 8 fr.

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 7. Juillet 1872.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS AGRÉGÉS.

Notre œuvre n'est pas simplement une *affaire de librairie*, mais un effort collectif pour opposer à la propagation du mal la propagande du bien. Nous sommes heureux de constater une fois de plus, respectables agrégés, que vous avez confiance dans notre dévouement à toute bonne œuvre et dans notre empressement à vous servir d'intermédiaire, toutes les fois que vous le jugerez convenable, pour vous aider à prendre votre part dans les entreprises qui se rapportent à un but religieux ou moral.

C'est ce que nous avons fait avec quelque succès pour les pétitions en faveur de l'aumônerie de l'armée. Pendant le mois qui vient de s'écouler, plusieurs d'entre vous nous ont demandé si nous pourrions nous charger de transmettre leur offrande à la commission qui s'est organisée sous la protection de l'archevêché de Paris pour réaliser le vœu national de l'érection d'une église monumentale dédiée au Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce sera avec bonheur que nous accepterons cette mission auprès du comité, auquel nous demanderons, chaque fois et pour chacun des donataires, un récépissé spécial que nous puissions avoir l'honneur de leur transmettre immédiatement.

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

IMPORTANCE RECONNUE D'UNE DE NOS PRINCIPALES PUBLICATIONS.

Si le goût actuel et la vogue paraissent exclusivement dévolus aux petites brochures qui effleurent plus ou moins une question, il est certain que les ouvrages de longue haleine, largement conçus et traités avec toute l'ampleur que réclame une étude approfondie et complète, sont nécessaires pour jeter une lumière vive et nette sur l'ensemble des questions qui se rattachent à un point important de la doctrine religieuse ou des spéculations philosophiques.

Sous ce dernier rapport, l'étude des faits est essentielle pour élucider plusieurs questions très-graves, et une étude de faits n'a de valeur scientifique qu'à condition d'être complète et sévèrement discutée : il faut que l'auteur ait la patience d'interroger tous les temps, de compulser les documents qu'offrent les différents peuples ; après avoir recueilli cette ample moisson par toute la terre, il lui reste encore à discuter chacun de ces faits, à élaguer en tout ou en partie ce qu'une critique rigoureuse ne peut admettre; enfin, avec le reste des documents jugés valables, il faut, pour ainsi dire, instruire la cause et faire ressortir de l'ensemble des témoignages la vérité de la théorie et la certitude des principes.

Mais la composition d'ouvrages de cette valeur suppose des hommes d'une intelligence puissante et capable d'un travail opiniâtre pendant de longues années. Ce n'est pas tout encore : il faut que l'auteur et l'éditeur aient le courage de se présenter devant un public composé généralement de gens, les uns trop occupés, les autres trop légers pour accueillir comme il le mériterait un ouvrage sérieux. Tous les vrais penseurs ont été d'accord pour reconnaître, dans l'œuvre magistrale de M. de Mirville, les caractères que nous venons d'esquisser, et nous sommes heureux et fier de nous être associé, dans le rôle modeste

d'éditeur, au service rendu à la science philosophique par cette importante publication.

Nous avons vu avec plaisir un des journaux les plus sérieux rendre hommage à l'œuvre de M. de Mirville à l'occasion d'un fait récent. Nous citons textuellement :

LES CROIX MYSTÉRIEUSES.

L'*Univers* a reçu la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,

L'émotion produite par l'apparition des croix mystérieuses a été accompagnée chez certaines personnes d'un sentiment de surprise d'autant plus fort que ces personnes croyaient le fait sans antécédents dans l'histoire.

M. Imbert-Gourbeyre, dans son intéressante lettre, s'est hâté de les désabuser, mais d'une manière trop succincte.

Comment le savant professeur ne s'est-il pas appuyé sur l'ouvrage de M. de Mirville intitulé : *Des Esprits et de leurs manifestations diverses?*

Permettez-moi, Monsieur, de présenter la substance du chapitre consacré dans cet important ouvrage à ce genre de phénomènes :

Tout le monde connaît ce tremblement de terre accompagné de flammes mystérieuses, qui vint s'opposer à plusieurs reprises à la restauration du temple de Jérusalem. Avoué par l'empereur lui-même, rappelé sans cesse par ses partisans et présenté par eux comme un méfait *magique* du Dieu des chrétiens, ce fait important ne peut laisser aucun prétexte à la dénigration rationaliste. On avoue donc le *feu;* mais ce dont on ne parle jamais, c'est l'apparition des croix merveilleuses qui vinrent s'imprimer au même moment sur les vêtements des travailleurs.

Ceux qui étaient présents, disait un grand homme contemporain, « montrent encore aujourd'hui les croix qui ont été imprimées sur leurs vêtements... C'était comme une lumière brillante, et ce spectacle remplit d'une telle terreur l'âme des témoins, que tous, d'une voix unanime, s'empressaient d'invoquer le Dieu des chrétiens....... » Socrate, Sozomène et Rufin parlent à peu près dans les mêmes termes que saint Cyrille.

M. de Mirville cite un grand nombre de ces mêmes invasions de croix pendant les années 419, 476, 954, 958, 1295, 1500, 1501, 1558 et 1660. Lors de la peste de 476 à Constantinople, les croix apparurent sur les vêtements de tous ceux qui devaient succomber, et qui *seuls* en effet furent emportés par le fléau. Maintenant, lorsque l'on examinait l'essence de ces croix qui pénétraient partout, au fond de l'armoire la mieux fermée comme à découvert, que trouvait-on? Des produits de nature très-diverse. Ainsi le savant P. Kircher, dans celles de 1660, constatait, auprès du Vésuve, un composé de matières sulfureuses; à Viterbe, de l'huile ordinaire; au collége germanique de Rome (on sait quelle étendue de pays ces croix avaient couverte), un liquide infect et sans nom.

« Couleur, dimension, nature et forme, tout variait à l'infini dans ces croix de 1660, » nous dit un grand sceptique, Bayle, qui accepte à ce sujet le rapport du savant jésuite.

Il ne nous appartient pas d'en dire davantage. Ceux qui seraient désireux de connaître la cause première de ce phénomène, les circonstances qui d'ordinaire l'accompagnent, les malheurs qu'il semble précéder, n'ont qu'à recourir au livre d'où ce qui précède a été extrait.

Agréez, Monsieur le rédacteur, les salutations empressées d'un de vos plus sympathiques lecteurs,

G. Lamothe.

Le Havre, 15 juin 1872.

M. Lamothe, sachant mieux que tout autre combien chez M. de Mirville le phénomène n'est jamais compté pour rien, toutes les fois qu'il

ne peut en chercher et surtout en trouver le dernier mot *ou la fin,* M. Lamothe, disons-nous, aurait pu nous montrer l'auteur rapprochant toutes les apparitions de croix qui se manifestent à de très-nombreuses époques de l'histoire : par exemple, dans le fameux *tau* biblique, prophétique et vengeur de l'Égypte, puis dans des pluies de croix lancées par plusieurs éruptions de volcans, puis lors de certaines pestes, guerres et autres fléaux. C'est là qu'il faut renvoyer nombre de gens qui croyaient avoir lu l'histoire et qui ne soupçonnaient même pas les faits dont nous parlons.

C'est là qu'ils trouveront toute l'histoire des croix, parfaitement concordante comme sources, dans S. Grégoire de Nazianze, Socrate, Rufin, etc.; plus tard (dans la *Chronique de Sigebert*) signalant sous Pépin le Bref ces croix *tant ès habits des personnes qu'en courtines et voiles des Églises;* d'autres rapportées (dans *Eginhard*) sous Charlemagne, guerre des Saxons ; d'autres (dans la *Chronique d'Herman*) sous Othon, empereur d'Allemagne; une autre dans le diocèse de Cologne, sous l'empereur Maximilien Ier et une autre enfin traitée très-scientifiquement au XVIe siècle, par le très-savant P. Kircher, ce jésuite qui, suivant le comte de Maistre, aurait depuis longtemps une statue *s'il fût né en Angleterre*. Là, ces gens qui croient tout connaître et prétendent tout expliquer sans savoir, trouveront ce qu'enseignent sur cette matière la vérité et le bon sens : peut-être, ce qui vaut bien mieux, y trouveront-ils un motif de retour à la foi catholique, s'ils savent méditer, comprendre et mettre à profit pour l'avenir les terribles enseignements du présent et du passé.

L'événement leur prouvera (par les autres suppléments qui ne manqueront probablement pas, dans cette dernière phase, de compléter l'histoire) qu'il s'agissait de bien autre chose dans ces phénomènes que « de *jeux de la nature* et d'*effets d'ombre et de lumière* pour divertir sans doute les physiciens et les académiciens. »

VIE DE ANNE-CATHERINE EMMERICH, par le Père E. Schmœger, traduite de l'allemand par M. l'abbé Cazalès, vicaire général de Versailles. 3 gros vol. in-8° avec portrait. — Prix : 21 fr.

Catherine Emmerich était une des stigmatisées dont on a beaucoup parlé dans le commencement du siècle actuel. Née le 8 septembre 1774, entrée au couvent des Augustines de Dulmen en Westphalie, elle y fit profession le 13 novembre 1803. Ce couvent fut supprimé le 3 décem-

bre 1811; l'église en fut fermée. L'abbé Lambert, prêtre français émigré, aumônier du couvent, eut pitié d'elle, et lorsqu'il lui fut devenu impossible de continuer à demeurer dans le couvent, dont l'autorité civile s'était emparée, il lui procura une petite chambre dans la maison où il était lui-même logé et l'y fit conduire par une ancienne servante du couvent, avant le carême de 1812. Elle y mourut le 9 février 1823, n'ayant pris aucune nourriture depuis plus de douze ans.

Dès son enfance elle s'était fait remarquer par une piété extraordinaire. Elle lui attirait souvent des désagréments de la part de ses parents, très-bons catholiques, mais ignorants et ne comprenant rien à de telles démonstrations. Elle a toujours dit à ses supérieurs ecclésiastiques, mais sans en tirer la moindre vanité, que dès l'âge de trois ans elle avait été honorée de visions et de révélations de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de plusieurs saints. A douze ou treize ans elle manifesta le désir d'entrer en religion; mais sa mère et tous ses parents lui répétaient sans cesse que leur pauvreté et leur nombreuse famille étaient un obstacle insurmontable à l'accomplissement d'un tel désir. Dans l'espoir de se faire accepter elle travailla à son instruction et étudia la musique avec ardeur pour pouvoir être admise au moins comme organiste.

A peine installée, l'état déplorable de sa santé la rendit une charge pour la maison, malgré tout son zèle pour l'accomplissement de ses devoirs dès que cela lui était possible. Bientôt ses souffrances prirent un caractère plus grave : des stigmates se manifestèrent aux mains, aux pieds, au côté, sur le front, et elle reçut l'empreinte d'une croix sur la poitrine donnant également du sang, principalement les vendredis, comme toutes ses autres plaies. Elle fit tous ses efforts pour en dérober la connaissance à tout le monde. Ce ne fut qu'après sa sortie du couvent que, forcée par les circonstances de prendre pour confesseur le P. Limberg, dominicain dont le couvent avait été aussi supprimé, neveu de son ancienne maîtresse des novices, et d'accepter les soins d'une ancienne religieuse de son couvent, la sœur Saëntjens, devenue maîtresse d'école à Dulmen, celle-ci les découvrit et, malgré les instances de Catherine et les recommandations du P. Limberg, elle dévoila ce mystère, qui ne tarda pas à devenir le sujet des conversations de toute la ville et rendit la pauvre stigmatisée, à son grand regret, l'objet d'une curiosité générale.

On sait avec quel soin l'Église surveille tout ce qui peut présenter un caractère surnaturel pour repousser toute fraude, toute simulation.

La constante application avec laquelle la sœur Emmerich avait cherché à cacher les faveurs célestes dont elle était l'objet semblait exclure tout soupçon de fourberie de sa part. Mais quand le P. Limberg vit que les indiscrétions de la sœur Saëntjens ne permettaient plus de les dissimuler, il s'entendit avec le doyen de Dulmen pour en faire un examen approfondi avec l'assistance de médecins et en dresser un rapport à l'autorité supérieure du diocèse. C'était alors Mgr Clément-Auguste Droste de Vischering, vicaire général, devenu depuis si célèbre comme archevêque de Cologne.

Le vicaire général revint jusqu'à trois fois à Dulmen, accompagné de médecins dont quelques-uns protestants, et il s'assura ainsi de la réalité des stigmates, de l'effusion du sang et surtout de la franchise de la sœur Emmerich. Il s'assura également, à sa grande surprise, d'un autre don de Dieu : une perspicacité qui lui permettait de lire au fond de la pensée des personnes qui l'approchaient, de les voir à distance et d'annoncer ainsi les tribulations qui la menaçaient, les souffrances qu'elle devait endurer. L'administration française de cette époque, satisfaite du résultat de ces enquêtes, la laissa tranquille. Les traités de 1814 et 1815 ayant attribué l'ancien évêché de Munster à la Prusse, l'administration protestante ne put supporter cette manifestation surnaturelle. Malgré son état de faiblesse, on la fit enlever avec une violence inouïe de chez elle, subir une détention cruelle et une enquête d'une extrême sévérité, dont les auteurs publièrent non les détails, mais un soi-disant résultat falsifié et sans aucune bonne foi.

Les visions dont elle était favorisée nécessitaient l'existence d'une personne à qui elle pût en raconter tout ce qu'elles présentaient d'intéressant et d'utile. Un littérateur, connu jusque-là par des productions assez légères, vint la visiter, à la fin de 1818, uniquement par curiosité. Elle reconnut en lui celui qu'elle cherchait. Il lutta contre lui-même pour s'arracher à l'ascendant qu'elle exerçait sur lui. Mais, ramené par elle aux pratiques religieuses dont il s'était trop écarté, il vint au mois de mai 1819 se fixer à Dulmen et lui servit de secrétaire jusqu'au moment où elle mourut. Nous n'entrerons point dans le récit des révélations recueillies par le P. Smœgler sur les notes de Brentano, qu'il désigne sous le nom de pèlerin. Elles ont pour but de montrer à quel point on peut se rendre utile aux ames par la prière et par l'acceptation des souffrances envoyées par la providence de Dieu; non-seulement à celles qui achèvent d'expier en purgatoire les fautes de leur vie, mais à celles des vivants, en leur attirant des grâces qui les arrêtent quand ils

sont en danger de succomber, et procurant même des secours matériels à leur corps pour les amener sur la voie du bien. Malgré tout ce qu'elles offrent de merveilleux, nous croyons pouvoir affirmer qu'on ne peut y trouver rien de contraire à la foi. Des hommes aussi éclairés que le P. Schmœgler et M. l'abbé Cazalès n'auraient rien laissé passer qui fût douteux ou incertain.

Est-ce à dire que nous devions regarder comme positivement vraies toutes les visions de Catherine Emmerich, y croire complétement? Telle n'est pas notre pensée. Dans son admirable travail sur les révélations de Marie Lataste, un des plus habiles théologiens de l'époque, le R. P. Toulemont a indiqué les caractères auxquels on peut reconnaître que les révélations portent bien réellement l'empreinte d'une origine divine. N'avoir rien de contraire à la foi de l'Église, à ses dogmes, aux mœurs, est le premier de ces caractères, mais il ne suffit pas. Il faut encore qu'elles contiennent un enseignement profitable, qu'elles tendent toujours à élever l'âme vers le bien. Celles de Marie Lataste présentent presque toujours ce second caractère non moins essentiel que le premier. On ne peut y supposer que l'imagination de la *voyante* ajoute à l'inspiration. Nous devons l'avouer, ce caractère ne se trouve pas toujours dans les révélations de Catherine Emmerich. Elles abondent en descriptions toujours intéressantes, il est vrai; mais on sent quelquefois que son imagination, en cherchant à se rendre compte de ce qu'elle a vu ou entendu, s'écarte un peu dans le vide. Ajoutons que, recueillies par Brentano, on peut se demander si, lorsqu'il cherchait à l'exciter à rappeler ses souvenirs, il ne la poussait pas même à son insu dans cette voie et ne tâchait pas de les rendre plus piquantes. Dans ce qu'il raconte lui-même de ses relations souvent aigres et difficiles avec elle, ne pourrait-on pas le présumer assez souvent?

C'est à ces causes, sans doute, qu'il faut attribuer l'espèce de prévention dont on ne peut guère se défendre à cette lecture. Il n'en résulte pas moins un enseignement bien précieux et qui ressort à chaque page, c'est celui de l'immense utilité, pour les âmes des morts et des vivants, de la prière qu'on adresse à Dieu pour elles, de l'offrande qu'on lui fait, dans ce but, des souffrances qu'il nous envoie. Si nous pouvions nous pénétrer de cette vérité, nous souffririons non pas seulement avec résignation, mais avec joie. La Vie de Catherine Emmerich, outre l'intérêt saisissant qu'on trouve à sa lecture, doit donc nous être utile par cet inappréciable enseignement. C'est un double motif pour en recommander la lecture.

Marquis de Roys.

VIE DE LA V. S. DE DIEU CLAIRE-ISABELLE GHERZI, supérieure des religieuses clarisses, par l'abbé J.-H. Ollivier, docteur en théologie. 1 vol. in-12 de 252 p. — Prix : 1 fr. 25 ; pour les agrégés, 50 cent.

La vénérable servante de Dieu Claire-Isabelle Gherzi est peu connue en France; mais elle est très-célèbre en Italie, et elle le deviendra parmi nous lorsque les merveilles dont sa vie est remplie auront été révélées. Le côté le plus admirable de cette illustre sainte, c'est la manière dont elle a exercé l'autorité à titre d'abbesse, au milieu des temps difficiles que les révolutions avaient créés pour les monastères.

Il y a, entre l'époque pleine de troubles et d'agitations où Claire-Isabelle vivait et celle où nous sommes, une ressemblance qui permettra de trouver dans les faits de cette vie des leçons salutaires et des enseignements très-utiles. Après avoir donné l'exemple de toutes les vertus, elle a été appelée de Dieu à gouverner sa communauté, et elle a traversé toutes les difficultés que les supérieurs peuvent rencontrer.

Supérieure pendant vingt-deux ans, nous verrons Claire-Isabelle passant dix-huit années en proie aux infirmités les plus cruelles, et durant treize ans elle n'a pas quitté son lit, où la douleur la crucifiait, comme une victime d'expiation, en odeur de suavité devant le Seigneur. Mais sur ce trône de la souffrance, elle avait tant de lumière que nulle autre ne pouvait la surpasser dans la sagesse du gouvernement, et elle était, par ses prières et ses tribulations, une source si abondante de bénédictions que rien ne souffrait sous son autorité.

Par la sagesse dont l'Esprit-Saint l'avait ornée, la vénérable Claire-Isabelle avait le don de diriger les consciences; en même temps elle assurait la prospérité du monastère. Ainsi nous pouvons apprendre qu'il faut avant tout mettre notre confiance dans l'action de la grâce, et faire peu de cas de l'activité naturelle et de tant de vaines qualités dont l'Esprit-Saint n'est pas le principe.

Les fonctions des supérieurs imposent des devoirs particuliers qui sont, en général, peu connus; chacun de nous doit apprendre à se sanctifier, soit en commandant aux autres, soit dans l'exercice de l'obéissance. Il est grandement à désirer que Dieu donne aux communautés religieuses des âmes qui travaillent à leur sanctification dans l'accomplissement des devoirs de la supériorité. Ainsi la bénédiction se répandra comme une rosée céleste sur les cœurs et les esprits, et les

instituts fleuriront au point de vue spirituel, de même que sous le rapport temporel.

Sachons contempler avec admiration l'œuvre de la grâce ici-bas, lorsque les membres d'une communauté, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, travaillent de concert à faire sans cesse de nouveaux progrès dans la perfection. C'est alors le paradis sur la terre ; au milieu des temps les plus malheureux, la protection de Dieu intervient d'une manière miraculeuse, et l'on voit s'accomplir ce qui semblait impossible.

Nous verrons dans cette vie comment les monastères sont préservés de la suppression, et ce que Dieu sait opérer en faveur de ceux qu'il aime, si une âme correspond à tous ses desseins sur elle.

« La source où nous puisons nos documents, dit l'auteur, a été celle des procès faits en vue de la béatification et canonisation. Le R. P. Vincent de Jennes, postulateur général des causes des bienheureux, des vénérables et des serviteurs de Dieu qui appartiennent à la Réforme de l'Ordre séraphique, et dont la résidence est à Rome, au couvent de San-Francesco à Ripa, a daigné nous confier tout ce qui pouvait nous être utile dans notre travail. La bienveillance de ce Père aussi pieux que versé dans la science sacrée est connue de tous, et nous sommes heureux de lui offrir ici l'hommage de notre gratitude. Mais, afin de rendre notre Vie aussi complète que possible, en outre de tous les matériaux rassemblés de la belle Vie italienne déjà publiée, dont nous avons pu faire notre profit, nous nous sommes mis en relation avec la révérende mère supérieure du monastère de Gubbio, et nous avons recueilli par elle les faits les plus récents, qui ne se trouvaient pas dans les dossiers faits déjà depuis plusieurs années. »

Tous ceux qui savent goûter ce qu'il y a de vivifiant dans la contemplation des opérations par lesquelles la grâce se plaît à former un saint, nous sauront gré de leur avoir fait connaître cette Vie. Nul ne lira ces pages sans être mû à devenir meilleur, il respirera là un parfum qui ne se trouve point dans les œuvres où la main de Dieu n'a point de part.

VIE DU R. P. D. BERNARD, fondateur et premier abbé de la Trappe de Thymadeuc, par le vicomte GOUZILLON DE BELIZAL. 1 vol. in-12 de 272 p. — Prix : 1 fr. 25 ; pour les agrégés, 50 cent.

Il y a trente ans que le R. P. D. Bernard voyait poser la première pierre de l'église de Thymadeuc : ce pieux fondateur a achevé son exil

sur la terre, mais il a laissé des enfants spirituels pour continuer son œuvre.

« Lorsqu'une main, » dit fort bien le respectable auteur, « qui avait mission de créer et de soutenir une de ces œuvres vient à tomber, c'est pour se relever plus puissante. Elle reste toujours ouverte sur le sillon inachevé : invisible, mais présente, transfigurée par la mort ; ce n'est plus la main d'un ouvrier infatigable, mais celle d'un protecteur puissant, d'un saint. Elle ne semble quitter le travail entrepris que pour aller chercher au ciel l'abondance des bénédictions qui le fécondera. L'histoire de l'Église offre la preuve de cette vérité : les hommes auxquels Dieu avait donné part à son esprit créateur, saint Bernard, saint François d'Assise et saint Benoît, n'ont abandonné leur œuvre que pour la rendre plus féconde, et un jour ils verront au ciel venir les saluer du nom de père une multitude d'enfants qu'ils n'auront point connus. »

Il en sera ainsi de l'abbaye de Thymadeuc : la main qui posa, il y a trente ans, les premières assises de sa jeune église s'est glacée depuis plusieurs années ; mais sans doute qu'elle continue à fonder et à bénir son œuvre, et qu'elle lui est plus utile dans la gloire où nous espérons qu'elle repose, qu'elle ne l'était dans les fatigues et dans les labeurs.

Le nom du R. P. Bernard appartient désormais à l'histoire locale. La Bretagne sera fière de le compter pour l'un de ses enfants ; bien qu'il ne lui appartienne point par *droit* de naissance, on peut dire qu'il est devenu Breton par droit de conquête en prenant possession, avec sa croix de bois, d'un modeste coin de cette terre armoricaine, sanctifiée par la vie pénitente des cisterciens ressuscités.

Chaque intelligence est un reflet de la lumière dont parle l'Évangile, qui illumine tout homme venant en ce monde. Toutes les âmes ont reçu en dépôt ce reflet, qu'elles doivent faire luire à des degrés différents, sans doute, mais avec une égale fidélité. Dom Bernard fut fidèle à cette mission ; il porta constamment le reflet de la lumière divine au milieu du monde et dans le silence du cloître.

Ce sont ses enfants et ses nombreux amis qui écrivent son histoire ; son successeur, dom Cyprien et le P. Théodore, prieur de l'abbaye, qui partagea toutes les épreuves de la fondation, ont rassemblé avec soin de précieux documents. D'anciens amis et compagnons d'enfance de dom Bernard ont répondu avec une grande générosité à leur appel. « Pour moi, dit modestement l'auteur que nous continuons à citer, je ne serai que l'écho de toutes ces voix qui forment un concert à sa louange. »

MANUEL DE LA SCIENCE PRATIQUE DU PRÊTRE dans le saint ministère, par l'abbé de Rivières, chanoine de la métropole d'Alby. Théologie — Droit canon — Administration temporelle des paroisses. — Rituel et règles de la direction pastorale. 1 beau vol. grand in-8° jésus de 625 p. — Prix : 4 fr. 50.

Les auteurs qui traitent des différentes branches de la science ecclésiastique sont fort volumineux. Impossible à un prêtre engagé dans les occupations multipliées d'une paroisse, d'en faire la revue attentive, complète, chaque année. Pour qu'un prêtre sache bien ce qu'il doit savoir à tout instant, il faut, chaque année, le graver de nouveau au très-grand complet dans son souvenir.

Tels sont les motifs qui ont déterminé M. l'abbé de Rivières à publier en un seul volume, de manière à pouvoir être lu facilement en peu de semaines, un résumé de chacune des parties de ces importants ouvrages. On verra par les appréciations suivantes l'utilité de ce travail, résultat de dix années d'expérience et de pratique.

Alby, 12 mars, fête de saint Grégoire, pape et docteur.

« Monsieur le chanoine,

« Votre *Manuel de la Science pratique du prêtre* est un riche répertoire de ce que le ministre de Dieu doit savoir sur la théologie morale, les principes de droit canonique, la liturgie, le rituel et les règles de direction spirituelle pour rendre son ministère à la fois aisé, fructueux et consolant. L'ouvrage est bien divisé; la marche est méthodique, précise, claire, rapide; la lecture de votre ouvrage est très-attachante ; les prêtres aimeront à le lire et relire dans leurs moments de loisir, et ce sera pour eux un délassement en même temps qu'une étude sérieuse. Ils aimeront surtout à y trouver aisément et promptement une solution nette et sûre à mille difficultés qui se présentent dans la pratique du saint ministère et dans la direction des âmes, etc., etc.

Eug. Desjardins, S. J.,

« *Supér.* »

« Je m'associe de bon cœur à tous les éloges que le R. P. Desjardins a décernés, après avoir examiné avec le plus grand soin cet ouvrage, au *Manuel de la Science pratique du prêtre*, par M. l'abbé de Rivières, chanoine de la métropole d'Alby. † J. P., *Arch. d'Alby.* »

DISTRIBUTIONS DE PRIX.

Pour répondre aux désirs d'un grand nombre d'agrégés, nous avons publié un catalogue pour les distributions de prix; nous avons pu présenter à nos agrégés *un choix* véritable de bons livres, dans des conditions de bon marché exceptionnelles. Nos lecteurs auront sans doute remarqué les ouvrages de M. l'abbé Henry, groupés sous le titre de *Magnificences de la Religion*. Bien que ce grand travail embrasse déjà vingt volumes, il peut être donné en prix, parce que généralement chaque volume forme un ouvrage complet. Il en est de même des sept volumes parus de la *Christologie* de M. l'abbé Maistre, et des Chroniques et Mémoires relatifs à l'histoire de France : ce sont là de magnifiques volumes, grand in-8° à deux colonnes de 800 pages, dont la valeur commerciale est de 10 fr., mais que nos agrégés ont le privilége de se procurer pour 3 fr. 75. Il nous semble que, pour les élèves avancés, il serait parfois possible de donner l'excellent ouvrage de M. de Saint-Albin sur les Francs-Maçons. Le *Catéchisme* de Guillois en quatre volumes in-12, pour le prix si minime de 4 fr. 50 (au lieu de 12 fr.), peut assurément se donner comme prix d'honneur ou par volume séparé à un élève qui aurait quatre prix. Pour les maisons qui doivent viser au bon marché absolu, nous leur offrons notre excellente et belle collection de Vies de saints et de saintes en beaux in-12 à 50 c. De plus nous avons choisi chez les divers éditeurs de livres de prix ce qui nous a paru le meilleur depuis les in-8° de luxe jusqu'aux petits in-32, qui, malgré leur riche cartonnage, ne coûtent à nos agrégés que 20 centimes. Cependant nous pensons que des livres de prix ayant le privilége d'attirer l'attention de la famille et d'y être conservés avec soin, il est bon, quand on le peut avec prudence, de profiter des distributions de prix pour faire pénétrer dans les masses les ouvrages capables d'éclairer et d'édifier.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

LES HÉBREUX dans l'isthme de Suez, par le docteur Constantin JAMES. 1 vol. — Prix : 1 fr.

Sous ce titre, *Les Hébreux dans l'isthme de Suez*, M. le docteur Constantin James vient de publier son excursion en Égypte à l'époque de l'inauguration du canal de Suez. Nous connaissons peu d'ouvrages qui présentent un aussi grand intérêt au point de vue géographique, historique et religieux. Le savant médecin a recueilli avec soin toutes les observations, tous les incidents qui peuvent intéresser et instruire le lecteur; il résume ses impressions sur les hommes et les choses avec une telle précision et une telle verve qu'on croit, non plus lire ses récits, mais voyager avec lui à travers la Méditerranée, l'Égypte et l'Italie.

Ceux qui aiment les souvenirs classiques y trouveront les plus délicieux passages d'Homère et d'Ovide, relatifs aux lieux qu'on rencontre dans le pittoresque trajet de Marseille à Alexandrie. Ceux qui préfèrent la couleur moderne n'auront que l'embarras du choix; ils assisteront tantôt au départ des caravanes algériennes pour la Mecque, tantôt à la description des pyramides du Nil, du Caire et des principales curiosités de l'Égypte, tantôt à la cérémonie religieuse de l'inauguration du grand canal de Suez, faite en présence de plusieurs souverains par le clergé catholique et les dignitaires du culte musulman.

Mais ce qui nous a surtout frappé dans cet ouvrage, c'est la vigueur avec laquelle M. Constantin James venge les grands récits bibliques, tels que le passage de la mer Rouge par les Hébreux, la pluie miraculeuse de la manne, des attaques de l'incrédulité moderne. C'est au nom de la science, en s'appuyant sur la connaissance des lieux, qu'il

montre l'impuissance ou la mauvaise foi de ces attaques et la majestueuse vérité historique des livres saints. On se demande, après avoir lu les explications si lucides et si péremptoires de M. James, commen des esprits distingués ont pu s laisser entraîner, par la passion de nier les miracles et l'intervention surnaturelle de la Providence, à des aberrations indignes d'un homme sérieux.

M. James, en quelques pages pleines d'attrait, à la portée de toutes les intelligences, a rendu un tel service à la cause catholique, que nos plus éminents évêques se sont empressés de lui adresser leurs meilleurs remercîments et leurs plus vives félicitations. Il ne pouvait recevoir un témoignage plus flatteur pour une œuvre où le mérite de la forme égale la valeur du fond.

LES MIRACLES DE NOTRE-DAME DE LOURDES,
défi public par Artus. — Prix : 25 cent.

On a beaucoup parlé du défi public porté à la libre pensée par M. Artus, à propos des miracles de Notre-Dame de Lourdes. Ayant été lui-même le témoin d'une guérison miraculeuse dans sa propre famille, et convaincu par là de l'exactitude des autres miracles dont M. Lasserre s'est fait le consciencieux historien, M. Artus avait conçu le projet de prendre toute la libre pensée à partie. Il offrit donc de parier 10,000 francs contre le premier venu que les prodiges racontés par M. Lasserre sont vrais. Il en choisit deux au hasard, offrant d'en prendre deux autres au gré de ses adversaires; il déposa les 10,000 fr. chez un notaire de Paris, 5,000 francs en plus pour les frais; il donna son nom, son adresse et publia son appel dans tous les journaux. Le jury devait être composé des membres de l'Institut.

Dans le vaste camp de l'incrédulité, il ne se trouva pas un seul homme assez hardi pour tenir le pari ni pour risquer 10,000 francs sur sa libre pensée. Ils auraient pu se cotiser à un franc par tête et se mettre dix mille hommes pour avoir ensemble autant de courage que cet audacieux catholique. Ils ne l'ont pas fait. Tout ce monde-là fut subitement atteint d'une incurable surdité.

Pour être complet cependant nous devons dire qu'un sieur de Mercadeau, rédacteur d'un petit journal du Midi, commença par répondre et parut d'abord tenir le pari. Il espérait que devant sa rodomontade M. Artus retirerait son argent. Celui-ci maintint son offre, et ce fut l'autre qui se déroba. On alla aux informations; ce vaillant homme

avait signé sa lettre d'un faux nom. Toute la libre pensée était en déroute : son unique soldat avait fui.

M. Artus vient de rappeler au public cette amusante histoire, dans une petite brochure. Il annonce, dans la préface, qu'il a envoyé la brochure à tous les journaux. Nous compterons parmi nos adversaires ceux qui auront le courage de la signaler.

LE MONDE MODERNE, histoire du monde depuis la conquête dé Constantinople jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, par Henri DE RIANCEY. Paris, 2 vol. in-8.

Nous avons sous ce titre, le *Monde moderne*, la continuation de l'histoire du monde par M. Henri de Riancey, l'œuvre par excellence de cet excellent et regrettable auteur.

Le premier volume s'ouvre par la prise de Constantinople et de là passe aux grandes découvertes maritimes et aux guerres des Français en Italie. Ce sont, en effet, de grands noms et de grands faits historiques que Charles VIII et Louis XII guerroyant au delà des Alpes, Ferdinand et Isabelle achevant la conquête de l'Espagne, Christophe Colomb ajoutant un nouveau monde à l'ancien et Gama ouvrant à l'Europe la route de l'Afrique et des Indes.

Dans l'ordre religieux et moral nous assistons à la plus formidable révolte qui se soit encore produite : Luther déchirant la robe sans couture de l'Église; et au plus magnifique triomphe qu'ait remporté cette même Église : le concile de Trente, qui asseoit pour des siècles la discipline et le dogme sur des fondements inébranlables.

Après nous avoir fait gémir ailleurs sur la brillante et déplorable rivalité de Charles-Quint et de François Ier, le livre se ferme sur l'histoire de notre roi populaire, Henri IV, qui, en renaissant à la religion de ses pères, fait en même temps renaître la France à la gloire et au bonheur.

Le second volume était à peine terminé, lorsque la mort vint enlever l'auteur à la science et aux lettres. C'est son fils, M. Adrien de Riancey, qui a pris le soin pieux d'en préparer la publication. Respectant l'œuvre paternelle, il s'est borné à énoncer en leur ordre et en leur temps les faits principaux ; car, dit-il dans sa préface, « je veux rester sobre d'appréciations que mon inexpérience rendrait périlleuses. » Tout le monde applaudira à ces nobles sentiments inspirés par la piété filiale et commandés en partie par le mérite de l'œuvre elle-même. En effet, ce dernier volume de M. le comte de Riancey est, sous tous les rapports,

digne des précédents, si ce n'est qu'il serait peut-être plus juste d'affirmer qu'il les dépasse tous. Ce qui lui donne un puissant intérêt et une sorte de douloureuse actualité, c'est le récit des grandes luttes de Louis XIV sur le Rhin avec ces vaillants capitaines qui avaient noms Condé, Turenne, etc.

(*Pour les ouvrages ci-dessus, d'après la Revue du monde catholique.*)

LA REINE DES MERS. *Venise, ses doges, ses princes,* par Mme Barcé. 1 vol. in-8° de 268 p. avec 1 gravure. — Prix : 1 fr. 50.

La république de Venise a duré onze siècles, sous cent vingt-deux doges, depuis Anafesto, élu en 697, jusqu'à Louis Marini, dont le pouvoir expira, avec la république elle-même, en 1797.

Faire tenir en un mince in-octavo l'histoire de ces doges, de Venise, de ses révolutions, de ses conquêtes, de sa gloire et de sa décadence; en d'autres termes, résumer en moins de trois cents pages les huit volumes de M. Daru, c'était une entreprise très-difficile.

L'auteur pourtant s'en est heureusement tiré, en ce sens que certaines parties du livre, les passages entre autres relatifs à la quatrième croisade et aux guerres de rivalité entre Venise et Gênes, présentent un véritable intérêt.

Mais, aux époques suivantes, alors que l'Italie devient, comme on l'a dit, le champ de bataille de l'Europe, on ne peut se dissimuler que la complication des événements amène quelque confusion dans le récit, en même temps que leur nombre oblige à une certaine sécheresse. D'autre part, pour le XVIe siècle, on regrette que le mouvement de la Renaissance, si remarquable à Venise, ne soit pas plus nettement indiqué.

Tel qu'il s'offre néanmoins, le livre de Mme Barbé sera lu utilement par un nombreux public : celui qui, avide d'instruction, ne peut cependant entreprendre des lectures très-étendues.

HISTOIRE POPULAIRE DES ZOUAVES PONTIFICAUX (*Volontaires de l'Ouest*) *pendant la campagne de France* 1870-71, par M. l'abbé E. Maillard. 1 vol. in-18 de 69 p. 1871. — Prix : 35 cent.

Cette petite brochure, facile et utile à propager, offre le résumé rapide et intéressant du livre plus développé de M. de Gerlache.

On y trouve des ordres du jour de Charette, des mots heureux, des anecdotes curieuses, et surtout deux tableaux très-bien tracés de la belle conduite des zouaves à Patay et au Mans.

HISTOIRE POPULAIRE DES GARIBALDIENS *pendant la campagne de France* 1870-71, par M. l'abbé E. MAILLARD. 1 vol. in-18 de 71 p. 1871. — Prix : 35 cent.

Brochure formant le pendant de la précédente, et méritant également la note : facile et utile à propager.

Elle est faite sur le même modèle, au moyen des articles de journaux parus pendant la guerre, sur le théâtre même des exploits de Garibaldi. Des anecdotes curieuses dont quelques-unes sont peu connues, amuseront le lecteur et lui feront apprécier à leur juste valeur les héros à chemises rouges.

(Pour les trois ouvrages ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.)

DIEU ET L'OUVRIER, par M. DE PLASMAN.

M. de Plasman vient de faire paraître un nouvel ouvrage qui, dans les circonstances actuelles, doit fixer l'attention de toutes les classes de la société; il a pour titre *Dieu et l'Ouvrier;* par ce mot *ouvrier,* M. de Plasman entend toutes les classes de travailleurs; aussi a-t-il dédié son œuvre au peuple français.

Sous ce titre modeste, *Dieu et l'Ouvrier*, on pourrait croire qu'il ne s'agit que de conseils de morale et de religion dont les événements 1870-1871 prouvent que les ouvriers ont certainement besoin; mais M. de Plasman, dans un cadre resserré, traite dans la première partie : de la terre, des animaux, de l'homme, du ciel, et il répand sur tous ces tableaux une grande clarté et un intérêt saisissant.

Il répète les objections qui se sont élevées contre l'existence de Dieu; il prouve Dieu par les merveilles de la nature et par le sentiment du juste et du vrai que Dieu a déposé dans notre cœur. — Dans la seconde partie il traite de l'immortalité de l'âme, et sa démonstration est si évidente qu'en terminant la lecture de l'ouvrage on éprouve une espérance qui soulage le présent et dore tout notre avenir.

Quoique l'ouvrage ne s'adresse qu'aux hommes de travail, il offre un si grand intérêt et des aperçus si nouveaux que toutes les classes de la société doivent profiter grandement à cette lecture.

(D'après l'Impartial du Loiret.)

L'ARMÉE DE MAC-MAHON ET LA BATAILLE DE BEAUMONT,
par M. l'abbé Defourny, curé de Beaumont. 1 vol. — Prix : 2 fr.

Nous venons de lire cet ouvrage avec tout l'intérêt que commande l'importance des événements qui y sont racontés, intérêt que rendaient plus vif encore le nom et la position de l'auteur, et aussi nos souvenirs personnels. Les limites de cet article ne nous permettent pas d'en donner une analyse complète ; nous voulons seulement faire connaître les impressions que nous en avons ressenties.

Elles sont de deux sortes :

La description du pays est bien faite, la marche des corps d'armée clairement indiquée, les différentes phases de l'action bien étudiées et présentées d'une façon souvent saisissante.

On sent que l'auteur a assisté vraiment à ces tristes scènes, et qu'il en a souffert comme citoyen et comme prêtre ; on l'aime pour ses angoisses patriotiques et son zèle de pasteur.

Mais, à côté de ces qualités du livre et de l'auteur, nous avons vu avec regret se produire des erreurs et des appréciations au moins étranges. M. Defourny a accepté avec une confiance blâmable tous les récits de ses paroissiens, et ceux non moins inexacts de quelques officiers blessés. Quelques-unes de leurs histoires sont vraiment par trop invraisemblables : telle est celle d'un colonel et de ses quatre officiers qui veulent s'enfermer à la mairie de Beaumont, parce que six uhlans sont dans le village, et aussi celle des officiers supérieurs de Mouzon qui jouent du piano pendant la bataille et refusent d'aller se battre. M. Defourny semble en vouloir surtout aux généraux et aux officiers d'état-major, et leur reproche, avec quelque amertume, de ne pas être restés trois semaines sans manger. Nos malheurs provenaient toujours, à l'en croire, de ce que le général ou l'état-major étaient à déjeuner. C'est au moins puéril.

Une partie de l'ouvrage, que nous louons sans réserves, c'est le récit même de la bataille, où du simple exposé des faits ressort clairement la part de responsabilité qui revient à chacun des généraux.

Sans doute le général commandant le 5e corps eut le tort de se mal garder, le fait n'est pas contesté ; mais on s'était battu la veille à Bois-des-Dames, depuis midi jusqu'à sept heures du soir, et l'encombrement de la seule route indiquée pour gagner Beaumont n'avait permis d'arriver dans cette localité qu'au point du jour : ce court trajet avait été

des plus pénibles, on était forcé de s'arrêter à chaque minute, les officiers montés marchaient à pied pour ne pas s'endormir sur leur cheval; on était littéralement épuisé de fatigue et de faim.

En arrivant dans le village occupé la veille par nos troupes, et autour duquel se trouvaient réunis le 7e corps à Stone, le 1er à Doury et le 12e à Mouzon, on n'eut pas une crainte bien vive d'être attaqué par le corps prussien, auquel on avait résisté avantageusement la veille ave les seules forces du 5e corps.

Le maréchal partagea cette confiance, quand il traversa Beaumon huit heures et demie du matin, et personne autour de lui ne songea demander une modification à l'ordre adopté.

Quoi qu'il en soit, on était mal placé, mal gardé, et on a été surpris; en quelques minutes, deux régiments avaient le tiers de leurs hommes hors de combat; mais un quart d'heure après le premier coup de canon, le reste du corps d'armée occupait des positions avantageuses au nord de Beaumont, et la résistance était organisée de la manière la plus intelligente.

Les deux ou trois officiers que l'on prétend avoir vu fuir à toutes brides en insultant les soldats, se précipitaient, par ordre, à Mouzon, pour informer le maréchal que rien n'était perdu, et que l'on tiendrait assez longtemps pour attendre l'arrivée des 1er, 7e et 12e corps.

En réalité, on tint sept heures; mais le secours ne vint pas. Telle est l'importance d'une seule faute dans un pays où le succès est tout.

Personne ne songe à tenir compte au commandant du 5e corps des difficultés qu'il a eu à surmonter pour amener ses troupes de Sarrebourg à Beaumont, au milieu des ordres contradictoires et des changements d'itinéraire qui lui étaient imposés; mais, un jour, les régiments de son corps d'armée négligent les précautions accoutumées, et tout est perdu. Les services antérieurs du général, la fermeté avec laquelle il répare en quelques instants la surprise de Beaumont, les preuves de courage qu'il donne avant de passer la Meuse, tout cela disparaît dans le désastre final, et il devient: l'homme qui n'a pas voulu marcher à Reichshoffen, l'homme qui a oublié son artillerie au camp de Châlons. L'absurdité de ces calomnies en assure le succès, tandis qu'en dehors de ceux qui ont assisté à *toute* la journée de Beaumont, très-peu de personnes savent pourquoi la défaite a été aussi complète. Et ce ne sont pas les commandants des 1er, 7e et 12e corps qui se chargeront d'éclairer à ce sujet l'opinion publique.

(D'après la France nouvelle.)

L'AUTORITÉ ET LA LIBERTÉ, par Mgr Landriot, archevêque de Reims. 1 vol. 12. — Prix : 2 fr.

Le monde politique, aussi bien que le monde moral, repose sur deux bases essentielles : l'autorité et la liberté. Les malheurs de nos sociétés modernes viennent de ce qu'on a faussé dans les esprits l'intelligence vraie de ces deux mots. Il appartient à l'Église, organe de la vérité, de leur rendre leur signification propre et de guérir ainsi la plaie sociale.

Ce qui manque à nos sociétés modernes, c'est le respect pour l'autorité. D'où vient ce manque de respect ? Du déplacement du principe autoritaire. On ne le fait plus découler de Dieu, mais du peuple souverain. « Or, dit M. Guizot, Dieu seul est souverain, et personne ici-« bas n'est Dieu, pas plus les peuples que les rois. Donc il faut en « revenir à l'enseignement chrétien : tout pouvoir vient de Dieu. Car « si vous découronnez de leur auréole divine et l'individu, et le chef de « la famille, et les gouverneurs des nations, vous ne laissez que le « côté humain. Ce côté humain, nécessairement défectueux, engendre « le mépris. Du mépris à l'anarchie et aux révolutions sanglantes, la « marche est rapide et fatale. Ce qui a inspiré à Royer-Collard cette « parole : « Nous périrons faute de respect, » et à Franklin cet autre « mot non moins juste : « Chaque nation a le gouvernement qu'elle « mérite. »

Une telle doctrine ne consacre nullement le droit divin, tel que l'entendent certains esprits prévenus. Elle ne favorise pas davantage les abus du pouvoir. Mais elle fait ressortir l'ingratitude, l'injustice et les funestes conséquences des attaques dirigées contre l'autorité. D'où la nécessité de chercher dans la pratique sérieuse de l'enseignement chrétien le seul remède possible et efficace aux maux de notre société.

L'Église ne montre pas moins de courage à défendre les droits de la liberté qu'à soutenir les principes de l'autorité. C'est pourquoi elle ne se laisse point abuser par ces grands mots : liberté, égalité, fraternité, progrès, civilisation ; paroles séductrices dont se servent de prétendus libéraux pour tromper les peuples et satisfaire leur ambition personnelle. Le christianisme seul leur donne, en pratique comme en théorie, une interprétation satisfaisante. Il nous montre, à la lumière de la foi, qu'au lieu de chercher à greffer la vertu sur la liberté, comme on prétend le faire aujourd'hui, il faut au contraire greffer la liberté sur la vertu. « Il n'y a qu'un peuple vertueux, dit Franklin, qui soit capable de porter la liberté. »

L'autorité et la liberté, venant se donner le baiser de paix dans un respect commun envers la loi divine, donneront toujours la paix et la prospérité aux nations.

Telle est, en substance, la doctrine qu'a expliquée l'archevêque de Reims à son peuple, dans cinq conférences qu'il vient de livrer à la publicité; planant au-dessus de tout esprit de parti et de tout système gouvernemental, il développe avec éloquence les éternels principes de l'enseignement chrétien, en les corroborant par les témoignages non suspects des libéraux anciens et modernes. Le bien qu'a opéré sa parole dans son immense auditoire ne peut que se propager et s'accroître à la lecture de son ouvrage. (*D'après la Semaine catholique de Lyon.*)

DEUX DINDONS ET UN CHAMPENOIS, à propos de la Commune de Paris. Paris, 1871. In-18 de 36 p.

Encore le bon sens du village contre l'esprit de Paris; les deux dindons, qui sont de Paris, raisonnent sur la Commune en vrais dindons; le Champenois, qui est de son pays, raisonne avec son bon sens, et bat comme plâtre les deux Parisiens, dont un, au moins, reconnaît sa bêtise.

Bonne petite brochure de 20 centimes à propager.

LE DIEU NOUVEAU, récit populaire traduit de Conrad de Bolanden, par J. Griser. Strasbourg, 1871. In-24 de 64 p. — Prix : 30 cent.

Nous avons déjà apprécié *l'Ancien Dieu*, du même auteur; *le Dieu nouveau*, c'est le pape infaillible, et le but de cette brochure est de bien montrer ce qu'il faut entendre par l'infaillibilité pontificale, de dévoiler les trames de la conspiration qui présente le nouveau dogme sous le jour le plus faux, de prouver que nier l'infaillibilité du Pape, c'est nier l'infaillibilité de l'Église; enfin, que c'est calomnier le dernier concile que de dire qu'il a fait du Pape un Dieu. Bon petit livre à répandre et à propager.

LES QUATRE SAISONS, petites leçons du grand'papa, par Paulin Teulières, professeur de sciences naturelles, officier d'académie. 3e édition, 1871. Paris, in-12 de VIII-464 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voici un petit livre bien imprimé, bien écrit, bien pensé, qui mérite de tous points l'accueil qu'on lui fait. Il y a là un grand-papa qui cause avec un petit-fils, un enfant très-intelligent et très-désireux de s'ins-

truire, et chaque saison vient à son tour fournir l'occasion d'apprendre une foule de choses relatives à la physique, à la chimie, à la botanique, à la zoologie, à l'industrie. D'ailleurs le grand-papa a bien soin de ne pas négliger les occasions d'élever jusqu'à Dieu les pensées de l'enfant ; il fait sans pédanterie, sans ton de prêcheur, tout naturellement, et l'enfant lui-même fait des réflexions qui montrent qu'il a compris les leçons qu'on lui donne. Les *Quatre Saisons* sont donc un bon livre d'éducation et d'enseignement, un de ces livres que nous voudrions voir se multiplier, et que la plume de M. Teulières sait rendre aussi agréables qu'utiles.

(*Pour les articles ci-dessus, d'après les Annales catholiques.*)

HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES ET DE L'ARCHICONFRÉRIE DU TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE, par M. l'abbé Lambert, vicaire à Notre-Dame des Victoires, et M. l'abbé Buirette, curé de Gland, près Château-Thierry.

Cet important ouvrage est divisé en trois parties.

Dans la première, les auteurs étudient, sous forme d'introduction, les divers triomphes accordés par la Mère de Dieu aux nations chrétiennes sur leurs ennemis, triomphes qui lui ont valu dans les âges les plus reculés le titre de Notre-Dame de la Victoire ou des Victoires. Ce rapide exposé justifie le sens donné par la tradition à ce texte des Écritures qu'elle applique à la sainte Vierge, *terribilis ut castrorum acies ordinata ;* Vous êtes terrible, ô Marie, comme une armée rangée en bataille. Il faut remonter jusqu'à l'an 626 pour trouver l'origine de cette glorieuse appellation de Notre-Dame de la Victoire. Les Grecs, déjà si confiants dans la Reine du ciel, lui exprimèrent par cette invocation nouvelle leur pieuse reconnaissance. Depuis cette époque, la sainte Vierge ne cessa de se montrer secourable aux chrétiens contre leurs ennemis. L'introduction au livre que nous analysons contient les témoignages les plus irrécusables de ce genre d'intervention de la Mère des hommes en faveur de ses serviteurs. Notre-Dame de la Victoire, honorée d'abord par les Grecs jusqu'au moment de leur décadence, le fut ensuite et avec non moins d'enthousiasme par les Espagnols, les Portugais, les Italiens si dévots à leur Madone, les Belges, les Allemands, les Hongrois et les Polonais. La France enfin, qui est le royaume de Marie, *regnum Galliæ, regnum Mariæ,* proclama dès le règne de Philippe-Auguste, à l'occasion de la bataille de Bouvines, les *victoires* de la sainte Vierge. C'est de cette époque que date la fonda-

tion de Notre-Dame de Bon-Secours près de Senlis, qui s'était appelée d'abord Notre-Dame de la Victoire. Louis VIII, Louis XI, Philippe le Bel, Philippe de Valois, Louis XIII et Louis XIV, héritèrent des sentiments de leurs prédécesseurs envers la Protectrice de leurs armes.

Cette introduction, fruit d'un long travail et des plus savantes recherches, est un véritable chef-d'œuvre d'érudition et d'apologétique chrétienne.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée spécialement à l'église de Notre-Dame des Victoires. Projetée et fondée par Louis XIII, elle fut bâtie par Louis XIV et bénie en 1666 par Mgr de Péréfixe, archevêque de Paris. MM. Lambert et Buirette, avec un soin que l'on pourrait appeler filial, nous donnent la description la plus minutieuse de leur chère église. Toutes les parties du chœur et de la nef, toutes les chapelles, tous les tableaux sont étudiés successivement. Il n'est pas jusqu'aux cloches qui n'aient leur histoire particulière et détaillée. Puis, viennent les confréries diverses, érigées en cette église, entre autres celle des *Salpêtriers*, heureux de confier leur redoutable industrie au patronage de la Reine des armées; les fondations de toutes sortes établies en cette même église, etc.

Les derniers chapitres contiennent la relation des faits les plus importants qui se sont passés en l'église de Notre-Dame des Victoires avant la Révolution et depuis la réouverture des églises jusqu'aux événements de l'année 1871, à savoir : l'expulsion des Augustins déchaussés connus sous le nom de Petits-Pères, l'érection de leur église en paroisse sous le vocable de Saint-Augustin; puis en 1796 l'installation de la Bourse dans le pieux sanctuaire; plus tard, à l'époque du Concordat, la restauration du titre et de la paroisse de Notre-Dame des Victoires, et sa réconciliation par Mgr de Chabot en 1809. Enfin les dernières pages rappellent les excès et les profanations indignes dont cette église fut le théâtre pendant le règne néfaste de la Commune.

Cependant le principal intérêt du livre se concentre dans la troisième partie, dont les deux autres ne sont, à vrai dire, que le prélude. Ce qu'on cherche en effet dans une histoire de Notre-Dame des Victoires, c'est avant tout ce qui a trait à l'origine et au développement de cette archiconfrérie célèbre qui s'est étendue dans le monde entier. Rien de complet n'avait paru jusqu'ici, qui pût satisfaire sur ce point la légitime curiosité des âmes pieuses. L'œuvre consciencieuse de MM. Lambert et Buirette ne laisse rien à désirer. Ils ont sans doute

profité des essais de leurs devanciers, mais de manière à élever un monument tout à fait nouveau pour la forme et pour les proportions. Indépendamment de la partie historique concernant M. Desgenettes et le succès merveilleux de son œuvre, partie fort intéressante, pleine de faits surnaturels et de séve chrétienne, les fidèles liront avec intérêt plusieurs chapitres fort sérieux sur la dévotion au très-saint Cœur de Marie et son antiquité dans l'Église, sur l'influence du culte de la sainte Vierge aux différentes époques de l'histoire, sur les motifs qui semblent avoir déterminé la Providence à choisir Paris pour le siége de l'archiconfrérie, enfin sur les raisons qui en découlent pour nous de ne pas désespérer de la capitale de la France.

Nous avons pensé qu'il suffisait pour le recommander d'analyser froidement ce grand ouvrage, qui bientôt trouvera sa place dans toutes les bibliothèques chrétiennes. Le style en est simple et grave, parfois animé, toujours correct et empreint d'une touchante piété. Les divers sujets traités par les auteurs leur ont permis de répandre dans leur œuvre du mouvement, de la variété et de la vie. C'est au moment où l'archiconfrérie semble entrer dans une phase nouvelle, que cette importante publication devait se produire, et nous ne doutons pas qu'elle ne contribue pour une grande part à la prospérité d'une institution qu'elle se proposait uniquement de faire mieux connaître.

IVAN LE TERRIBLE, ou la Russie au XVIe siècle. 1 vol. in-12 de 400 p. par M. le comte Alexis Tolstoy; traduction du prince Augustin Galitzin. — Prix : 3 fr. 50.

Le règne du czar Ivan IV, si justement appelé *le Terrible*, dont la durée de plus d'un demi-siècle s'étend de 1533 à 1584, est, en effet, l'époque la plus tragique de l'histoire de Russie, et jusqu'à ces derniers temps l'une des moins connues : car naguère encore, sous l'empereur Nicolas, qui, lui aussi, aurait bien mérité quelque peu le surnom de *Terrible*, il était absolument interdit d'en parler. C'est cette curieuse époque dont un des meilleurs écrivains russes, le comte Alexis Tolstoy, a fait l'objet de ses recherches et de ses études spéciales et qu'il a retracée, avec la précision de l'érudit et le sentiment de l'artiste, dans le roman historique que nous annonçons, et qui, selon les propres paroles de l'auteur, dans sa *Préface* « ne vise pas seulement à faire « revivre certains événements, mais surtout à caractériser une époque, « et à se rendre compte des croyances, des mœurs, du degré de civi-

« lisation de la société russe dans la seconde moitié du seizième
« siècle. »

(Pour les deux ouvrages précédents, d'après la Semaine religieuse de Paris.)

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE et nos institutions militaires et scientifiques, par un ancien officier. Paris. 1 vol.

« L'Europe ne nous envie plus rien, pas même l'École polytechnique. »

Ainsi parlait récemment un professeur de cette fameuse institution, en ouvrant son cours. Il exprimait une vérité, mais il l'eût exprimée mieux encore s'il eût dit : « et *surtout pas* l'École polytechnique. » L'étude dont nous nous occupons le prouve.

Qui eût osé l'écrire, ou même le penser, avant nos récents désastres? Qui nous eût dit qu'après avoir possédé quatre-vingts ans « la première École du monde, » après l'avoir nourrie chaque année de la fleur des générations françaises et lui avoir confié la haute et à peu près exclusive direction de toutes ses administrations, tant civiles que militaires, la France serait écrasée, sillonnée en tous sens par l'ennemi, enfin mise à rançon et démembrée, sans que pas un de ces chefs, orgueil de la glorieuse École, se trouvât de force à lutter contre la science de l'ennemi et sans qu'il se révélât en dehors des préparations officielles un seul génie capable de la sauver ! La France!

Soyons justes, quelques rares esprits clairvoyants : Mgr Dupanloup dans son livre *De l'Éducation*, M. Raudot dans son trop prophétique ouvrage *De la décadence de la France*, M. d'Armentières dans la *Revue du monde catholique*, avaient essayé de dissiper l'illusion. Ils avaient pressenti et expliqué d'avance cet incroyable phénomène d'affaissement d'une grande nation. Ils avaient montré que le système polytechnicien avec ses monopoles éteint fatalement, et quelle que soit la valeur personnelle de quelques individualités, toute émulation, tout progrès, tout esprit d'initiative.

En effet, pas de progrès scientifique sans travail. Mais, je vous le demande, pourquoi l'employé de l'État, en France, travaillerait-il?

De deux choses l'une : ou cet employé sort de l'École polytechnique, ou il n'en sort pas.

S'il sort de l'École, il arrivera quand même; qu'il travaille ou non, il arrivera en haut de l'échelle administrative. On ne lui demande plus de quoi il est capable aujourd'hui, mais de quoi il fut capable à vingt

ans. Conclusion, il se repose. Il se repose d'autant plus volontiers qu'il est généralement épuisé par la préparation en serre chaude avant sa vingtième année.

Les vices du système avaient éclaté dès sa fondation. Un mémoire du comité des fortifications, en date du 2 germinal an VI, porte que : « depuis l'institution de l'École polytechnique, le génie et l'artillerie n'ont point eu de sujets comparables à ceux qu'un concours général de tous les citoyens leur procurait autrefois. Tout ce qui, dans cette École, réunit le plus de capacités, se présente pour les services civils ; l'état militaire n'est vraiment pour eux qu'un pis-aller. » Le ministre de la guerre, Pétiet, constatait les mêmes résultats et annonçait que *l'organisation de l'École polytechnique porterait un rude coup aux corps militaires* en les remplissant d'officiers supérieurs sans vocation, sans ardeur, tous les derniers de leur promotion.

Ces plaintes se renouvelèrent plus d'une fois depuis. Mais contre les raisons décisives l'institution a toujours trouvé des protections plus décisives encore. Les élèves occupaient tous les emplois supérieurs. Ils dominaient dans les ministères, les chambres, les corps savants, partout.

L'auteur de l'*École Polytechnique* traite surtout la question au point de vue militaire, qui est sa spécialité professionnelle ; mais il n'en néglige point les autres aspects. Il étudie aussi les influences sociales et littéraires de la fameuse école ; il démasque l'esprit de caste et cette espèce de franc-maçonnerie envahissante qu'elle constitue en dépit de nos mœurs démocratiques ; il signale les antagonismes qu'elle crée trop souvent au sein des administrations. Bref, il mérite l'attention de tous.

Une chose que l'on ne saurait trop remarquer, c'est que les monopoles de l'École polytechnique ont tenu et tiennent à un autre plus général, celui de l'Université. Jamais l'opinion n'eût supporté cette monstruosité d'une institution scolaire brevetée avec garantie du gouvernement, pour nous fournir toute seule d'ingénieurs, si un despote n'avait eu en même temps l'incroyable idée de couler dans le même moule toutes les intelligences cultivées de son empire. « Dans votre *machinery* scolaire, nous disait naguère le *Times*, tout se tient et tout se vaut. » Et tout doit être changé !

Revenons, pourvu qu'il en soit temps encore, revenons à la liberté d'avant 1792. La résurrection de la patrie est à ce prix.

PETIT CATÉCHISME POLITIQUE, par M.-J. de Kernaeret. 1 brochure. — Prix : 10 cent.

M. de Kernaëret traite, dans un *Petit Catéchisme* de propagande, de *Dieu*, de l'*autorité*, de la *famille*, de l'*État*, de la *monarchie*, de la *sédition*, de la *constitution française*, des *révolutions*, des *objections*, du *roi*. On peut lui appliquer, en toute justice, le mot populaire : *C'est court et bon*. Pas un mot inutile, pas une phrase qui ne soit une vérité. La forme *par demandes et par réponses* fait jaillir la pensée, la vie, nette et vive. Le prix 10 centimes en fait un livre de propagande. Dans l'intérêt de la vérité historique et par patriotisme national, qu'on le propage activement.

(*Pour les deux articles ci-dessus d'après la Revue du Monde catholique.*)

LES COLONIES FRANÇAISES. GÉOGRAPHIE, HISTOIRE, STATISTIQUE, par A. de Longeville. 1 vol. in-8° de 253 p. avec 2 gravures. — Prix : 1 fr. 50.

Le programme annoncé par le titre de ce livre est fidèlement suivi. Un chapitre est consacré à chacune de nos colonies, envisagée au triple point de vue de la géographie, de l'histoire et de la statistique.

De la sorte, nous passons successivement en revue le Sénégal, les établissements français dans l'Inde, Saint-Pierre et Miquelon, la Guyane française, les Antilles françaises, Madagascar, l'île de la Réunion, les établissements français en Cochinchine, les établissements français dans l'Océanie.

Ce livre, rédigé avec assez de soin et dans un bon esprit, notamment lorsque l'auteur fait ressortir l'utilité et la pureté du rôle des missionnaires, offrira de l'intérêt à quiconque est désireux de se renseigner sur nos colonies.

SAGESSE ET BONHEUR ou LE TOIT PATERNEL, par J.-B.-J. Champagnac. 1 vol. in-12 de 288 p. avec 4 grav. — Prix : 2 fr.

Ce livre a un but moral bien déterminé : montrer les dangers de l'ambition, qui entraîne tant de jeunes gens de la campagne vers Paris.

C'est l'histoire d'une honnête famille d'Auvergne.

Les trois enfants du père Delphin ont été élevés par lui dans l'a-

mour du travail et du devoir. Cependant les deux plus jeunes ne résistent pas à la tentation d'aller chercher fortune à Paris, tout en prétendant rester travailleurs et honnêtes gens.

L'aîné, Guillaume, demeuré seul près de son vieux père, ne tarde pas à lui fermer les yeux, et fait prospérer le bien paternel. Les deux autres ont une existence malheureuse.

Cet ouvrage, dont la forme a vieilli, est écrit dans un esprit sincèrement religieux et peut être mis dans toutes les mains.

VEILLÉES D'UN VIEUX RÉPARTITEUR DE CAMPAGNE : PETIT CODE RURAL DES CONTRIBUTIONS DIRECTES, par MM. Desaignières et Lambert, contrôleurs à Orléans. 1 vol. in-18 de 270 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre s'adresse aux habitants des campagnes et aux petits propriétaires; c'est un guide du contribuable, pour se mettre en règle vis-à-vis de l'administration des finances et défendre ses droits s'ils étaient lésés.

Un vieux répartiteur de campagne, ancien maire et ancien classificateur de cadastre, n'a jamais cessé, dans l'exercice de ces diverses fonctions, de suivre et d'étudier toutes les questions ayant rapport aux contributions directes. A l'aide de quelques ouvrages sur la matière, il s'est efforcé de compléter une instruction dont il désire faire profiter ses concitoyens, en les réunissant chaque dimanche soir à la mairie pour écouter des leçons familières.

Les sujets de ces leçons successives sont : les contributions foncières, des portes et fenêtres, personnelle et mobilière, des patentes, des voitures et chevaux, la taxe des prestations et la taxe sur les chiens. Suivent des modèles de réclamations et le tarif général des patentes.

(*Pour les trois ouvrages précédents d'après le Bulletin des publications populaires.*)

LA VIE DANS L'ESPRIT ET DANS LA MATIÈRE, par le R. P. Méric, prêtre de l'Oratoire, professeur à la faculté de théologie, en Sorbonne. 1 vol. in-12.— Prix : 3 fr. 50.

Il y a cinq mois, Pie IX signalait aux catholiques de France les progrès de l'athéisme et du matérialisme dans les classes populaires. Nos lecteurs savent aussi que l'évêque d'Orléans donnait, il y a peu de temps, sa démission de membre de l'Académie française, pour pro-

tester contre les honneurs décernés au matérialisme dans la personne de M. Littré. Nous sommes heureux de recommander d'une manière toute particulière aux amis de la philosophie et à ceux qui appellent de leurs vœux la régénération de la France, un ouvrage très-remarquable, publié par le R. P. Méric, sur le matérialisme contemporain.

Cet ouvrage est divisé en deux livres. Une préface, écrite d'un style ferme, rapide et d'une très-grande élévation de pensées, énumère les principales causes de la décadence philosophique, de l'abaissement de la raison publique et du triomphe honteux du matérialisme contemporain. Le P. Méric étudie ensuite et réfute les représentants les plus tristement célèbres du matérialisme : Moleschot, Buchner, Robin, Taine et Littré. Deux chapitres d'une grande beauté, sur l'âme considérée dans ses harmonies avec le corps et avec Dieu, terminent ce premier livre. La dialectique de l'auteur est rapide, savante et très-serrée.

Dans le second livre, le R. P. Méric étudie la vie du corps humain. Il examine et discute les systèmes des vitalistes, des organiciens, des animistes, et constate l'accord de la théologie et des sciences sur la nature de la vie humaine.

Le R. P. Méric a su donner à son travail, que nous croyons destiné à un grand succès, un caractère d'actualité qui en augmente l'intérêt. On voit qu'il a lu les travaux les plus récents des physiologistes, des chimistes, des physiciens, et que, s'il a médité S. Thomas d'Aquin, il a étudié aussi MM. Claude Bernard et Houget.

Nous désirons que ce livre, ferme, savant et éloquent, soit entre les mains des séminaristes, des prêtres et des laïques qui veulent défendre leurs croyances spiritualistes et se tenir au courant des polémiques contemporaines. *(D'après la France nouvelle.)*

LE MANUEL DU ZOUAVE PONTIFICAL. 1 vol. Paris.

On vient de réimprimer le *Manuel du Zouave pontifical*, par le R. P. de Gerlache. Pourquoi, dira-t-on, un manuel du zouave pontifical, puisqu'il n'y a plus de zouaves pontificaux? On peut répondre d'abord que ces vaillants soldats ont été obligés de se disperser, mais qu'ils existent encore, prêts à se reformer, dès que l'Église aura besoin d'eux, dès que la France les appellera à son aide. Le général de Cissey, ministre de la guerre, leur a dit dans un ordre du jour, au moment où il les a licenciés : « Je me sépare de vous avec la profonde conviction que la France

pourra toujours compter sur votre valeur et sur votre dévouement contre les ennemis du dehors et contre ceux du dedans. » Lorsque le moment sera venu, ils viendront plus nombreux qu'auparavant sous leur glorieux drapeau du Sacré-Cœur, et les nouveaux arrivés prendront, comme leurs devanciers, pour compagnon et pour soutien de leurs fatigues, ce petit *Manuel* que l'on trouvait dans les mains glacées des zouaves tués à Loigny.

Mais, si les zouaves pontificaux ne devaient plus reprendre les armes, il y a d'autres soldats à qui l'on peut donner leur manuel. On peut le distribuer aux ouvriers, à tous les jeunes gens qui vivent dans le monde. C'est un excellent type de manuel, où le P. de Gerlache, Jésuite, aumônier des zouaves pontificaux, a réuni avec beaucoup de discernement toutes les prières les plus utiles à un chrétien qui mène une vie de travail et n'a pas le temps de faire des oraisons. Il ne faut pas de bien longues prières pour gagner le ciel, le divin Maître nous l'a enseigné.

Ce qui recommande aux lecteurs pieux cette deuxième édition, c'est qu'elle renferme une admirable consécration au sacré Cœur de Jésus, composée par qui?... par ce vaillant, ce glorieux général de Sonis qui tomba grièvement blessé en chargeant les Prussiens à la tête des zouaves pontificaux, le 2 décembre 1870. Sur son lit de douleur, le héros chrétien, à qui l'on venait de couper la cuisse, composa, pour les zouaves pontificaux, une consécration au divin Cœur de Jésus. On sait que ces soldats du Pape marchaient au combat avec une bannière où était brodé le divin emblème du sacrifice et qu'ils s'étaient tous mis sous la protection spéciale du sacré Cœur. Qu'on lise cette noble et touchante prière du général de Sonis et on verra quel chrétien, quel saint, Dieu avait donné pour chef, dans cette campagne de France, aux soldats de Pie IX :

O Jésus ! vrai Fils de Dieu, notre Roi et notre Frère, rassemblés tous ici, aux pieds de vos autels, nous venons nous donner pleinement à vous et nous consacrer à votre divin Cœur.

Vous le savez, Seigneur, nos bras se sont armés pour la défense de la plus sainte des causes, de la vôtre, Seigneur, puisque nous sommes les soldats de votre Vicaire.

Vous avez permis que nous fussions associés aux douleurs de Pie IX et qu'après avoir partagé ses humiliations nous fussions violemment séparés de notre Père.

Mais, Seigneur, après avoir été chassés de cette terre romaine où nous montions la garde au tombeau des saints Apôtres, vous nous prépariez

d'autres devoirs et vous permettiez que les soldats du Pape devinssent les soldats de la France.

Nous avons paru sur les champs de bataille, armés pour le combat. Votre Cœur adorable, représenté sur notre drapeau, abritait nos bataillons.

Seigneur, la terre de France a bu notre sang, et vous savez si nous avons bien fait à la patrie le sacrifice de notre vie.

Beaucoup de nos frères sont morts. Vous les avez rappelés à vous, parce qu'ils étaient mûrs pour le ciel.

Mais nous, nous restons et nous ignorons le sort que vous nous réservez.

Faites, mon Dieu, que la vie que vous nous avez laissée soit tout entière consacrée à votre service.

Nous portons tous sur nos poitrines l'image de votre sacré Cœur : faites que nos cœurs en soient l'image encore plus vraie. Rendez-nous dignes du nom de soldats chrétiens.

Faites que nous soyons soumis à nos chefs, charitables pour le prochain, sévères pour nous-mêmes, dévoués à nos devoirs et prêts à tous les sacrifices.

Faites que nous soyons purs et de corps et d'âme ; qu'ardents dans le combat, nous devenions tendres et compatissants pour les blessés.

O Jésus ! dans les dangers et dans les souffrances, c'est de votre divin Cœur que nous attendons notre plus puissant secours. Il sera notre refuge lorsque tous les appuis humains nous manqueront et notre dernier soupir sera notre dernier acte d'espérance dans sa miséricorde infinie.

Et vous, ô divine Marie ! que nous avons choisie pour notre mère, à vous aussi nous avons rendu témoignage.

Les champs de bataille ont vu le long cortége des mères, des épouses et des sœurs en deuil, et, lorsque de pieuses mains remuaient la terre qui recouvre les morts, on savait reconnaître les nôtres à votre scapulaire.

Soyez donc notre protectrice et obtenez-nous la grâce de nous tenir étroitement unis à vous dans le sacré Cœur de Jésus, durant la vie et à l'heure de la mort, pour le temps et pour l'éternité.

Ainsi soit-il.



BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

Bombardement de Paris (le) par les Prussiens en janvier 1871 avec 15 figures et une carte de Paris bombardé, par le major H. de Sarrepont. 1 vol. grand in-8° raisin. Prix : 8 fr.

Conférence au profit des écoles professionnelles catholiques de jeunes filles faite au Cercle catholique de Paris le 25 avril 1872, par Mgr Mermillod. Brochure in-8° de 28 pages. Prix : 1 fr.

Démocrates et Ignorantins, par l'abbé Escalle. 1 vol. in-12 de 104 pages. Prix : 1 fr.

Deux bombardements de Montmédy (les), souvenirs d'un témoin oculaire, par Niclaus Simon. 1 vol. in-8° avec carte. Prix : 2 fr. 50

Deux créations (les), par Jules Giéra. 1 vol. in-12 de 370 pages. Prix : 2 fr. 50

Enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars 1871, édition contenant *in extenso* les trois volumes distribués à l'Assemblée nationale. 1 vol. in-4°. Prix : 16 fr.

Enseignements et consolations attachés a nos derniers désastres, par Mgr Plantier, évêque de Nîmes. 1 vol. in-12 de 332 pages. Prix : 2 fr.

Etat sans Dieu (l'), mal social de la France, par Auguste Nicolas. 1 vol. in-8° de 240 pages. Prix : 3 fr.

Hébreux dans l'isthme de Suez (les), par le docteur Constantin James. 1 vol. in-12 de 102 pages. Prix : 1 fr.

Histoire anecdotique et illustrée de la commune de Paris, par le vicomte de la Vausserie. 1 vol. in-4° orné de nombreuses gravures. Prix : 3 fr. 50

Histoire anecdotique et illustrée de la guerre de 1870-71, par le vicomte de la Vausserie. 1 vol. in-4° orné de 70 gravures. Prix : 3 fr. 50

Histoire des États généraux considérés au point de vue de leur influence sur le gouvernement de la France de 1355 à 1614, par G. Picot, juge au tribunal de la Seine. 4 vol. in-8°. Prix : 32 fr.

Homme-Femme (l'), par Alexandre Dumas, 1 vol. in-12 de 181 pages. Prix : 2 fr.

Isabelle aux blanches, mains suivie de l'Anneau de la châtelaine, par Mlle Gabrielle d'Ethampes. 1 vol. in-12 de 374 p. Prix : 3 fr.

Jeunes années de Sainte-Beuve (les), suivies de Réflexions et jugements de son père sur la Terreur, avec notices et notes, par Fr. Morand, juge au tribunal civil de Boulogne. 1 vol. in-8° de 152 pages. Prix : 3 fr.

Miracles de Lourdes (les), défi public à la libre pensée par Artus. 1 vol. in-12. Prix : 0 fr. 25

Patrons de broderie et de lingerie du XVI[e] siècle, fac-simile des éditions originales, avec une introduction, par Hippolyte Cocheris, conservateur à la bibliothèque Mazarine. 1 vol. petit in-8°. Prix : 7 fr. 50

Pierre de lune (la), par Wilkie Collins, trad. par Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre. 2 vol. in-12 de 543 pages. Prix : 2 fr. 50

Politique prussienne et le catholicisme en Allemagne (la), considérations sur la dernière guerre franco allemande, par un catholique allemand. 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr.

Reine Planterose, par L. Dépret. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Religion et patrie vengées de la fausse science et de l'envie haineuse, par l'abbé Moigno. 1 vol. in-12 de 138 pages. Prix : 1 fr. 50

Sainte Communion (la), conférence aux dames du monde, par Mgr Landriot, archevêque de Reims. 1 vol. in-12 de 352 pages. Prix : 3 fr.

Théorie géogénique et la science des anciens (la), par l'abbé R. F. Choyer, chanoine honoraire. 1 br. in-8° de 160 p. Prix : 2 fr.

Vie de Copernic, ou histoire de la découverte du système du monde, par Camille Flammarion. 1 vol. in-12 de 245 pages. Prix : 1 fr. 50

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET C[ie], RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 8. Août 1873.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Aux Membres de l'Œuvre des Agrégations.

Nous pensions avoir expliqué clairement une distinction importante à faire, par rapport à l'acquisition des livres, pour les personnes qui ne sont pas agrégées à notre œuvre : ces personnes n'ont pas le droit assurément de recevoir ces livres aux conditions des agrégés, mais elles peuvent très-bien nous demander ou nous faire demander d'acheter pour elles des livres aux conditions ordinaires. Nous sommes pour elles un libraire comme les autres. Nos agrégés peuvent donc, sans manquer nullement à la délicatesse, se charger de nous transmettre, de la part de leurs amis ou voisins, des demandes de livres, soit de notre fonds, soit d'autres éditeurs, et nous les fournirons, non pas au prix réduit qui est le privilége des agrégés, mais au même prix que le feraient tous les autres libraires. De cette façon il est avantageux de nous procurer le plus grand nombre possible de demandes : ce mouvement d'affaires profite à notre œuvre.

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

APPEL A NOS AGRÉGÉS

EN FAVEUR DE

L'ÉCOLE PRIMAIRE

Revue des intérêts chrétiens dans l'enseignement, sous le patronage de S. Joseph. Rédacteur en chef: E. Quix. — Paraît deux fois par mois et forme au bout de l'année un très fort volume grand in-8 à deux colonnes. — Prix, pour la France : un an, 6 fr.; pour la Belgique, la Hollande, la Suisse et l'Italie, 11 fr. Cinq années parues, chacune 6 fr.

La question la plus grave en ce moment, comme le sentent très-bien ceux qui se préoccupent des questions sociales, c'est l'enseignement,

et spécialement l'enseignement primaire, qui doit former l'esprit des masses. L'ardeur extrême avec laquelle les ennemis de l'ordre et de la religion travaillent à nous imposer l'enseignement laïque, ce qui pour eux signifie, comme ils l'avouent du reste, l'enseignement sans Dieu, suffirait pour montrer que là se trouve la question de l'avenir.

Mais s'il fallait une preuve directe, une proclamation solennelle de cette vérité, nous la trouverions dans la sollicitude du chef suprême de l'Église, qui a pressé les vrais fidèles de prendre une part active aux élections communales, précisément pour empêcher que l'administration de la cité ne tombât entre les mains des hommes pervers, capables d'imposer aux enfants l'enseignement sans Dieu, c'est-à-dire l'enseignement pratiquement athée.

Il y a longtemps que ce mal a commencé à s'introduire dans la société; sans être officiellement proclamé, tout tendait, depuis 1830 surtout, à rendre l'enseignement aussi étranger que possible à l'éducation religieuse, et trop souvent, soit dans les livres, soit dans la pratique, on trouvait des indices trop certains d'une opposition à la doctrine chrétienne.

C'est pour cela que depuis six ans nous avons, au prix de grands sacrifices personnels, soutenu avec persévérance un journal d'instruction franchement chrétien : l'École primaire.

Nous venons aujourd'hui faire appel à tous nos agrégés pour assurer le succès de cet organe si important. Nous concevons fort bien qu'il convient, pour exciter leur zèle, de prouver par des témoignages irrécusables que l'*École primaire* mérite d'occuper le premier rang parmi les journaux du même genre.

D'abord, pour établir la parfaite compétence du directeur de l'*École primaire*, il nous suffira de rapporter le témoignage d'après lequel nous nous sommes déterminés à adopter cet organe en faisant tous les sacrifices nécessaires pour le maintenir à ses débuts. Il fut répondu au membre de notre comité qui alla prendre des informations au ministère de l'instruction publique, « que M. Quix était un praticien éminent, que son mémoire sur la réforme de l'enseignement primaire avait été remarqué entre tous, et qu'il aurait obtenu le grand prix s'il n'avait point été si ouvertement clérical. »

M. Duruy, alors ministre de l'instruction publique, confirma ce témoignage d'une manière éclatante; car, malgré l'*esprit clérical*, c'est-à-dire le caractère franchement chrétien du rédacteur de l'*École primaire*, esprit très-nettement exprimé à chaque page de son journal, M. Du-

ruy abonna d'office à l'*École primaire* toutes les écoles normales de France.

Après cette appréciation de la valeur pédagogique de notre journal aux yeux mêmes de l'Université, nous citerons un témoignage non moins explicite, mais bien plus précieux : l'approbation longuement motivée et la recommandation pressante de la *Société générale d'éducation et d'enseignement*. On sait que cette société, qui s'honore de compter parmi ses membres fondateurs un grand nombre d'archevêques et d'évêques, a pour objet la défense des intérêts chrétiens dans l'enseignement, et qu'elle réunit les hommes les plus éminents de la haute société parisienne, des corps savants et du monde des lettres et des arts (1).

Or, dans le bulletin de cette société, voici en quels termes l'*École primaire* a été appréciée après quatre années d'existence :

« L'*École primaire*, fondée depuis quatre ans, s'efforce de propager les principes d'une pédagogie chrétienne, basée sur la connaissance de l'homme et sur celle de la vérité religieuse; elle fait pénétrer ces principes jusque dans les détails et les matières de l'enseignement, de manière à nourrir sans cesse, dans les travaux de l'école, l'esprit des enfants, des principes et des conseils qu'ils doivent connaître et pratiquer pour réaliser en eux l'œuvre capitale de l'instruction et de l'éducation chrétiennes.

« Tel est, au point de vue chrétien, le rôle rempli par l'*École primaire*. Son influence n'a pas été moins grande pour ce qui touche à l'enseignement proprement dit. Prenant avant tout pour mobile de ses efforts le progrès dans ce qu'il a de légitime et de sanctionné par l'expérience, partant, en outre, de ce principe que c'est par l'intelligence, et

(1) Le bureau de la Société générale d'éducation et d'enseignement pour l'année 1871-1872 est composé ainsi qu'il suit :

Président : M. Cornudet, ancien président de section au Conseil d'État ; — Président honoraire : M. d'Arista ; — Vice-Présidents : MM. le vicomte de Melun, ancien député ; Michel, auteur de nombreux ouvrages d'enseignement ; l'abbé Thenon, supérieur de l'École des Carmes, ancien élève de l'école d'Athènes ; Chesnelong, ancien député ; Baudon. — Secrétaire général : M. le comte E. de Germiny, avocat. — Secrétaire adjoint : M. Gaston de Senneville, auditeur à la Cour des comptes. — Trésorier : M. Ch. Hamel, avocat. — Membres : MM. Audley, ancien professeur au collège de Juilly ; Beslay, avocat ; Fr. Callyste, des Écoles chrétiennes ; Digard, avocat ; Ch. de Franqueville, ancien maître des requêtes ; l'abbé d'Hulst ; Kolb-Bernard, député ; Le Camus, secrétaire général de la Société d'Économie charitable ; R. P. Lescuyer, des Frères Prêcheurs, prieur de l'école Albert-le-Grand ; Lefébure, député ; R. P. Lescœur, de l'Oratoire ; R. P. Matignon, de la Compagnie de Jésus ; le comte de Montessuy ; le comte de Mortemart ; le comte de Moustier ; A. Ravelet ; le comte de Ségur, ancien conseiller d'État.

par l'intelligence suffisamment développée, que l'enfant peut parvenir à la connaissance et à l'amour de la vérité, l'*École primaire* s'est faite le champion de la réforme des méthodes et s'est efforcée de vulgariser toutes celles qui peuvent le mieux exercer l'esprit de l'enfant, développer ses facultés, tout en lui communiquant des connaissances. Cette partie de son programme a été particulièrement goûtée par les instituteurs, qui n'ont cessé d'y applaudir. Aujourd'hui cet enseignement progressif et chrétien est reçu par plus de cent mille enfants. Nous faisons des vœux pour qu'il se répande dans des proportions bien plus grandes encore.

« Le cadre de l'*École primaire* est très-varié; chaque numéro contient au moins trois articles de pédagogie ou d'éducation, des leçons d'éducation religieuse et morale, une partie agricole qui a pour objet de progager, sous une forme classique et élémentaire, les progrès et les principes de cet art, des exercices spéciaux d'intelligence, la matière toute préparée des classes de français, d'arithmétique, d'histoire, de géographie, une revue scientifique, le compte rendu méthodique des ouvrages d'enseignement et de pédagogie qui doivent composer la bibliothèque de l'instituteur, enfin une partie littéraire et morale qui fait successivement passer sous les yeux du lecteur les plus beaux morceaux de notre littérature au double point de vue du style et de la doctrine.

« L'*École primaire* publie tous les documents administratifs qui intéressent ses lecteurs, arrêtés ministériels ou circulaires, ainsi que des consultations sur les difficultés qui peuvent s'élever dans la fondation et dans la tenue des écoles. Elle porte à la connaissance de ses adhérents tous les faits qu'il leur importe de ne pas ignorer. En un mot, elle s'efforce d'être pour eux un recueil théorique, essentiellement pratique et complet dans les questions d'enseignement et de jurisprudence scolaire.

« L'École primaire a le droit d'attendre des catholiques qu'ils la soutiennent et la propagent. Nous souhaitons particulièrement que cette utile publication pénètre dans les écoles dirigées par les Frères. En adoptant une publication franchement catholique, ces excellents instituteurs ne feront pas seulement un acte de justice, ils se donneront de plus un utile auxiliaire pour la pratique de l'enseignement. »

Appuyés sur ces suffrages si nets et si compétents, nous croyons pouvoir faire appel à tous nos agrégés pour que, par une propagande

active ils assurent à notre journal le succès qu'il mérite. Nous le disons avec confiance; car c'est cette respectable Société d'éducation et d'enseignement qui, après mûr examen, l'a proclamé : l'École primaire *a le droit d'attendre des catholiques qu'ils la soutiennent et la propagent.*

Comme moyen efficace, après avoir personnellement fait de très-grands sacrifices dans la conviction du bien immense que cet organe doit opérer, nous venons demander à nos agrégés de prendre chacun au moins un abonnement : il leur sera facile de l'utiliser en faisant cadeau de l'*École primaire* à une des écoles qui se trouvent dans leur rayon.

De plus, nous sollicitons de tous ceux qui en ont le loisir et la facilité, une propagande toute spéciale pour réunir chacun le plus grand nombre possible d'abonnements. Eu égard à la modicité du prix, cette propagande est une des plus faciles; nous ne craignons pas d'ajouter, après les suffrages cités ci-dessus, que c'est assurément une des plus efficaces.

Pour donner à tous nos lecteurs un moyen plus direct encore de se rendre compte de l'esprit dans lequel est dirigée l'*École primaire*, nous mettrons sous leurs yeux le sommaire et le premier article du premier numéro de cette année.

Nous avons modifié légèrement le titre en exprimant, à partir de ce premier numéro, toute notre pensée par le sous-titre : *Revue des intérêts chrétiens dans l'enseignement.* Pour attirer en même temps sur notre œuvre une bénédiction plus abondante, nous l'avons placée « *sous le patronage de saint Joseph.* » C'est à cette modification du titre qu'il est fait allusion au début de l'article qu'on va lire :

SOMMAIRE. A nos lecteurs. — Première partie : Le gouvernement d'une classe; littérature pédagogique; dialogues pédagogiques; l'art d'écrire. — Deuxième partie : Éducation religieuse et morale; dictées intellectuelles et morales. — Troisième partie : enseignement; langue française; méthode d'observation; dictées intellectuelles; cours de style épistolaire; arithmétique des campagnes; méthode d'observation. — Quatrième partie : Les doctrinaires philosophes; une école primaire sous la commune de Paris; le maître d'école irlandais.

PREMIÈRE PARTIE.

AUX INSTITUTEURS CATHOLIQUES.

Nous affirmons aujourd'hui un titre que nous aurions pu prendre peut-être avec juste raison il y a six ans, mais que nous avons voulu

mériter avant d'en revendiquer l'honneur et d'embrasser dans toute leur étendue les devoirs qu'il impose. A cette heure nos preuves sont faites; la confiance que nous ont témoignée les nombreux souscripteurs que nous avons trouvés dans l'enseignement chrétien, nous rassure sur la valeur de notre œuvre, et l'on trouvera tout naturel que nous lui donnions le titre qui lui appartient, d'après les doctrines et les enseignements qu'elle a pour objet de propager.

La nécessité des temps, et l'extension de plus en plus alarmante d'un enseignement antichrétien et anticatholique, nous font d'ailleurs un devoir d'affirmer avec plus de fermeté les principes de pédagogie chrétienne dont cette publication s'est faite l'apôtre et le champion.

L'heure est solennelle et menaçante. Il est trop évident que l'enseignement primaire, et, par cet enseignement, la direction des esprits sont exposés à un immense péril. Il se fait dans l'opinion un travail de désorganisation morale, non plus sourd et caché, mais public et éclatant, qui menace de faire sortir la société tout entière hors des voies du christianisme. L'explication de cet étrange phénomène moral n'est peut-être pas bien difficile à trouver. A bien des égards, les hommes et leurs œuvres ne sont que les fruits naturels et nécessaires de leur temps; les esprits comme les idées se modèlent inévitablement sur les types que l'opinion présente avec éloge aux imitations de tous. Si donc ces types sont imparfaits, ou même odieux et détestables, les imitations se ressentiront plus ou moins de leur vice originel. Les instituteurs sont, sur ce point, dans le cas de tous les hommes : ils ne sont ni pires, ni meilleurs que les doctrines qui forment le courant général des opinions : si cela ne justifie pas des tendances regrettables et des principes qui ne sont pas toujours innocents, cela les explique au moins, et, en signalant l'origine du mal, en indique heureusement le remède.

Ce remède est dans la publicité et dans la propagation de la vérité, puisque l'erreur émane de l'immense diffusion qui en est faite.

Légitime ou non, heureuse ou funeste, l'influence de la presse est incontestable, et c'est désormais une puissance avec laquelle doivent compter ceux qui par devoir sont tenus de réfréner le mal. Il faut suivre le mal sur le nouveau terrain où il s'est placé, et pénétrer dans tous les recoins où trop souvent il parle en maître, parce qu'il y parle seul. Cet esprit du mal, il est actif, il est entreprenant, il est mercantile et avide de gain, autant que de prosélytisme et de séduction, et poussé par ces bas mais puissants mobiles, sûr de réussir parce qu'il se sent le monopole de flatter les instincts pervers de la nature humaine, il entre

hardiment dans la lice, prodiguant sans hésitation des sacrifices qui lui seront largement rendus. Pourquoi ne le suivrait-on pas sur ce terrain? L'homme n'obéit-il donc qu'au m al, et appartient-il seulement à l'erreur d'imprimer une direction à ses idées et à ses sentiments? Est-ce que la conscience humaine, cette *conscience naturellement chrétienne*, n'a pas ses revendications victorieuses, lorsque la vérité, longtemps absente ou voilée, présente aux regards de l'âme ses beautés divines et sa raison toute puissante?

L'*homme*, dit Joseph de Maistre, *croit qui lui parle;* il croit le bien ou le mal, la vérité ou l'erreur, selon que l'une ou l'autre se présente à sa pensée et fait effort pour s'imposer à son âme. L'instituteur en cela est comme tous les hommes : faut-il s'étonner que dans l'absence à peu près complète de publications scolaires chrétiennes, tout entier livré aux suggestions des journaux d'enseignement qui lui prêchent l'indifférence, quant ils ne le poussent pas directement à l'erreur et à la révolte, il se laisse dériver au courant qui emporte les âmes vers le mal et submerge les consciences? Ne sent-on pas l'immense péril qui en résulte pour les âmes? cet homme, que vous laissez ainsi tromper, égarer, pervertir peut-être, cet homme n'est pas seulement un disciple, une individualité perdue dans la foule : c'est un maître qui demain aura des disciples à son tour, et qui portera autour de lui, dans un vaste rayon, les principes dissolvants qui ont d'abord séduit son esprit et égaré sa conscience!

Il n'y a qu'un remède à opposer à ce danger redoutable : c'est de venir fraternellement en aide à l'instituteur, homme de bonne volonté le plus souvent et disposé à bien faire, de redresser ses convictions, d'éclairer son esprit, de fournir à son activité les matières de cet enseignement pratique qu'il est obligé de recevoir des journaux et des livres où l'esprit chrétien ne brille que par son absence.

Tel est l'objet principal de notre œuvre.

Que voulons-nous faire en réalité?

Avant tout, rappeler sans cesse les maîtres de l'enfance à la rectitude des principes chrétiens, si facilement, si souvent emportés par le courant des mauvaises doctrines, qui traîne dans sa fange tant d'hommes de bonne foi, trompés et leurrés plus encore que pervertis;

Réformer l'instruction dans la pratique en fournissant au maître non-seulement les principes d'une pédagogie chrétienne, mais surtout les matières toutes préparées d'un enseignement chrétien et moralisateur. Nous faisons en cela ce qui n'a pas été fait, et ce qui est plus que

jamais d'une évidente nécessité : *la pédagogie théorique et pratique d'un enseignement primaire chrétien et catholique*:

Lier dans l'enfant le développement de l'intelligence et de la pensée à la vérité chrétienne et à tous les conseils qui peuvent éclairer la conscience, lui donner des *vertus intellectuelles* qui règlent la marche de l'esprit et assurent l'exercice régulier et normal de la raison;

Entourer l'enfant par le choix des matières et l'influence des idées d'une atmosphère catholique où son esprit acquerra un *tempérament religieux* qui maintiendra dans la vie la santé de son âme;

Emprunter à l'enseignement chrétien, à notre grande littérature chrétienne et catholique, la quintessence de ses beautés, et enseigner ainsi le beau avec le vrai.

Réformer les méthodes d'enseignement, trop arriérées dans bien des écoles, et provoquer par là, avec une instruction plus solide, un plus grand développement de l'intelligence en faveur de la vérité;

Enfin, fournir aux maîtres et aux maîtresses des leçons toutes préparées sur toutes les branches de l'enseignement. C'est là une des parties les plus goûtées de notre publication et l'une de celles qui nous ont valu le plus d'éloges. La parfaite compétence des rédacteurs de cette partie a été proclamée par le succès croissant de notre publication, et par l'envoi d'office qu'en a fait spontanément l'autorité supérieure à toutes les écoles normales de France.

Nous n'avons pas toutefois la prétention de tout faire ni de tout dire en cette grave matière. Nous sollicitons, au contraire, les conseils et les avis du corps vénérable auquel nous nous adressons, et qui, placé au sein des choses, est le mieux renseigné sur les moyens qu'il conviendrait d'employer pour réaliser le bien que nous voulons faire.

Nous sollicitons aussi son appui. Les bonnes publications ont contre elles ce danger redoutable de rencontrer souvent l'indifférence de ceux à qui elles pourraient êtres utiles, tandis que les mauvaises trouvent d'inévitables connivences et un succès assuré dans les passions perverses qui y cherchent une facile approbation et d'agréables encouragements. La lutte serait trop inégale si les hommes de bien et les hommes d'influence n'apportaient l'appui de leur autorité et de leur bon vouloir aux œuvres chrétiennes qui ont inévitablement pour ennemis ou le parti pris de l'ignorance, ou l'hostilité systématique de l'erreur. Nous espérons donc cet appui comme nous le réclamons au nom des grands intérêts qui sont liés au développement et à l'influence de l'enseignement chrétien.

Tout le monde appelait depuis longtemps de ses vœux la création d'un journal d'*Enseignement primaire catholique*, le voici : nous le recommandons à toutes les personnes qui comprennent l'influence de l'instruction primaire et le besoin qu'elle a d'être réformée dans le sens chrétien et catholique.

Au reste, ce n'est pas à titre gratuit que nous réclamons ce concours et cet appui. Outre l'utilité que les maîtres de l'enfance peuvent retirer de notre publication, les œuvres chrétiennes, à leur tour, y trouveront un organe et un appui. Nous ferons en sorte de la rendre *nécessaire* par l'intérêt et la variété de sa rédaction; nous ferons plus : nous en ferons l'écho et le défenseur de tous les intérêts scolaires, particulièrement — sans négliger les autres, — de ceux qui se rattachent de plus près aux écoles catholiques. Nous sollicitons donc, à cet effet, de tous les chefs d'écoles catholiques les communications qui auraient pour objet de mettre en lumière les services de premier ordre que rendent en France à l'Église et à la société les *Ecoles chrétiennes* de tous les degrés. Nous espérons par là dissiper bien des préjugés et faire tomber bien des préventions ; si les écoles chrétiennes, et spécialement les écoles congréganistes, sont parfois l'objet de la défiance d'une foule aveugle et égarée, c'est qu'elles ne sont pas connues.

HISTOIRE DE NICOLE DE VERVINS, d'après les historiens contemporains et témoins oculaires, ou le triomphe du Saint-Sacrement sur le démon, à Laon, en 1566, par l'abbé J. Roger, directeur au petit séminaire de Notre-Dame de Liesse. Ouvrage accompagné de deux brefs des souverains pontifes S. Pie V et Grégoire XIII, et précédé d'une lettre de M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, auteur de la *Magie au XIX*e *siècle*. Un beau vol. in-8 de 495 pages, orné du fac simile d'une grande gravure représentant les exorcismes de Nicole de Vervins, avec légende explicative. — Prix : 6 fr.; pour nos agrégés, 1 fr. 50.

Les malheurs de notre temps et la vague appréhension de nouvelles catastrophes ont tourné les esprits, plus que jamais, vers le merveilleux. Des livres de prophéties plus ou moins authentiques ont eu un succès vraiment extraordinaire. Des voix graves se sont élevées pour prémunir les fidèles contre l'excès de cet engouement. S'il y a quelque chose de téméraire à sonder l'avenir, il est toujours édifiant de contempler dans le passé les merveilles que la Providence a ménagées pour affermir la foi et ranimer la ferveur. Entre tous ces prodiges, le plus

remarquable, sans contredit, est celui dont nous offrons à nos agrégés, dans des conditions vraiment exceptionnelles, l'histoire parfaitement authentique.

Nos lecteurs, qui connaissent la valeur du témoignage du chevalier Gougenot des Mousseaux, verront que notre appréciation n'a rien d'exagéré, par l'extrait suivant de la lettre que le savant auteur des *Médiateurs et Moyens de la Magie* a adressée à M. l'abbé Royer, en le remerciant de l'envoi de son bel ouvrage :

« Je vous remercierai tout à l'heure, dit M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, du profit et du plaisir que j'ai trouvés dans la lecture de votre manuscrit, sur lequel vous avez eu l'extrême modestie de me demander mon appréciation. — Je vous la donne en toute simplicité, mais tout haut, aussi haut qu'il vous plaira de la recevoir, et permettez que je vous félicite de votre naïve et miraculeuse histoire. On peut l'appeler un trésor.

« Que dire de moins, en vérité, d'une œuvre originale qui se présente sous le double aspect du mémoire historique et du récit surnaturel, réveillant le lecteur au bruit des pas de tout un peuple, de toute une noblesse, et mêlant aux derniers retentissements de ce tumulte les noms de Médicis et de Montmorency, de Charles IX et de Condé ? Que dire de moins, lorsqu'au tissu des merveilles qui se pressent et s'entremêlent dans ces pages s'ajoutent les traits des mœurs de l'époque, les ruses et les violences des sectaires qui déchirent à la fois le sein de l'Église et le sein de l'État, la résistance timide et patiente des catholiques, le courage calme et digne d'un clergé qui poursuit sa périlleuse mission au milieu des cris de mort, les exorcismes publics et solennels auxquels préside, avec une héroïque persévérance, le saint évêque de Laon, et ces nuées de témoins qui, de toutes les provinces de la France, viennent s'abattre sur le pittoresque escarpement que couronne de ses tours l'une des cités les plus illustres dans notre histoire ? Oh ! c'est là du mouvement, de la vie, du grandiose ! Voilà de la haute et dramatique poésie ! Mais pourtant, dans quel style naïf, simple et modeste elle se déroule !

« Et le héros de ce drame — peuples, ouvrez l'oreille — quel est-il ? où chercher son lignage ? Eh ! mon Dieu, dans une simple boutique. C'est une jeune fille de seize ans, mariée d'hier, de mœurs douces et pures, catholique fidèle, et médiocre d'intelligence ; on la nomme Nicole Obry.

« Vous qui seriez curieux de la connaître, approchez ; le temps ne

vous manquera point; prenez vos aises; voyez, voyez-la lutter, des mois entiers, contre des puissances infernales. Voyez le démon posséder son corps, et tout à coup, en un clin d'œil, transformer en monstre cynique et hideux cette beauté pudique et fraîche! Voyez, en un clin d'œil encore, la sainte Eucharistie, aussitôt que l'élève une main sacerdotale, donner à ce monstre non plus la simple beauté de la femme, mais l'éclat séraphique de la beauté céleste. Et ce coup de théâtre — veuillez pardonner ce terme à ma bouche laïque — se répète mille fois. Les bourreaux en frémissent, et, dans la foule des hérétiques témoins de ces métamorphoses, les uns, bouleversés, reviennent humblement à Dieu, les autres se roidissent dans leur orgueil, boivent la honte de leur confusion et laissent leur cœur se pétrifier.

« Ainsi parle, ainsi le veut l'histoire. Oh! que de charmes dans de tels récits, Monsieur l'abbé! Gloire vous soit donc d'avoir su repousser du pied les écrits du mensonge, et suivre, en remontant aux origines, le courant historique dans sa fraîcheur et sa limpidité, pour ne puiser qu'aux bouillonnements mêmes et aux issues de la source! »

Cet éloge tout récent, qui atteste que l'ouvrage n'a rien perdu de son intérêt primitif, s'accorde avec l'admiration que l'*Histoire de Nicole de Vervins* inspira dès son apparition. Les esprits les plus graves, les écrivains les plus renommés pour la sévérité de leur critique au XVIe siècle n'avaient pas été moins explicites que M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, en exprimant leur pensée sur la réalité et l'importance de cette manifestation miraculeuse de la puissance divine. Le célèbre cardinal Baronius, l'auteur des *Annales ecclésiastiques*, rapportant les événements remarquables de l'année 1566, s'exprime ainsi :

« Cette année, Nicole Obry, native de Vervins, en France, fut délivrée à Laon d'une furieuse possession par la sainte communion que lui donna l'évêque, en présence de dix mille personnes et des notaires, qui mirent le tout par écrit. Les calvinistes eussent bien voulu que cette histoire, qui parcourut toute la France, eût été supposée; mais il y avait trop de preuves pour la confirmer. »

Baronius écrivait en 1596.

Génébrard (1590), docteur de la maison de Navarre, professeur d'hébreu au Collége royal, puis archevêque d'Aix, « un des plus savants hommes de son siècle, » dit Feller, parle aussi, dans sa *Chronologie sacrée*, du miracle du Saint-Sacrement dans la possession de Nicole.

Le P. Delrio, jésuite (1599), après avoir rapporté, dans son ouvrage sur la magie, une autre possession où le Saint-Sacrement avait aussi chassé le démon, dit : « Pareil prodige s'est vu à Laon. Les calvinistes ne l'ignorent pas : ils étaient là plusieurs milliers. Ils en étaient si furieux qu'ils ne se possédaient plus de rage (1). »

Une mention portée en marge nous apprend que plusieurs éditions de l'*Histoire de Nicole* avaient été publiées à Paris et qu'une autre venait de paraître à Liége en cette année 1598. Un témoignage bien plus précieux, plus décisif que tous les autres, celui qui nous a particulièrement déterminé à faire l'acquisition de cette *Histoire de Nicole de Vervins,* c'est le bref élogieux du pape saint Pie V ; nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs ce document remarquable:

« Pie V, pape, à notre vénérable frère Fabius, évêque de Cajace, notre nonce apostolique près de Sa Majesté très-chrétienne, Charles (IX), roi de France, notre très-cher fils en Jésus-Christ.

« Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

« Notre bien-aimé fils, Jean Boulèse, prêtre, qui vous remettra ces lettres, enflammé du désir d'augmenter la gloire de Dieu, plein de dévouement pour nous et pour la sainte Église romaine, nous a présenté, il y a quelques mois, un volumineux manuscrit, contenant tous les actes d'un *insigne miracle* récemment arrivé dans la ville et diocèse de Laon, sous l'épiscopat d'un prélat de grande piété; miracle que Dieu a opéré sur une femme de la ville de Vervins, pour *confondre la malice des hérétiques et éclairer les cœurs des aveugles.*

« Ce manuscrit, nous l'avons confié à des hommes distingués par leur probité, leur expérience, leur *savoir* et dont la sagesse nous est bien connue. Nous leur avons commis le soin de le lire avec attention, de l'*examiner* mûrement; sur leur rapport favorable, nous avons rendu grâces au Dieu tout-puissant, qui, en ces temps malheureux, a daigné faire éclater ses merveilles dans une province naguère encore si horriblement déchirée par l'hérésie, ce qu'il a fait dans un dessein d'ineffable miséricorde, pour la gloire de son saint nom, pour l'édification des fidèles et pour le retour de ses enfants égarés.

« Et puisque ce prodige admirable de la sainte Eucharistie, *qu'on ne saurait assez célébrer*, s'est accompli devant une multitude immense, *il faut travailler avec ardeur à le faire connaître à tous les peuples.*

(1) Tam norunt calvinistæ, quorum aderant multa millia, quam fremunt et rumpuntur. (Lib. VI, cap. II, sect. 3.)

« A cet effet, après avoir fait extraire de ce volume les faits les plus remarquables et les plus propres à la manifestation du miracle, nous vous envoyons cet extrait par le même Boulèse, et nous voulons que l'évêque de Laon, de concert avec le chanoine Despinois, qui ont été témoins oculaires, examine de nouveau ces faits avec la plus scrupuleuse attention. S'ils les reconnaissent conformes à la vérité, vous vous présenterez en notre nom devant le roi très-chrétien, et vous demanderez à Sa Majesté son agrément pour faire imprimer ce livre en France, afin que le récit de ce miracle, à la plus grande gloire de Dieu, se répande parmi toutes les nations. Et pour que cette tâche soit remplie avec plus d'exactitude et de fidélité, nous pensons qu'il importe que Boulèse lui-même en surveille l'impression.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 8 octobre de l'an 1571, de notre pontificat le sixième.

« Cœ. Glorierius. »

En exécution de ce bref, l'évêque de Laon et le chanoine Despinois se présentèrent devant trois docteurs de la faculté de théologie de Paris, et, après avoir entendu la lecture de tout le Manuel,

Le premier répondit : « Je désire que Dieu soit honoré par ce miracle, qui est très-vrai et vu par plus de cent cinquante mille hommes, et que cela soit publié, non afin que j'en aie honneur, mais que ce soit à l'honneur de Dieu. »

Le second répondit : « Je dis et déclare que tout a été fait comme il est porté et contenu audit livre, bien brièvement toutefois, et qu'il n'y a aucun mot contre la vérité, ce que je soutiendrai et délibère soutenir envers et contre tous, par tels tourments que l'on pourra me faire endurer. »

En voilà assez pour justifier ce que nous disions en commençant sur l'importance de cet ouvrage ; nous pouvons ajouter que l'exécution typographique ne laisse rien à désirer, et la grande reproduction de la gravure du temps avec ses légendes marginales complète ce monument historique de l'un des faits les plus merveilleux et les plus édifiants dont il soit parlé dans l'histoire.

LES PARFUMS DU PATER, par M. l'abbé Peysson, vicaire de Vincennes. Un vol. in-18 de 244 pages. — Prix : 1 fr.; pour nos agrégés, 60 c. Se vend au profit des orphelins de la guerre.

Nous recommandons à nos agrégés ce bon petit livre. Comme l'auteur l'a fort bien compris, il était important de justifier ce travail nouveau sur un sujet tant de fois traité. La préface, écrite avec une rare simplicité, va au-devant de l'objection, et inspire pleine confiance en celui qui l'a écrite; aussi croyons-nous que le mieux est de la placer sous les yeux de nos lecteurs :

« Il existe un grand nombre d'explications du *Pater*. En essayer une nouvelle semblera peut-être inutile. N'oublions pas cependant que la parole de Dieu est toujours féconde : c'est une source à laquelle on peut toujours puiser sans jamais la tarir. L'Oraison dominicale surtout, qui est la parole divine par excellence, le modèle de toute prière, nous offre un exemple de cette admirable fécondité. J'ai donc cru que, même après tant d'autres, il serait encore possible de glaner quelques épis dans un champ déjà si largement moissonné.

« C'est aux orphelins des deux dernières guerres que je dédie et que j'offre ce modeste ouvrage, en le mettant sous la protection de l'Enfant Jésus. Puisse-t-il procurer quelques soulagements à ces innocentes victimes de nos folies et de nos discordes ! »

Un recueil bibliographique important, les *Études religieuses* des Pères Jésuites, parle avec éloges de cet ouvrage, tout en adressant à l'auteur quelques observations fondées, mais qui n'ôtent rien au mérite de l'ensemble de son travail :

Voici ce qu'il y a de plus saillant dans l'appréciation des *Études religieuses* : « En souhaitant à ce gracieux opuscule de ne pas s'arrêter à la première édition, je me permettrai de conseiller à M. l'abbé Peysson quelques retouches; dans l'exposition soit du dogme, soit de la morale, l'expression manque parfois de précision; la pensée même n'a pas toujours cette parfaite exactitude qu'exige l'inflexible théologie. Aussi, pour donner quelques exemples, le contexte de la page 139, pris selon la rigueur de la lettre, conduirait à penser que l'on cesse d'être juste si l'on s'écarte de la volonté divine même en matière vénielle, en négligeant l'observation de ce qui est simplement conseillé. Cette proposition de la page 46 : « Entre le plus grand saint et le plus grand scélérat, il n'y a que la différence que la grâce a faite, » est vraie, sans doute, pour le théologien; mais, en laissant dans l'ombre le concours

de la volonté humaine, elle suggérerait facilement à un esprit médiocrement instruit, cette induction, que le salut est l'œuvre exclusive de la grâce et que le péché et l'impénitence finale trahissent une grâce insuffisante. On lit, à la page 189, que « le pauvre a un droit à l'aumône » ; ce droit suppose comme corrélative une obligation de justice ; or, l'aumône n'est qu'un devoir de charité. Enfin, on ne saurait admettre (page 172) que la triplicité jointe à l'unité dans certains cas de l'ordre moral ou de l'ordre physique, fournissent une preuve à l'appui du mystère de la Sainte Trinité. L'assentiment à ce mystère ne repose que sur la révélation. »

ACADÉMIE FRANÇAISE. — LE PRIX DE BOSTON, par A. S. DE GRAFFIGNY. — Prix : 30 c.

LES FRERES A L'ACADÉMIE, par Abel GEORGE. Brochure de 35 pages. Prix : 30 c.

Voici deux opuscules qui traitent la même question au même point de vue, mais sous une forme différente. Nous les recevons au moment de mettre sous presse et nous nous empressons de les indiquer à nos agrégés, qui y verront avec plaisir un fragment très-considérable de l'éloquent discours de M. le duc de Noailles, dans la séance solennelle de l'Académie française, du 7 de ce mois. Ils y trouveront en plus des détails fort curieux et tout à fait intimes sur l'origine de la pensée de décerner à l'institut des Frères le prix de Boston. On verra avec quelle timidité d'abord cette idée fut présentée ; comment peu à peu elle entra dans tous les esprits, qui se trouvèrent enfin unanimes pour l'adopter. Le suffrage public, traduit à la séance par une triple salve d'applaudissements, a montré que l'Académie, cette fois, s'était montrée réellement française en revenant au sens chrétien. Il y a là une manifestation importante, une protestation solennelle contre les menées du radicalisme en faveur de l'enseignement athée.

UNE DE NOS RÉCENTES PUBLICATIONS.

Nous sommes heureux de trouver dans la presse des témoignages bien spontanés sur l'opportunité et le mérite des ouvrages que nous éditons.

Dans notre dernière livraison nous avons reproduit l'article remar-

quable de l'*Univers* sur le grand et savant ouvrage de M. de Mirville; nous trouvons dans le numéro du 15 août du *Messager de saint Joseph de Beauvais* une appréciation très-flatteuse de l'une de nos récentes brochures. Voici en quels termes s'exprime le *Messager :*

« Il vient de paraître un bon et excellent petit livre ayant pour titre : *Saint Joseph, Patron de l'Église universelle.* Comme nous le verrions volontiers entre les mains de tous les lecteurs du *Messager*, nous allons en donner une courte analyse.

« Cet ouvrage, dont le modeste auteur a voulu garder l'anonyme, démontre avec une grande évidence, comme porte la lettre d'approbation de Mgr l'évêque de Versailles, que l'acte pontifical qui déclare cet illustre patriarche protecteur de tous les chrétiens, répond à un besoin de notre époque et apporte un remède efficace aux maux qui désolent la société moderne. »

Suit l'analyse de cette brochure, dont la seconde édition est presque épuisée. C'est à notre prière que l'auteur a consenti à mettre son nom sur cette seconde édition. (*Saint Joseph, Patron de l'Église universelle.* — Conséquences pratiques et opportunité de cette déclaration, par M. l'abbé Auguste Carion. Brochure in-12 de 46 pages. Prix : 40 centimes; pour nos agrégés, 25 centimes.)

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES ET RELIGIEUSES, par Marie Jenna.
Un vol. in-18 jésus, 150 pages. — Prix : 2 fr. 50.

Nous n'avons rien à ajouter aux éloges bien mérités que toute la presse catholique et nous-même avons accordés, à si juste titre, au talent poétique et à l'inspiration vraiment chrétienne de Mlle Marie Jenna. En annonçant la mise en vente de la seconde édition des poésies, nous nous bornerons à reproduire les approbations suivantes, qu'on trouve en tête du volume :

Lettre de Mgr Parisis, évêque d'Arras.

Mon cher Monsieur,

Il y a une heure que je recevais votre lettre, et, quoique assiégé par de nombreuses et graves affaires, attiré par le timbre de Bourbonne-les-Bains, je l'ouvrais aussitôt; puis, l'ayant lue, je regardai si le petit

volume annoncé se trouvait dans le courrier du jour. Vraiment, je n'avais ni le temps ni la volonté de lire des vers.

Cependant je coupai la première feuille et je lus; puis je me laissai prendre au charme de cette poésie simple et colorée, d'une sensibilité vraie, d'une élégance de bon goût, et surtout d'une foi pénétrante, qui effleure à peine la terre et se tient comme portée sur des ailes qui se dirigent vers l'infini. Sous la séduction de cette jouissance rare, j'ai non pas parcouru, mais lu de suite cent deux pages de ce délicieux ouvrage.

Je ne puis, quant à moi, en faire un plus complet éloge, et je me trouve heureux de pouvoir en adresser mes félicitations et à l'auteur qui en bénira Dieu et à l'heureux père dont je partage le bonheur.

† P.-Louis Parisis,
Évêque d'Arras.

Lettre du R. P. Félix.

..... Depuis longtemps il ne m'était arrivé de lire jusqu'au bout un livre de poésie. Comment expliquerez-vous qu'après avoir commencé le vôtre, je n'aie pu m'arrêter, et qu'arrivé au bout je n'aie éprouvé qu'un regret, celui de voir sitôt arriver la fin? C'est peut-être déjà trop vous dire que j'aime vos *Élévations poétiques et religieuses*. Vos poésies sont bien ce qu'elles se nomment, des élévations, et je vous félicite de bien comprendre le rôle de la poésie, que je définirais volontiers : une élévation des âmes par l'harmonie de la parole.....

J. Félix, *Jésuite.*

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs la gravure qui a pour titre : *Le comte de Chambord et ses ancêtres.*

Nous avons sous les yeux cette belle composition; elle est d'une exécution irréprochable; c'est une page d'histoire avec un très-beau et très-ressemblant portrait de M. le comte de Chambord. Le texte, habilement disposé dans un ornement du meilleur goût, rappelle quels sont les ancêtres du prince et retrace les grandes œuvres accomplies par l'auguste maison de Bourbon.

Imprimée sur in-4° raisin, fond teinté, avec effets de lumière, elle ne se vend que 10 fr. le cent, ou par fraction de cent, franc de port. C'est une excellente page d'histoire à répandre à profusion; rien de plus éloquent que les faits.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

VOYAGE EN INDO-CHINE et dans l'empire chinois, par M. Louis DE CARNÉ, membre de la commission d'exploration du Mé-Kong, précédé d'une notice sur l'auteur, par M. le comte DE CARNÉ, de l'Académie française. Ouvrage orné de gravures et d'une carte. 1 vol. in-12 de xx-528 pages.—Prix : 4 fr.

L'auteur de ce voyage était un jeune homme de grand avenir ; il est mort à l'âge de vingt-sept ans, pendant la guerre contre la Prusse, à l'heure de nos premiers désastres ; c'est pour cela que son père a dû se charger d'éditer cet ouvrage. Sur une canonnière de l'État parfaitement équipée, les voyageurs remontèrent le Mé-Kong jusqu'à son plus haut parcours ; le Mé-Kong, fleuve immense qui se déploie d'abord comme un lac vaste et tranquille, avant de révéler son courant de foudre, ses rapides infranchissables et l'horreur de ses gouffres sans fond. L'expédition consacra d'abord quelques jours aux ruines d'Angcor, aussi imposantes et plus mystérieuses que les ruines de Thèbes et de Memphis. Bientôt on atteignit le Laos, dont les émanations putrides avaient été fatales à tous les missionnaires qui les avaient affrontées. Il fallut alors quitter la canonnière à vapeur et continuer sa route sur de frêles barques manœuvrées par des indigènes. Navigation sans exemple qui conduisait les voyageurs d'une nappe d'eau dont l'œil mesurait à peine l'étendue à des gorges insondables, au-dessus desquelles surplombaient des roches géantes, et qui les faisaient passer des ardeurs d'un ciel de feu à l'ombre des bois impénétrables, où s'engageait le Mé-Kong dans un méandre d'îlots, de lianes et d'arbres. L'hivernage de l'expédition en Birmanie est une lutte de toutes les heures ; les voyageurs, épuisés par la fièvre, les pieds nus et les jambes déchirées, disputent encore les restes d'un sang appauvri à des myriades de sangsues, vampires plus redoutables que les tigres et les serpents du Laos. Ces souffrances n'étaient rien encore comparées aux difficultés de toutes sortes que créaient

à la caravane scientifique le mauvais vouloir et l'hostilité des petits princes de l'Asie centrale. Nos voyageurs étaient soutenus par la patriotique espérance de faire du Mé-Kong la grande route maritime de l'Indo-Chine, et de Saïgon l'un des premiers ports du monde. En 1868, sans s'y attendre, les hardis explorateurs se trouvèrent, après avoir traversé des montagnes jusque-là inaccessibles, sur le sol du céleste empire. Les 800 lieues qui les séparaient de Pékin furent traversées presque sans obstacles, sauf le péril auquel nos voyageurs se trouvèrent exposés en arrivant dans le royaume de Tali, vice-royauté du Su-Tchuen, dont le sultan était en révolte contre la Chine. Le dévouement de nos missionnaires catholiques sauva nos Français, qui, sans eux, auraient péri cent fois au milieu de ce pays de rebelles.

Les pages de M. Louis de Carné sont une véritable photographie où l'on voit au naturel les mœurs, les usages, la religion, les superstitions et le degré d'intelligence des peuplades de l'Indo-Chine et de la Chine occidentale. Il est fâcheux que la main paternelle, qui a revu cette œuvre, n'en ait pas fait disparaître quelques plaisanteries voltairiennes, quelques réflexions de mauvais goût, qui nous obligent de mettre une grande restriction à nos éloges, en faisant remarquer que cet ouvrage, d'ailleurs plein de mérite, ne peut être confié qu'à des lecteurs graves.

POMPÉI, les catacombes, l'Alhambra, étude, à l'aide des monuments, de la vie païenne à son déclin, de la vie chrétienne à son aurore, de la vie musulmane à son apogée, par M. G.-B. DE LAGRÈZE, conseiller à la Cour d'appel de Paris ; — ouvrage illustré de 75 gravures dessinées par Racinet, Bénard, etc. 1 vol. in-8° de 406 pages. — Prix : 12 fr.

Pompéi, les catacombes, l'Alhambra : trois dates, trois civilisations. Ce n'est pas en antiquaire seulement que M. de Lagrèze les évoque, mais en artiste, en historien, en moraliste et, ce qui vaut mieux que tout cela, en chrétien convaincu et dévoué. Pompéi, exhumée de ses cendres, nous apparaît avec ses maisons, ses palais, les colonnades, les peintures, les objets d'art, avec tout ce luxe de la vie publique et privée, mais aussi avec la représentation de ces coutumes, ces mœurs, ces mystères qui arrachaient à Juvénal cette parole flétrissante : « La postérité n'ajoutera rien à notre dépravation (1). »

(1) Il est très-utile d'ajouter que de pareilles peintures, non-seulement dans le style mais dans les images vivantes que présentent les gravures, rendent cet ouvrage, malgré le bon esprit de l'auteur, tout à fait inconvenant et impossible pour les jeunes gens et encore plus pour les jeunes personnes. (*Note de la rédaction.*)

La peinture des catacombes n'est pas moins pittoresque, et ici l'âme respire avec bonheur cet air vivifiant de la foi chrétienne, qui remplace les saturnales païennes par la vie évangélique et l'héroïsme des premiers chrétiens.

L'islamisme nous apparaît dans ses plus beaux jours, marquant son passage par des chefs-d'œuvre. Quelle richesse artistique dans les mosquées, les palais, les alcazars! « Mais aussi comme ces Maures unissaient la foi punique à la valeur guerrière, la cruauté à la volupté, le mépris de la vie humaine à la prière, le fanatisme le plus féroce aux plus sublimes idées sur l'unité et la miséricorde de Dieu! » L'édifice qu'ils élevaient sur de telles bases devait s'écrouler, et ses débris, quoique considérables encore, sont sans gloire, sans dignité, sans avenir.

Des trois civilisations qui se reflètent dans ce livre, l'une aujourd'hui est morte, une autre agonisante; la troisième, toujours attaquée, reste toujours pleine de vie; elle a tranformé le monde, régénéré les sociétés, conduit les arts à leur apogée, et l'avenir lui appartient comme le passé. Belle conclusion d'un magnifique travail.

(Pour les deux onvrages ci-dessus, d'après la Bibliographie catholique.)

DISCOURS ET CONFÉRENCES SUR L'ÉDUCATION, par le R. P. CAPTIER. 1 vol. in-18 jésus, de 544 pages. — Prix : 4 fr.

Le nom seul du P. Captier, si glorieux désormais, suffisait à recommander ce volume. Il y avait pour le public un charme triste et doux à retrouver, en des pages inconnues encore, le martyr du 25 mai 1871. On n'ignorait pas non plus que l'éminent religieux, héritier des vues du P. Lacordaire sur l'enseignement et de son courage, eût combattu le bon combat. On savait ses luttes contre les tracasseries d'une autorité mal inspirée, lors de la fondation d'Arcueil, le prestige que lui avaient valu ces luttes mêmes, le rang qu'il avait reçu dans les assemblées de la Société générale d'éducation et d'enseignement, le succès enfin de ses conférences au Cercle catholique du Luxembourg. Un tel mélange de souvenirs douloureux et brillants donnait au livre un exceptionnel attrait.

Nous l'avons lu et nous regardons comme un devoir d'en conseiller vivement la lecture. C'est qu'en effet la particulière séduction venue du personnage dont il rappelle la mémoire n'est pas la seule : il y a pour une très-large part aussi celle des idées émises, des appréciations, des

sentiments. Le P. Captier, fondateur de l'école *Albert-le-Grand*, victime des fédérés, est de plus un maître consommé dans cet art de l'éducation auquel il a voué sa vie. Il a étudié de près, durant vingt années, ce qu'il convient de faire pour l'enfant contemporain, l'enfant de notre siècle; il communique avec une admirable sûreté, dans les discours qui forment la première partie de l'ouvrage, le fruit de ses recherches patie..tes et de son expérience. Un point sur lequel il insiste beaucoup, vu qu'à ses yeux le collége chrétien se doit distinguer par là surtout des autres institutions rivales, c'est de laisser à l'éducation publique autant de ressemblance qu'il se peut avec l'éducation de la famille, de garder, jusque entre les murs du collége, sans que, bien entendu, la vigueur ni la discipline en doivent souffrir, ce que la famille a de suave, c'est-à-dire l'inaltérable douceur des procédés, si bien que l'adolescent, sollicité par toutes les influences à la fois, s'abandonne volontiers aux mains chargées de le conduire. Les fines observations abondent, les expressions heureuses aussi; ce qui vaut mieux, il y a comme la révélation incessante et la transparence d'une incomparable bonté.

Les conférences prononcées au Cercle catholique ont un autre caractère. C'est l'étude, la discussion des plus grands problèmes de l'enseignement, au temps où nous sommes. Le P. Captier affirme hautement la nécessité de l'élément religieux dans l'éducation. Je le crois bien! Tant qu'on n'y reviendra pas, tant qu'on déshéritera le jeune homme de ce qui doit être la meilleure part de son savoir, on ne fera qu'une œuvre incomplète et dangereuse, parce qu'elle est incomplète. Il affirme de même les services rendues à cet égard par l'Église dans le passé, les droits qu'elle conserve à ne point abdiquer sa mission, les limites qui s'imposent à l'ingérence de l'État. Deux entretiens sont consacrés à l'Université, à sa fondation, à son influence; on ne peut être plus ferme à la fois et plus mesuré. Nulle fâcheuse inspiration, nulle malveillance systématique, rien que la constatation d'insuffisances regrettables et le désir de créer par le libre concours de toutes les forces et de tous les dévouements un plus grand bien.

Le P. Captier s'était tracé un programme étendu qu'il devait développer devant son auditoire du Luxembourg. « Dans l'avenir, disait-il — l'avenir est à Dieu, mais Dieu nous permet de compter sur sa bonté, — j'ouvrirai une seconde série de conférences... » Hélas! l'avenir pour lui a été ce que nous savons. *Ut quid perditio hæc!* Pourquoi cette perte, sommes-nous tentés de répéter après le P. Perraud, son éloquent panégyriste, pourquoi ce noble cœur éteint, pourquoi cette voix silen-

cieuse ?... « J'aurai donné l'exemple, disait-il encore, j'aurai donné l'exemple, d'autres achèveront. »

Puissent se lever en grand nombre et bientôt ceux qui achèveront, les continuateurs de l'œuvre du P. Captier et du P. Lacordaire avant lui, et du noble Montalembert, ces fiers champions de l'éducation chrétienne ! Il n'est plus possible de douter que la régénération sociale ait là son principal appui, et qu'il y faille largement aviser.

NOUVEAU GUIDE historique, descriptif, religieux et industriel de l'étranger à Lyon, orné de plusieurs gravures et d'un plan de la ville. 1 vol. in-18 raisin. — Prix : 1 fr. 25.

Fait à la dernière heure, au moment de l'ouverture de l'exposition lyonnaise, ce *Guide* est certainement appelé à beaucoup de succès. Plus complet, et, comme nous venons de le dire, plus récent que tous ses devanciers, il l'emporte aussi de beaucoup sur eux par la variété, l'exactitude et le grand nombre des renseignements qu'il contient.

Ce n'est pas une sèche nomenclature ; ce n'est pas un de ces indicateurs qui ont toute l'aridité d'un dictionnaire ; c'est une sorte de panorama très-vif et très-piquant, dans lequel on voit, pour ainsi dire, défiler tout ce que Lyon a de remarquable et de curieux.

Pour notre part, nous l'avons parcouru avec autant de plaisir qu'un roman.

Nous ajouterons que, comme exécution typographique, c'est un vrai petit bijou.

(Pour ces deux ouvrages, d'après la Semaine catholique de Lyon.)

LA VIE FUTURE, par le R. P. Lescœur, de l'Oratoire. 1 vol. in-18 jésus (elzévir). — Prix : 2 fr. 50.

La France a été le théâtre d'événements bien terribles. Où doit-on en chercher la cause ? Les esprits superficiels croient la trouver dans le nombre et dans la qualité des armes, dans l'état des préparatifs, etc. Sans doute ces éléments ont eu une influence sur les effets produits ; mais ces causes accidentelles ont elles-mêmes une cause principale : le manque de foi aux grandes vérités religieuses, et en particulier à l'existence de l'âme, à sa destinée immortelle dans la vie future.

Aussi remercions-nous le R. P. Lescœur de la bonne pensée qu'il a eue de faire des conférences sur une vérité aussi fondamentale.

Comme le dit l'auteur, la vérité sur l'âme et la vie future se trouve

aujourd'hui en présence de trois contradictions, ou plutôt de trois grandes négations :

1° La négation rationaliste, qui se présente au nom de la science et de ses progrès, et qui repousse, comme suranné, le dogme chrétien de la vie future, avec ses récompenses et ses peines éternelles;

2° La négation superstitutieuse, qui s'attache au dogme de l'Église, moins pour le contredire que pour le travestir. A ce système appartiennent ceux qui évoquent les esprits par des tables ou par d'autres moyens futiles;

3° La négation brutale, celle qui ne raisonne pas, ne disserte pas, mais se traduit par les actes les plus barbares.

Quel motif peut avoir celui qui est persuadé que tout finit avec la vie, que son ventre est le seul Dieu à servir? N'a-t-il pas raison de chercher les jouissances matérielles avant tout, et de briser, s'il le peut, les obstacles qui s'opposent à ce qu'il regarde comme sa fin suprême! Si tout finit avec la vie, pourquoi ne prendrais-je pas la fortune de mon voisin avec tous les agréments qu'elle procure? N'ayant que les gendarmes à redouter, je dois chercher à les mettre de mon côté, ce qui arrivera infailliblement quand les hommes qui pensent comme moi seront devenus les plus nombreux. Il est évident que la croyance à la vie future est une des conditions indispensables de la sécurité et de la prospérité de l'ordre social. Sans elle il ne peut y avoir que ruine et anarchie.

Après avoir exposé les trois erreurs dont nous avons parlé, le R. P. Lescœur expose le dogme chrétien de la manière la plus exacte et la plus intéressante.

La cinquième conférence traite de la mort éternelle, c'est-à-dire de l'enfer. La sixième parle de la résurrection. Les deux dernières ont pour objet le lien de l'immortalité et la vie éternelle.

Le livre du R. P. Lescœur est un livre destiné à faire beaucoup de bien à ceux qui le liront. Malheureusement les ouvrages de cette catégorie ne sont pas recherchés par ceux qui auraient le plus besoin de les lire et de les méditer. *(D'après la France Nouvelle.)*

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE L'ARMÉE DU RHIN, par un officier de cavalerie. 1 vol. in-12. — Prix : 1 fr. 50.

A côté des études stratégiques déjà nombreuses sur la guerre avec la Prusse, il y a place pour les récits anecdotiques sur cette campagne.

Parmi ces récits, d'autant plus intéressants qu'ils affectent moins de prétention, nous citerons l'*Histoire anecdotique de l'armée du Rhin*. Ce sont des lettres qu'un officier de cavalerie avait écrites pour sa mère, cet officier a été tué dans une des dernières affaires, et ses lettres, tombées entre les mains d'un de ses camarades, n'ont pu être remises à sa mère qui était morte pendant le siége de Paris.

Ecrites au jour le jour ces lettres offrent de l'intérêt. L'officier raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, et son récit a un ton de bonne foi qui convaincra le lecteur.

Quelquefois, surtout aux approches de la capitulation, il sort du terrain anecdotique pour apprécier les événements et juger le maréchal Bazaine. Ici il ne nous paraît pas aussi bien inspiré, et nous n'accepterions pas tous ses jugements, explicables du reste chez l'officier qui voit avec désespoir arriver le moment où il faudra se rendre.

Cette petite réserve faite, nous ne pouvons que recommander cette *Histoire anecdotique*, où se reflètent les sentiments d'une grande partie de l'armée du Rhin. (*D'après la Revue du monde catholique.*)

ORIGINES DE LA FOI CHRÉTIENNE DANS LES GAULES, spécialement dans le diocèse d'Amiens, par M. l'abbé J. CORBLET. 1 vol. in-8° de 100 pages. — Prix : 2 fr.

OBSERVATIONS CRITIQUES A MM. BOURASSÉ ET CHEVALLIER sur la légende de saint Austremoine et les origines chrétiennes de la Gaule, par M. l'abbé ARBELLOT. 1 vol. in-8° de 48 pages. — Prix : 1 fr.

LES ORIGINES DE L'EGLISE DE TOURS, d'après l'histoire, avec une étude générale sur l'évangélisation des Gaules et de nombreuses pièces justificatives, par M. l'abbé C. CHEVALLIER. 1 vol. in-8° de XII-634 pages. — Prix : 10 fr.

Le but spécial de M. l'abbé Corblet est d'arriver à fixer la date du martyre de saint Frimin, premier apôtre de l'Église d'Amiens. Il fait remarquer que jusqu'au XVII° siècle la tradition de l'évangélisation de la Gaule au Ier siècle n'avait pas été contestée. Aux objections des réformateurs des bréviaires, et des modernes qui soutiennent la même thèse, M. l'abbé Corblet oppose des preuves directes et indirectes, dont l'ensemble est sans réplique. Il ne se contente pas d'établir solidement sa thèse ; maître de son terrain, il va droit à ses adversaires et les désarme.

Sulpice-Sévère et Grégoire de Tours sont lucidement expliqués ou réfutés. Les objections tirées de l'état social de l'empire romain, celles

qui font valoir les difficultés pour les missionnaires du Ier siècle de parler la langue celtique, l'absence d'inscriptions chrétiennes sur nos marbres funéraires du Ier siècle, etc., toutes ces raisons, plus spécieuses que fondées, sont serrées de près et détruites par une science nerveuse et concise.

Dans son cadre restreint l'opuscule de M. l'abbé Arbellot touche à la plupart des points de la controverse et les éclaire. Il vient entourer de nouvelles preuves l'authenticité de la légende de saint Priest, évêque de Clermont mort en 674, relative à la passion de saint Austremoine, évêque de Clermont. L'auteur, remontant aux sources, répond victorieusement à toutes les contestations au sujet de cette légende, et il se trouve amené par sa polémique à discuter les origines chrétiennes de la Gaule. Il réfute l'assertion de MM. Bourassé et Chevallier d'après laquelle le mouvement légendaire relatif à l'apostolicité de notre Église aurait pour cause les fausses décrétales qui parurent vers l'an 800.

L'ouvrage de M. Chevallier est divisé en trois parties :

Dans la première figurent, après une préface et un coup d'œil sur l'évangélisation des Gaules, la physionomie historique et morale de Grégoire de Tours, les événements religieux du règne de Dèce, le chronologie de Grégoire de Tours et ses sources, la mission des sept évêques dont il parle, le catalogue authentique des évêques de Tours prédécesseurs de saint Grégoire.

La deuxième partie est consacrée aux origines de l'Église de Tours d'après la tradition historique, où sont énumérés les témoignages de la tradition locale du VIIe au Xe siècle et les témoignages étrangers que produisent la tradition et la critique historique du XIe au XIXe siècle. Enfin la troisième partie, toute de réfutation, pose d'abord les principes de critique applicables aux légendes, puis s'élève contre l'esprit légendaire, spécialement contre la légende de saint Gatien, dont elle explore les sources et qu'elle juge au point de vue liturgique. Viennent ensuite, après une conclusion générale contre l'opinion de l'apostolicité de nos Églises, vingt pièces justificatives.

Le livre de M. l'abbé Chevallier atteste de consciencieuses études et une science véritable, mais son opinion peut être combattue et réfutée avec succès.

NOUVELLES, par M. Venet. 1 beau volume in-12 de 400 pages. — Prix : 3 fr.

Ces *Nouvelles* sont au nombre de quatre : les *Gants de la Mendiante*,

— l'*Orme de Domptin*, — le *Crucifix du Dortoir*, — une *Ame du Purgatoire*.

Dans les *Gants de la Mendiante*, l'auteur mène de front deux choses, une histoire très-touchante, parsemée de scènes tantôt pittoresques, tantôt fortement dramatiques, et une étude chrétienne du plus haut intérêt sur la puissance particulière des pauvres.

L'*Orme de Domptin* est ce qu'on appelle une gaieté, mais une gaieté fine et brillante, qui met aux prises la foi catholique et les grossièretés du monde nouveau dans un milieu campagnard; et toujours, chemin faisant, la scène théâtrale, les aperçus originaux, l'esprit à pleines mains.

Le *Crucifix du Dortoir* est, dans une étroite limite, tout le roman de la vie d'un homme devenu chrétien tardivement, et qui se rappelle ses fautes de jeunesse, qui en constate les effets et qui s'efforce de les réparer. Point de ces conceptions de fantaisie qui promènent le lecteur dans les chemins mauvais de l'improbable ou de l'impossible; le réel, le vrai poétisés au moyen d'une foule de petites choses charmantes qui montent dans la grandeur par le seul concours de la législation providentielle et qui n'aboutissent pas moins à des conclusions d'une saisissante énergie. La presse de la province a reproduit abondamment cette *nouvelle*, comme aussi les autres, d'ailleurs.

Enfin une *Ame du Purgatoire*, c'est à la fois l'histoire d'une pieuse servante et une manière d'étude sur les miracles. M. Venet semble vouloir démontrer que la plupart des miracles ont leur développement logique, correct, quoique inaperçu, et il en a pris un qui circulait à l'état légendaire, pour en fixer le germe, l'arroser, le développer, le mûrir, le cueillir. De cette étude curieusement dramatisée il résulterait que les miracles nous enveloppent sans que nous nous en doutions, et que s'ils ne mûrissent pas tous, c'est que la ferveur chrétienne nous manque pour les féconder. Après réflexion, on s'étonne que l'auteur ait pu atteindre sans la moindre apparence d'efforts deux buts si différents : récréer le lecteur par une historiette où fourmillent les détails plaisants, et lui faire pressentir une vérité des plus fortes et des plus précieuses.

Nous venons d'indiquer rapidement les mérites divers de ce livre de *Nouvelles*. Il peut y avoir à critiquer comme partout; mais on se trouve si agréablement conquis par la lecture, que la critique a négligé sa tâche à son propre insu. Et puis on sent si bien que l'homme qui a écrit cela échappe à la critique à force de bonhomie chrétienne.

Nous estimons que les *Nouvelles* de M. Venet ne sauraient entrer

dans une famille honnête et intelligente sans y obtenir un accueil amical, sans y produire les fruits les meilleurs, sans y demeurer même, comme un de ces livres que l'on lit, que l'on relit et qui deviennent l'hôte aimé de la maison. (*D'après la France nouvelle.*)

LE DÉSERT DE GLACES. Aventures du capitaine Hatteras, par M. Jules Verne. 1 vol. in-12 de 318 pages, 8e édition. — Prix : 3 fr.

On connaît le genre des ouvrages de M. Jules Verne : ce sont des récits d'aventures imaginaires, reposant sur un fondement réel; c'est-à-dire que si l'on pouvait se trouver dans les circonstances inventées par l'auteur, les choses, d'après les données de la science, devraient se passer de cette façon.

Le capitaine Hatteras avait conçu le hardi projet de s'élever jusqu'au nord et de réserver à l'Angleterre, sa patrie, la gloire de découvrir le pôle boréal du monde. La trahison, ou plutôt le découragement de son équipage usé par les épreuves, la folie criminelle de quelques meneurs le laissent dans une épouvantable situation. Des dix-huit hommes embarqués à bord du *Forward*, il en reste quatre, abandonnés sans ressources, sans navire, à plus de 2,500 milles de leur pays. L'explosion du brick leur a enlevé les derniers moyens d'existence.

Enfin, après avoir suivi toutes les péripéties de leur séjour dans le « désert de glace », nous voyons le capitaine Hatteras planter au pôle même — sur un volcan — le drapeau de son pays. Mais c'est dans un accès de sublime folie qu'il a ainsi réalisé à la lettre le projet qui était son idée fixe, et la raison ne lui reviendra jamais.

Ce récit, dramatique et attachant, est en même temps fort instructif. De nobles caractères y sont retracés, et plusieurs témoignages sont rendus à la divine Providence.

(*D'après le Bulletin des publications populaires.*)

MES HÉRITAGES, par Zénaïde Fleuriot. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

Sous forme de mémoire, une jeune fille raconte de la manière la plus intéressante les divers événements de sa jeunesse. Elevée dans des sentiments religieux qui lui aident à lutter contre les peines de la vie, privée de sa mère presque à sa naissance, elle reçoit d'abord les soins d'une belle-mère qui la délaisse et la rebute dès qu'elle a elle-même des enfants. Touché de sa triste position, un cousin, demeuré vieux garçon, la prend chez lui et la rend assez heureuse, mais il meurt sans lui lais-

ser sa fortune comme il l'avait promis. Elle revient dans sa famille, pauvre, mais formée à la piété par une vertueuse paysanne dont elle avait fait son amie pendant qu'elle était chez son cousin; enfin elle entre chez une vieille tante infirme et paralysée qui ne lui laisse non plus, après sa mort, qu'un héritage insignifiant et hors d'état de la mettre à l'abri du besoin. Le récit se termine d'une manière assez incomplète et qui fait supposer qu'il aura une continuation dans un autre ouvrage. Divisé en trois parties, ce livre contient des scènes du monde bien décrites, et des détails d'intérieur de famille bien racontés. Il laisse son héroïne à vingt ans, ayant touché au néant des choses humaines, connu les déceptions, éprouvé bien des vicissitudes et merveilleusement préparée aux luttes de la vie. Il plaira, nous n'en doutons pas, à tous les lecteurs.

DU ZÈLE DE LA PERFECTION RELIGIEUSE, par le P. Batma, traduit du latin par le P. Olivaint, de la Compagnie de Jésus. Paris. 1 vol. in-18, 1872. — Prix : 80 c.

On se plaint quelquefois, non sans raison, du peu de nerf et de doctrine des livres de piété qui se publient aujourd'hui. En voici un toutefois auquel il serait injuste d'adresser un semblable reproche; c'est l'œuvre d'un religieux de la compagnie de Jésus. L'auteur, comme il prend soin de nous en avertir, n'avait pas d'abord la pensée d'être utile à d'autres qu'à lui-même; nous lui savons gré de ne s'être pas laissé vaincre par son humilité et d'avoir mis au jour ses pensées et ses réflexions pieuses. Cet opuscule est destiné principalement aux personnes qui embrassent la vie religieuse; néanmoins toutes les âmes chrétiennes le liront avec fruit.

Le *Zèle de la perfection religieuse* comprend trois parties principales : les encouragements, les secours nécessaires à la vertu et la pratique de la vertu elle-même : telle est bien la marche que doit suivre le chrétien lorsqu'il entre dans la voie des conseils évangéliques. De là ce petit traité est divisé en trois livres qui répondent à chacune des parties principales que nous venons d'énumérer. Sa doctrine est celle des grands maîtres de la vie spirituelle; c'est assez dire qu'elle est aussi sûre que profonde, aussi éclairée que solide; la forme en est simple et sans art; l'auteur a suivi dans la distribution de son livre le cadre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce livre d'or, comme il l'appelle si bien lui-même.

Qu'on nous permette de recommander à l'attention du lecteur le cha-

pitre intitulé : *Des études utiles*. On y verra la nécessité, pour le religieux, pour le prêtre, d'unir dans une alliance indissoluble la raison et la foi, la science et la sainteté. Cette lecture nous remettait en mémoire un mot du cardinal du Perron au sujet de S. François de Sales. Quand on proposait à l'illustre controversiste de lui amener des calvinistes à combattre, il ne manquait jamais de répondre : « S'il ne s'agit que de les convaincre, je crois posséder assez de savoir pour cela ; mais s'il est question de les convertir, conduisez-les à monsieur de Genève, qui a reçu de Dieu ce talent. » Voilà bien le véritable secret pour rendre l'apostolat fécond et utile : il faut unir la science du célèbre cardinal à la douceur, à la sainteté de François de Sales. Ce talent de convertir les âmes, le prêtre doit le demander à Dieu ; il doit chercher à l'acquérir par un travail de tous les jours et par une vie sainte ; car, pour emprunter le langage de l'auteur, « les œuvres parlent plus éloquemment que les lèvres ; mais quand les hommes voient faire quelque chose, ils croient pouvoir le faire ; mais qu'ils en entendent seulement parler, fût-ce même avec les plus bruyants éloges, ils ne se pressent pas tant d'agir. »

Ajoutons enfin une dernière remarque qui ne saurait manquer de toucher les âmes chrétiennes : ce petit livre a été traduit du latin par le R. P. Olivaint, victime des fureurs de la Commune révolutionnaire. N'est-ce point là une dernière et éloquente recommandation ? Ne serait-ce pas dans la lecture et la méditation fréquente des vérités d'un ordre si élevé que le saint religieux a trouvé la force de rendre à la vérité le témoignage le plus précieux et le plus fécond, le témoignage du sang ? Aussi espérons-nous que cet opuscule, qui en est déjà à sa quatrième édition, se répandra de plus en plus et fera germer les grandes et mâles vertus si nécessaires à notre temps.

(*Pour les deux derniers ouvrages, d'après la Semaine catholique de Lyon.*)

L'ABBÉ DE BEAUMONT, *premier gardien du tombeau de saint Martin*. — *Notice biographique*, par le R. P. de l'Hermite, Oblat de Marie Immaculée. Se vend au profit de l'œuvre de Saint-Martin.

Sous ce titre, le R. P. de l'Hermite, provincial des Oblats de Marie Immaculée, vient de publier une pieuse et intéressante notice biographique sur M. l'abbé de Beaumont, premier gardien du tombeau de saint Martin, décédé le 29 août 1867.

On pourrait intituler ce petit opuscule *l'histoire d'une âme*. En effet, le R. P. n'avait point à nous raconter des faits saillants et importants : la vie du vieux chapelain de Saint-Martin n'est point sortie extérieurement des voies communes et ordinaires. Il a d'ailleurs toujours apporté lui-même un grand soin à fuir tout ce qui aurait pu lui donner de l'éclat ou le mettre en relief. Aussi le biographe a surtout puisé dans les correspondances et les cahiers du modeste abbé la matière la plus importante et la plus touchante de son travail.

C'est là véritablement le miroir d'une âme : dans l'épanchement intime de sa famille, le cœur se montre tel qu'il est, il ne cherche point à se déguiser ou à se surfaire.

Quand l'abbé de Beaumont traçait sur le papier, au séminaire de Saint-Sulpice ou pendant ses retraites, ses sentiments, ses résolutions, ses craintes et ses espérances, il ne pensait pas qu'un jour les secrets de sa conscience seraient dévoilés, et seul, en présence de Dieu, il n'éprouvait aucun désir ni aucun besoin de se mentir à lui-même. On le voit, dès son petit séminaire, préoccupé de la grandeur de sa vocation, et l'on sent une âme décidée à s'en rendre digne par un grand amour du devoir et une grande fidélité. Sa vie entière ne dément point ses espérances, il fut toujours le même : modeste, aimable, discret, aimant la maison de Dieu, les pauvres, le travail et la prière. Le R. P. de l'Hermite nous le montre toujours le même à Sainte-Maure, à Saint-Julien et au tombeau de Saint-Martin.

Nous croyons qu'on ne pouvait mieux faire revivre la douce physionomie du bon abbé, qu'il était difficile de connaître sans se sentir en même temps porté à l'aimer. Le P. de l'Hermite ne l'a point connu ; mais il a été admirablement servi par ses amis et ses anciens élèves, et ceux-ci, à leur tour, trouveront que la plume élégante de l'écrivain n'a point trahi leur affection.

Mgr l'archevêque de Tours et Mgr l'archevêque de Paris ont adressé à l'auteur leurs félicitations, et nous ne saurions mieux faire que de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Tours, 29 juin 1872.

« Mon révérend Père,

La mémoire du juste ne périra pas.

« Vous avez procuré l'accomplissement de cet oracle en publiant la biographie de M. Albert de Beaumont. Les lecteurs de votre notice, que j'allais appeler hagiographique, qui n'ont pas eu le bonheur de connaître ce jeune prêtre, enlevé trop tôt à l'amour de sa noble et chrétienne famille, à l'œuvre de Saint-Martin et à l'édification du diocèse, comprendront les regrets profonds qu'il a laissés dans tous les cœurs. Ceux qui l'ont connu et aimé le verront avec consolation revivre dans vos simples et belles pages comme modèle de l'écolier vertueux, du pieux séminariste et du prêtre digne de sa sainte vocation.

« A l'*imprimatur* que vous me demandez modestement, mon cher Père, j'ajoute mon approbation pour l'œuvre, avec l'expression de mes remercîments et de mes affectueux hommages pour l'auteur. † Félix, archev. de Tours. »

« Paris, le 21 mai 1872.

« Mon cher Père,

« Je viens de recevoir, et j'en suis heureux, les épreuves de la notice que je vous avais prié d'écrire sur la vie de l'abbé de Beaumont. Le souvenir de ce jeune prêtre, trop tôt ravi à l'Église et à l'œuvre de zèle que je lui avais confiée, ne doit jamais être oublié parmi le clergé de la Touraine.

« Malgré sa jeunesse, je l'avais cru digne et capable de seconder le mouvement religieux qui s'est produit autour du tombeau retrouvé de saint Martin. Il avait parfaitement répondu à mon dessein. Dieu se plaisait à bénir les efforts de ce jeune chapelain, modeste et pieux comme saint Louis de Gonzague. C'est de sa main que vous avez reçu la direction du sanctuaire de Saint-Martin, et vous avez pu juger quels progrès la dévotion avait faits en peu de temps sous cette douce et sainte impulsion.

« La perte de ce prêtre, que Dieu a appelé à lui dès les premiers jours de son sacerdoce, me causa la plus vive peine, car je l'aimais comme un fils. Mon chagrin ne fut un peu adouci que par la promesse que vous voulûtes bien me faire alors de remplacer, avec quelques-uns de vos Pères, l'excellent prêtre que la mort m'enlevait, et de continuer l'œuvre commencée par lui près du tombeau de notre grand Saint.

« Agréez, mon cher Père, avec mes remercîments, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

(*Semaine de Tours.*) « † J.-Hippolyte, archevêque de Paris. »

BULLETIN SOMMAIRE

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

L'énumération que nous faisons ici des ouvrages parus dans le mois n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALLEMAGNE ET LA QUESTION D'ITALIE (l'), lettres adressées à M. Weiss. 1 vol. in-8°. Prix : 2 fr.

APPLICATION DE LA GÉOLOGIE A L'AGRICULTURE, par A. Burat, professeur à l'école centrale. Se vend relié. 1 fr. 50

ARMES ET LES OUTILS PRÉHISTORIQUES RECONSTITUÉS (les), par le vicomte Lepic; grand in-4° de 24 planches à eaux-fortes avec texte explicatif. Prix : 12 fr.

BELFORT ET LES BATAILLONS MOBILES DE LA HAUTE-SAONE, par J.-A. Hild. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

BOMBARDEMENT ET LA FORTIFICATION MODERNE (le), par Piron, capitaine de génie. 1 vol. in-8° accompagné de 7 planches. Prix : 8 fr.

CHEMIN DE LA VÉRITÉ (le), par le comte de Champagny, de l'Académie française. 1 vol. in-12 de 400 pages. Prix : 2 fr. 50

CORPS LORENCEZ DEVANT PUÉBLA (le), retraite des cinq mille (5 mai 1862). 1 vol. in-8°. Prix : 1 fr. 50

DE CHUTE EN CHUTE, lettres d'un passant, par Arthur de Boissieu. 1 vol. in-12 de 322 pages. Prix : 3 fr.

DE LA RÉVOLUTION ET DE LA RESTAURATION DES VRAIS PRINCIPES SOCIAUX à l'époque actuelle, par l'abbé Auguste Onclair. 2 vol. in-8° d'ensemble 1258 pages. Prix : 14 fr.

DIALOGUES DES VIVANTS ET DES MORTS, par Edmond Biré, préface par M. Armand de Pontmartin. 1 vol. in-12 de 344 pages. Prix : 3 fr. 50

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par E. Littré, de l'Institut. 28e livraison (Tendre-Trésor). Prix : 3 fr. 50

DICTIONNAIRE UNIVERSEL D'ÉDUCATION ET D'ENSEIGNEMENT. 1 vol. in-8° à deux colonnes de 1373 pages. Prix : 24 fr.

DOCUMENTS RELATIFS AU SIÉGE DE STRASBOURG publiés par le général Uhrich. 1 vol. grand in-8° avec une carte. 5 fr.

CARDINAL DE RETZ (le), son génie et ses écrits, par M. Marius Topin. 1 vol. in-12 de 168 pages. Prix : 1 fr. 25

DU NATAL AU ZAMBÈSE 1851-1866, récits de chasse par W. B. Baldwin; traduits par Mme Henriette Loreau. 1 vol. in-12 de 312 pages contenant une carte. 1 fr. 25

DU PAIN, des différents modes et systèmes employés pour sa fabrication, par le major Gratry. 1 vol. in-4 avec deux planches. Prix : 8 fr.

DU PRIVILÉGE DU PROPRIÉTAIRE, commentaire de la loi du 19 février 1872, par Ernest Génevois. 1 vol. in-8. Prix: 3 fr.

EDUCATION SELON L'ESPRIT DU CHRISTIANISME (l'), par l'auteur des *Méditations d'outre-tombe*. 1 vol. in-12 de 240 pages. Prix : 1 fr. 50

ERASME PRÉCURSEUR ET INITIATEUR DE L'ESPRIT MODERNE, étude sur sa vie et son œuvre, par H. Durand de Laur, ancien professeur au lycée de Versailles. 2 forts vol. in-8. Prix : 15 fr.

ESPAGNE CONTEMPORAINE (l'), journal d'un voyageur, par Louis Teste. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

ETUDES SUR LA QUESTION DES PEINES, par E. Michaux, sous-directeur des colonies. 1 vol. in-8. Prix : 8 fr.

ETUDES STRATÉGIQUES SUR LE THÉATRE DE LA GUERRE ENTRE PARIS ET BERLIN, par M. Fervel, colonel du génie. 1 vol. in-8 avec grand nombre de gravures dans le texte. Prix : 6 fr.

ÉTUDES SUR LES FACULTÉS MENTALES des animaux comparées à celles de l'homme, par J. C. Houzeau, membre de l'Académie

de Belgique. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Foi vengée (la), ou explication populaire de la Genèse selon la science et selon Moïse, par J. M. Orin. 1 vol. in-8 de 268 pages. Prix : 3 fr.

Fortification a fossés secs (la), par le colonel Brialmont. 2 vol. grand in-8 avec atlas grand in-folio. Prix : 45 fr.

Henriette, étude de mœurs, par M. Henri de Croisy. 1 vol. in-12 de 356 pages. Prix : 2 fr.

Incident diplomatique (un), par M. de Catacary, ancien ministre de Russie aux États-Unis. Grand in-8°. Prix : 3 fr.

Journal d'une mère pendant le siége de Paris, par l'auteur de *Rouzou*. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Journal d'un aumônier infirmier au corps de Cathelineau, par M. l'abbé Prétot, chevalier de la Légion d'honneur. 1 vol. in-12 de 350 pages. Prix : 3 fr.

Journal d'un capitaine de francs-tireurs, par le comte de Belleval. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

Littérature française des origines au xvii[e] siècle (la), par M. Paul Albert, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 volume in-12 de 432 pages. Prix : 4 fr.

Loi sur le recrutement de l'armée, annotée et expliquée, mise à la portée des gens du monde. in-32. Prix : 0 fr. 50.

Manuel des conseils de fabrique, par un vicaire général de Langres. 1 vol. grand in-8° de 224 pages. Prix : 7 fr.

Métaux (les); mines, mineurs et industries métallurgiques, par Émile With, ingénieur civil. 1 vol. grand in-8° raisin, papier vélin, illustré de 167 gravures. Prix : 10 fr.

Monsieur de Bérulle et les carmélites de France 1575-1611, par M. l'abbé M. Houssaye, prêtre du clergé de Paris. 1 fort vol. in-8° enrichi de 2 gravures en taille douce. Prix : 6 fr.

Paris et Province, deux histoires de notre temps, par Hip. Audeval. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Plantes médicinales et usuelles de nos champs (les), jardins et forêts; descriptions et usages des plantes comestibles, suspectes et vénéneuses, par H. Rodin, membre de la Société botanique de France. 1 vol. de 450 pages avec 117 figures. Relié. Prix : 3 fr. 50

Politique prussienne et le catholicisme en Allemagne (la), considérations sur la dernière guerre franco-allemande par un catholique allemand, traduit de l'allemand par un catholique annexé. 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr.

Récit d'Henri aux jeunes gens, par Henri de Croisy. 1 vol. in-12, de 228 pages. Prix : 2 fr.

Représailles du sens commun (les), par Xavier Aubryet. Volume in-12. 3 fr. 50.

Roman intime (le), étude d'âme, par M. de Croisy. Prix : 2 fr.

Rome souterraine, résumé des découvertes de M. de Rossi dans les catacombes romaines; trad. de l'anglais de MM. Northcote et Brownlow, par P. Allard, avec une préface de M. de Rossi. 1 beau vol. in-8° illustré de 20 chromolithographies, de vignettes, etc. Prix : 28 fr.

Siége de Paris (le), retraite des Allemands, souvenirs d'un contemporain; 1 jol. vol. in-18. Prix : 2 fr.

Souvenirs de l'École Sainte-Geneviève; notice sur les élèves tués à l'ennemi, par le R. P. Chauveau. 1[re] partie, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Souvenir et portraits, tome III et dernier, par A. de Lamartine. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Traité de Topographie et de Reconnaissance militaires, par E. Bertrand, capitaine du génie. 1 vol. in-8° avec grand nombres de gravures dans le texte. Prix : 8 fr.

Traitement pratique des vins spiritueux, liqueurs d'exportation, par Boireau. 1 vol. in-8° avec planches. Prix : 6 fr.

Voix de l'Alsace (la), par Emile Wendling. 1 vol. in-8. Prix : 1 fr. 50

Volontaires du génie dans l'Est (les), par Jules Garnier. 1 vol. in-12 avec cartes. Prix : 4 fr.

Waterloo, étude sur la campagne de 1815, par le lieutenant colonel Chesney. 1 fort vol. in-8 avec cartes. Prix : 7 fr. 50

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET C[ie], RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 9. Septembre 1872.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS AGRÉGÉS.

Au moment où nous allons rédiger et faire imprimer notre nouveau catalogue, nous engageons ceux de nos agrégés qui ont publié des ouvrages sur lesquels ils ont gardé leurs droits, à nous adresser sans retard, à titre de dépôt, quelques exemplaires de ces ouvrages, avec les conditions de faveur qu'ils peuvent faire pour notre œuvre. Nous les prions de nous adresser aussi une note très-courte, expliquant suffisamment le but et le plan de leurs ouvrages, afin de nous guider pour la rédaction prompte de cette partie de notre catalogue : on comprend que le temps nous manquerait pour faire lire et analyser chacun de ces nombreux volumes. Nous sommes heureux de penser que nous pourrons ainsi contribuer à faire connaître et à répandre d'excellents livres, auxquels il ne manque que la publicité pour en assurer le succès. Pour les ouvrages sérieux et de longue haleine, une fois les lecteurs d'élite pourvus, nous savons fort bien que l'on ne doit plus espérer qu'un placement limité ; mais cela suffit pour écouler une édition et ménager à l'auteur les moyens d'en préparer une nouvelle, quand il y a lieu. Ce qui est certain c'est que, de toutes les œuvres qui tendent à propager les bons livres, la nôtre est celle qui l'emporte de beaucoup par le chiffre de ses affaires. Le concours persévérant et affectueux de nos agrégés pourra encore développer le bien qui s'est fait jusqu'ici. Une observation attentive de la marche des bonnes publications démontre évidemment que ce n'est pas la *production* des bons livres qui manque, mais la facilité et la promptitude de l'écoulement de ces ouvrages ; c'est donc à cela que doivent tendre principalement nos efforts.

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

LA SOUVERAINETÉ NATIONALE, par M. Léon Glas. 1 vol. in-12 de 150 pages.—Prix : 1 fr. ; pour nos agrégés : 60 cent.

Nous reproduirons d'abord l'*Avertissement* piquant placé en tête de cet opuscule; la modestie de l'auteur inspire confiance dans le mérite de l'ouvrage qu'il nous présente :

« Je ne suis pas l'auteur de cette brochure, nous dit M. Léon Glas. Je n'en suis que le rédacteur et l'éditeur.

« Toutes les pensées m'en ont été inspirées par un homme qui vit dans la solitude la plus profonde et dont je ne dirai rien, à mon regret, parce qu'il désire rester inconnu.

« Je l'ai toujours trouvé prêt à répondre avec une complaisance inépuisable à mes questions multipliées. Il m'a convaincu, et, croyant que ces idées pouvaient faire du bien, je me suis décidé à les publier. Je puis assurer qu'elles sont le fruit d'une méditation sérieuse, inspirée par l'amour seul de la vérité et indépendante de tout esprit de parti.

» Qu'il reçoive ici mes vifs remercîments, et que l'honneur, s'il y en a, lui revienne. Je n'ai pas d'autre mérite que celui d'avoir rédigé aussi bien que je l'ai pu. »

Nous remercierons, nous, M. Léon Glas d'avoir recueilli avec un soin religieux ces bonnes et fortes pensées, et nous le féliciterons d'avoir si bien réussi à les faire valoir par une rédaction vraiment remarquable. On sent ici un jugement vigoureux et une plume exercée : ce livre ne paraît pas de notre époque, il n'a rien de la phraséologie que le journalisme a mise à la mode : ce sont des principes philosophiquement posés, parfaitement définis, et d'où l'on tire avec justesse des conclusions qui satisfont l'esprit. Dans aucune des brochures modernes nous n'avons vu cette grande question de la souveraineté nationale aussi nettement discutée; les hommes même les plus entendus dans la politique profiteront à cette lecture. L'ouvrage est profond, mais il n'est pas obscur, tant s'en faut : c'est de la philosophie, mais de la philosophie française, claire et lumineuse; on saisit parfaitement la pensée

de l'auteur, et de cette pensée jaillit une lumière qui porte la clarté dans nos propres idées, généralement un peu confuses sur cette grave matière : c'est la question du jour, tout le monde en parle, mais on discute sans s'entendre; parce que, le plus souvent, tout en criant bien haut son sentiment, au fond on ne se comprend pas trop soi-même.

Nous pensons que le meilleur moyen de persuader de lire ce livre, c'est d'en faire connaître le contenu; voici le titre des chapitres :

De la souveraineté nationale. I. De la souveraineté, sa nature et ses deux sortes. II. Après Dieu les pères seuls sont souverains par eux-mêmes. Conséquences qui en résultent. III. Dans toute société politique, il intervient un contrat, exprès ou tacite, entre le gouvernement et les gouvernés. IV. Dans ce contrat, il faut primitivement l'unanimité de ceux qui contractent. V. Le peuple est-il souverain? La majorité est le principe de la décision de ceux qui participent à la souveraineté. VI. Origine de la souveraineté politique. VII. Le pouvoir politique vient de Dieu. VIII. Constitutions et pouvoirs légitimes. Dieu n'autorise que ce qui est légitime. IX. Tout gouvernement légitime est de droit naturel et divin. X. Comment s'acquiert le pouvoir légitime. XI. Les pères peuvent s'engager pour leurs enfants et ceux-ci doivent respecter les engagements de leurs pères. XII. La révolte n'est jamais permise. XIII. La révolution. Ce qu'elle est : ses procédés, ses résultats. XIV. Le souverain légitime de la France et la révolution. XV. MM. de Broglie et Guizot et la révolution de 1830.

Il ne nous est pas permis d'entrer ici dans la discussion de ces matières : qu'il nous suffise de dire que tout cela est traité de main de maître, avec une science solide, une fermeté de jugement rare et une modération peut-être aussi rare de nos jours. C'est une œuvre éminemment sociale que de répandre de pareils ouvrages : nous le recommandons tout particulièrement à nos agrégés.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN, poëme peint et écrit par Pierre Lebrun. — Prix : 20 francs.

La dernière exposition a permis de constater la décadence, ou plutôt la mort de l'art à notre époque : le positivisme a tué l'inspiration, et cela devait être; sans idéal il n'y a point d'artistes possibles; la place est tout entière aux photographes : le calque de la nature, l'imitation minutieuse d'une nuance et d'un reflet, le pastiche de la forme et de la

couleur; en un mot, tout ce qui peut amuser ou flatter les sens, voilà la futile perfection qu'ambitionnent les artistes, et la seule qui soit de mode *aujourd'hui*.

Mais comme, en dépit de tous les sophismes et de toutes les corruptions, « l'homme est une intelligence servie par des organes, » un peuple ne peut vivre dans cette atmosphère de matérialisme brutal; il périt infailliblement s'il y reste plongé. Est-ce là notre triste destinée? Faut-il désespérer de *demain?*

Non! vient nous dire, avec l'autorité du talent et la verve d'une noble inspiration, un véritable artiste qui interprète lui-même, dans des vers marqués au bon coin, l'œuvre magistrale que son pinceau a créée sur la toile : *aujourd'hui* la honte et les ruines, *demain* le réveil à la gloire et à la prospérité; *aujourd'hui* la tyrannie de l'erreur, *demain* le règne de la vérité.

Il y a un an, au moment où les incendies allumés par la Commune fumaient encore, nous avions vu le premier jet de cette belle composition. L'artiste généreux a compris la valeur de l'inspiration qu'il devait à son patriotisme et à sa foi : laissant de côté tous les travaux qui lui étaient commandés, ne songeant qu'à servir Dieu et sa patrie, il s'est livré entièrement à l'accomplissement de son œuvre, qui a gardé le trait de l'inspiration, en acquérant le fini de l'exécution et la perfection des détails.

Pour ce bon Français, pour ce vrai chrétien, le premier besoin, comme le premier devoir, c'est de combattre pour le triomphe de la vérité, hors de laquelle il n'y a ni repos, ni bonheur, pas plus pour les peuples que pour les individus. Quand la force des circonstances réduit à déposer les armes et à subir la loi de l'ennemi victorieux, avec le pinceau et la plume on peut encore combattre l'erreur qui lui a ouvert la porte et livré la patrie.

Ces nobles sentiments trouvent, Dieu merci, de l'écho dans bien des cœurs : M. Lebrun les a traduits d'une manière saisissante. A première vue, son tableau frappe et émeut; les connaisseurs proclament la noblesse de la composition, le cachet de l'inspiration, la beauté harmonieuse de l'ensemble, la savante disposition des détails; on a vu des hommes de cœur, ignorant les théories de l'art, faire de cette toile un éloge plus éloquent : en la contemplant, leurs yeux se sont remplis de larmes.

Sur le premier plan, dominant toute la composition, le prince, debout dans le majestueux costume qui rappelle tout ensemble S. Louis,

Henri IV et Louis XVI, tient d'une main ferme le glorieux drapeau de nos pères; il exprime, par un geste noble et fier, les belles paroles de son manifeste. A la ressemblance frappante des traits, que les photographes ont popularisés, se joint ici ce qui manquera toujours à la photographie : l'expression, le souffle vital, ce quelque chose d'indéfinissable qui ajoute la peinture de l'âme au dessin des contours du visage. Aussi est-ce là le portrait le plus vrai; car, suivant la vulgaire mais juste et profonde expression, c'est un portrait parlant.

Au-dessus du prince, plane l'archange victorieux, protecteur de la France; il répand une lumière sereine sur la partie de la toile où domine le représentant de l'ordre et de l'autorité. En face, dans l'ombre, apparaît l'ange du mal, aux ailes épaisses et sinistres; son profil est le type frappant du cynique écrivain insulteur de Jeanne d'Arc et plat adulateur du Prussien; son corps hideux vient enlacer de ses derniers replis une mégère qui respire la haine et la cruauté, et dont la bouche, grande ouverte, vomit vers le prince l'outrage et la menace; sa main serre avec frénésie un poignard et une torche allumée : c'est bien là le type de la révolution.

Au bas du tableau, sur le bord d'un abîme béant et sans fond, la France, prosternée dans la poussière, la face cachée entre ses bras, trahit tout à la fois, par sa pose, son anéantissement passager et la séve de vie qui coule encore dans ses veines : on attend qu'elle prête l'oreille à la voix de l'Église, qui, vêtue de deuil, dépouillée de tous ses ornements, s'incline vers cette fille bien-aimée pour l'engager à lever les yeux vers le prince qui, seul, peut la relever et lui rendre son antique splendeur.

Dans le fond du tableau se déroule le panorama de Paris, où l'on distingue, préservées au milieu des flammes, les tours de Notre-Dame et la gracieuse flèche de la Sainte-Chapelle.

Voilà, tout décoloré et nécessairement décousu, le plan de cette grande et noble composition; la parole ne la donne que par morceaux; l'œil l'embrasse d'un seul coup, et la vigueur, l'élévation de la pensée s'empare de l'âme et la ravit. Après avoir savouré cette jouissance d'une grande conception, qui nous entraîne en quelque sorte hors de nous-mêmes, pour nous élever avec l'artiste à la hauteur où l'inspiration l'a transporté, si nous venons à analyser chaque partie de la composition qui est sous nos yeux, et si nous descendons aux détails les plus minutieux, nous reconnaissons encore avec bonheur ce cachet des vrais artistes qui, amoureux de leur œuvre et riches d'idées, ne

négligent aucun accessoire, mais profitent de tout pour mieux traduire leurs pensées. Que l'auteur est loin d'imiter ce genre débraillé des producteurs à la commande, de ces faiseurs d'illustrations, qui jettent, comme au hasard, des couleurs heurtées ou des coups de crayon informes, sur une esquisse incorrecte ! Pauvres barbouilleurs, ils s'imaginent qu'on les tiendra pour capables de terminer une œuvre à la façon des grands maîtres, parce qu'ils singent maladroitement les traits hardis et rapides du premier jet d'une pensée ; comme le bachelier frais émoulu qui se croirait émule de Racine, parce qu'il aurait griffonné, en prose plus ou moins correcte, le canevas d'une tragédie !

M. Lebrun, qui ne ménage ni le temps ni le travail, après avoir bien mûri son sujet et arrêté les grandes lignes de l'ensemble, ne néglige rien dans l'exécution des détails, et le moindre accessoire porte avec lui une idée, comme dans les bons vers chaque mot ajoute à la pensée. Regardez, par exemple, cette cravate blanche largement étoffée, suivant la forme historique du costume royal ; vue dans l'ensemble, on n'y aperçoit qu'une heureuse proportion qui s'harmonise avec la noblesse de toutes les draperies du vêtement; mais examinez de plus près, et dans cette délicate broderie, au lieu d'une suite de points insignifiants, vous découvrirez une série ravissante d'ingénieux emblèmes, de souvenirs historiques, qui charmeront votre esprit encore plus que vos yeux.

Comme il voulait faire de son œuvre un moyen de propagande pour l'idée d'ordre et d'autorité, opposée aux saturnales révolutionnaires, l'artiste a renoncé aux ressources du coloris et il a peint sa toile avec le noir et le blanc seuls ; de cette façon la photographie a reproduit parfaitement le tableau : nous n'avons rien vu de mieux réussi que cette photographie, qui mesure 90 centimètres de hauteur sur 60 de large.

Pendant les longues veillées des jours d'hiver consacrés à l'exécution de son œuvre, l'auteur, qui ne pouvait, en déposant ses pinceaux, se soutraire à l'idée qui le dominait tout entier, a senti le besoin de la traduire d'une autre manière. Bien qu'il ne s'y fût jamais exercé, il confia à la poésie les élans de son âme si chrétienne et si éminemment patriotique. Son essai, soumis à l'un de nos plus élégants poëtes, à un écrivain plus noble encore de cœur que de nom, fut trouvé digne de l'impression, et conquit à l'auteur l'amitié de celui qu'il avait choisi comme critique. Il y a longtemps qu'on l'a dit, et avec vérité, *nascuntur poetæ.*

Ici nous ne serons pas réduit, comme pour la peinture, à une froide analyse ; nous aimons mieux citer ; nos lecteurs nous en remercieront,

sans doute. Comme il y a dans ce petit poëme une grande unité d'idée, aussi bien que dans la toile dont il développe la pensée, les strophes, que nous choisissons çà et là, s'enchaînent assez pour que nous n'ayons pas besoin de les couper par des transitions.

France! reprends courage et calme ta douleur;
Tu reverras bientôt ton antique splendeur.
Ecoute de ton Roi les appels magnanimes,
Lui seul peut, sous tes pas, refermer les abîmes.

Confiant dans l'appui de l'archange vainqueur
Qui de l'ange rebelle enchaîna la fureur,
Ton prince ne craint pas la horde sanguinaire,
Allumant contre lui les feux de sa colère.

Il n'est point l'instrument d'un parti factieux,
Ni de l'impiété le jouet odieux.
De ses rayons divins la Vérité l'éclaire;
Sans peur et sans reproche il marche à sa lumière.

Il ne pactise point, pour briguer leurs faveurs,
Avec les histrions, les fourbes, les rhéteurs.....
Il parle sans détour; et sa ferme assurance
Aux cœurs vraiment français a rendu l'espérance.

Mais l'homme du progrès, ce héros de nos jours,
Croit que pour réussir il s'y prend à rebours,
Et que son noble cœur, auquel il rend hommage,
Est trop franc, trop sincère et n'est plus de notre âge.

Oui, bourgeois, tu l'as dit : depuis quatre-vingts ans,
Le Vrai n'est plus de mode au beau pays des Francs;
La Sagesse à sa fête invite la Folie,
Le Vice et la Vertu marchent de compagnie;

Dans l'abject et l'impur le monde s'agitant
Regarde d'un même œil l'Éternel et Satan.
Et pour comble de honte, ô tristesse! ô démence!
On appelle progrès ce temps de décadence!

Avec un tel régime, adieu stable pouvoir!
Le maître du matin est esclave le soir :
C'est la loi du plus fort, le règne de l'intrigue,
Et le sceptre est à qui dirige mieux sa brigue.

Des croyances du peuple infames ravisseurs,
Que lui donneront-ils pour prix de ses sueurs?....
Et s'il veut de leurs biens à son tour se repaître
Par la loi du plus fort il peut être le maître.

*

Mais toi, frêle soutien qui nous rends les témoins
« Du pouvoir qui, dis-tu, nous divise le moins, »
En vain, pour l'apaiser tu flattes la tempête;
L'ouvrage de tes mains s'arme pour ta défaite.

Toi qui parlas si bien du Souverain Pasteur,
Tu parais oublier que l'Élu du Seigneur
De l'autorité vraie est la source féconde,
Et que, sans ce flambeau, la nuit couvre le monde.

*

Ton infaillible voix, Pontife glorieux,
Fait entendre ici-bas le langage des cieux.
Grâces à tes travaux, bientôt la sainte Église
A son bercail verra l'humanité conquise.

Ton œil a mesuré les profondeurs du mal;
Tu fais toucher du doigt son principe fatal.
Oracle du Très-Haut, ton auguste parole
Appela les pasteurs de l'un à l'autre pôle.

Et la Ville Éternelle a pu voir dans son sein
Le père et les enfants, guidés par l'Esprit-Saint,
Indiquer aux mortels la seule route sage
Dans le sombre dédale où l'erreur nous engage.

O cénacle divin, désespoir du méchant!
Ta voix a retenti de l'aurore au couchant.
Aussi de toutes parts l'impiété se lève,
Et livre ses assauts, sans repos et sans trêve.

*

Vainement, Subalpin, lâche spoliateur,
Ta révolte s'attaque au Béni du Seigneur :
Celui qui du tombeau se leva plein de gloire
Au Pontife suprême a promis la victoire.

Tu voudrais partager, ambitieux César,
La moitié de ta pourpre avec le saint Vieillard!

Sans doute, il te souvient que ton frère Pilate
Revêtit le Sauveur d'un lambeau d'écarlate;

Qu'il lui donna pour sceptre un fragile roseau,
Qu'une épine à son front fit un royal bandeau,
Qu'il souffrit des valets les soufflets et l'outrage!
Pilate couronné, pareil est ton ouvrage!

Conserve-les pour toi, tes haillons dégradants,
Le Pontife demain t'enterrera dedans!!!
Dieu qui, pour te juger, prépare sa balance,
Réserve à tes forfaits leur juste récompense.

Tu m'apparais gisant dans l'oubli du cercueil,
La chute de ta race a payé ton orgueil.
Il est encore un Roi qu'on aime et qu'on révère,
Il se nomme le Pape, et son règne est prospère!

*

Dix-huit siècles ont vu la barque du Pêcheur,
Malgré tous les écueils et les flots en fureur,
Conduire les humains au port de la patrie
Où règnent à jamais la lumière et la vie.

Le Maître l'avait dit : « Les suppôts de l'enfer,
Aiguisant le sophisme ou maniant le fer,
N'arriveront jamais à prévaloir contre elle;
Le monde passera; seule, elle est immortelle.

Les Brutus, les Césars assiégeront en vain
L'indestructible roc, rempart du genre humain.
Le mortel insensé qui s'y heurte, s'y brise.
. . . .

De la Prusse je vois le rapace vautour
S'abattre sur l'Église et périr à son tour :
D'un sacrilége orgueil instrument et victime,
Il se creuse à lui seul un insondable abîme.

*

Quand ces enseignements, tant de fois répétés,
Des superbes humains seront-ils écoutés?
Toi qui de Bonaparte as retracé l'histoire,
As-tu donc oublié comment finit sa gloire?

Et Napoléon Deux que le grand potentat
Chargea d'un nom qui, seul, était un attentat (1),
S'éteignant à Schœnbrun, dans l'appartement même
Où le vainqueur altier encourut l'anathème (2)

Et Napoléon Trois qui vit, au même jour,
Son abandon de Rome allumer Wissembourg,
Signal de ses malheurs !... Ignores-tu le reste?
Jamais le doigt de Dieu fût-il plus manifeste?

Si la lumière vraie éclairait ton regard,
Que tu t'empresserais d'arborer l'étendard
Qui seul peut nous sauver du mal qui nous afflige,
Et nous restituer notre antique prestige !

Tu comptes sur la ruse et les savants détours;
Avec de tels flambeaux l'on s'égare toujours.
Si tu veux t'inspirer, regarde Henri de France :
En un guide plus sûr il met sa confiance.

Le Seigneur est sa force et son fidèle appui,
Il l'adore, il le craint; mais il ne craint que Lui,
Lui pour qui les puissants et les grands de la terre
Ne sont que vains jouets et que paille légère.

Pour confondre l'impie, il n'a qu'à le vouloir.
Dans la faiblesse il fait resplendir son pouvoir :
Sous un rustique toit il prend l'humble bergère,
Pour briser les efforts d'une armée étrangère.

Sous l'étendard sacré du croisé saint Louis,
Les braves surgiront en notre beau pays,
Et du sol mutilé reculant les frontières,
Frères, nous reverrons la France de nos pères.

Vous donnerez l'élan, soldats du Sacré-Cœur !
Vous dont le monde entier admira la valeur,
Défenseurs convaincus de la Divine Cause,
Sur votre sainte ardeur notre espoir se repose.

(1) Le titre de *Roi de Rome*.
(2) Napoléon II mourut dans la chambre même où son père avait signé le décret qui supprimait les États de l'Église.

Non, Bismarck, tu n'as pas le vrai drapeau des Francs!
ous une blanche égide, un jour, ses fiers enfants
A leur mère rendront deux filles bien-aimées :
L'Alsace et la Lorraine en tes mains opprimées.

Ou bien les plis sacrés du sublime étendard,
De notre antique honneur seul et dernier rempart,
Ne seront qu'un linceul !... Le monde entendra dire :
Le gentilhomme est mort !... la pauvre France expire!...

De ce triste spectacle, ah! détournons les yeux;
L'illustre Rejeton de tant de rois fameux
Aura d'autres destins !... Notre France asservie
Va lui devoir bientôt la grandeur et la vie.

De l'excès de ces maux naîtront les jours bénis
Où la France acclamant le Fils de saint Louis,
Redeviendra du Christ le soldat et l'apôtre,
Et portera au loin et sa gloire et la nôtre.

*

Je vois flotter au loin de nombreux étendards;
Des guirlandes, des fleurs brillent de toutes parts;
J'entends les chants joyeux des cités, des campagnes;
Des vallons, l'allégresse a gagné les montagnes.

Les sereines clartés, dissipant les terreurs,
Ont chassé loin de nous les sinistres lueurs;
Le calme du foyer succède à l'incendie,
Et l'intégrité règne où fut la perfidie.

L'espoir, de ses rayons, colore l'avenir.
De nos siècles de foi revit le souvenir.
Et l'Église de Dieu revoit sa fille aînée,
Comme elle fut jadis, de gloire environnée.

*

Le Droit aura vaincu. Le grand peuple agité
S'affermira dans l'ordre et dans la liberté;
Et les fils des croisés, en retrouvant leur voie,
Béniront le Sauveur que le Ciel leur envoie.

Et le plus beau royaume après celui du ciel,
Héraut prédestiné du Monarque éternel,
Dans le juste et le vrai marchant avec franchise,
Sera plus que jamais le gardien de l'Église.

L'éclat de sa splendeur ravira l'univers ;
Des mortels qu'on opprime il brisera les fers;
Les peuples à l'envi voudront, à son exemple,
Connaître le vrai Dieu, l'adorer dans son temple.

*

Les efforts incessants de l'enfer en fureur
Sont de notre triomphe un signe précurseur :
Il pressent que bientôt la France, sa victime,
Saura se réveiller sur le bord de l'abîme.

Son peuple écoutera la voix de ses douleurs,
Et, retrempant sa foi dans le sang et les pleurs,
Il redira bientôt la devise chérie :
Vivre et mourir pour Dieu, l'Église et la Patrie.

Chez les anciens, les poëtes s'appelaient *vates* (c'est-à-dire devins); on leur attribuait le don de lire dans l'avenir : assurément, quand ils ont des inspirations aussi chrétiennes, aussi patriotiques que M. Pierre Lebrun, on désire que les poëtes soient toujours des prophètes (1).

A. C.

ROME SOUTERRAINE, résumé des découvertes de M. de Rossi dans les catacombes romaines et en particulier dans le cimetière de Calliste, par J. Spencer Northcote, président du collége d'Oscott, et W. R. Brownlow, de Trinity-College, Cambridge ; traduit de l'anglais, avec des additions et des notes par Paul Allard, avocat, juge suppléant au tribunal civil de Rouen, et précédé d'une préface par M. de Rossi. Ouvrage illustré de soixante-dix vignettes, de vingt chromolithographies et d'un plan du cimetière de Cal. liste. Paris, 1872. 1 magnifique volume grand in-8° de xvi-517 pages. — Prix : 28 fr.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs ce riche volume, qui se placera aux premiers rangs cette année parmi les livres d'étrennes, pour les esprits sérieux et cultivés.

Comme le dit fort bien l'auteur de cette remarquable traduction, notre époque « aime à remonter aux sources, » et la critique historique,

(1) Comme la grande composition de M. Pierre Lebrun se tire avec les soins les plus minutieux et par conséquent lentement, les exemplaires sont enlevés au fur et à mesure que le photographe peut les livrer; il est donc utile de se faire inscrire au plus tôt. Le prix devra être porté à 25 fr. ; mais pour nos agrégés il restera à 20 fr. Cette magnifique photographie est une œuvre d'art sur laquelle il n'y a pas de spéculation, et quand on l'a vue, on ne marchande pas. Le petit poëme se donne avec la photographie.

« presque toujours moins impartiale qu'elle ne veut le paraître, » est devenue la pierre de touche de l'histoire sincère. Que de choses autrefois reçues comme des vérités ont été transformées, effacées, changées de place par la critique! Il est vrai que ses jugements ne sont point tous sans appel, et que trop souvent le parti pris et l'esprit de système ont entraîné les auteurs contemporains dans un scepticisme ou dans une méthode d'interprétation tout à fait arbitraires; aussi peut-on dire, avec l'estimable traducteur : « Heureuses les vieilles histoires que la critique n'a pas démolies de fond en comble! » Celle du christianisme est de ce nombre. Depuis deux siècles, et surtout depuis trente ans, le sol romain a été creusé avec une ardeur infatigable, et, quoi qu'on en dise, une grande liberté d'esprit, dans le but d'y surprendre à leur source les premières institutions chrétiennes. De ce travail souterrain l'histoire des origines de l'Église est sortie complétée, rajeunie; mais telle, en définitive, que la tradition écrite nous l'avait transmise, confirmée sur un grand nombre de points, ébranlée sur aucun.

L'ouvrage dont nous parlons en ce moment initie à ce travail et à quelques-uns de ses résultats, par un résumé rapide mais suffisamment complet; ce n'est point un abrégé sec et décharné, mais plutôt, selon l'heureuse expression de M. Paul Allard, une *réduction* de gigantesques travaux, d'abord les deux volumes in-folio de la *Roma sotterranea* italienne, ensuite les mémoires innombrables que M. de Rossi a publiés dans les neuf années de son *Bulletin d'archéologie chrétienne* commencé en 1863, et dans divers autres recueils savants.

Avec l'agrément et même les encouragements des deux savants anglais, auteurs du texte original, aidé de leurs conseils et ayant le bonheur d'avoir M. de Rossi lui-même pour critique et pour guide, le modeste mais habile traducteur a fait un livre supérieur au texte par sa clarté, son exactitude et son étendue (car M. Allard a ajouté les découvertes faites dans les catacombes depuis 1869, époque de la publication de l'ouvrage anglais.)

Dans la préface dont il a voulu enrichir cette publication, l'illustre M. de Rossi nous apprend « qu'il a fait exécuter sous ses yeux l'atlas des planches chromolithographiques qui décorent la *Rome souterraine* publiée en France par M. Paul Allard. » C'est la meilleure garantie d'une parfaite exactitude, qui est le point le plus important en pareille matière. M. de Rossi fait l'éloge le plus complet du travail des savants anglais, « très-versés dans la science de leur sujet, connaissant *de visu* les lieux et les monuments, les ayant étudiés dans tous leurs détails.

Ils ont refondu, dit-il, mon ouvrage, sans s'astreindre à suivre servilement les divisions; ils l'ont même augmenté de notions empruntées à d'autres archéologues et à leurs études personnelles... « M. Allard a suivi à son tour la même direction; il a précisé, sur un grand nombre de points, des sujets que les premiers auteurs avaient seulement esquissés, et a surtout ajouté à leurs places respectives les indications des nouvelles découvertes... Malgré tant de remaniements, malgré les additions empruntées à des sources étrangères, ces interprètes intelligents et fidèles ont su condenser dans leurs pages la substance de mon ouvrage sans l'altérer; ils ont réussi dans l'entreprise littéraire la plus délicate et la plus difficile, s'étant, pour ainsi dire, identifiés avec un auteur qu'ils ont cependant transformé à leur gré et avec une grande liberté. J'ai relevé de légères inexactitudes, qu'un examen attentif de la *Rome souterraine* française m'a fait apercevoir; elles sont le meilleur témoignage de l'exactitude générale, et quant à la substance des faits, et quant à leur appréciation, qui règne en ces pages si savamment rédigées. »

Après un pareil suffrage, tout éloge est superflu et toute critique serait aussi inconvenante qu'imméritée. Le beau travail de M. Paul Allard a sa place assurée dans la bibliothèque de quiconque aime la science historique de bon aloi; pour tous les esprits cultivés, rien de plus sain que la lecture de ces pages et la contemplation de ces monuments; en nous transportant dans les secrets de la vie de ces chrétiens des premiers siècles, à la vue de leur piété et de leur courage indomptable, les âmes se retrempent dans ces mâles vertus que demandent les rudes épreuves, les persécutions nouvelles auxquelles l'Église est soumise de nos jours.

COURS DE PHILOSOPHIE adapté au programme du baccalauréat, par M. Farges. 1 vol. in-18 jésus de xvi-534 pages. Paris, 1872. — Prix : 4 fr.

Après avoir eu l'honneur d'être choisi, en 1841, pour prendre possession, comme professeur de rhétorique, de la chaire illustrée par le savant cardinal Pitra, à Autun, M. Farges fut chargé, en 1850, du cours de philosophie.

Pendant vingt années, il s'appliqua, avec toute la puissance de sa haute intelligence, à résumer et à coordonner les sentiments divers des écrivains les plus célèbres qui ont traité des questions philosophiques. Depuis les philosophes les plus graves de l'antiquité jusqu'aux

esprits les plus légers de notre époque, M. Farges a tout consulté et tout exposé. Sur chaque question importante le lecteur trouve nettement résumé tout ce qui a été dit, avec l'indication des sources auxquelles il lui est facile de recourir, s'il désire de plus amples renseignements.

Ce cours ne doit pas être confondu avec les manuels classiques, qui ne visent qu'à fournir des réponses pour les examens du baccalauréat.

C'est une œuvre sérieuse, un résumé large et lumineux des travaux de l'intelligence humaine sur les questions philosophiques, pendant une longue suite de siècles et parmi les nations les plus opposées par leur génie et leur civilisation.

Une intelligence aussi forte et aussi élevée que celle de l'auteur ne pouvait sans doute se borner à enregistrer ce qu'ont pensé les autres ; M. Farges, après avoir, en quelque sorte, instruit la cause et donné la parole aux divers écrivains, résume le débat et propose sa conclusion; mais il n'impose pas sa manière de voir, et le lecteur peut lui-même reprendre toute la cause et réformer l'arrêt, s'il ne le trouve pas équitable.

Cette marche, aussi scientifique que loyale, fera rechercher ce *Cours de Philosophie*, non-seulement par les étudiants sérieux, mais encore par tant de gens du monde qui sentent l'insuffisance de leurs études philosophiques; ils seront heureux de combler une lacune si importante par la lecture attrayante et facile du livre de M. Farges.

Comme l'a fort bien dit un des principaux rédacteurs de la *Revue Européenne*, à la veille de nos désastres : « Une forte éducation philosophique est nécessaire pour faire contre-poids, dans les esprits de la génération nouvelle, aux doctrines qui, sous le spécieux prétexte de renfermer la science dans le cercle des idées positives, rajeunissent, à l'usage de notre siècle, les vieux dogmes de matérialisme (1). »

Un de nos plus éloquents professeurs de Sorbonne exprimait, d'une manière plus vive, la même pensée : « La sophistique a repris son empire parmi nous, parce que la philosophie a perdu le sien (2). »

Le *Cours de Philosophie* de M. Farges répond à ce besoin de notre époque.

(1) M. Adrien Delondre, *Revue Européenne*, février 1869.
(2) Mgr Freppel, *Origène*, quatrième leçon.

L'UNION DE LA PAIX SOCIALE, lettre à M. Le Play, auteur des *Ouvriers Européens* et de la *Réforme sociale*, par M. le comte DE BUTTENVAL, ancien ministre plénipotentiaire et conseiller d'État. — Mai 1872. — Prix : 20 cent.

Voici un opuscule bien modeste, mais du plus haut intérêt, et, nous aimons à l'espérer, il aura plus de portée que bon nombre d'ouvrages volumineux, prônés par la réclame ou la camaraderie. Nos lecteurs sont trop au courant des publications sérieuses, pour qu'il soit nécessaire de leur rappeler l'importance des ouvrages de M. Le Play : ce sont les théories éminemment sociales et réparatrices, exposées et démontrées dans ces ouvrages, qu'il s'agit de faire pénétrer dans les classes dirigeantes, afin d'arriver au plus tôt à un résultat pratique. A nos yeux, c'est la voie du salut pour la société, et c'est pour cela que nous nous faisons un devoir de donner tout notre concours à l'œuvre de l'*Union de la paix sociale*. Il y a là un terrain solide sur lequel, sans faire aucune concession de convictions religieuses ni de principes politiques, les hommes de cœur peuvent et doivent s'entendre pour former, comme le dit excellemment M. le comte de Buttenval, « une ligue de bien public, une *ligue de réforme*, qui tienne tête à la ligue des révolutions; une armée pacifique, où chaque individualité, la plus humble comme la plus éminente, puisse prendre sa place et avoir son rôle. » On trouvera, à la fin de cette brochure, les *statuts de l'Union de la paix sociale*. Cette société au grand jour, qui affiche ses conditions et son but, est le contre-pieds des sociétés secrètes qui ont miné les fondements de tout ordre social : puissent ses généreux promoteurs réussir à grouper les hommes de bonne volonté ! Il est temps de relever les ruines et de consolider le peu qui reste encore debout.

PÈLERINAGES ILLUSTRÉS, histoire des sanctuaires de la Mère de Dieu. Cinquante-deux gravures en taille douce reproduisant, d'après des dessins exacts et des photographies, les principaux sanctuaires et les images miraculeuses de la très-sainte Vierge. Texte par J.-M. DE GAULLE.

Nous avons entretenu nos lecteurs des premières livraisons de cette belle publication : le réveil si louable de la dévotion des pèlerinages nous fait pressentir qu'on sera bien aise d'apprendre que l'éditeur s'est entendu avec l'auteur afin que l'ouvrage complet puisse être mis en vente en temps opportun pour les étrennes. Toutes les gravures sont tirées depuis assez longtemps pour avoir pu sécher, de sorte qu'il sera facile de relier ce magnifique volume sans craindre de voir ses fines gravures maculer les pages du texte.

DEUXIÈME PARTIE

—

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

LE BEAU DANS LA NATURE ET DANS LES ARTS, par M. l'abbé P. Gaborit, professeur au petit séminaire de Nantes. 2 vol. in-8 de XII-260 et 388 p. — Prix : 8 fr.

Dans une première partie l'auteur expose la théorie métaphysique du beau ; il y indique la marche qu'on doit suivre pour trouver la vraie notion de la beauté et de la laideur. Il examine comment nous constatons la loi de l'expression dans les objets, à savoir dans l'homme, dans le règne végétal, dans le règne minéral ; puis, affirmant l'idée des propriétés expressives et des propriétés esthétiques, il énumère les conditions requises pour l'intelligence de l'expression des objets. Viennent ensuite des considérations sur les lois *objectives*, qui ont trait aux caractères du beau proprement dit, du laid et du ridicule, du gracieux et du sublime ; sur les lois *subjectives*, dont la formule est celle-ci : « L'homme se prend lui-même comme mesure dans les jugements qu'il porte sur les différents êtres dont il apprécie la beauté, et il ne saurait prendre un autre terme de comparaison (p. 96-97). » M. l'abbé Gaborit examine, à la lumière de sa théorie, le gracieux, le beau et le sublime dans l'homme ; la beauté et la laideur dans les animaux, dans le règne végétal et dans la nature inanimée, et il voit le sublime dans les grands spectacles de la création. Mais ce n'est pas tout : comment isoler le beau de la nature divine ? L'estimable écrivain, s'élevant aux suprêmes hauteurs de l'esthétique, signale en Dieu la dernière raison du beau, en Dieu qui a *exprimé* son Verbe dans le monde, et dont la beauté des créatures reflète l'idéale beauté. Considérant donc le beau en Dieu, il étudie à nouveau, sous le rayon de la lumière infinie, le gracieux, le beau et le sublime, et il termine cette première partie par l'exposé des théories anciennes et modernes dont le beau a été, comme on dit aujourd'hui, l'*objectif*. — La seconde partie développe cette théorie morale : il y a une harmonie divine entre l'homme et la création ; magnifique beauté, qui commande à l'âme de se conformer aux desseins

supérieurs par sa libre union avec Dieu. L'amour du beau nous élève jusqu'à lui, refait en nous le sens moral, pourvu que cet amour soit légitime et conforme aux dispositions requises. — Une conclusion et quelques notes achèvent le volume.

Le second volume, tout en attestant la parfaite compétence de l'auteur en littérature, en musique comme en peinture, sculpture et architecture, laisse cependant beaucoup à désirer, surtout sous le rapport de la méthode. Il y a aussi des lacunes considérables : nos poëmes du moyen âge sont à peu près délaissés ; l'art oratoire est omis ; pour la musique, l'auteur développe des considérations purement techniques sur la partie scientifique de l'art musical, que les seuls initiés pourront comprendre; mais il y a une étude savante, judicieuse et complète sur le plain-chant et une sortie vigoureuse contre la déchéance honteuse de la musique contemporaine. Excepté pour l'architecture, l'auteur ne traite pas des conditions du beau dans les arts ; il se borne aux ressources spéciales de la peinture et aux procédés de la sculpture ; trop sobre sur la théorie, il se rejette sur l'histoire raisonnée des périodes de la peinture en Italie et en France, de la sculpture dans l'Inde, dans l'Égypte et en Grèce, puis en France, et enfin de l'architecture dans l'antiquité, au moyen âge et à la renaissance ; il finit par une appréciation de l'époque contemporaine et un appendice sur les jardins. Ses jugements en général sont très-sûrs ; M. l'abbé Gaborit fait preuve d'autant d'érudition que d'aptitude artistique. Toujours dirigé par les principes élevés du catholicisme, il en imprègne tout ce qu'il écrit.

HISTOIRE D'ANGLETERRE depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. J. Chantrel. 1 vol. in-12 de 244 pages. — Prix : 2 fr. 50.

Dix périodes comprennent la Bretagne indépendante, la Bretagne romaine, les Anglo-Saxons, les Anglo-Saxons et les Danois, les Normands, les premiers Plantagenets, les Tudors, les Stuarts et la maison de Hanovre. Chacune de ces périodes, dans lesquelles la chronologie est particulièrement soignée, se subdivise en chapitres et se termine par un coup d'œil qui embrasse, suivant les exigences diverses des temps, les mœurs et coutumes, le gouvernement, l'administration, la législation, l'administration politique, les arts, les sciences et les lettres, l'industrie et le commerce, l'agriculture, l'armée et la marine, les progrès ou la décadence de la civilisation, les associations et les écoles, enfin l'état de la société. Des tableaux généalogiques très-exacts, et

qui auraient dû être indiqués dans la table des matières, sont consacrés à chacune des dynasties qui ont occupé le trône d'Angleterre.

La méthode qu'a suivie M. Chantrel est excellente. Les divisions et les subdivisions sont prises dans la nature même du sujet. Très-lucides parce qu'elles ne sont pas inutilement compliquées, elles orientent facilement le lecteur dans les complications des événements, et les titres nombreux des alinéa qui partagent les paragraphes des chapitres, sont placés avec raison, non pas à la marge, mais dans le texte, pour saisir plus vivement l'attention. Au bas des pages on trouve, suivant l'occasion, quelques citations de sources et plus souvent des renseignements sommaires sur les principaux personnages de la Grande-Bretagne, sur l'époque de leur naissance et celle de leur mort. De plus, rien n'est trop long ni trop court dans les développements de chaque période ; les proportions sont bien gardées ; la dernière période, celle qui concerne la maison de Hanovre, suffisait à remplir un volume, et toutefois l'auteur la connaissait tellement à fond qu'il a su dire, sans dépasser les limites qui lui étaient imposées, tout ce qu'il fallait apprendre à la jeunesse dans un tel abrégé.

L'esprit du livre n'est pas moins louable que sa méthode : nous n'avons exclusivement ici ni une thèse *ad probandum*, ni un simple récit *ad narrandum*; nous avons l'un et l'autre dans la mesure commandée par la sagesse. L'auteur n'est pas un impassible témoin de ce qu'il raconte, mais il ne disserte pas et ne déclame jamais, il caractérise d'un trait juste et rapide les personnages considérables et les faits importants ; c'est ainsi qu'il comprend son rôle de justicier ; partout la modération l'accompagne ; *ne quid nimis* paraît être sa devise. Ce qui nous plaît surtout, ce qui mérite les sympathies de toutes les écoles et de toutes les familles chrétiennes, c'est le point de vue catholique où il est toujours pour tout apprécier. Et ce point de vue n'est troublé ni par l'exaltation du zèle ni par la défaillance des concessions aux préjugés du jour : M. Chantrel est invariablement catholique avec le pape, rien de moins, rien de plus. Jamais donc il ne se désintéresse des destinées de la religion dans la longue route qu'il parcourt ; il en signale et les grandeurs et les épreuves ; il montre, en déroulant les vicissitudes de cette rude Angleterre, qu'elle s'élève ou s'abaisse à mesure qu'elle écoute l'Église ou la renie ; sans se laisser séduire par le fallacieux éclat d'une prospérité matérielle qu'a produite le génie terre-à-terre de la pseudo-réforme, il fait voir les plaies profondes que dissimule une fausse gloire ; puis, signalant le réveil du catholicisme sur cette terre

qu'il illustra si longtemps, il place en regard de l'immense puissance de l'Angleterre dans le monde, les légitimes espérances que suscitent, pour le prochain triomphe de la vérité dans toutes les parties de l'univers, l'énergie et l'activité de la race anglo-saxonne mises au service des viriles croyances romaines, vers lesquelles se tournent les meilleurs de ses enfants. On peut reprocher un jugement trop peu sévère sur Bacon le philosophe. Locke aurait mérité un trait plus vigoureux et plus large; on désirerait une restriction à l'éloge de Shakspeare; il y aurait aussi quelques modifications à désirer dans l'appréciation du règne de Guillaume III et dans le jugement sur Dupleix.

(*Pour ces deux ouvrages, d'après la Bibliographie catholique.*)

LES MERVEILLES DE LOURDES, par Mgr DE SÉGUR. Prix *franco* : 1 fr.

Qui diable s'avise de venir, en plein dix-neuvième siècle, nous parler des merveilles de Lourdes? C'était bon au temps des premiers siècles de l'Église; mais, aujourd'hui, la plaisanterie est par trop forte!

Ainsi raisonne Bel-Esprit, et Bel-Esprit n'a pas tort : il est convaincu. La raison de sa conviction la voici : il ne croit que ce qu'il voit, et comme il a souvent la vue courte... tirez vous-même la conclusion.

Depuis son enfance Bel-Esprit a protesté contre les miracles; il proteste encore dans son âge mûr et protestera jusqu'à le fin de ses jours. Que voulez-vous? il faut lui pardonner : c'est une habitude.

Chacun a sa manie ici-bas; ainsi, la mienne est de croire aux miracles et d'y croire sincèrement. Dans ma simplicité, dans ma naïveté, dans ma bêtise, comme dira Bel-Esprit, je m'imagine sottement que Dieu peut quand il veut, par un acte de toute-puissance et de pure bonté, rendre la santé à un corps malade ou nous accorder d'autres faveurs spéciales.

Je m'imagine encore, toujours sottement, que c'est une marque de sagesse de se ranger parmi les *crédules* quand ils sont en grand nombre. Ainsi, par exemple, des milliers de témoins affirment avoir vu un miracle, mais vu, ce qui s'appelle vu, de leurs yeux tout grands ouverts; alors je m'ajoute au nombre des croyants, par cette raison toute simple qu'autant de personnes ne peuvent ni se tromper ni me tromper à plaisir.

Je ne discute jamais les faits quand ils sont bien démontrés, bien établis; tout argument doit tomber devant l'évidence d'un fait.

C'est pourquoi, malgré le déplaisir que j'éprouve à contrarier mon ami Bel-Esprit, je vais parler « des merveilles de Lourdes. »

Sous ce titre, Mgr de Ségur a rassemblé dans un petit livre bon nombre de miracles opérés dans le sanctuaire béni de la Vierge Immaculée.

L'auteur nous montre d'abord les taquineries, les vexations, les persécutions de l'autorité municipale pour empêcher la pauvre petite Bernadette de venir prier au pied des rochers de Massabieille.

Il faut toujours que les gendarmes se mêlent de dévotion; et, sous l'Empire comme sous la République, M. le préfet les envoie mettre la main sur les *fanatiques*. Puis bien vite on dresse un procès-verbal de superstition et de jonglerie, et de là on vous conduit chez le commissaire de police, qui, dans sa haute sagesse, vous fait subir un interrogatoire en règle comme au premier voyou venu. — On n'en fait pas autant pour les banquets républicains.

Ainsi arriva-t-il en 1858 à la petite Bernadette. Quand on eut reconnu la simplicité de l'enfant, quand on se fut bien assuré que l'on s'était trompé, on laissa la *voyante* prier tout à son aise, et la foule que les merveilles des apparitions continuelles attirait, cria justement au miracle.

Des guérisons extraordinaires eurent lieu en grand nombre au nom de Notre-Dame de Lourdes. Et l'incrédulité, déroutée par ces marques d'une puissance occulte dans sa cause, mais visible dans ses effets, dut se retrancher derrière son éternel abri, *les causes inconnues*.

Ainsi, voilà qui est bien compris : si, après avoir prié la Vierge Immaculée de vous accorder une grâce, vous obtenez cette grâce, vous la devez à une cause inconnue! Si vous partez en pèlerinage étant boiteux et que vous en reveniez tout droit, vous le devez encore à une cause inconnue!

Il faut avouer franchement que ce système des causes inconnues est assez bizarre, et la coïncidence entre une prière faite et l'obtention d'une grâce demandée plus bizarre encore.

Pour mon compte personnel, quand je reçois un bienfait de Pierre, je ne l'attribue pas à Paul. Bel-Esprit dira là-dessus ce qu'il voudra.

Mais que conclure de tous les miracles relatés dans le livre de Mgr de Ségur, et attestés par les médecins mêmes de la docte faculté, sinon que la foi peut transporter les montagnes, que les pèlerinages ne sont pas inutiles, que Marie Immaculée est toute-puissante sur le cœur de Dieu, et que l'Église catholique possède seule la vérité?

Tous les enfants de Marie, petits et grands, aimeront à lire les *Merveilles de Lourdes*. Leur amour pour leur bonne Mère grandira au récit fidèle et émouvant de ses bienfaits, et ils apprendront à joindre le nom de Notre-Dame de Lourdes à leurs pieuses invocations.

LE LIVRE DES ABEILLES, ou Manuel d'apiculture, par M. l'abbé Boissy, curé de Montbozon, chanoine honoraire de Montauban. 2 vol. avec planches. — Prix : 2 fr. 75. Le 2e vol. seul, ou appendice, avec planche : 75 c.

Ce livre utile est connu maintenant dans les contrées de la Saône. Grâce à la divulgation de cet ouvrage si éminemment pratique et agréable à lire, l'apiculture prospère en Franche-Comté. C'est par centaines qu'on compte les beaux ruchers et les apiculteurs habiles.

On sait que le style de l'ouvrage est varié, dramatique, attachant. Les dames aussi s'enthousiasment à la lecture du *Livre des Abeilles*.

L'auteur avait déjà ajouté à sa seconde édition quelques articles complémentaires d'un grand intérêt. Aujourd'hui c'est un second volume ou appendice qu'il publie et qui ouvre une ère nouvelle dans l'art de traiter les abeilles. L'auteur nous fait marcher de découvertes en découvertes. Leur divulgation aura pour résultat de doubler la multiplication des abeilles et les profits de l'apiculteur.

(*Pour les deux ouvrages qui précèdent d'après la France Nouvelle.*)

MARIE-ANTOINETTE, REINE DE FRANCE, par James de Chambrier. 2 vol. in-12 de 423-470 pages. 2e édition, revue. — Prix : 7 fr.

Quelle plus émouvante histoire que celle de Marie-Antoinette, cette reine qui a passé par les vicissitudes les plus extrêmes, éprouvé ce que le bonheur a de plus enivrant, le malheur de plus déplorable, et fini sur l'échafaud, au milieu des outrages de la multitude, une vie commencée sur le trône, entourée de l'encens des cours, aussi bien que des hommages et de l'admiration populaires !

Vienne, — Versailles, — les Tuileries, — le Temple, — la Conciergerie : ces cinq mots forment la division simple et large du livre de M. de Chambrier. L'auteur a fidèlement représenté les phases diverses de cette existence, plus grande encore devant d'infâmes juges et sous le coup du dernier supplice que dans tout l'éclat de la puissance et de la beauté. On suit, avec un intérêt que chaque incident grandit, la jeune reine si fêtée à son entrée en France, si adulée à Versailles, si simple et si bonne à Trianon ; puis, quand les jours des épreuves se lèvent, éner-

gique contre l'émeute, exerçant une puissance irrésistible sur Barnave et sur Mirabeau lui-même, femme dévouée au Temple, mère sublime devant le tribunal révolutionnaire, sainte et martyre sur la place de la Révolution.

Ce livre excellent ne peut être confié à la jeunesse qu'avec discrétion.

Pour justifier Marie-Antoinette, pour expliquer certains incidents, un auteur qui veut être complet est nécessairement obligé d'aborder plus d'un sujet délicat.

LES AMIS DES OUVRIERS, par l'auteur de la *Vie du B. Pierre Fourier*. 1 vol. in-8 de 236 p. avec 1 gravure. 1872. — Prix : 1 fr. 25.

Sous le titre d'*Amis des Ouvriers*, l'auteur réunit quatre personnages qui, certes, ont bien le droit d'être ainsi nommés : l'abbé Joseph Allemand, fondateur de l'*Œuvre de la Jeunesse* à Marseille ; l'abbé Kolping, fondateur des *Gesell-Verein*, ou associations des compagnons des bords du Rhin; le Père Théobald Mathew, franciscain, fondateur des *Sociétés de tempérance*, en Irlande, en Angleterre, en Écosse et aux États-Unis ; enfin le Père van Caloen, jésuite, fondateur, en Belgique, de l'*Association de Saint-François-Xavier*.

Il donne la biographie des trois premiers, et quant au dernier, qui est vivant, il parle seulement de lui au point de vue de son archiconfrérie.

L'auteur présente sur la fondation et la constitution de leurs œuvres, et même de celles qui s'y rattachent ou s'en rapprochent, les détails les plus essentiels, de manière à pouvoir servir de guide à ceux qui voudraient marcher sur les traces de ces amis des ouvriers.

Les biographies sont suivies d'un exposé des principales œuvres et sociétés ouvrières, et de considérations économiques et morales, qu'un style simple et naturel met à la portée de toutes les intelligences.

Les hommes de cœur qui possèdent une certaine influence et certains moyens d'action trouveront dans ce livre d'utiles indications sur le bien à faire. Les ouvriers apprendront ce qu'ils doivent tenter pour améliorer leur position, et à quels généreux efforts se sont livrés et se livrent pour les soulager, des chrétiens, des prêtres, des religieux. Tous y puiseront un plus grand amour de la religion.

LA GUERRE DE CENT ANS, par M. Th. Bachelet, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, licencié ès lettres, etc. 1 vol. in-8 de 271 pages avec une gravure. — Prix : 1 fr. 50.

La *Guerre de cent ans* est l'histoire de la délivrance de la France, après son envahissement presque complet par les Anglais.

Au moyen d'une introduction considérable, eu égard à l'étendue de l'ouvrage, M. Bachelet embrasse non-seulement ces cent ans, mais une période de quatre siècles, à dater de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard, en 1066, conquête qui créa une situation difficile et pleine de périls, en faisant du duc de Normandie un vassal plus puissant que le roi de France, son suzerain.

Dans cette lutte, nous n'avions pour nous que la bataille de Bouvines, et les Anglais avaient pour eux celles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, lorsque Jeanne d'Arc vint ouvrir la série de triomphes qui aboutirent à l'expulsion des Anglais de la Guyenne, après avoir procuré la conquête de la Normandie et la reddition de Paris aux Français. A la suite de la bataille de Castillon et de la prise de Bordeaux, en 1453, les Anglais ne conservèrent plus d'autre place que Calais.

Nous n'avons pas à affirmer l'intérêt de ce sujet si célèbre, ni à faire ressortir les grands épisodes qui s'y rattachent, tels que la guerre de la succession de Bretagne et la guerre de Castille. Il nous suffira de dire qu'il est traité ici avec savoir, avec clarté, et dans un très-bon style.

(Pour les trois ouvrages ci-dessus, d'après le Bulletin des publications populaires.)

LE DARWINISME ET L'ORIGINE DE L'HOMME, par l'abbé A. Lecomte, docteur ès sciences. 1 vol. in-8 de II-190 pages. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est la reproduction d'articles qui ont paru l'année dernière et cette année dans la *Revue catholique* de Louvain. Dans la première partie, l'auteur établit que le système de Darwin implique nécessairement l'origine bestiale de l'homme; dans la seconde, il fait l'exposé et la critique générale du darwinisme; dans la troisième, il expose et discute les vues spéciales du système relativement à la généalogie de l'homme et au développement de ses facultés mentales. La conclusion qui ressort évidemment de cette savante étude est que la doctrine de Darwin, si vantée par les matérialistes, conduit à des conséquences invraisemblables, à de flagrantes impossibilités, et que son application

à l'homme, qui en est une conséquence nécessaire, en est aussi l'écueil le plus insurmontable. C'est une réfutation complète, et, par contrecoup, une éclatante démonstration de l'origine de l'homme telle que la Bible l'enseigne.

LES TOMBES EN BRONZE DES DEUX EVEQUES FONDATEURS DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS, par l'abbé J. Corblet, in-8 de 48 pages avec gravures.

Personne n'était plus capable d'écrire pertinemment cette monographie, que le savant antiquaire qui dirige la *Revue de l'Art chrétien*. M. Corblet ne s'est pas, du reste, borné à la description des tombes de Geoffroy d'Eu et d'Evrard de Fouilloy; il a profité de l'occasion pour donner des notions générales sur les tombes en métal, et a dressé un catalogue très-curieux des principales tombes de ce genre qui existaient ou qui existent encore en Europe. Il résulte de ce catalogue qu'il n'y a plus en France que six tombes en métal : deux en cuivre émaillé à l'église de Saint-Denis, deux en bronze à la cathédrale d'Amiens, une plaque émaillée au musée du Mans, et une plaque ciselée à l'église Saint-Junien, près de Rochechouart. Les archéologues liront avec beaucoup de plaisir la monographie du savant chanoine d'Amiens.

(*Pour les deux ouvrages ci-dessus, d'après les Annales catholiques.*)

L'ANNÉE TERRIBLE, par Victor Hugo.

Oh ! cette fois, c'est fini, bien fini ! grelòt vide, où ne bruissent plus que des rimes sonores ! Désert muet, traversé seulement par ces cris sauvages : Mort aux rois ! mort aux prêtres ! Du plus grand de nos poëtes contemporains, grâce à la démagogie et à l'impiété révolutionnaire, voilà donc ce qui nous reste ! — On le sait, nous n'étions pas de ceux qui avaient vu dans la satire un renouvellement du génie de Victor Hugo, et *les Châtiments*, sans esprit et sans cœur, avec leurs vengeances d'une personnalité mesquine et monotone, ne nous avaient paru qu'une autre face de la décadence du poëte. Mais *les Châtiments* sont un chef-d'œuvre si on les compare à l'*Année terrible*. Quel sujet pourtant que cette année, où étaient livrés au jeu des batailles, au jeu plus terrible des passions de la rue, l'avenir, l'existence même de la France et du monde ! Chantée presque au jour le jour, comme l'a fait Victor Hugo, d'août 1870 à juillet 1871, de Sedan à la Commune, cette année, sous la main d'un vrai Français et d'un vrai poëte, pouvait devenir un poëme

comparable au poëme de Dante, puisqu'il y avait à parcourir et à descendre tous les cercles d'un autre enfer. Mais Victor Hugo n'est plus Français; il n'est plus que Parisien, Parisien de la Commune, soumettant et sacrifiant le reste de la France à Paris démagogique, devenu ainsi, non pas, comme il le ressasse, le berceau de notre avenir, mais le tombeau de toutes les croyances, de toutes les institutions qui ont fait et qui pourraient refaire encore la patrie si grande; il n'est plus même Parisien, il est international et cosmopolite, conviant et provoquant tous les peuples à cette république imaginaire qui ne serait bientôt que le plus épouvantable et le plus abrutissant césarisme sous la pression de la foule ou la verge d'un seul. Plus Français, il n'est plus même poëte, il n'est plus que lui, toujours lui, Victor Hugo, non le vanté, l'applaudi d'autrefois, mais le banni, le sifflé d'hier et d'aujourd'hui, d'aujourd'hui et de demain, se retournant à toutes les étapes pour lancer aux expulseurs un trait impuissant, se cabrant sous les sifflets, comme sous l'aiguillon, et ne répondant que par les hoquets rimés d'une colère sénile. La colère, ce serait sa seule muse, si elle avait assez d'aile pour s'élever à l'indignation qui fait les beaux vers, c'est-à-dire si elle avait pour point d'appui et d'élan une idée, un principe, et non pas seulement un égoïsme blessé ! Il a beau répéter : « Je n'ai point de colère (p. 238) ! » comme les trembleurs et les lâches qui répètent aussi qu'ils n'ont point peur ; il n'a que de la colère, et de la colère la plus ridicule et la moins avouable, de la colère prise sous ce képi désigné par le général Trochu au rire du monde. De là tant de pièces contre Trochu, « participe passé du verbe trop choir (p. 270) ». Voilà désormais l'esprit de Victor Hugo, voilà sa vengeance ! Puis il renvoie Trochu à son chapelet moins ridicule que le képi, et il évoque à sa place Garibaldi et Gambetta, Rochefort et Flourens ! — Rien de plus, encore une fois, sinon de niais appels à une lumière indéfinie qui doit dissiper l'*ombre* de notre nuit *sombre*; sinon des cajoleries à ce Paris qui, en Louis XVI, a tué la royauté, au lieu que Londres, en Charles I[er], n'avait tué que le roi (p. 202); sinon, par conséquent, des excuses, des circonstances atténuantes, à défaut d'applaudissements impossibles, en faveur des pétroleurs et des assassins de la Commune, à qui il ne reproche guère que le renversement de la colonne, renversement de sa fameuse ode croulant avec elle.

EXPLICATION DU CATÉCHISME DE CAMBRAI avec preuves, réponses aux objections et histoires choisies, par M. l'abbé Alphonse BOURGEOIS, prêtre de l'archidiocèse de Cambrai, gradué en théologie de l'Université de Louvain. 2e édition revue et considérablement augmentée, 2 vol. in-12 de VI-508 et 540 pages. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage est la seconde édition de *la Théologie mise à la portée de tout le monde;* l'auteur, en modifiant son titre, a fait subir à son œuvre une révision importante et très-heureuse. En fortifiant ses preuves, en ajoutant çà et là quelques traits, il a donné à son livre une perfection relative qui le classe incontestablement parmi les meilleurs du genre. Ce n'est pas un travail de haute théologie : c'est une simple explication du catéchisme ; mais cette explication a de précieuses et rares qualités ; elle est courte, claire et en même temps intéressante. Nous regrettons seulement que M. l'abbé Bourgeois, dans ses retouches, ne lui ait pas donné, au point de vue scientifique, un peu plus d'actualité. Il est des attaques que l'impiété et la mauvaise foi font pénétrer jusque dans le peuple, et auxquelles il serait bon de répondre, ne fût-ce que par une phrase, un mot, et puis la multitude, grâce aux petits journaux, est devenue si sotte et si prétentieuse, qu'il faut, en l'instruisant, lui laisser croire qu'on l'estime savante.

(Pour les deux ouvrages qui précèdent, d'après la Bibliographie catholique.)

HUGUES DE RATHSAMHAUSEN, par Maurice DE REGEL. 1 vol. in-12 de 284 pages. — Prix : 2 fr.

Roman historique ayant pour théâtre l'Alsace, et pour sujet un épisode de la guerre des rustauds, au XVIe siècle.

Hugues de Rathsamhausen, jeune chevalier appartenant à l'une des plus illustres familles du pays, se laisse séduire par des promesses qui enflamment son ambition. Au lieu de soutenir la cause de sa famille et de défendre le château de ses aïeux, il quitte, avec une révoltante brutalité, ses parents qu'il désespère et qu'il déshonore. Méprisant les malédictions de son père et les larmes de sa mère, il passe dans le camp des rustauds, dont il a le fol espoir de devenir chef.

Avec sa fierté aristocratique, avec l'élévation d'âme qu'il conserve malgré tous ses écarts, Hugues ne pouvait manquer tout d'abord d'avoir à se repentir de sa coupable démarche. Tout ce qu'il voit, parmi ces paysans révoltés, n'est propre qu'à lui inspirer du dégoût : mœurs grossières, rivalités sanglantes, odieuses trahisons, orgies, scènes de

pillage, de meurtre, d'incendie. Aigri par ces désillusions, par les remords de sa conscience, par le mépris qu'il s'inspire à lui-même, par celui que lui témoigne la noblesse dont il a lâchement déserté le cause, le jeune baron de Rathsamhausen ne nourrit plus dans son cœur que des désirs de vengeance.

Mais il apprend qu'une bande de ses hideux compagnons a envahi le château de sa famille et assassiné son père. Sa malheureuse mère n'a consenti à se soustraire aux forcenés que pour essayer de le sauver. Elle réussit à arriver jusqu'à lui, elle parle à son cœur. Il quitte secrètement le camp des révoltés, et va recruter des combattants parmi les fidèles populations des montagnes. Tandis que l'armée du duc de Lorraine est aux prises avec les rustauds, il se précipite sur eux, à la tête de ses recrues, se bat comme un lion, et réussit, par son intervention, à décider du sort de la bataille en faveur des troupes ducales. Réintégré dans son titre de chevalier, réconcilié avec sa mère, assuré du pardon de son père, il rentre dans son château.

Ce roman, dont toute intrigue d'amour a été bannie, n'en est pas moins attachant et animé. Il plaira surtout à ceux qui goûtent les récits de batailles, les guerres de partisans. Sa moralité est de montrer le crime poursuivi par le remords, la paix de la conscience obtenue par le repentir et l'expiation. Il y a des scènes saisissantes, fort propres à exciter le sentiment du respect et de l'amour filial.

LES CONQUETES DE L'INDUSTRIE, par E. Rosary. 1 vol. in-4 de 326 pages, avec 2 gravures. — Prix : 5 fr.

— L'industrie n'est autre chose que la manière dont l'homme aide à la production des richesses de la terre, et les procédés par lesquels il les transforme pour les appliquer à ses besoins. L'industrie agricole ou l'agriculture a pour but la production, et l'industrie manufacturière la transformation des richesses minérales, végétales et animales que nous offre la nature.

L'énumération des matières exposées serait interminable, depuis la charrue jusqu'aux aiguilles, depuis la pomme de terre et le vin jusqu'à la gravure, depuis la faïence jusqu'au diamant, depuis le chanvre et le lin jusqu'à la vapeur de l'électricité.

Il suffit de savoir que cet ouvrage est une encyclopédie sommaire, agricole, industrielle, scientifique, assez élémentaire pour donner les premières notions à ceux qui ne savent rien, assez développée pour instruire encore ceux qui savent déjà quelque chose.

CAUSERIES AGRICOLES D'UN VIEUX CULTIVATEUR, par F. LAUJORROIS. 2 vol. in-12 de 144-134 p., avec 13-7 fig. — Prix : 2 fr. 50.

Ces volumes ne forment point un cours d'agriculture. Le titre de *Causeries agricoles* est plus modeste et donne une plus juste idée de la façon dont sont présentés les différents sujets : *Culture, Machines* (tome Ier), *Animaux, Laiterie, Œnologie, Recettes ménagères* (tome II).

C'est un milieu entre les *traités* sérieux souvent arides, et les *récits* servant de prétexte à l'enseignement.

Le but de M. Laujorrois est de faire connaître au petit cultivateur différents moyens d'une application aisée et peu coûteuse, qui peuvent l'aider dans son labeur, faciliter son travail et en même temps augmenter ses produits. La plupart de ces moyens ont été essayés par l'auteur, et il indique les résultats qu'il en a recueillis.

Une vingtaine de figures, réparties dans le texte, frappent les yeux et facilitent la compréhension.

LE DOCTEUR AU VILLAGE, ENTRETIENS FAMILIERS SUR LA BOTANIQUE, par Mme Hippolyte MEUNIER. In-12 de 275 pages, orné de nombreuses gravures.— Prix : 1 fr. 25.

Ce nouveau livre de Mme Meunier, destiné à faire suite aux *Entretiens sur l'hygiène,* est également digne de recommandation. On y trouve habilement résumées sous forme de dialogues intéressants, dans un langage clair et dégagé de tout appareil scientifique, les premières notions de la botanique et de l'histoire des plantes. Ajoutons que le vif sentiment de la nature, qui se montre à chaque page et fait le charme du livre, ne va pas sans l'idée de Dieu, rappelant celle du travail et du devoir.

(*Pour les ouvrages qui précèdent, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

DES MOYENS DE DÉVELOPPER PAR L'ÉDUCATION LA DIGNITÉ ET LA FERMETÉ DU CARACTERE, par M. l'abbé GINON, curé de Sérézin-sur-Rhône (Isère). Ouvrage qui a remporté le premier prix au concours de la Société nationale d'éducation de Lyon de 1871. Paris. 1872.

L'avenir dépend de l'éducation des jeunes générations ; tous le comprennent. Tracer les règles de cette grande science,les emprunter à la fois à la raison et à l'expérience, c'est faire une œuvre louable et éminemment utile. Cette œuvre a été accomplie avec bonheur par M. l'abbé Ginon, dans un mémoire que recommande une honorable distinction. L'auteur y enseigne l'art difficile de développer la dignité

et la fermeté du caractère. Ses conseils sont pratiques et dénotent une connaissance peu commune des qualités et des défauts de l'enfance. Parmi les moyens de formation qu'il énumère, M. l'abbé Ginon devait indiquer le travail comme un des plus efficaces : on n'en saurait trop rappeler la salutaire influence à la jeunesse, qui trop souvent la méconnaît et se prive par sa faute des avantages les plus précieux. Cet excellent mémoire sera lu et médité avec fruit par les parents et par les maîtres qui ont à cœur de remplir dignement leur importante mission. (*D'après les Études Religieuses des RR. PP. Jésuites.*)

LES SECTES ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES, POLITIQUES ET RELIGIEUSES. Essai sur leur histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution française. 1 vol. in-8.

En attendant que nous puissions rendre compte, avec les développements nécessaires, de cette savante et vivante étude, dès aujourd'hui nous lui ferons un emprunt. Si l'on connaît, à peu près, les lois et décrets qui ont organisé la garde nationale, on ignore généralement que cette institution, si chère à la démagogie et que tant de naïfs bourgeois ont longtemps admirée, est d'origine maçonnique. C'est d'une loge qu'elle est sortie. M. le comte Le Couteux signale les empiètements « du tiers » en 89, et ajoute :

En vain le clergé et la noblesse protestent, les conjurés l'emportent ; mais il leur faut une force tirée du sein même du peuple qu'ils puissent diriger à leur gré ou pour ou contre lui, suivant qu'ils le verront ou docile ou rebelle à leurs voix, une force qui annule surtout celle du souverain.

Tout est prévu, l'armée est déjà prête dans le fond des loges maçonniques, et leur grand organisateur sera leur grand chef secret, Savalette de Lange, qui se présente alors aux municipes parisiens : « Messieurs, leur dit-il, voici des citoyens que j'ai exercés à manier les armes pour la défense de la patrie ; je « ne me suis point fait leur major ou leur général, nous sommes tous égaux, « je suis simplement caporal, mais j'ai donné l'exemple ; ordonnez que tous les « citoyens le suivent, que la nation prenne les armes, et la liberté est invincible. »

Savalette, en tenant ce discours, présente sept ou huit insurgés équipés en soldats comme lui ; leur aspect et les cris de : Sauvons la patrie ! excitent l'enthousiasme. Un peuple immense entoure en ce moment les municipes ; la motion de Savalette est à l'instant changée en décret. Le lendemain l'armée des gardes nationaux est formée, et bientôt les provinces en ont des milliers ; mais Louis XVI hésite encore à reconnaître la souveraineté du peuple ; il est donc temps qu'il éprouve la puissance des conjurés.

Le lecteur sait-il quel était ce Savalette de Lange ? Non, sans doute, car ce triste personnage, mort au début de la révolution, a été effacé

par les scélérats plus retentissants qui l'ont suivi. Voici les renseignements que nous donne sur lui M. Le Coulteux :

Les frères Savalette de Lange, Court de Gobelin, etc., fondaient aussi à ce moment la fameuse *Loge des Amis réunis*, où ils établirent le régime des Philalèthes ou chercheurs de la vérité, loge spécialement fondée pour la correspondance étrangère, et qui eut une si grande influence sur la Révolution. Elle reconnaissait pour chef un homme extraordinaire et peu connu, Savalette de Lange, chargé de la garde du trésor royal et honoré de toute la confiance du roi, et en même temps l'homme de tous les mystères, de toutes les loges, de tous les complots. Il avait habilement mélangé tous les systèmes maçonniques et martinistes pour créer son régime des Philalèthes ; et il avait fait de sa loge, pour calmer les soupçons, le rendez-vous des plaisirs et du luxe ; tandis qu'à son ombre et sous son habile direction grandissait inconnu le comité des Amis réunis, où étaient déposées toutes les archives de la correspondance secrète, et où s'élaboraient toutes les instructions qui allaient préparer la révolution.

Savalette de Lange n'était point le seul des hauts dignitaires et fonctionnaires de la cour de Louis XVI qui appartînt à la franc-maçonnerie et eût juré la ruine des institutions monarchiques. Beaucoup d'autres étaient dans le même cas, et d'autres encore, sans être précisément les ennemis du trône, appartenaient trop complétement aux loges, pour ne pas travailler à l'œuvre de destruction. Plus on étudie cette époque, plus il devient évident que le « grand mouvement national de 1789 » a été l'œuvre des associations secrètes et antichrétiennes. Ce qu'il y avait à faire, — et c'était beaucoup moins qu'on ne l'a dit, — eût été fait par le roi, s'il avait su ou pu rester le maître. Mais la « réforme » était le moindre souci des sectaires ; ils voulaient la révolution. (*D'après l'Univers.*)

CAUSES DE NOS DÉSASTRES, réflexions d'un prisonnier de guerre, par un officier supérieur. Prix : 60 cent. ; la douzaine, 6 fr. ; le cent, 40 fr.

Cette brochure est due à un officier supérieur d'état-major, qui l'avait publiée d'abord sous le titre de : *Réflexions d'un prisonnier de guerre*.

C'est pendant les heures pénibles de la captivité qu'il a réfléchi sur nos désastres et sur leurs causes, sur l'impiété et l'immoralité qui ont tué le patriotisme, énervé les âmes et éteint les intelligences, sur notre détestable éducation universitaire qui corrompt les générations nouvelles, sur l'absence de discipline et de ce qui est la base de toute discipline.

On ne peut pas s'exprimer avec plus de netteté, de précision et de chaleur, dans un style plus simple et plus clair ; on ne peut penser ni plus sagement ni plus chrétiennemement. (*D'après la France Nouvelle.*)

BULLETIN SOMMAIRE

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

L'énumération que nous faisons ici des ouvrages parus dans le mois n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALMANACH DE LA CHASSE ILLUSTRÉ, ET CARNET DU CHASSEUR; 3me année 1873; brochure de 80 pages in-8° jésus Prix : 1 fr.

A M. ADOLPHE THIERS, président de la République, par le vicomte de Lorgeril, député ; brochure in-18. Prix : 1 fr.

ANNÉE D'EXPIATION ET DE GRACE DE 1870-1871 (l'), sermons et oraisons funèbres, par M. l'abbé Besson. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50

ARMORIQUE ET BRETAGNE, origines armorico-bretonnes; ouvrage accompagné de documents rares et inédits, par le docteur E. Halléguen. 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

CATHERINE HERVEY, par madame Bourdon. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

DOMESTIQUES D'AUJOURD'HUI, SERVITEURS D'AUTREFOIS. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50

EQUILIBRE STABLE DES CHARPENTES EN FER, BOIS ET FONTE, par Eug. Cordier, architecte. 1 vol. grand in-4° de 300 pages avec vignettes et tableaux numériques. Prix relié : 50 fr.

ESCLAVE BLANC (l'), nouvelle peinture de l'esclavage en Amérique par Hildreth ; roman américain traduit par Félix Normand. 1 vol. in-12 de 422 pages. Prix : 1 fr. 25

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE (la), ouvrage rédigé par la section historique du grand état-major prussien sous la direction du feld-maréchal comte de Moltke; traduction de E. Costa de Serda, capitaine d'état-major français. 1re livraison. Prix : 4 fr.

(L'ouvrage formera 20 livraisons.)

HISTOIRE DE LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE ET DE SES ORIGINES, par Alfred Michiels. 1 vol. grand in-8° avec gravures. Prix : 10 fr.

HOMME (l') DEVANT SES ŒUVRES, par Jean l'Hermite. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

HOMME (l') par Ernest Hello, précédé d'une introduction par Henri Lasserre. 1 vol. in-8° de 448 pages. Prix : 4 fr. 50

HOMME (l') pendant les âges de la pierre dans les environs de Dinant-sur-Meuse, par M. E. Dupont, directeur du musée royal d'histoire naturelle à Bruxelles. 1 beau vol. in-8° avec 41 gravures, 4 planches et 1 tableau synoptique. Prix : 7 fr. 50

JEANNE HACHETTE NORMANDE (la), par G. Lavalley. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50

LOUIS XIII ET LE BÉARN, ou rétablissement du catholicisme en Béarn, par M. l'abbé Puyol, chanoine honoraire. 1 vol. in-8° de 588 pages. Prix : 7 fr. 50

MÉMOIRES D'UN JOURNALISTE, par H. de Villemessant. 2me série : les hommes de mon temps. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

MONSIEUR DE MONTALEMBERT EN FRANCHE-COMTÉ, par M. l'abbé Besson. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

NOUVEAU JARDINIER ILLUSTRÉ, année 1873. 1 fort vol. in-12. Prix : 7 fr.

ORIGINES DE LA CIVILISATION; état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes, par Sir John Lubbock, membre de la société royale de Londres. 1 vol. in-8° de 571 pages avec figures. Prix : 15 fr.

PATER (le), ou instructions sur l'Oraison dominicale, par Mgr Pichenot, évêque de Tarbes. 1 beau vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 11. Novembre 1872.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS AGRÉGÉS.

Profondément convaincu de la nécessité d'un secours extraordinaire de la divine Providence pour sauver la France dans la crise actuelle, nous avons accepté avec empressement le titre de zélateur de la confrérie de l'archange S. Michel, établie, comme l'on sait, dans l'antique abbaye du Mont-Saint-Michel en Normandie, et appelée, à si juste titre, la merveille de l'Occident.

C'est au commencement du VIII[e] siècle, après trois apparitions de S. Michel, que ce rocher fut consacré au saint archange, par S. Aubert, douzième évêque d'Avranches.

L'église bâtie en l'honneur de S. Michel devint bientôt célèbre par de nombreux miracles, et on s'y rendait en pèlerinage de toutes les contrées de l'Europe.

Charlemagne, et après lui presque tous les rois de France, vinrent prier dans ce pieux sanctuaire.

C'est là que fut établi, en 1469, l'ordre illustre des chevaliers de Saint-Michel, et jusqu'à la Révolution de 1789 on vit les pèlerins venir en foule demander, par l'intercession du grand archange, force et patience dans leurs peines, fermeté et courage dans les dangers de la patrie.

Cette année, on a remarqué un retour sensible de piété envers le chef de la milice céleste; chaque jour des pèlerins sont venus invoquer le secours du grand archange ou le remercier des grâces obtenues par son intercession; les registres de la confrérie se sont couverts de noms.

Pour accomplir notre devoir de zélateur, nous venons engager nos agrégés à s'associer à cette pieuse confrérie : dans cette intention nous plaçons ici l'exposé du but de la confrérie, des motifs de s'y associer, des conditions requises et des avantages spirituels qui y sont attachés.

I. *But de la Confrérie.* — Cette Confrérie, approuvée par Mgr l'Évêque de Coutances et d'Avranches, le 16 octobre 1867, et confirmée par un Bref de N. S. P. le Pape Pie IX, en date du 12 février 1869, a pour but d'honorer les SS. Anges et particulièrement S. Michel, et d'obtenir par leur intercession : 1° une protection spéciale du Ciel sur l'Église, sur le Souverain-Pontife et sur la France; 2° la préservation d'une mort subite et imprévue, et surtout la grâce d'une bonne mort; 3° la délivrance des âmes du purgatoire.

II. *Motifs de s'y associer.* — Les principaux motifs de s'y associer et d'en procurer l'extension sont : 1° l'importance des diverses fins ci-dessus indiquées ; 2° l'intention de N. S. P. le Pape qui exprime formellement dans le Bref précité le désir de voir cette Confrérie prendre de jour en jour de plus grands accroissements, et qui, dans cette intention, l'enrichit de plusieurs indulgences plénières et partielles; 3° les secours nombreux et puissants que la Confrérie assure, à l'heure de la mort, à toutes les personnes qui en font partie, au moyen des prières qui se font chaque jour dans ladite Confrérie, pour leur obtenir les grâces nécessaires en ce moment suprême; 4° les prières et bonnes œuvres faites par les membres de la Confrérie en faveur des âmes du purgatoire; 5° les messes qui sont dites au siége de l'Association pour les fins de la Confrérie, *le mardi de chaque semaine,* jour consacré aux SS. Anges (1).

III. *Conditions requises.*— La seule condition requise pour être admis au nombre des associés, c'est l'inscription du nom de la personne au registre général du Mont-Saint-Michel. La remise de la petite feuille qu'on a coutume de délivrer n'est pas nécessaire. On fait partie de la Confrérie dès qu'on a fait inscrire son nom par le directeur ou par un zélateur ou une zélatrice qui a reçu ce titre du directeur, et l'on peut ensuite, au jour q e l'on aura choisi, gagner l'indulgence plénière de réception.

IV. *Indulgences accordées aux Associés.* — La formalité de l'inscription une fois remplie, on peut gagner une indulgence plénière : 1° lors de la réception ; 2° à la fête principale de la Confrérie; 3° le jour de Noël; 4° le jour de l'Assomption de la

(1) L'offrande que l'on fait pour les frais de la Confrérie est à la volonté et selon les ressources de chaque personne.

Ste Vierge; 5° le jour de S. Michel; 6° le jour de S. Pierre et S. Paul; 7° à l'article de la mort. On gagne aussi les indulgences de sept années et de sept quarantaines aux fêtes de la Confrérie, ainsi qu'une *indulgence de soixante jours chaque fois que l'on fait une œuvre quelconque de piété ou de charité*. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Le R. P. Robert, supérieur du Mont-Saint-Michel et directeur de la Confrérie, a bien voulu nous accorder le pouvoir d'inscrire sur un registre déposé chez nous le nom des personnes qui voudront s'agréger à la Confrérie. Voici en quels termes ce droit nous est donné :

« En vertu des pouvoirs qui nous sont conférés par le Bref du Souverain-Pontife, en date du 12 février 1869, nous nommons zélateurs de la Confrérie de l'Archange Saint-Michel établie dans l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Michel (Manche), M. Wattelier, 19, rue de Sèvres, et M. Gouverneur, 67, rue du Four, à Paris, et toutes les personnes qui se feront inscrire sur ce registre, avant le 25 de chaque mois, seront admises à partir du 1er du mois suivant dans la Confrérie de l'Archange Saint-Michel et jouiront alors des avantages spirituels attachés à cette Confrérie.

« Fait à Paris, le 16 novembre 1872.

« *Le Supérieur du Mont-Saint-Michel, directeur de la Confrérie,*

« ROBERT. »

Les pèlerinages accomplis cette année avec une ferveur si admirable, et l'empressement de tous les fidèles pour se rendre à l'invitation de NN. SS. les évêques qui les appelaient à des prières publiques pour demander au ciel le salut de la France, nous donnent la conviction que notre appel sera entendu et que surtout nos agrégés tiendront à se faire inscrire les premiers sur le registre qui nous est confié.

Il suffit pour cela qu'ils veuillent bien nous faire connaître leur intention.



PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

LES MAGNIFICENCES DE LA RELIGION, recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme, sur la morale, sur le culte divin, etc., ou répertoire de la prédication, par M. l'abbé HENRY; cinquième série. Homélies et prônes sur les épîtres et les évangiles des dimanches de l'année, avec des considérations et des instructions sur les différents temps de l'année ecclésiastique. — *Le temps de l'Avent.* 1 vol. in-8 de 564 p. — Prix : 6 fr.; pour nos agrégés : 3 fr. 50.

M. l'abbé Henry ne donne pas seulement dans ce volume un choix très-judicieux d'homélies et de prônes pour tout le temps de l'Avent, mais il commence par des extraits des principaux auteurs qui ont traité de cette première partie de l'année ecclésiastique. M. le comte de Walsh expose le point de vue poétique de l'Avent; Mgr Gaume fournit une instruction sur ce temps de préparation à la fête de Noël; Godescard explique les motifs qui doivent nous porter à sanctifier l'Avent et les exercices de pénitence et de prière propres à cette fin ; Dom Guéranger développe le sens mystique de l'Avent, et l'abbé Gosselin nous fait entrer dans l'esprit de l'Église pendant ce saint temps. Après une instruction de Bourdaloue, c'est encore à Mgr Gaume que l'auteur emprunte une dissertation très-instructive sur les Quatre-Temps de l'Avent, et M. Gosselin explique l'esprit de l'Église dans l'instruction des Quatre-Temps.

Après cette introduction si remarquable, commence la série des homélies et des prônes pour chaque dimanche de l'Avent. On trouve d'abord des sermons sur l'épître du dimanche; ensuite l'explication de l'évangile et une série d'homélies empruntées aux meilleurs Sermonaires; enfin de courtes instructions pour chaque jour de la semaine. Voici le nom des auteurs auxquels M. l'abbé Henry a emprunté les homélies, les prônes et les instructions : le cardinal Bellarmin, Billot, Badoire, de la Chétardie, Cochin, M. l'abbé Dauphin, Grisot, de la Luzerne, Lambert, Monmorel, Reyre, Réguis, Thiebault.

Ce simple exposé suffit pour faire apprécier l'utilité de cet ouvrage :

il épargne des recherches pénibles et économise les frais d'une bibliothèque considérable.

Nous croyons pouvoir prédire un légitime succès à ce volume, si digne de figurer dans les *Magnificences de la Religion.* A. CONARI.

MON DISCOURS à l'Assemblée nationale si j'étais député, par Georges ROMAIN. Brochure de 61 p. — Prix : 30 c.; net pour les agrégés : 15 c.

M. Georges Romain est l'auteur de la piquante brochure intitulée : *l'Opinion de Bismarck sur la République, l'Empire et les Bourbons en France.*

Pour tous ceux qui ont lu ce petit chef-d'œuvre du genre, il n'est point besoin d'autre recommandation : ils seront avides de se procurer le nouvel opuscule d'un auteur qui sait présenter sous une forme si vive et si attrayante la réponse au problème de la situation actuelle. Sans être jamais trivial, M. Georges Romain expose la vérité d'une manière si simple, si claire, que les esprits les moins cultivés peuvent le comprendre. Néanmoins, il y a de la profondeur dans ses aperçus, et pour ceux qui sont habitués à écrire, il est évident qu'un travail sérieux et lent a pu, seul, faire atteindre à l'auteur ce degré de clarté qui donne tant de prix à ses remarquables brochures. Nous regrettons qu'il nous soit interdit de traiter ici à fond les sujets si graves abordés par M. Georges Romain dans son *Discours.* Afin que nos lecteurs puissent s'en faire une juste idée, nous allons citer quelques-unes des dernières pages.

Après avoir reproduit la lettre par laquelle M. le comte de Chambord explique à M. le comte de L.... pourquoi il tient énergiquement au drapeau blanc, M. Georges Romain dit :

Il est inutile, je crois, de rien ajouter à cette lettre. Comme le Prince, je plains ceux qui ne la comprendraient pas. Mais qu'un homme d'État ne comprenne pas l'élévation des pensées, des sentiments qu'elle exprime, cela me passe.

UN MEMBRE A GAUCHE. — Nous ne voulons pas du comte de Chambord; avec lui il n'y aurait de liberté que pour les dévots. Il a les idées d'un autre âge; il est étranger aux besoins de la société moderne, aux questions économiques et sociales qui sont à l'ordre du jour.

M. GEORGES ROMAIN. — Ce sont là autant d'accusations injustes et de préjugés sans fondement. Un républicain sincère, M. Charles Didier, qui avait eu l'occasion de voir à Frohsdorf le comte de Chambord et d'avoir plusieurs entretiens avec lui, a rendu hommage, dans une brochure impartiale, aux qua-

lités du Prince, à ses vues élevées, au soin avec lequel il se tient au courant de toutes les questions qui intéressent son temps et son pays.

Un mot d'abord sur les préventions incroyables qu'on a au sujet des sentiments religieux du Prince. Ces sentiments, je l'avoue, sont une des raisons qui m'attirent vers lui. Peut-être ai-je sur le mérite de la religion des idées un peu vieilles; elles étaient, en effet, celles de Bossuet et même de Platon. Les idées des radicaux sur ce point sont plus neuves, ce sont celles de Mottu et Bonvalet. Mais, soit préjugé d'éducation ou travers de jugement, je vois dans la religion du Prince une garantie de probité et de vertu rares de nos jours, et qu'on ne trouve guère en dehors de l'esprit chrétien. Aussi je serais protestant, juif, ou voltairien que je serais encore pour le Prince, dans l'intérêt du relèvement moral de mon pays. Je désirerais encore son avénement, parce que l'esprit tolérant, éclairé du Prince est connu. Je sais que sous son règne rien ne me contraindrait à partager sa foi.

Ferme sur les principes, comme l'Eglise elle-même, il est d'une grande prudence, d'une grande mansuétude dans l'application. Il sait, comme Montesquieu, *que la force de la religion vient de ce qu'on la croit, tandis que la force des lois humaines vient de ce qu'on les craint.*

Si vous ne croyez pas à la religion, en effet, vous avez la triste faculté de vous moquer d'elle, de l'insulter même, et assez de gens en usent, on en conviendra. Le comte de Chambord sait que l'emploi de la force en matière de religion ne ferait que des hypocrites. Il sait que l'Église, société exclusivement spirituelle, n'a d'action sur l'homme que par la parole et la persuasion.

Un membre a gauche. — Elle a souvent employé la coercition et voudrait nous y ramener.

M. Georges Romain. —Jamais l'Eglise, c'est-à-dire le corps ecclésiastique, ne l'a employée et n'a pu l'employer. Ses ennemis ou leurs dupes n'ont pu le dire ou le croire que par ignorance ou dans un but de calomnie. La nature exclusivement spirituelle de l'Eglise s'y oppose. Jamais le clergé, jamais un prêtre, en tant que prêtre et à moins qu'il n'ait eu, comme le Pape à Rome, un pouvoir temporel en même temps que spirituel, n'a eu ni pu avoir entre ses mains, non-seulement un glaive, mais les clefs d'une prison. Quand la coercition a été employée en matière religieuse, ç'a été par la société civile, qui croyait devoir mettre son bras au service de l'Eglise, *dans l'intérêt de l'Etat* intéressé au maintien de la religion et de la morale dont l'Eglise était la gardienne.

On dit que l'Eglise voudrait nous ramener là aujourd'hui. Franchement en a-t-on peur ? Est-ce bien là la tendance de la société actuelle ? Le prétendre ce serait crier au feu pendant le déluge. Il n'y a plus que les radicaux communeux qui emploient la coercition. Ils l'exercent sur les prêtres et les otages qu'ils fusillent, comme à la rue Haxo ou à la Roquette, et sur les religieux qui leur servent de cible, comme à Arcueil.

Tant mieux si le comte de Chambord est un chrétien sincère et convaincu. La moralité de son règne y gagnerait. Nous en avons besoin. On ne verrait plus sur le trône ou sur les marches du trône les scandales qui l'ont sali sous l'empire, sous la monarchie elle-même, mais surtout sous nos trois Républiques.

Quant aux incrédules, ils n'ont rien à craindre. Ils continueraient de manger de la charcuterie le vendredi-saint, comme le sénateur Sainte-Beuve, de ne croire à rien qu'à la Bourse et à la cuisine, puis de se faire enfouir comme

les solidaires après leur mort. Ils pourraient continuer à mettre Garibaldi, qui ne veut plus de la papauté, au-dessus de Charlemagne, qui l'avait faite indépendante.

Vous voyez qu'un républicain, qui doit vouloir la liberté pour tout le monde, aurait la sienne assurée au point de vue religieux, même sous un roi dévot. Il n'aurait pas, sans doute, le droit d'attaquer à chaque instant la religion des autres et de les empêcher de la pratiquer; mais il lui serait loisible de n'en avoir aucune lui-même. C'est tout ce qu'il peut raisonnablement demander.

M. Georges Romain aborde alors la question sociale et économique; il distingue le côté égoïste et monstrueux, de la portion de justice et de vérité à laquelle il faut donner satisfaction, et il démontre, par les lettres de Mgr le comte de Chambord, que le Prince est parfaitement au courant de ces graves questions et que lui seul peut en donner la solution, sans secousse et sans bouleversement. Encore une fois, nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur sur ce terrain, mais nous regrettons encore plus vivement qu'il n'ait pas le titre nécessaire (et qu'il mérite) pour faire entendre à toute la France, du haut de la tribune, des accents si patriotiques, des vérités si méconnues et qu'il a le talent de rendre accessibles à tout homme de bon sens. Nos agrégés s'empresseront sans doute d'assurer à la nouvelle brochure de M. Georges Romain le même succès qu'à l'*Opinion de Bismarck :* éclairer les populations, c'est l'œuvre la plus utile en ce moment de crise.

A. Taunay.

LES ORATEURS SACRÉS A LA COUR DE LOUIS XIV, par M. l'abbé A. Hurel. 2 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

M. l'abbé Hurel vient de nous donner un livre remarquable au double point de vue de la religion et de l'histoire. En commençant cette étude sur les orateurs sacrés à la cour de Louis XIV, le savant auteur se demande si on ne l'accusera pas de se détourner des préoccupations qui doivent agiter tous les cœurs et remplir toutes les intelligences. Après avoir lu ce livre, nous disons que cette étude, loin d'être un simple délassement pour des lecteurs oisifs, est avant tout un service rendu à la société tout entière.

Dans cette étude d'un passé qui semble si loin de nous, que nous n'avons souvent connu « qu'à travers ses romans, ses comédies, ses correspondances et ses mémoires, » nous trouverons d'utiles leçons, car le passé est un arsenal pour le présent. Cette société si brillante, si animée, la plus noble de l'univers, ne nous apparaît plus au milieu

de ses fêtes mondaines. Nous la voyons ici sous son véritable aspect. Elle vient à la suite du grand roi, se presser autour de ces orateurs à qui la majesté de Louis XIV n'ôte rien de la sincérité courageuse du ministre d'un roi devant qui les rois de la terre ne sont rien.

M. l'abbé Hurel divise son cadre en trois parties: dans la première, il nous fait connaître les prédécesseurs et les contemporains de Bossuet. La seconde partie est consacrée tout entière à Bossuet moraliste, politique et panégyriste. Dans la troisième nous voyons apparaître les successeurs de Bossuet, parmi lesquels Bourdaloue, Fléchier et Massillon brillent d'un éclat particulier.

Jamais plus brillante étude ne nous a été donnée sur l'histoire de la chaire chrétienne. Non-seulement M. Hurel se montre historien impartial, mais il y joint une élégante et sage critique dont la lumière nous guide sûrement dans cette étude historique et religieuse.

Tout est beau dans ce livre, où, au milieu de tous ces orateurs, comme un roi dans son empire, nous apparaît Bossuet. Sa figure se détache et s'enlève sur toutes les autres avec un tel relief, qu'il devient nécessaire de la maintenir au centre de ce mouvement d'éloquence sacrée qu'elle domine et protége durant un demi-siècle.

C'est par une longue étude de ces maîtres que M. Hurel a acquis cette distinction de style, cette élégance si rares aujourd'hui, et qui rendent cette étude digne des sujets traités, digne surtout de Bossuet. Nous souhaitons à ce livre tout le succès qu'il mérite si bien, et nous remercions l'auteur du bonheur qu'il nous a procuré.

L'abbé P. C.

LE CHRÉTIEN SANCTIFIÉ PAR L'EUCHARISTIE, par M. l'abbé Henry. 3e édition. 1 vol. in-18 de 718 p. — Prix : 2 fr. 50 ; pour nos agrégés : 1 fr. 25.

Comme l'explique l'auteur lui-même, le but de ce recueil est d'offrir un moyen facile et même agréable de bien assister à la messe et de remplir tous les autres devoirs envers Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel.

Dans la première partie on trouve des chapitres très-instructifs sur l'institution de l'Eucharistie, la perpétuité du dogme, le pouvoir donné par Jésus-Christ à ses ministres de changer le pain en son corps et le vin en son sang ; des réflexions, des traits d'histoire complètent le premier chapitre.

Le deuxième traite de la communion et de ses effets, et des traits d'histoire viennent récréer l'esprit en confirmant ce qui a été développé. Le troisième chapitre explique l'obligation de la communion annuelle et les avantages de la communion fréquente; les conseils du pieux auteur à ce sujet sont appuyés par le témoignage de S. François de Sales, de S. Alphonse de Liguori, de Bourdaloue, de Fénelon et du baron de Géramb. Les chapitres quatre et cinq indiquent les dispositions nécessaires pour la communion, et donnent des formules d'actes et d'actions de grâces accompagnées de traits d'histoire.

Dans la deuxième section de la première partie l'Eucharistie est envisagée comme sacrifice. Après des considérations générales, l'auteur explique le saint sacrifice de la messe et la manière de bien l'entendre; des traits d'histoire jettent de la variété dans la lecture de ces chapitres.

La deuxième partie est un choix de réflexions et de traits d'histoire empruntés au P. Maccarthy, à M. Auguste Nicolas, à Mgr Gerbet, au baron de Géramb, à Bossuet, à Massillon, à Bourdaloue et à Fénelon.

La troisième partie offre des pratiques diverses envers le saint Sacrement : sept exercices pour la sainte messe; sept exercices pour la communion, enfin trente et une visites au saint Sacrement et un choix d'entretiens avec Jésus-Christ, de formules d'amende honorable et des prières. Le volume se termine par les hymnes et les proses en l'honneur du saint Sacrement, les vêpres du dimanche et de la sainte Vierge.

Cette analyse du volume composé par M. l'abbé Henry fera apprécier, mieux que tous les éloges, l'utilité de cet ouvrage pour toutes les personnes qui ont le bonheur de comprendre les avantages de la dévotion envers le saint Sacrement. Jules Quétand.

VIE MILITAIRE ET RELIGIEUSE AU MOYEN AGE ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE, par Paul Lacroix (bibliophile Jacob), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Ouvrage illustré de quatorze chromolithographies exécutées par F. Kellerhoven, Regamey et L. Allard, et de 409 gravures sur bois. 1 vol. in-4, broché 25 fr.; relié dos chagrin, plat toile, tranche dorée 33 fr.

Nous recevons ce volume trop tard pour en parler aussi longuement que nous le voudrions et qu'il le mérite; mais, après l'avoir parcouru attentivement, nous croyons devoir le recommander à nos agrégés

comme un des plus beaux livres d'étrennes, et en même temps un des ouvrages les plus intéressants et les plus irréprochables en ce genre. La rédaction ne blesse nulle part le sentiment chrétien, et le choix des gravures indique une attention délicate qui a fait disparaître tout ce qui pourrait blesser les regards même de l'enfance : on sait combien il est rare de rencontrer ces délicates précautions dans les ouvrages illustrés, même quand ils sont inspirés par une pensée chrétienne. Les deux volumes déjà publiés par le même éditeur sur le moyen âge, peuvent donner une idée de la richesse des illustrations ; il nous semble que ce volume l'emporte encore sur les précédents : il y a de vrais chefs-d'œuvre presque inconnus, reproduits soit en gravure, soit en chromolithographie avec une perfection admirable.

Nous avons remarqué surtout parmi les chromolithographies la reproduction de la miniature des Heures d'Anne de Bretagne, représentant cette reine entourée de ses patronnes, et plus encore l'admirable groupe des élus, extrait du tableau du *Jugement dernier* de Fra Angelico.

Voici ce que dit M. Rio, dans le second volume de l'*Art chrétien*, au sujet de ce fragment du tableau du *Jugement dernier* conservé à Florence, à l'académie des beaux-arts : « C'est sur ce groupe des élus que se trouve concentrée presque toute la poésie du tableau. Toutes ces têtes tendues avec amour vers le Rédempteur, source de la béatitude promise, toutes ces effusions de joyeuse tendresse entre les anges gardiens et les justes, cette danse mystique des uns et des autres sur un gazon émaillé de fleurs, cette légère flamme sur le front des uns, ces roses rouges et blanches sur la tête des autres, la ténuité croissante de leurs corps sveltes et lumineux en approchant de la Jérusalem céleste dans laquelle ils s'élancent deux à deux en se tenant par la main, toute cela jette d'abord le spectateur dans une sorte d'ébahissement, dont il faut qu'il revienne avant de pouvoir analyser tant de beautés, si toutefois des beautés de cet ordre peuvent se prêter à l'analyse. »

Malgré la réduction nécessaire des proportions de ce groupe, la chromolithographie, exécutée d'après une photographie du tableau et une copie de la peinture par un artiste habile, donne une juste idée de ce chef-d'œuvre de Fra Angelico et justifie les éloges que lui décerne le juge le plus compétent, M. Rio.

Quant aux gravures, nous ne savons réellement à laquelle donner la préférence ; toutes offrent un vif intérêt sous le rapport artistique ou

historique. Dans les six premiers chapitres, qui traitent : 1° de la féodalité au point de vue militaire et religieux ; 2° des guerres et armées ; 3° de la marine ; 4° des croisades ; 5° de la chevalerie, des duels et tournois ; 6° des ordres militaires ; on trouve une collection admirable de fac-simile de gravures anciennes qui représentent les costumes militaires, les armes, les plans et la perspective des châteaux forts et des villes fortifiées, les machines de guerre, la manière d'attaquer et de défendre les places fortes, les formes des vaisseaux aux différents siècles, entre autres les caravelles de l'expédition de Christophe Colomb ; la tenue des tournois, les duels judiciaires, etc.

Dans la seconde partie du volume, qui traite de la vie religieuse, le premier chapitre : *Liturgie et Cérémonie*, met sous les yeux les plus curieux dessins extraits des catacombes, la vue des chefs-d'œuvre de sculpture, de peinture, d'orfévrerie, etc., à cette époque de foi. Le second chapitre : *les Papes*, s'ouvre par deux gravures très-remarquables d'après les sculptures de la cathédrale de Strasbourg ; ce sont deux figures symboliques représentant la Religion juive et la Religion chrétienne assistant à la mort du Christ. Ces sculptures du XIIIe siècle sont correctes de dessin, pleines de noblesse et d'un symbolisme admirable. Dans la suite du chapitre on trouve la représentation de tenue de conciles, de processions, le portrait remarquable de la grande comtesse Mathilde, d'après une miniature contemporaine de la bibliothèque du Vatican, le bouclier donné à don Juan d'Autriche par Pie V, en récompense de son triomphe à Lepante, etc.

Le chapitre suivant, qui traite du clergé séculier, est rempli également de gravures historiques du plus haut intérêt. Nous avons remarqué l'arrivée de S. Géry à Cambrai, avec une vue de la ville et des remparts, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne ; le sacre de Philippe-Auguste à Reims ; le couronnement d'Henri d'Anjou comme roi de Pologne, le traité d'Arras conclu en 1191 par l'entremise de l'archevêque de Reims entre le comte de Hainaut et Mathilde de Portugal. Mais ce que nous avons surtout admiré dans ce chapitre, c'est le chef-d'œuvre de la calligraphie au moyen âge, le début de la charte de Jean de Bourgogne, conservée aux archives du Nord à Lille ; rien ne peut donner une idée de la richesse, de l'élégance, du fini, du bon goût et de la pensée dont l'artiste a fait preuve dans les quatre lettres ornées du premier mot de cette charte. La gravure, quoique réduite au quart de l'original, reproduit fidèlement ce chef-d'œuvre de calligraphie.

Dans le chapitre des ordres religieux, un *Saint Antoine* photographié d'après une statuette du XIIIe siècle, tranche la question, si controversée dans l'iconographie chrétienne, sur les emblèmes caractéristiques de l'image du grand solitaire : l'animal immonde, le tau triangulaire, la clochette et le livre fermé. Plusieurs vues et plans d'abbayes, parmi lesquelles celle de Saint-Germain des Prés, telle qu'elle subsistait encore au XVIIe siècle ; le petit cloître de la Chartreuse de Pavie, chef-d'œuvre du XIVe siècle ; le réfectoire du prieuré Saint-Martin des Champs à Paris, le grand béguinage de Gand et une foule d'autres gravures historiques : portraits, costumes, etc., donnent à ce chapitre autant d'attrait qu'au précédent.

Nous sommes obligés pour les chapitres suivants ; institutions charitables ; — pèlerinages ; — hérésies ; — inquisition ; — sépultures et funérailles, de nous borner à dire qu'ils offrent une illustration non moins riche et peut-être plus intéressante encore. Il y a des curiosités presque inconnues jusqu'ici, et la reproduction de chefs-d'œuvres de l'art chrétien. C'est là que se trouve cet admirable groupe des élus dont nous avons parlé plus haut. Une gravure qui a presque autant de mérite que cette chromolithographie, donne une idée parfaite de la peinture à fresque de Simone di Martino, représentant la descente de Jésus-Christ aux limbes : nous ne connaissons, comme gravure sur bois, rien de plus fini et de plus expressif que les têtes du groupe des justes qui reçoivent la visite du Messie.

Nos lecteurs verront par ce rapide aperçu que ce magnifique volume renferme une sorte de musée archéologique et artistique, qui en fait, comme nous le disions, le plus beau livre d'étrennes parmi les publications de cette année. Quant à l'exécution typographique, il est superflu d'en parler ; les volumes précédents ont prouvé que l'on ne pouvait rien concevoir de plus riche et de plus parfait. Ernest Aimé.

LA SAINTE BIBLE, contenant 1° le texte sacré de la Vulgate ; 2° la traduction française du R. P. de Carrières ; 3° la concordance des livres saints ; 4° les commentaires de Ménochius ; 5° des notes historiques et théologiques mettant perpétuellement le texte sacré en rapport avec les travaux et les découvertes de la science actuelle, par M. l'abbé Drioux. 8 vol. in-8. — Prix : 36 fr. ; net pour nos agrégés : 27 fr.

On reconnaît généralement l'importance d'une Bible classique qui offre, dans une étendue restreinte, ce qui est nécessaire pour l'intelli-

gence facile du texte sacré. Nous croyons que les éditeurs de cette nouvelle édition d'un travail connu ont eu une heureuse pensée : il ne manquait aux Commentaires de Ménochius qu'un supplément, pour joindre à la science solide et sobre de cet interprète des livres sacrés, les découvertes de la science moderne, qui ont jeté un jour nouveau sur plusieurs points difficiles de l'Écriture. Quant à la traduction du R. P. Carrières, elle est sans contredit la plus simple, la plus correcte, la plus claire que nous ayons. Comme nous le disions, il suffisait d'ajouter aux Commentaires ce que l'histoire nous a appris, depuis le XVII[e] siècle, sur l'Egypte, l'Assyrie et toutes les nations orientales, par la lecture des hiéroglyphes qui couvrent les monuments égyptiens, et des caractères cunéiformes des bas-reliefs trouvés dans les ruines de Babylone et de Ninive. Il fallait aussi enregistrer les découvertes de la géologie, science nouvelle qui a joint son témoignage à celui de toutes les autres sciences en faveur des récits de Moïse. M. l'abbé Drioux est assez connu par ses ouvrages, pour que son nom garantisse l'habileté et la saine critique avec lesquelles ces additions nécessaires seront rédigées.

Le premier volume, que nous avons sous les yeux nous permet de louer sans restriction l'exécution typographique. Tout en étant compacte comme il le fallait pour ne pas arriver à un nombre de volumes exagéré, cette édition est parfaitement nette et lisible; le papier est beau et de bonne qualité : c'est un ouvrage d'étude et de bibliothèque.

Jules Quétand.

LE CANTIQUES DES CANTIQUES, appliqué à l'Eucharistie, commentaires des trois premiers chapitres, par Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne. 1 vol. in-12 de XXVIII-393 p. 1872. — Prix : 3 fr.

Nous ne voulons pas nous permettre de juger l'œuvre de Mgr de Carcassonne; nos lecteurs seront à même d'apprécier l'esprit et la forme de ce beau livre, par l'exposé du plan tracé par le respectable auteur et par la citation d'un chapitre complet.

« On m'a souvent demandé, dit Mgr de la Bouillerie, un commentaire du *Cantique des Cantiques* appliqué à l'Eucharistie.

« L'Eucharistie et les symboles ont pour moi beaucoup d'attraits. De plus, les Pères qui ont commenté le livre des *Cantiques* n'ont eu garde d'y laisser dans l'ombre les aperçus symboliques et eucharistiques qu'il

présente aux cœurs chrétiens. Je pouvais donc puiser dans leurs ouvrages mille beautés de détail, qui venaient en aide à mon indigence.

« Enfin, je saisissais ainsi l'occasion d'essayer de faire goûter aux âmes pieuses une lecture qui aujourd'hui leur manque beaucoup trop, celle de l'un de nos livres saints intrerprété suivant la méthode des Pères.

« Toutefois je ne me dissimulais pas, d'autre part, les difficultés de l'œuvre que j'avais en vue.

« La première et la plus grave était la *lettre* même du *Cantique*.

« L'un des plus évidents et des plus curieux témoignages de l'influence chrétienne sur les mœurs est à coup sûr cette délicatesse exquise d'expressions, qui peu à peu est devenue le charme et l'honneur de nos langues modernes. La langue française, pour être bien écrite, doit être d'une pureté sans égale, et Boileau n'a peut-être pas suffisamment compris le sens chrétien de ces deux vers :

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur français veut être respecté.

« Ce respect, je le répète, si légitime et si chrétien, devenait nécessairement une gêne pour un commentaire français du *Cantique*.

« Voici la règle que je me suis tracée ; je pars de ce principe, unanimement admis par les Pères, que le vrai sens du livre des *Cantiques* en est le sens figuré. Je m'attache donc à ce dernier sens, et c'est lui que je traduis en français. C'est également à lui que mes interprétations se rapportent.

« Je crois avoir éludé ainsi le péril que pouvaient me présenter quelques expressions du *Cantique*. »

Nous choisissons comme citation le chapitre huitième :

LE SOMMEIL DE L'ÉPOUSE.

Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per capreas cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit.

« Je vous adjure, ô filles de Jérusalem : n'éveillez pas et ne troublez pas dans son repos celle que j'aime, tant qu'elle voudra dormir. » (*Cant.* II, 7.)

Quand l'âme chrétienne s'est abandonnée entre les mains de son divin Époux, elle s'écrie avec l'apôtre Pierre : « Il est bon d'être ici ; » et avec le Ro psalmiste : « Je dormirai en lui et je me reposerai dans la paix ».

Doux sommeil que le Seigneur protége contre les bruits et les clameurs du monde ! Le monde est toujours en éveil. Ses yeux, qui s'ouvrent à toutes les convoitises, ne se ferment jamais ; ses pieds se lassent à courir dans les voies de l'iniquité. Et lui-même, cherchant en vain le repos, s'indigne contre les

âmes qui l'ont trouvée dans le sein de Dieu!.... Mais, semblable à une mère tendre qui, de ses mains vigilantes, écarte tout se qui peut nuire au sommeil de son enfant, ainsi agit le Seigneur à l'égard de son épouse.

Il s'adresse à toutes les âmes mondaines et frivoles : « Filles de Jérusalem, vous que la vanité a séduites et qui vous fatiguez à suivre le mensonge, ne troublez pas du moins celle qui preføre la paix. Tant qu'elle voudra dormir, appuyée sur mon cœur, ne réveillez pas celle que j'aime. »

Le repos de cette âme est si cher au Seigneur qu'il le préfère, pour elle, aux œuvres extérieures les plus saintes.

Tandis que, dans la maison de Béthanie, Marthe servait son divin Maître avec tant d'ardeur et de zèle, Marie, prosternée à ses pieds, y dormait du sommeil de l'amour. Marthe osa bien accuser sa sœur d'une indolence coupable et demander à Jésus que sa sœur lui vînt en aide pour partager ses soins hospitaliers. Mais le Sauveur la reprit et se montra sévère : « Marthe, Marthe, vous avez trop de soucis et vous vous troublez pour trop de choses. Celle qui dort à mes pieds a choisi la bonne part!... Ne réveillez pas celle que j'aime. »

Mais qui dira ce qu'est le sommeil de l'âme, lorsqu'elle s'endort entre les bras de son Dieu?... Ce n'est pas ce vain sommeil des sens qui livre notre esprit à des songes trompeurs : l'âme ici est dans la vérité.

Ce n'est pas le sommeil de la mort; car l'âme n'a pas brisé les liens qui l'unissent à la vie, à moins que, avec S. Paul, vous ne disiez que ceux-là sont morts, dont la vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu! Heureux morts qui, même ici-bas et dans des corps mortels, possèdent déjà une vie meilleure!... Non, le sommeil de l'âme n'est ni celui des sens ni celui de la mort. L'âme, ainsi endormie, vit et veille plus que jamais! Ce sommeil, bien loin de la jeter dans les ténèbres, l'illumine; et, loin d'assoupir notre esprit, il le ravit jusqu'aux régions célestes!... Ce sommeil n'a plus le souvenir des faux biens et des fausses joies du monde!... Ce sommeil ne laisse plus de place à la tentation qui séduit; car, dès lors qu'on ne se sent plus vivre, comment sentirait-on ce qui est pour la vie un péril!... Ce sommeil est une douce oraison où, sans mouvement, sans bruit, sans paroles et sans actes, l'âme s'unit à Dieu et se repose en lui!... Ce sommeil enfin, c'est l'extase, où ce n'est plus l'âme qui vit, mais Jésus-Christ qui vit en elle!... O délicieux sommeil qui ne doit pas être interrompu, parce que le Seigneur le veut ainsi! Fantômes impurs qui troublez les sens, pensées frivoles qui dissipez l'esprit, désirs confus qui agitez le cœur, ne vous approchez plus de cette âme que le Seigneur a endormie, ne réveillez pas celle qu'il aime.

Mais en quels lieux, Seigneur, l'âme goûtera-t-elle ce sommeil si enviable?... Tant qu'elle habite les basses régions du monde, tant qu'elle respire une atmosphère pesante et malsaine, elle ne peut pas s'endormir en vous! Il faut qu'elle gravisse la montagne, là où l'air est plus pur et où le ciel est plus proche!...

Serait-ce pour la guider vers ces hauteurs sublimes que le Seigneur invoquerait à son aide les cerfs et les chevreaux des champs? « Par les cerfs et les chevreaux, » dit-il. Il semble confier l'âme qu'il aime, et à leurs pieds agiles pour la précéder dans le chemin, et à leurs yeux perçants pour la diriger vers la cîme!... Si ce sommeil de l'âme était déjà celui du ciel, elle demanderait les ailes de la colombe, elle volerait et se reposerait.

Mais le sommeil n'est encore que sur la montagne. Elle suivra les chevreaux et les cerfs, ou plutôt elle suivra les bons anges dont ceux-ci ne sont que la figure, elle suivra les bons anges qui, plus rapides et plus fidèles, la conduiront jusqu'au sommet!... Là, le Seigneur demeure seul avec elle!... Il congédie les anges et les députe vers d'autres lieux! Il congédie les chevreaux et les cerfs.

Fuyez maintenant, dit-il; éloignez-vous; n'entraînez plus dans vos élans l'âme qui dort sur la montagne!... Ne réveillez pas celle que j'aime.

Le sommeil est sur la montagne!... Et cependant j'ose demander encore quelle montagne! C'est le Roi psalmiste qui me répond : « Quel est celui, dit-il, qui habitera votre tabernacle, Seigneur, ou se reposera sur votre sainte montagne?» Le tabernacle et la montagne ne font qu'un!... Si Dieu vous a fait naître au fond de la vallée, ne quittez pas votre humble demeure, n'essayez pas de monter plus haut. La véritable montagne, c'est l'autel! C'est là aussi que les anges vous portent et que le Seigneur vous attend! O âme heureuse, recevez d'abord en vous-même le Dieu du tabernacle! puis, vous remettant entre ses mains, endormez-vous en lui! Dormez, mais que votre cœur veille; dormez, mais, après le sommeil, levez-vous avec plus de courage pour accomplir chacun de vos devoirs!... Le Seigneur, dans sa bonté, ne vous mesure pas le temps du repos; car il est prodigue de ses dons!... Ecoutez sa douce parole : « Aussi longtemps qu'elle le voudra, dit-il, ne réveillez pas celle que j'aime. »

L'ANNÉE D'EXPIATION ET DE GRACE 1870-1871. Sermons et oraisons funèbres, par M. l'abbé Besson, supérieur du collége de Saint-François-Xavier. 1872. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50.

Les discours que nous offre M. Besson ont été prononcés la plupart dans l'église métropolitaine de Besançon, pendant que la Prusse assiégeait nos places fortes et examinait si le moment psychologique était venu de bombarder les ambulances et les monuments publics. La ville de Besançon elle-même était entourée par l'ennemi. L'auteur nous dit lui-même que c'est au milieu du tumulte des armes, et comme pour raffermir les cœurs dans les appréhensions d'un siége ou d'un blocus qui n'ont pas duré moins de cinq mois, qu'il a prononcé ces discours.

Il était naturel, au milieu d'un si grand malheur, d'en rechercher les causes et d'en étudier les remèdes. C'est ce que fait M. Besson, en nous montrant le péché des nations. Nous sommes punis, parce que nous avons oublié Dieu et sa justice, c'est le premier degré du mal; nous avons fait la guerre à Dieu et à son Église, voilà le comble et le dernier terme. Oui, notre siècle avait oublié Dieu, c'est là le signe caractéristique de cette misérable civilisation tant vantée et dont nous sommes les victimes. Nous avons banni Dieu de notre intelligence et de notre cœur. Dieu alors a obscurci notre intelligence et endurci notre cœur. Non content d'oublier Dieu, nous avons voulu lui faire la guerre; ne pouvant pas l'atteindre, nous nous sommes tournés contre son Église. Ici l'auteur nous rappelle tous les scandales dont nous avons donné l'exemple au monde.

En attaquant l'Église, la France s'est montrée infidèle à sa vocation : elle avait été créée et mise au monde pour servir l'Eglise. C'est pour cet oubli qu'elle a été châtiée. L'envie enfin, ce monstre qui a causé la chute de nos premiers parents, nous a précipités nous aussi dans cet abîme, d'où nous ne sortirons que si nous reconstituons la famille, si nous nous adressons à nos vrais alliés, qui sont ici-bas les justes qui prient, qui souffrent et qui s'immolent pour la patrie, et dans le ciel tous les bienheureux et les anges préposés à notre garde.

Dans un sixième discours, l'éloquent conférencier nous rappelle le plus grand de nos devoirs, le courage chrétien et patriotique : il faut prier et agir nous-mêmes.

La seconde partie renferme des oraisons funèbres et des discours rappelant à ceux qui survivent le courage des soldats chrétiens pendant cette fatale mais héroïque campagne de l'Est. Ici c'est de l'histoire, une histoire sanglante mais glorieuse pour l'armée française. En lisant ces pages éloquentes il semblait que nous nous retrouvions encore au milieu de nos soldats accablés par le froid, la fatigue et la faim, se battant quand même, et mourant en demandant pardon à Dieu et en invoquant Marie.

L'abbé P. C.

LIVRE DANGEREUX

L'INSTRUCTION DU PEUPLE, par Emile de Laveleye.

L'auteur est un partisan fanatique de l'instruction obligatoire et laïque surtout; il a horreur de l'intervention du clergé catholique et des corporations religieuses dans l'enseignement. Nous respectons, nous, sincèrement, la liberté des opinions et surtout la liberté de conscience : aussi nous n'aurions pas à stigmatiser ce livre, si M. Emile de Laveleye se bornait à exprimer ses opinions et à développer ses théories. Mais quand l'histoire est dénaturée, quand la calomnie est employée comme arme de guerre, notre devoir est de flétrir ces procédés inspirés par la haine et un fanatisme aveugle.

L'auteur ose dire : « Dans les pays catholiques le clergé veut se servir du suffrage de la foule pour supprimer les libertés modernes. » Il est faux que le clergé soit ennemi de la liberté : c'est lui dont l'action puissante a aboli l'esclavage, c'est lui qui a fait triompher le grand principe de l'égalité des hommes devant la loi comme devant Dieu ; les Ca-

hiers du clergé, rédigés pour l'Assemblée des Etats généraux de 1789, attestent l'esprit vraiment libéràl dont ce corps respectable a toujours été animé. Enfin la constitution belge, rédigée sous l'influence de l'esprit clérical (selon le style de l'auteur), est, de l'aveu de tous, la plus franchement libérale qui existe; l'histoire et les faits contemporains protestent donc contre la calomnie par laquelle l'auteur s'efforce de rendre le clergé catholique suspect et odieux.

M. Émile de Laveleye dit ailleurs (p. 70) : « Le prêtre catholique puise la réprobation des libertés modernes dans les études du séminaire, dans ses lectures, dans toute l'histoire ecclésiastique depuis que S. Augustin, vers la fin de sa vie, a déchaîné l'intolérance. Le mouvement des idées l'effraye; les progrès de la science critique et des sciences naturelles lui inspirent une sourde inquiétude et une *répulsion invincible.* Il voudrait en arrêter l'essor, comme jadis on supprimait les hérésies, en mettant le glaive de l'État aux ordres de l'Église. »

Il faut vraiment compter sur l'aveuglement et l'ignorance de ses lecteurs : pour oser énoncer une contre-vérité si choquante. Eh! qui ne sait qu'on enseigne (et avec autant de succès que dans les lycées) les sciences naturelles dans les petits séminaires et les colléges ecclésiastiques? Les pillards de la Commune n'ont-ils pas trouvé un magnifique cabinet de physique chez les Pères Jésuites de la rue Lhomond? N'y a-t-il pas des religieux et des prêtres nombreux dont les ouvrages tiennent un rang distingué parmi les publications les plus récentes sur la Paléontologie et la Géologie? N'est-ce pas Bossuet qui a écrit le premier traité d'anatomie en français? portant là, comme partout, les lumières de son génie, il a, du premier coup, atteint une telle perfection, que toutes les corrections amenées par deux siècles d'études peuvent se renfermer dans deux ou trois pages. N'est-ce pas l'abbé Hauy, qui a créé la science de la cristallographie? N'est-ce pas l'abbé Nollet, qui sous Louis XV, a vulgarisé la connaissance de la physique et surtout des phénomènes de l'électricité? De nos jours qui tient le premier rang dans le monde scientifique? Un religieux jésuite, le R. P. Secchi, que l'exposition universelle a fait connaître, même aux lecteurs du *Siècle*. Enfin le journal scientifique fondé à Paris par le respectable abbé Moigno et le cours public de science vulgarisée qu'il vient d'ouvrir cette année même dans la capitale, n'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour convaincre tout homme de bonne foi de la fausseté évidente de cette accusation d'obscurantisme jetée, avec tant de cynisme, au clergé catholique?

A la page 227, nous trouvons encore une assertion aussi impu-

dente : « Dans tous les Etats italiens successivement réunis au Piémont, le nouveau gouvernement trouva l'enseignement abandonné à la direction du clergé séculier et régulier, et il est à remarquer que l'ignorance était d'autant plus générale et plus épaisse que cette domination de l'Église était plus ancienne et plus exclusive. »

Évidemment Rome est bien la ville de l'Italie où « la domination de l'Eglise est la plus ancienne et la plus exclusive. » Eh bien ! l'auteur qui traite, avec tant d'étalage de statistique, cette grave question de l'enseignement primaire, ignore-t-il donc ce que le Piémont a trouvé dans cette capitale de la chrétienté ? Ignore-t-il ou veut-il dissimuler sciemment que Rome tenait le *premier rang* entre toutes les villes du monde, pour la diffusion de l'enseignement primaire gratuit ? Indépendamment des écoles ouvertes pendant la journée, les écoles du soir fondées à Milan par S. Charles Borromée et introduites à Rome par un pauvre sculpteur, rassemblaient plus de 1,500 jeunes gens. Une association pieuse fournissait gratuitement les plumes, l'encre et les livres. A toutes les écoles gratuites se joignaient 242 écoles où les enfants ne payaient que un ou deux francs par mois. Enfin, d'après la statistique de 1856, la population des écoles primaires s'élevait à 23,000 enfants, ce qui est beaucoup plus que la huitième partie de la population fixe de la ville. Or, d'après les enquêtes anglaises, ce chiffre de la huitième partie de la population est le *maximum* qu'on puisse espérer d'atteindre. Ce maximum était dépassé à Rome et l'auteur ose écrire : « L'ignorance était d'autant plus générale et plus épaisse que la domination de l'Église était plus générale et plus exclusive. »

Si les bornes de cet article nous le permettaient, nous prouverions, l'histoire en main, avec des statistiques officielles, que l'instruction a toujours été la plus grande préoccupation du clergé ; nous montrerions partout les couvents, les abbayes ouvrant des écoles gratuites, et comme il s'agit du développement intellectuel, de la supériorité pour la science, nous établirions, par des chiffres incontestables, que l'enseignement secondaire et les hautes études étaient dans un état bien plus prospère avant 1789 que de nos jours. Certes, notre dévouement à la réforme et au progrès de l'enseignement primaire est une garantie de l'importance que nous y attachons; mais il nous paraît puéril de juger de la supériorité intellectuelle d'une nation par le nombre d'individus qui savent écrire leur nom et lire plus ou moins correctement. C'est par la perfection des œuvres littéraires, par une science profonde, par le génie des inventions et des découvertes, en un mot, c'est

par la diffusion du haut enseignement qu'un peuple se place à la tête du mouvement intellectuel et de la civilisation : rôle sublime et glorieux de la France à travers les siècles.

Mais ce ne sont pas là les préoccupations de l'auteur et des hommes de son école; leur fanatisme les aveulge, ils n'ont qu'un but : éteindre la foi dans le cœur des enfants par le moyen de l'enseignement. M. Émile Laveleye dit clairement qu'à ses yeux la seule religion pure c'est le déisme, et son rêve pour l'avenir c'est de voir, à la place de l'Eglise, « la religion pure, humaine, morale, la religion politique, qui ne doit faire qu'un avec l'État » (p. 68). Voilà donc le but de l'enseignement gratuit, obligatoire, laïque, c'est de replonger notre nation sous le joug abrutissant du César pontife, c'est de détruire la civilisation et la liberté chrétienne, pour restaurer le despotisme de l'État. Voilà comment les ennemis de la religion entendent le progrès.

E. Quix.

Un ecclésiastique de nos agrégés, directeur à Paris d'un cercle d'Alsaciens-Lorrains, nous prie d'offrir à celui qui voudra bien lui venir en aide dans son Œuvre, un exemplaire de l'*Histoire religieuse, politique et littéraire de la* Compagnie de Jésus, par L. Crétineau Joly, en six volumes in 8°, brochés et non coupés.

DEUXIÈME PARTIE

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

COMME ON SERVAIT AUTREFOIS. — Le marquis de Montcalm; le maréchal de Bellefonds, par le P. SOMMERVOGEL, de la compagnie de Jésus. 1 vol. in-12 de 260. 1872. — Prix : 2 fr.

Deux biographies qui n'ont pas d'autres liens entre elles que la valeur militaire et l'esprit chrétien de deux grands capitaines.

Le marquis de Montcalm naquit près de Nîmes en 1712, et vécut moins de cinquante ans. Il prit part aux différentes guerres que la France soutint contre l'Allemagne, de 1733 à 1742. Les cinq ou six années suivantes, il fit échec aux Espagnols et aux Italiens dans nos provinces méridionales. Rarement mis en évidence par ses emplois et ses grades, il trouva moyen cependant de se distinguer partout. Mais les trois dernières années de sa vie furent de beaucoup les plus brillantes et suffirent à l'immortaliser. Nos possessions du Canada étaient alors menacées par les Anglais. Il y fut envoyé comme général en chef pour secourir et seconder le gouverneur M. de Vaudreuil. C'est là qu'après des succès étonnants et d'inévitables revers, il fut frappé sur le champ de bataille, quatre jours avant la reddition de Québec, une année avant la perte définitive de la colonie. Il mourut comme il avait vécu, heureux de servir la France, mais plus heureux encore de servir Dieu. Son nom a pris possession de l'histoire « entouré de la double auréole du succès et du malheur. »

Le marquis de Bellefonds joua un rôle sinon plus glorieux, du moins plus éclatant. Il était originaire du Berry. Né en 1630, il entra de bonne heure au service et prit part à toutes les campagnes qui illustrèrent les premières années de Louis XIV. Nous le voyons, sauf le temps de ses exils, occuper presque toujours quelque emploi à la cour. Il est mêlé à tout le mouvement politique de l'époque. Ses relations sont très-étendues, les sympathies qu'il recueille, fort nombreuses. C'est un des grands seigneurs le plus en vue; c'est aussi un des plus chré-

tiens, car au milieu de ses agitations, de son luxe, de ses folles dépenses, signe caractéristique du moment, il pousse la foi jusqu'à la piété, la piété jusqu'à la mortification la plus édifiante. Il entretient une correspondance avec le P. Le Vallois, son directeur, avec Bossuet, avec l'humble religieuse qui fut Mlle de la Vallière. Il mourut au château de Vincennes, dont il était gouverneur, en 1694. « Si sa noble physionomie, dit très-bien le biographe, emprunte quelque éclat aux personnages illustres parmilesquels il a vécu, il n'en est pas moins vrai que c'est à l'élévation de son caractère et à ses mâles vertus qu'il en doit les plus beaux rayons (p. 257). »

HISTOIRE ANECDOTIQUE et illustrée de la guerre de 1870-71 et de la Commune en 1871, par M. le vicomte DE LA VAUCERIE. 2 vol. in-4 de VII-232 pages chacun. 1872. — Prix : 7 fr.

« Les quelques histoires générales de la guerre que nous connaissons, dit l'auteur, sont écrites dans un tel esprit de parti, avec des idées républicaines si avancées, et une haine si prononcée contre tout ce qui touche de près ou de loin à la religion, que de semblables livres ne peuvent être admis dans les familles chrétiennes. Il nous a semblé cependant que nous ne pouvions abandonner à la démagogie et à l'irréligion le soin de parler seules au peuple de ses maux et de son avenir, de ses désastres et de ses espérances (p. 5). » De tels sentiments honorent un écrivain et sont assurément la meilleure recommandation de son travail, auquel d'ailleurs n'en manquent point d'autres. Ainsi un de ses avantages pour les lectures de famille, pour l'amusement des enfants, pour l'instruction de tous, ce sont les nombreuses gravures qui accompagnent le texte et mettent sous les yeux les portraits des principaux personnages, les champs de bataille, les scènes de l'enrôlement, du bivouac et de l'ambulance, et pour ce qui concerne l'odieuse et sacrilége Commune, les prisons où elle enferma nos martyrs, les barbaries qu'elle exerça sur les personnes, les ravages sur les monuments, et aussi les séances des tribunaux jugeant ces criminels ; au résumé, un musée où rien d'intéressant n'a été oublié, et qui deviendra plus précieux à mesure que le temps nous éloignera de ces tristes événements.

On n'attend pas de nous sans doute que nous refassions, même en abrégé, toute cette histoire à la suite de M. de la Vaunerie. Ce serait besogne superflue ; sans s'écarter de l'enchaînement régulier des faits, il incline du côté anecdotique, ainsi que l'annonce le titre.

Dans notre dernière guerre, dans les excès de la Commune, une

lettre écrite par un des acteurs du drame, un article de journal inspiré par les faits de la journée, une note prise sous une impression du moment, peuvent donner au récit général une physionomie de vérité que les grandes allures de l'histoire fournissent bien rarement. L'auteur l'a senti, et nous en félicitons lui et son œuvre. — Il recueille surtout ce qui honore la religion. — « La France militaire a été vaincue, disait naguère un homme politique, mais non la France chrétienne. » Parole pleine d'exactitude, puisque aucun péril, aucune persécution, ni la mitraille ni le mauvais vouloir ni les outrages n'ont pu éloigner du champ de nos désastres le dévouement admirable des frères, la charité des sœurs, l'intrépidité des religieux et des aumôniers. M. de Bismark l'a dit : l'ennemi le plus inflexible qu'il ait rencontré sur notre sol, c'est le clergé; témoignage que recueillera l'histoire, et qui répondrait suffisamment aux calomnies jacobines, si d'ailleurs les exploits des soldats catholiques de Charette, de Cathelineau, de de Sonis, n'étaient là pour démontrer que le patriotisme le plus généreux, le plus ardent n'est point dans les hurlements de la *Marseillaise*, ou dans les phrases des avocats, mais au fond du cœur chrétien.

Le volume de la *Guerre* se divise en deux parties. La première, qui renferme douze chapitres et dix-sept gravures, décrit la campagne du Rhin depuis la déclaration de guerre jusqu'à la bataille (la capitulation plutôt) de Sedan, qui devait être l'*occasion* de la chute de l'empire; nous ne disons pas la cause.

La seconde partie raconte l'installation de la république au 4 septembre, et le siége de Paris, qui, disons-le avec orgueil, fut héroïque dans ces circonstances et dans cette crise de l'investissement par les Allemands. Sans la démagogie qui l'assiégeait à l'intérieur, divisait et paralysait ses forces, il n'eût peut-être pas succombé.

Quant au volume consacré à la Commune, il a dix-sept chapitres et trente-trois gravures. M. de la Vaunerie expose les faits avec une grande netteté, beaucoup d'ordre, et donne sur les persécutions dirigées contre l'Église un ensemble de détails plus complet, ce nous semble, qu'on ne l'avait fait encore.

« Prenez-y garde pendant qu'il est temps encore, s'écrie en terminant M. de la Vaunerie, tout peut être sauvé si vous le voulez. Pourquoi l'édifice social menace-t-il de s'écrouler? parce que vous avez retiré son grand fondement, qui est Jésus-Christ. Rendez Jésus-Christ à la société, et vous replacerez tout dans son ordre. » (T. II, p. 227.)

LETTRES DE S. IGNACE DE LOYOLA, fondateur de la compagnie de Jésus, traduites en français, par le P. Marcel Bouix, de la même compagnie. 1 vol. in-8 de xii-644 p. 1870.—Prix : 7 fr. 50.

A côté d'une admirable énergie, on découvre dans S. Ignace cette tendresse de cœur, cette douceur aimable envers les personnes, cette compatissance évangélique pour toutes les misères, morales surtout, qui sont l'apanage universel des parfaits et des saints. Nulle part ces belles et surnaturelles qualités ne se font mieux jour que dans les lettres intimes du serviteur de Jésus-Christ, épanchant son âme dans celle de ses frères, prodiguant les consolations, multipliant les avis, s'inquiétant, comme une mère, de l'état spirituel de ses enfants, et s'efforçant d'étendre sur tous les maux le baume de sa charité, sur toutes les ténèbres la lumière de ses inspirations et de ses conseils. Ces lettres, perdues dans nombre d'ouvrages devenus assez rares, écrites ordinairement en espagnol ou en latin, restaient en quelque sorte inaccessibles au public. En 1804, il en parut à Bologne un recueil publié par le P. Menchaca, mais en langue latine, recueil qui ne pouvait être complet, car celui-ci même ne l'est pas, quoiqu'il soit beaucoup plus riche. « A notre grand regret, nous dit le P. Bouix, nous n'offrons au public qu'une minime partie de la correspondance de S. Ignace. Nous publions ce que nous avons pu recueillir, mais nous avons l'espoir d'augmenter notablement ce recueil en puisant à de nouvelles sources que notre publication nous ouvrira sans doute. (p. C.) » Il est à propos d'avertir que bon nombre des pièces contenues dans ce volume considérable, bien que rentrant dans le sujet pour les explications historiques, appartiennent à des personnages autres que S. Ignace : S. François Xavier, le cardinal Polus, Pierre de Leyde, S. François de Borgia, dona Juana de Cardone, le cardinal de Sainte-Croix, le P. Michel de Torrès, le P. Laynez, S. Thomas de Villeneuve, le roi de Portugal Jean III, Marguerite d'Autriche, Ferdinand, roi des Romains, etc. L'ouvrage n'en souffre pas, loin de là. Ces lettres même, se rattachant par tous les points à la correspondance du saint, étaient nécessaires à connaître, et, dans tous les cas, sont des monuments qu'il est utile de reproduire et de conserver.

Le traducteur le fait observer à bon droit en commençant son travail : séculier, religieux, membre de la hiérarchie ecclésiastique, quel que soit le rang, la place ou le caractère que l'on ait dans l'Eglise de Dieu, pour peu que l'on possède le goût des choses saintes, il est

impossible de n'être pas ému à la parole d'un saint dont le regard est constamment fixé sur la majesté infinie de Dieu.

« Avec quelle joie, écrit S. François Xavier à S. Ignace (en janvier 1552, et du Japon), avec quelle joie j'ai lu les nombreuses sentences que renferment vos lettres, et qui respirent votre douceur et votre piété! Je les lis, relis, les médite avec extrême profit pour mon âme, et je ne cesse d'y trouver, pour ainsi parler, un goût toujours nouveau. » Cette appréciation d'un si grand saint et d'un tel homme de goût est la meilleure recommandation du présent livre.

L'exécution en a été faite avec soin. On y suit l'ordre chronologique; en tête de chaque lettre est placé un sommaire qui en donne l'analyse. Outre les lettres publiées déjà par le P. Menchaca ou par les divers historiens du saint, le P. Genelli entre autres (1848) et Cienfuegos (1754), le traducteur en imprime, pour la première fois, quelques-unes provenant soit des archives du *Gésu* à Rome, soit d'un manuscrit de la bibliothèque de la rue Richelieu, et de diverses autres sources. Ces sources sont, d'ailleurs, indiquées à chaque lettre.

Quant au mérite de la traduction, on sait quel est le genre du P. Bouix, bien connu pour ses travaux sur Ste Thérèse : clair, mais un peu pesant, n'ayant pas toujours le sentiment ni le respect des nuances délicates; ce qui, dans ses publications précédentes, l'a conduit à plus d'un contre-sens, à plus d'une erreur grammaticale. N'ayant ici ni les textes latins ni les textes castillans sous les yeux, il nous est impossible de répondre de la fidélité de la version ni de la critique; ce que nous pouvons dire, c'est que le volume se lit avec charme.

Si l'étude des origines de la compagnie de Jésus y trouve de très-précieux éléments, si l'histoire générale même peut en profiter pour mieux faire connaître le caractère de certains personnages célèbres, Philippe II entre autres, la piété s'en nourrira plus avidement encore. Le parfum de la sainteté l'embaume de la première ligne à la dernière. Et quels exemples! outre l'héroïsme de François Xavier, c'est le P. Laynez, cet homme si puissant en œuvres et si haut placé dans la vénération de son siècle, suppliant qu'on le punisse d'une faute légère en le jetant jusqu'à la mort dans les bas offices de la maison et en le regardant « comme l'ordure du monde » (p. 432). Dieu seul et la diffusion de son royaume sur la terre, voilà ce qui préoccupe exclusivement ces grandes âmes, plus ardentes au bien à mesure qu'elles lui font plus de sacrifices et qu'elles en multiplient davantage l'épanouissement.

(*Pour les ouvrages qui précèdent d'après la Bibliographie catholique.*)

LE DROIT AU CRIME ou la morale d'un athée, par le docteur Roux.
1 vol. in-12. — Prix : 1 fr. 50.

Durant la Commune, l'athéisme pratique s'est étalé sans pudeur aux yeux de la France indignée; il s'est montré dans toute sa nudité, et sous cette forme brutale il a conquis les sympathies des intelligences dépravées.

Mais qu'a donc l'athéisme de si grand, de si sublime, de si incompréhensible?... Voltaire l'aurait-il prouvé? Écoutons le père de l'incrédulité :

« Je ne voudrais pas, dit-il, avoir affaire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hasard des contre-poisons tous les jours. »

L'athéisme est donc une doctrine nuisible et avilissante. Avilissante au point de ne reconnaître en nous que le jeu des organes : « Héroïsme ou bassesse, abnégation ou lâcheté ne sont que les effets d'impulsions machinales. Vous êtes égoïste ou dévoué comme vous êtes brun ou blond : affaire de tempérament. »

Tel est le langage des *positivistes*.

D'autres ajoutent que « l'homme tombe dans le vice comme le caillou tombe dans un gouffre, sous l'empire fatal de lois irrésistibles........ »

— Que deviennent alors le code pénal et ses jugements, si l'assassin tue fatalement et nécessairement ?

Il importe donc de protester hautement contre l'athéisme. Il faut déraciner cet arbre pourri dont les fruits sont des fruits de mort. Il faut mettre la cognée au tronc et arracher les racines.

Mais les thèses philosophiques sont peu goûtées de nos jours. On court après la distraction, et les *pourquoi?* et les *comment?* et les *donc* des philosophes ou des docteurs sont peu propres à nous distraire.

M. Roux l'a fort bien compris.

Dans son livre du *Droit au crime,* il nous donne, sous une forme dramatique et intéressante, une démonstration rigoureuse des pernicieux effets de l'athéisme. Il nous peint « la figure d'un athée spéculatif et pratique, réalisant dans ses maximes et sa conduite les dernières conséquences de son affreux système.

« Je fais comparaître, dit l'auteur, l'impitoyable et parfait égoïste, qui, avec préméditation, fût-ce dans la boue et dans le sang, marche droit à son but, en disant au fond du cœur : « Pour me gratifier d'un

« bénéfice ou m'épargner un dommage, périsse, s'il le faut, tout le genre « humain ! »

Le personnage d'Antonio est en effet un triste héros de roman, triste par son caractère vil et repoussant. C'est une abjecte figure, mais elle frappe d'autant plus qu'elle est plus rare, heureusement pour l'humanité

Loin de ménager les teintes et de graduer les couleurs, l'auteur nous montre Antonio *tout d'une pièce,* avec sa bassesse et sa scélératesse. « A la délicatesse du pinceau il a préféré la brutalité du scapel. »

En faisant l'autopsie du cadavre de l'athéisme, il a réussi à dégoûter le lecteur. Et si sa modestie l'a empêché de se déclarer un habile romancier, la critique le déclare un habile observateur des passions humaines.

La critique dira aussi que la description de Venise, de ses palais, de ses monuments, est un beau morceau de littérature.

Le style de l'ouvrage a quelque chose de la fraîcheur, de la grâce, de la beauté des rivages de l'Italie, et il règne partout, dans ce roman, comme un reflet du ciel de Naples et du soleil de l'Adriatique.

(*D'après la France nouvelle.*)

LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE. Simples récits sur l'histoire naturelle, par E. Cortambert et Richard Cortambert. 1 vol. in-12 de 316 p. avec 213 gravures dans le texte. 1870. — Prix : 1 fr. 50.

Comme on peut le présumer d'après le titre, cet ouvrage se divise tout naturellement en trois parties :

Règne minéral : des montagnes, des pierres et des terres, des matières minérales combustibles et fossiles.

Règne végétal : distribution générale et composition des végétaux ; plantes phanérogames ; plantes cryptogames.

Règne animal : organisation des animaux ; distribution géographique des animaux ; classification des animaux : zoophytes, animaux articulés, mollusques, animaux vertébrés (poissons, reptiles, oiseaux, mammifères).

Les mêmes matières sont exposées dans un grand nombre de petits traités élémentaires. Mais celui-ci mérite d'être signalé, comme bien fait dans ses étroites limites et bien écrit dans sa simplicité.

Il se recommande en outre par la grande quantité de vignettes répandues dans le texte : plusieurs sont très-bonnes, et toutes sont d'une valeur suffisante.

La vue de ces vignettes apprendrait, à elle seule, quelque chose à des gens complétement illettrés. Chez ceux qui ont reçu des notions

même très-médiocres, elle excitera le désir de lire le texte, et d'avoir l'explication des « images » qui auront frappé tout d'abord.

LA SCIENCE AU VILLAGE, par E. Rosary. 1 vol. in-8 de 236 p. avec gravure. 1870. — Prix : 1 fr. 50.

Sous la forme de lettres à sa sœur, une jeune fille, en vacances à la campagne, raconte ce que lui apprend son oncle, sur la pluie, la neige, le brouillard, les étoiles, le tonnerre et l'électricité, l'arc-en-ciel, en un mot sur les principaux phénomènes de la nature, et ce que sa grand' mère lui dit sur la vie et l'organisation des plantes. Cette science, familièrement exposée, est à la portée de la jeune élève, et la conclusion tirée de chaque leçon est toujours un hommage au Créateur.

Le livre de M. Rosary donne l'instruction suffisante pour écarter les préjugés si généralement répandus sur les faits naturels dans le village.

Quoique ces notions en elles-mêmes soient utiles pour tout le monde, on comprend que l'enveloppe dont elles sont ici revêtues, les fera surtout agréer aux jeunes filles.

(*Pour ces deux ouvrages, d'après le Bulletin des publications populaires.*)

CHANT DE LA SIBYLLE HÉBRAIQUE, document le plus ancien, le plus important et le moins contesté des livres sibyllins, texte grec et traduction française, par M. l'abbé Blanc, curé de Domazan (Gard), avec notes de M. Alexandre, membre de l'Institut, de M. l'abbé Blanc et de M. Bonnetty, directeur des Annales de philosophie chrétienne. In-8 de 82 p. 1869.

Un fait domine toutes les questions soulevées par les oracles sibyllins et leur donne une véritable importance, c'est le reflet de la révélation pénétrant presque constamment leurs plus mystérieuses obscurités. S'ils ont été composés avant l'ère chrétienne, s'ils s'accordent avec notre manière d'interpréter la Bible, s'ils confirment quelques-uns des dogmes catholiques, leur importance devient incontestable. — Le petit poëme connu sous le nom de *Chant de la Sibylle hébraïque,* traduit en latin et enrichi de commentaires par M. Alexandre, remonte au IIe siècle avant Jésus-Christ. C'est un mélange un peu confus de vérités et d'erreurs, d'événements historiques et de fables, de traits originaux et d'emprunts sacrés et profanes; mais au milieu de ce tissu incorrect, l'auteur, qui était un juif helléniste de l'école d'Alexandrie, devine d'une manière assez nette la grande figure du Rédempteur à venir et la scène émouvante du jugement dernier. Ce document, très-remarquable d'ail-

leurs par le style, peut être recommandé aux savants comme un morceau de choix.

LA MÈRE SELON LE CŒUR DE DIEU, ou devoirs de la mère chrétienne envers ses enfants par un missionnaire de N.-D. de la Salette. 1 vol. in-12 de xvi-522 p. 1870. — Prix : 2 fr.

« C'est ordinairement, a écrit le P. Ventura, la femme qui fait le bonheur ou le malheur de la famille, et qui est le grand instrument, le grand levier de sa moralité ou de sa corruption. Souvent la famille tout entière n'est que ce que la femme la fait; elle n'est que le miroir fidèle de ses bonnes qualités ou de ses défauts, de ses vertus ou de ses vices. » Le P. Lacordaire remarque quelque part qu'une mère admirable se trouve presque toujours au berceau des saints. « Vous concevez très-bien, dit-il encore dans une de ses lettres, que le fils d'une mère pieuse a plus de grâces que le fils d'une mère mondaine, uniquement occupée de ses vanités, parce que, le fils étant le sang de la mère, Dieu regarde l'un dans l'autre. » Il en est même ainsi généralement des hommes qui se sont fait un nom honorable. Buffon l'avait remarqué. On lit dans les *Mémoires et Souvenirs* de M. de Candolle, publiés en 1862 : « J'ai ouï dire à M. Dupont (de Nemours) que tous les hommes distingués qu'il avait connus avaient eu des mères de mérite et d'esprit. Je n'ose me mettre dans ce rang, mais je puis dire que les aimables encouragements de ma mère ont eu une grande part au développement de mon enfance et de mon adolescence. » La première éducation importe extrêmement; elle déteint sur l'existence entière, et cette éducation, c'est la mère qui la donne; une image très-exacte nous représente la suçant avec le lait. Dieu s'est servi des mères, dans notre malheureuse patrie, pour sauver la foi du naufrage de la révolution. La secte antichrétienne le sent bien : il est effrayant de constater avec quel ensemble elle agit partout contre nos communautés religieuses enseignantes; elle sent parfaitement que là est le nœud de l'avenir. Ne nous endormons donc pas, nous qui voulons conserver l'héritage de Dieu sur la terre. Il nous faut des mères chrétiennes, des mères *selon le cœur de Dieu.* L'apostolat qui se dirige de ce côté est peut-être de tous le plus urgent, le plus indispensable, comme il sera le plus salutaire et le plus fécond.

Or voici sur ces matières un ouvrage profond, qu'on vient de réimprimer et qui méritait cette distinction, car il est plein de choses, de choses excellentes; il justifie complétement son titre, et, grâce aux prières dont on l'a enrichi, il peut servir encore de manuel de piété pour l'assistance aux saints offices et la réception des sacrements.

Soins corporels, soins spirituels, c'est la division naturelle et juste de ces vingt-six chapitres, suivis de vingt et quelques autres, qui en sont comme la continuation et le développement pour la vie entière tant de la mère que de l'enfant, et même de toute la famille : tels les chapitres sur la vocation (p. 254), sur la prière en commun (p. 305), sur les devoirs envers les domestiques (p. 336), devoirs si facilement oubliés, si rarement accomplis dans leur plénitude. — Les idées de l'auteur, émises dans un bon style, sont non-seulement justes et excellentes, mais très-faciles à mettre en pratique; les éclaircissements et les conseils qu'il donne à la mère sur chacun des points qu'il traite, ne sont point de nature à effrayer les personnes engagées dans le monde actif, ou même dans les affaires, et ils offrent un faisceau d'instructions que nous ne saurions trop recommander.

La mère qui chercherait habituellement auprès d'un tel guide la direction de ses pensées et de sa vigilante action se sanctifierait elle-même d'abord, et sanctifierait, non moins certainement, les êtres si chers que Dieu lui a remis un jour pour qu'elle les lui ramène au ciel après le pèlerinage de l'épreuve; l'institutrice s'y formerait à plusieurs des vertus essentielles de sa vocation.

LE CŒUR EUCHARISTIQUE, ou le Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrements, par le P. Blot, missionnaire. 2 vol. in-12 de 424 et 400 p. 1872. — Prix : 7 fr.

Le culte du Sacré-Cœur en général, c'est le culte de l'amour de Jésus pour nous, « amour créé, dit le P. Blot, amour incréé, amour humain et amour divin, à cause des deux natures que Notre-Seigneur unit en sa personne. » Le culte du Cœur eucharistique, c'est le culte de cet amour rayonnant, pour ainsi dire, du tabernacle, et pénétrant nos âmes plus particulièrement encore dans la sainte communion.

Le sacrifice du Calvaire est déjà loin dans le passé; les douces communications du ciel ne sont qu'une espérance; l'Eucharistie, c'est le bienfait présent et en quelque sorte palpable, et répondant d'une manière merveilleuse à toutes les aspirations de notre âme. Posséder le cœur d'un Dieu, savoir qu'il bat pour nous, qu'il veille sur nous, qu'il se livre pour nous continuellement, sans se lasser des tiédeurs, sans reculer devant les ingratitudes et les profanations, y a-t-il quelque chose au monde qui puisse nous émouvoir davantage, nous encourager plus fortement, nous fournir dans nos luttes un secours plus efficace? Y a-t-il quelque chose qui puisse mieux nous pénétrer de nos devoirs?

Car un si grand honneur et une aussi grande miséricorde appellent un retour et nous imposent des obligations. Ces obligations se résument en quelques mots : amour, reconnaissance, honneur, réparation, prière ; mais ces quelques mots renferment la religion tout entière. Donc point de dévotion plus belle ni plus douce ni plus féconde.

Assurément un tel sujet pouvait bien fournir la matière d'un livre : le P. Blot lui a consacré deux volumes. Dans le premier, ce que le Cœur eucharistique de Jésus fait pour nous; dans le second, ce que nous devons faire pour lui. Nous en avons donné l'abrégé au courant des lignes précédentes. C'est, malgré quelques faiblesses, une œuvre importante et très-digne d'éloges. Le plan est heureux ; les détails abondent; le style correct. Le Saint-Père en a approuvé l'idée; plusieurs évêques en ont loué l'exécution.

(*Pour les ouvrages ci-dessus, d'après la Bibliographie catholique.*)

BULLETIN SOMMAIRE

DES

PUBLICATIONS RÉCENTES

L'énumération que nous faisons ici des ouvrages parus dans le mois n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ABRAHAM DUQUESNE et la marine de son temps, par A. Jal, officier de la Légion d'honneur. 2 vol. grand in-8° ornés de nombreux fac-simile d'autographes et de deux gravures sur bois. Prix : 16 fr.

ANTOINE GOLDONI ou un jeune croisé de 18 ans, par le R. P. Franco, de la compagnie de Jésus. 1 vol. in-12 de 380 pages. Prix : 2 fr.

ART DES PROJECTIONS (l'), par l'abbé Moigno. 1 vol. in-12 de 154 pages avec 103 gravures sur bois. Prix : 2 fr. 50

BLANCHE ET NOIRE, par Mme de Stolz. 1 vol. in-12 de 320 pages, orné de 54 vignettes. Prix : 2 fr. 25

CHATEAU DE CHANTILLY pendant la révolution (le), par A. Sorel. 1 vol. in-8° de 300 pages. Prix : 5 fr.

CŒUR EUCHARISTIQUE (le), ou le Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement par le P. Blot, missionnaire apostolique. 2 vol. in-12 d'ensemble 880 pages. Prix : 7 fr.

DICTATURE DE CINQ MOIS, mémoire pour servir à l'histoire du gouvernement de la défense nationale, par Al. Glais-Bizoin. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

EDUCATION LIBÉRALE (l'), l'hygiène, la morale, les études, par Victor de Laprade, de l'Académie française. 1 vol. in-12 de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

ÉLÉMENTS DE THERMODYNAMIQUE, par J. Moutier, ancien élève de l'école polytechnique. 1 vol. de 164 pages. Prix : 2 fr. 50

ESPRIT DE L'IMITATION (l'), étude pour servir d'introduction à l'Imitation de J.Ch

méditée par l'abbé Herbet, missionnaire apostolique. 1 vol. in-12 de 220 pages. Prix : 1 fr. 50

Evangéline, poëme de Longfellow, ouvrage traduit de l'anglais par Ch. Brunel. 1 vol. petit in-8 orné de nombreuses vignettes. Prix : 3 fr.

Filleul de Beaumarchais (le), par A. de Pontmartin. 1 vol. in-12 de 308 pages. Prix : 3 fr. 50

France a Lourdes (la), compte rendu officiel publié par le comité de la manifestation. 1 vol. in-12 de 192 pages. Prix: 1 fr. 50

Harmonies providentielles (les), par Ch. Levêque. 1 vol. in-12 accompagné de 4 eaux-fortes. Prix : 2 fr. 25

Histoire du gouvernement parlementaire en France (1814-1848), par Duvergier de Hauranne, tome 10 et dernier. 1 vol. in-8 de 710 pages. Prix : 7 fr. 50

Histoire romaine, par Théodore Momnsen, traduite par C. A. Alexandre, président à la cour d'appel de Paris; tome 8. 1 vol. in-8 de 340 pages. Prix : 5 fr.

Humbles (les), par François Coppée, 1 vol. in-12 de 160 pages. Prix : 3 fr.

Instruction du peuple (l'), par Emile de Laveleye. 1 vol. in-8 de 493 pages. Prix : 7 fr. 50

Jeunes francs-tireurs (les), par C. A. Henry, traduit de l'anglais par Mme L. Rousseau. 1 vol. in-8 orné de 20 gravures. Prix : 5 fr.

Lumière (la), notes d'un cours de neuf leçons sur le rôle scientifique de l'imagination, par M. John Tyndall; traduit par l'abbé Raillaud. 1 vol. in-12 de 180 pages. Prix : 2 fr.

Madame Récamier, les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime, par l'auteur des Souvenirs de Mme Récamier. 1 vol. in-8 de 411 pages. Prix : 7 fr. 50

Mémoires d'un journaliste, par H. de Villemessant; 2e série: les hommes de mon temps. 1 vol. in-12 de 344 pages. Prix : 3 fr.

Menaces et promesses de N.-D. de la Salette, par F. Delbreil. 1 vol. in-12 de 440 pages. Prix : 3 fr.

Merveilles de l'héroisme, par Armand Renaud. 1 vol. in-12 orné de 30 vignettes. Prix : 2 fr. 25.

Mon discours a l'Assemblée nationale si j'étais député, par Georges Romain, auteur de l'Opinion de Bismarck. 1 brochure in-32 de 64 pages. Prix : 25 c.

Montagnes (les), par Albert Dupaigne professeur au collége Stanislas. 1 fort vol. grand in-8 orné de nombreuses gravures sur bois et de 7 cartes en couleur. Prix : 9 fr.

Musée des archives nationales, documents originaux inédits de l'histoire de France depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la révolution française; ouvrage enrichi de 1,200 fac-simile des autographes les plus importants. 1 magnifique vol. in-4 de 800 pages. Prix : 40 fr.

Naufragés de l'ile de Bornéo (les), par Mayne Reid. 1 vol. in-8 orné de belles gravures hors texte par Ferat. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr.

Petite et Grande, par Mlle Julie Gouraud 1 vol. in-12 de 330 pages, orné de 51 vignettes. Prix : 2 fr. 25

Photomicographie en cent tableaux, pour projections, par M. Jules Giraud. 1 vol. in-12 de 56 pages. Prix : 1 fr. 50

Plantes étudiées au microscope, par J. Girard. 1 vol. in-12 orné de 100 vignettes. Prix : 2 fr. 25

Politique d'un soldat (la), par Saint-Genest. 1 vol. in-12 de 300 pages. Prix : 3 fr.

Récréations dramatiques des pensionnats et des familles pour jeunes gens. 1 vol. in-8 de 580 pages. Prix : 5 fr.

Religion (la), la patrie et la famille dans l'éducation de la jeunesse, trois discours prononcés en 1871-72 par le père Lecuyer, prieur de l'école Albert-le Grand à Arcueil. 1 vol. in-12 de 68 pages. Prix : 1 fr.

Restauration française, par A. Blanc de Bonnet. 1 vol. in-8 de 480 pages. Prix : 5 fr.

Soirées a la maison (les), par Mme la comtesse de Sannois. 1 vol. in-12 orné de 42 vignettes. Prix : 2 fr. 25

Souvenirs de la maréchale princesse de Beauveau, suivi des Mémoires du maréchal de Beauveau. 1 beau vol. gr. in-8 de 350 pages. Prix : 10 fr.

Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier. 2 vol. in-8 d'ensemble 1040 pages. Prix : 15 fr.

Travaux publics des Etats-Unis d'Amérique en 1870, rapport de mission par M. Malézieux, ingénieur en chef. 1 fort vol. grand in-4 avec atlas de 61 planches. Prix : 70 fr.

Vapeur (la), par M. Guillemin. 1 vol. in-12 orné de 95 vignettes. Prix : 2 fr. 25

Vie sauvage (la), par F. de Lanoye. 1 vol. in-12 orné de 35 vignettes. Prix : 2 fr. 25

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

Tome VII. — N. 12. Décembre 1872.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

A NOS AGRÉGÉS.

La bienveillance soutenue avec laquelle nos agrégés veulent bien accueillir nos communications nous inspire la confiance d'appeler de nouveau leur attention sur une de nos publications les plus importantes, surtout en ce moment. Nous voulons parler de l'*Ecole primaire*, qui va commencer au premier janvier sa septième année. Nous avons expliqué, dans notre livraison du mois d'août de cette année, le plan de cette publication, destinée surtout aux instituteurs, et l'on aura remarqué l'esprit franchement catholique qui préside à la rédaction. Nous rappellerons ici, en quelques mots, les motifs qui doivent déterminer nos agrégés à nous venir efficacement en aide pour la propagation de cet excellent recueil. Nous n'avons pas hésité à faire d'immenses sacrifices personnels pour le maintenir dans les circonstances si difficiles des malheureuses années que nous venons de traverser : nous avons senti que la ligue des ennemis de la religion et de l'ordre social s'attachant spécialement à corrompre l'enseignement primaire, c'était là qu'il fallait concentrer nos efforts, afin de résister à une propagande redoutable, dont le triomphe serait la ruine irrémédiable de la société. Pour réussir il faut une rédaction vraiment supérieure et surtout pratique. Le suffrage éclatant arraché à M. Duruy, malgré ses préventions anticatholiques, est la meilleure preuve que cette première condition a été remplie.

Il faut de plus le bon marché, parce que l'instituteur est réellement pauvre : le prix de 6 francs par an, y compris les frais de poste, est assurément le plus bas possible.

Nous ne craignons pas de nous faire illusion sur l'importance et le mérite de cette publication, car nous avons pour nous le témoignage éclatant rendu, après mûr examen et délibération, par

l'éminente Société générale d'éducation et d'enseignement, qui a pour président M. Cornudet, et pour vice-présidents MM. de Melun, Michel, l'abbé Thenon, Chesnelong et Baudon. Or cette Société, dans son *Bulletin*, a bien voulu consacrer une note très-explicite, dans laquelle, après avoir analysé plusieurs années de l'*Ecole primaire*, on conclut par ces mots : L'*Ecole primaire* A LE DROIT D'ATTENDRE DES CATHOLIQUES QU'ILS LA SOUTIENNENT ET LA PROPAGENT.

Appuyé sur un si éclatant témoignage, nous osons espérer que nos agrégés voudront bien *soutenir* et *propager* l'*Ecole primaire*, en faisant prendre les abonnements les plus nombreux possible pour l'année qui va s'ouvrir, et au besoin en payant eux-mêmes ces abonnements, afin de faire pénétrer plus sûrement et plus facilement chez les instituteurs ce guide *catholique*, antidote nécessaire contre les suggestions auxquelles ils sont exposés par la propagande antisociale et antichrétienne.

Nous avons reçu de très-nombreuses réponses à notre appel en faveur de la confrérie de Saint-Michel. Nous espérons avoir encore à inscrire sur notre registre un très-grand nombre de noms; nous prions nos agrégés de vouloir bien indiquer exactement les adresses des personnes qui voudront s'affilier à cette confrérie.

PREMIÈRE PARTIE

OUVRAGES ÉDITÉS PAR NOUS OU DONT NOUS AVONS ACCEPTÉ LA PROPAGATION SPÉCIALE.

EXPOSÉ RAISONNÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, par M. l'abbé LANEYRIE. 1 vol. in-12 de VIII-460 p. — Prix : 3 fr.; pour nos agrégés : 1 fr. 25.

Sous ce titre modeste, voici un opuscule précieux pour les catholiques de nos jours, obligés à défendre continuellement leur foi contre les subtilités des dissidents ou des incrédules instruits, et contre

l'ignorance, les préjugés et les préventions du plus grand nombre. Comme le dit l'auteur dans son avant-propos, les catholiques pourront trouver dans ce petit livre très-substantiel la preuve « que toutes les croyances catholiques sont fondées sur la parole de Dieu, sur la foi de la primitive Église, et souvent même ne sont que de simples conclusions du bon sens. »

Archiprêtre de Colmar, l'auteur nous avertit encore que ce livre n'est rien autre chose qu'un court résumé de ses instructions pastorales : c'est donc le fruit d'une longue expérience dans le saint ministère. Il porte, d'ailleurs, le sceau d'une respectable et éminente approbation ; voici en quels termes l'archevêque cardinal de Bordeaux recommande ce pieux ouvrage : « Dans sa brièveté savante, il est plus complet qu'une foule d'ouvrages analogues. Les chapitres sur l'*usage de la langue latine dans les offices*, sur le *célibat ecclésiastique*, l'*abrégé de l'Histoire de la religion*, sont de belles pages et d'une utilité incontestable, même dans les paroisses qui ne renferment pas de protestants. »

Outre ces questions qui ont, à bon droit, attiré d'une manière toute spéciale l'attention et mérité les éloges d'un éminent cardinal, il en est une foule d'autres *à l'ordre du jour*, pour parler le langage de l'époque, et que le pieux et savant auteur a traitées avec autant de précision que de lucidité, telles que : l'*infaillibilité de l'Église*, la *lecture de l'Écriture sainte*, le *pouvoir temporel du Pape*, le *protestantisme*, l'*immortalité de l'âme*, l'*éternité des récompenses et des peines*, le *célibat ecclésiastique*. »

Nous devons nous borner à ces indications sommaires. Ce livre est un résumé succinct qui ne se prête pas aux citations textuelles. Il faut lire soi-même cet enchaînement serré d'arguments et de preuves fortifié de l'autorité des textes et des auteurs les plus respectables.

Pour rendre notre pensée par une image, nous dirons que, dans ces jours de combat, l'*exposé raisonné de la doctrine chrétienne* est le bouclier et le glaive dont tout bon soldat catholique ne doit jamais se séparer.

A. Taunay.

LA FRANCE INDUSTRIELLE, par M. Paul Poiré. Grand in-8 de v-800 p. 1873. — Prix : 10 fr.

Voilà un ouvrage dont l'étude, je ne dis pas seulement la lecture, nous a vivement intéressé. Style clair, précis, méthode simple et

sûre, sont les qualités qui recommandent tout d'abord ce livre à la jeunesse studieuse et que les personnes plus instruites ne dédaigneront pas de consulter. On y trouvera à chaque pas des aperçus intéressants et surtout très-pratiques. Aujourd'hui que l'industrie a pris un tel développement que toute la richesse de la France s'y trouve condamnée, il n'est permis à personne d'ignorer les procédés dont elle se sert pour produire ces immenses ressources, qui sont le salut de notre patrie pour le présent et l'espoir de son avenir. Malheureusement l'étude de l'industrie en France et ailleurs n'occupe qu'une place insignifiante dans l'instruction, d'ailleurs si variée, de nos lycées et de nos institutions. La plupart des élèves achèvent leurs études sans même avoir un aperçu de la manière d'ont l'homme transforme les matières premières pour les faire servir aux différents besoins de la vie. Il n'y a pas jusqu'à la vie de ces hommes simples et laborieux, dont le génie inventif dota l'humanité de procédés qui ont révolutionné l'industrie, qui ne soit souvent complétement inconnue, même de la nation qui leur a donné le jour. Cependant il y a là tout un enseignement.

Nous appelons donc de tous nos vœux le succès de cet ouvrage destiné à relever l'industrie dans l'esprit de bien des gens qui n'y voient, la plupart du temps, qu'un ensemble de procédés empiriques et soumis à aucune loi. Il n'est plus permis d'ignorer qu'à notre époque la physique et la chimie surtout ont porté la lumière partout, et ont fait de l'industrie une véritable science. Nous regrettons seulement que l'ouvrage de M. Poiré ne soit pas à la portée de toutes les bourses, et nous demandons à l'auteur qu'il en fasse un abrégé substantiel qui puisse pénétrer jusqu'au fond de l'atelier le plus humble.

Disons maintenant un mot du plan général de l'ouvrage, pour que le lecteur puisse s'en faire une juste idée.

L'auteur a divisé son œuvre en six livres, dont chacun correspond à un besoin particulier de la vie de l'homme sur la terre.

1° L'homme, vivant en société, doit d'abord tirer de la terre les matériaux qui lui sont nécessaires pour ses besoins multiples. Le sol sur lequel il vit renferme, à des profondeurs souvent considérables, des richesses qu'il faudra d'abord lui arracher; c'est là le but des *industries extractives ;*

2° Il faut transformer ces matériaux et les approprier à nos différents usages; mais alors l'homme a besoin d'instruments de nature diverse, d'outils, de machines, de produits chimiques, de là les *industries prépa-*

ratoires, que l'auteur divise en industries *préparatoires mécaniques*, et en industries *préparatoires chimiques;*

3° Les matières premières, qui servent à l'alimentation de l'homme et que celui-ci transforme pour son industrie en farines, conserves, sucres, etc.

4° Le quatrième livre renferme les *industries du vêtement et de la toilette*, qui comprennent toutes les filatures, teintures, chaussures, et en un mot tout ce qui se rattache au vêtement et à la toilette.

5° Mais les vêtements ne suffisent pas à l'homme, il faut qu'il se loge, qu'il s'abrite, qu'il embellisse ses demeures, j'allais dire ses prisons, qu'il les rende plus commodes et plus confortables : de là les *industries du logement* et de *l'ameublement* et tout ce qui s'y rattache.

6° Enfin, dans le sixième livre, l'auteur décrit les *industries* qui donnent satisfaction aux *besoins intellectuels*, telles que la papeterie, l'imprimerie, la gravure, etc.

Tel est, en résumé, le but que s'est proposé M. P. Poiré. Nous croyons que non-seulement il l'a atteint, mais qu'il a rendu un grand service aux études en les dotant d'un bon et excellent traité sur la matière; aussi apprenons-nous avec la plus grande satisfaction que le public lui fait l'accueil qu'il mérite. L'abbé L.-M. Pioger.

LES MAGNIFICENCES DE LA RELIGION, ou recueil de ce qui a été écrit de plus remarquable sur le dogme, sur la morale, sur le culte divin, etc., et répertoire de la prédication, par M. l'abbé Henry. Cinquième série : le temps de Noël. 1 vol. in-8 de 607 pr.—Prix : 5 fr.; pour nos agrégés : 3 fr. 50.

Nous avons expliqué dans notre numéro du mois de novembre le plan suivi par M. l'abbé Henry dans ce travail remarquable, si bien intitulé : *Magnificences de la religion*. Comme les considérations et instructions sur le temps de Noël se trouvent dans la dix-huitième série avant la fête de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le volume dont nous rendons compte aujourd'hui commence par les extraits et citations pour le dimanche dans l'Octave de Noël. Il y a pour les prédicateurs et pour les pieux fidèles une abondance admirable de considérations et d'instructions relatives à ce dimanche : Une homélie de *Thibault* développe l'épître du jour, en montrant dans le mystère de l'Incarnation le profond abaissement du Verbe éternel et la sublime élévation de l'homme; — un prône de *Cochin* nous explique comment, en devenant enfant de l'homme, Jésus-Christ nous rend enfants de Dieu;

les priviléges ineffables de cette glorieuse adoption et la coupable indifférence de ceux qui négligent d'en apprécier le bienfait; — nous trouvons de plus, un projet de prône sur la même épître, par *Grisot;* — enfin un autre sujet tiré de cette épître.

Pour l'Evangile du jour, nous avons l'explication des prophéties de Siméon et d'Anne sur Jésus-Christ, par *de la Luzerne;* — une homélie de *Thiébault* sur l'accomplissement de la loi, les dispositions avec lesquelles nous devons l'observer et les motifs que nous propose l'Evangile pour nous y porter; — une autre homélie de *Lambert*, qui explique comment Jésus-Christ est venu pour la ruine et la résurrection de plusieurs; — une troisième homélie de *Reyre,* expliquant le même Évangile. Puis trois prônes de *Réguis*, de *Badoire*, de *Monmorel,* 1° sur la connaissance de Jésus-Christ; 2° sur la naissance de Jésus-Christ considérée comme sujet de crainte salutaire; 3° sur l'usage que nous devons faire des contradictions. Enfin de courtes instructions sur chaque jour de la semaine par *Monmorel*, et l'indication de quatre autres sujets tirés de l'Évangile, complètent les matériaux fournis pour cette première semaine après Noël.

Pour le dimanche entre la Circoncision et l'Epiphanie, on trouve une instruction sur l'épître et un prône sur l'évangile, par *Guillois*; de plus, un prône de *Réguis* sur notre vie considérée comme un voyage vers la patrie céleste.

Le dimanche dans l'Octave de l'Épiphanie et les trois dimanches après l'Épiphanie sont traités avec autant d'ampleur et d'intelligence que le dimanche dans l'Octave de Noël : M. l'abbé Henry a été modeste en donnant à son recueil le titre de *Répertoire*; il aurait pu l'intituler sans exagération : *Trésor de la prédication*. Nous ne pouvons que nous associer aux témoignages si flatteurs reçus par le respectable auteur et former des vœux bien sincères pour que ce trésor enrichisse la bibliothèque non-seulement des prêtres, mais des familles chrétiennes.

A. CONARI.

L'AUTOPSIE DE L'HOMME-FEMME, par M. l'abbé P. MONIQUET, du clergé de Paris. 1 vol. de 200 p. — Prix : 2 fr.

Nous féliciterons d'abord l'abbé Moniquet de s'être fait l'avocat philosophe et chrétien, contre M. Dumas, de cette pauvre femme, tant avilie par cet écrivain dans son roman *l'Homme-Femme*.

Bien que les erreurs du romancier aient été promptement relevées par des écrivains catholiques, une réfutation directe et quasi-officielle,

par un apôtre de la vérité, nous a paru bien convenable et pleine d'à-propos.

Il fallait clairement démontrer à M. Dumas, que si « la démangeaison l'a pris » de nous prouver avec autres choses « paradoxales, inconvenantes, monstrueuses » que la femme « est l'éternelle messaline avant comme après le Christ », il s'est grandement trompé.

C'est ce que l'abbé Moniquet s'est chargé de lui apprendre, en répondant à ce curieux roman, par la dissection des idées mêmes du roman qu'il approuve ou qu'il réfute, suivant qu'elles sont justes ou erronées. Son argumentation est claire, facile, variée et remplie d'intérêt. En polémiste habile et courtois, il a donné à son ouvrage une forme qui plaît au lecteur, et qui, par ses prévenances, est bien de nature à convaincre un contradicteur de bonne foi. Nous oserions presque dire que la plume de cet excellent défenseur de la femme se rapproche trop de la souplesse des phrases du romancier. D'autres peut-être trouveront là un mérite de l'ouvrage; mais pour nous, dès l'instant que nous avons sous sous les yeux une réfutation d'erreurs, il nous semble qu'un argument plus serré eût mieux démontré la valeur des opinions de M. Dumas.

L'auteur de l'*Autopsie de l'Homme-Femme* nous permettra de regretter d'avoir oublié dans son ouvrage de rappeler à M. Dumas et de lui prouver au besoin que, quoi qu'il en dise, la femme n'a pas une origine et une fin moins nobles que l'homme : pas plus que ce dernier, elle n'appartient à la race simique et n'eut une guenon pour mère....

Si nous n'étions convaincu que l'auteur a visé à la brièveté dans son ouvrage, nous ferions remarquer encore que ses preuves auraient grandi de force et de persuasion, si, dans ses réfutations, il avait plus longuement exposé nos dogmes catholiques. M. Dumas et ses lecteurs ignorent ou méconnaissent nos saintes vérités; il importait donc de les instruire ou de les confondre. C'était d'autant plus le cas, que les lecteurs de M. Dumas étaient naturellement curieux de connaître le livre de l'*Autopsie* et s'attendaient moins à prendre un remède si efficace, après avoir avalé un poison si violent.

A ces quelques observations près, nous ne craignons pas d'affirmer que l'*Autopsie de l'Homme-Femme* est un excellent et intéressant petit ouvrage d'actualité, véritablement utile aux lecteurs de M. Dumas, et enfin assez instructif pour quiconque veut avoir une idée du roman de M. Dumas sans se donner la peine de le lire.

L. B., *prêtre agrégé à l'œuvre des Agrégations.*

LA SAINTE COMMUNION, conférences aux dames du monde, par Mgr Landriot. 1 vol. in-12 de vi-448 p. — Prix : 3 fr.

Nous n'avons rien à apprendre à nos lecteurs sur la tendre piété et le talent du vénérable auteur dont nous venons de citer le nom. Pour ce livre, nous dirons qu'il semble écrit avec la plume de l'aile d'un séraphin. C'est un chant plutôt qu'une dissertation. On n'analyse pas l'harmonie; il faut la répéter telle qu'on l'a entendue pour la faire comprendre.

D'un autre côté, les bornes de cette *Revue* ne permettent pas les longues citations, auxquelles nous nous laisserions facilement entraîner après avoir lu le livre..., nous allions dire le poëme, du pieux et éloquent prélat. Il faut donc nous restreindre à citer la conclusion de ce poétique traité de l'Eucharistie présenté aux gens du monde :

« L'âme cherche le repos, la paix et la tranquillité; elle fait même tout pour arriver à cet heureux état; car la paix et le repos c'est l'initiation de l'éternelle béatitude dans un repos sans fin. Ici-bas l'âme n'a guère de repos; tout l'agite, la bouleverse; elle est ballottée par les choses, les hommes, les événements. Le cœur de Dieu seul peut nous donner un vrai repos, qui n'est qu'une étape avant l'arrivée dans la patrie. Le cœur de Dieu seul peut nous protéger efficacement contre les angoisses du dehors et du dedans. L'âme a besoin d'huile, de suavité et de parfum; car il y a tant de froissements sur la terre, tant d'engrenages qui vous heurteraient violemment! L'âme se briserait sans cette douceur intime qui calme et assouplit. L'odeur qui nous arrive des choses de ce monde soulèverait parfois le cœur de dégoût; l'âme a besoin des parfums du ciel; elle a besoin de nourriture contre les défaillances, de refuge contre les assauts du dehors, de secours contre les périls et les tentations, et de sagesse pour se diriger au milieu des écueils. Fille du ciel, il lui faut un héritage céleste, même en ce monde; il lui faut un trésor, et comme elle est saintement ambitieuse, il lui faut Dieu pour sa possession et une possession pour ainsi dire exclusive. Il faut qu'elle puisse dire : « O Dieu, vous êtes ma propriété; vous êtes mon Dieu, mon Dieu à moi. » Car Dieu est si bon, si puissant et si riche, qu'il peut se donner et se donne en effet à chaque âme comme s'il n'existait que pour elle, comme s'il était seul en ce monde avec cette âme bien-aimée. Et dans les moments les plus doux de la plus intime union, il se fait autour de Dieu et de cette âme comme une solitude d'amour, et la jouissance divine a tous les charmes de l'amour exclusif.

« ...... Enfin l'âme s'écrie : *O Dieu, vous êtes celui dans lequel mon âme est fixée avec fermeté, celui dans lequel mon esprit et mon cœur sont toujours enracinés d'une manière immobile.* Voilà bien le dernier effet de l'Eucharistie! Il me semble voir un arbre majestueux dont les racines sont enfoncées dans un terrain solide et fécond. Les racines vont chercher la vie à des profondeurs que l'homme ne soupçonne pas d'abord. Cet arbre se couvre de fleurs, de feuilles et de fruits. Ceux qui ne connaissent pas les secrets de sa végétation peuvent croire que le tronc vigoureux et les branches trouvent leur vie en eux-mêmes; ils ne savent point que la vie leur arrive des racines, et que ces racines plongent dans un sol arrosé par des eaux souterraines.

« Ainsi l'Eucharistie est le sol divin des âmes sérieusement chrétiennes, et ces âmes se développent comme un grand arbre. Elles ont des feuilles et des fleurs, c'est-à-dire toutes les grâces et les charmes de la vertu; mais surtout elles amènent en abondance des fruits savoureux, qui paraissent en leur temps. Le secret de cette végétation divine est dans ces paroles de S. Bonaventure : « Ces âmes ont l'esprit « et le cœur enracinés dans le sol eucharistique. » Aussi elles ont toutes les propriétés des grands arbres, elles résistent aux orages; elles donnent de la fraîcheur aux passants ; elles sont l'ornement du jardin de l'Église; elles s'épanouissent comme les belles fleurs des pays orientaux, et produisent comme elles de ces fruits succulents dont l'intérieur renferme une délicieuse liqueur.....

« Je termine ces entretiens sur la sainte communion. Je les ai composés dans un moment de tristesse et de grande douleur, alors que mon pauvre diocèse était écrasé, et que les ruines de la patrie étaient encore fumantes. Je les ai écrits en ces longs jours d'hiver, qui semblaient marcher encore plus lentement qu'à l'ordinaire. Cependant ce travail m'a procuré de douces émotions; il a charmé ma tristesse et relevé mon courage abattu. Il m'a fait du bien aussi, parce qu'il m'a constamment rapproché de Dieu, et, comme dit S. Thomas, quand l'âme s'attache à Dieu, elle sent un très-grand plaisir, et ce plaisir chasse la tristesse et la diminue. »

CHOIX DE DÉVOTIONS EN L'HONNEUR DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, par M. l'abbé Henry. 1 vol. in-18 de 721 p. — Prix : 2 fr. 50 ; pour nos agrégés : 1 fr. 25.

Nous avons beaucoup d'ouvrages sur la très-sainte Vierge ; mais nous ne craignons pas de dire que celui-ci est des plus complets, des plus solides et des plus édifiants. L'auteur commence par des réflexions préliminaires dans lesquelles il explique la puissance de Marie et sa bonté pour nous secourir ; il entre ensuite dans l'exposition des dévotions et des pratiques en l'honneur de la très-sainte Vierge, toutes recueillies dans les auteurs les plus estimés et enrichies, pour la plupart, de nombreuses indulgences.

Beaucoup de fidèles seront heureux de trouver sur ces pieuses pratiques, qui leur sont chères et familières, des notions historiques, de pieux commentaires, des méthodes sûres pour en tirer de plus grands fruits. Naturellement le chapelet et le scapulaire tiennent le premier rang parmi les dévotions en l'honneur de la très-sainte Vierge. L'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, le dogme de l'Immaculée-Conception et les pratiques qui s'y rattachent, les fêtes de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption ; — sept formules de neuvaines ; — la dévotion des quinze samedis ; — le mois de Marie ; — la dévotion à Notre-Dame des sept douleurs ; — le culte du saint cœur de Marie ; — plusieurs formules de consécration à la sainte Vierge ; — des considérations sur le saint nom de Marie ; — la Salutation angélique ; — l'*Angelus* ; — le Petit-Office ; — le *Magnificat* ; — le *Salve Regina* ; — le *Regina cœli* ; — l'*Inviolata* ; — les messes en l'honnneur de Marie ; — les cantiques ; — les congrégations ; — les pèlerinages ; — les indulgences de la Portioncule ; — un choix de prières empruntées aux saints ; — les hymnes et les litanies en l'honneur de la sainte Vierge : tels sont les principaux sujets traités dans ce volume ; cette énumération suffit pour justifier ce que nous disions en commençant : ce recueil est l'un des plus complets sur les dévotions en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Suivant la méthode des autres volumes dont nous avons rendu compte dans nos livraisons d'octobre et de novembre, M. l'abbé Henry soutient l'attention du lecteur par des traits d'histoire heureusement choisis ; qu'il nous suffise de citer, pour l'ouvrage dont nous parlons aujourd'hui, les récits si émouvants et non moins édifiants des batailles de Muret et de Lépante, la victoire prodigieuse de Sobieski,

les siéges de Belgrade et de la Rochelle, les anecdotes relatives à M. Gaulthier de Claubry et aux artistes Haydn et Mozart; la conversion de M. Alphonse de Ratisbonne et quelques guérisons remarquables et authentiques; quant à l'orthodoxie, qui est la première condition d'un ouvrage de ce genre, elle est suffisamment garantie par la science et la piété de l'auteur; elle est d'ailleurs attestée par l'approbation de Mgr l'évêque de Saint-Dié, qui recommande la lecture de ce charmant volume aux fidèles de son diocèse. Jules QUÉTAND.

QUELQUES MOTS SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE, par Michel BRÉAL, professeur au collége de France. 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

J.-J. Rousseau, un jour, dans une conversation avec Bernardin de Saint-Pierre, contredit par ce dernier sur je ne sais plus quelle question de science, lui fit cette réponse : « Vous avez tort, mais j'aime mieux vous donner raison, car il me faudrait six mois pour vous réfuter. »

C'est l'argument dont on serait tenté de se servir chaque fois qu'il vous tombe entre les mains une de ces productions malsaines de la libre pensée, qui remettent sans cesse en question, avec une audace infatigable, les vérités les plus évidentes et les principes les mieux établis. Il faudrait en effet, pour les réfuter, reprendre par le détail toute la chaîne des arguments fournis par nos grands écrivains catholiques, la démonstration étant parfaitement faite et péremptoire, il serait aussi téméraire qu'inutile de l'entreprendre de nouveau; il suffit d'y renvoyer le lecteur.

C'est ce que nous ferons en peu de mots.

Le livre de M. Bréal est un livre écrit par un homme très-lettré, très-universitaire, qui connaît à fond les choses dont il parle et qui a acquis d'ailleurs l'autorité d'une voix quasi officielle, grâce aux larges emprunts qu'une circulaire ministérielle lui a faits tout récemment; mais c'est une raison de plus pour signaler le danger des doctrines qu'il tend à faire prévaloir.

Faisons d'abord une juste part à l'éloge. L'auteur parle en homme compétent, tant qu'il ne s'agit que d'instruction, et surtout d'instruction primaire. Sa qualité de professeur de faculté ne lui a pas dérobé le sens de l'enseignement élémentaire; il connaît bien les défauts de notre enseignement primaire; il a d'excellents chapitres sur l'ensei-

gnement de la langue française, de la géographie et des autres parties du programme ; les réformes provoquées par les pédagogues allemands ne lui sont pas inconnues; il voudrait, comme tous les hommes qui connaissent bien les vices de notre système scolaire, voir l'école sortir de l'ornière des abstractions et employer une méthode moins artificielle. Tout cela est excellent, quoique peu neuf; mais il n'est pas inutile de le redire, et l'on doit savoir gré à l'auteur, tout en faisant un plaidoyer *pro domo sua*, de n'avoir pas hésité à signaler les côtés défectueux de l'édifice universitaire.

Les remèdes qu'il a indiqués sont-ils suffisants, et sont-ils de nature à rétablir ce grand malade qu'auscultait d'une manière si originale, il y a peu de jours, M. L. Veuillot? — Hélas! nous craignons bien que le malade, même galvanisé par cette électricité négative, ne se lève dans sa fureur et dans sa misère, soutenu par cette force factice, pour aggraver sa maladie par de nouveaux excès.

M. Bréal veut l'école laïque, c'est-à-dire l'école sans enseignement religieux; pour lui l'instituteur est un professeur de science, rien de plus; il est chargé d'*instruire*, il n'a pas mission d'*élever*. Nous aurons des enfants *instruits*, nous n'aurons pas d'enfants *élevés*. Dans cinq ans, dans dix ans une force terrible et multipliée à l'infini sera jetée dans la mêlée sociale; contre quoi va-t-elle se tourner? Ne le niez pas, car c'est là votre espérance : elle se tournera contre la société chrétienne, et logiquement enfin contre toute société organisée. L'homme est une force fatalement agissante; il agit en raison de ses appétits ou de ses croyances. Vous lui avez ôté les croyances chrétiennes; il s'en est fait d'autres au gré de ses instincts pervers et de ses passions : et vous voulez que, tout-puissant par le nombre et par l'intelligence, il ne marche pas avec un formidable ensemble au sac d'une société qui fait obstacle à toutes ses convoitises?

Le sophisme de l'*enseignement laïque* vient de Rousseau, à qui nous devons la plupart des grandes erreurs qui troublent et menacent ce siècle. L'auteur de l'*Émile* ne voulait pas qu'on parlât à l'enfant de Dieu avant douze ans. Etait-ce là une erreur fondée sur ce défaut de jugement dont le philosophe de Genève a donné tant de preuves, ou bien n'était-ce pas plutôt le parti pris d'un déiste qui voulait modeler l'enfant à son image? Je ne résous pas la question. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les sectes socialistes et athées et l'Internationale, ses héritières, ne se cachent nullement pour donner à ce faux les principales conséquences logiques qu'il renferme. Ils ne veulent pas de

Dieu dans l'éducation, parce qu'ils ne veulent pas de Dieu dans l'homme, ni plus tôt ni plus tard. Certains écrivains, obligés par position à une certaine décence, peuvent essayer de voiler ce but inavouable, mais il n'en est pas moins l'objectif de leurs efforts.

Et ils savent bien ce qu'ils font, en effet. C'est l'enfant qui met l'homme debout, bon ou mauvais, qui donne le branle à toute sa vie, et ce n'est que par exception que peut sortir un homme de foi d'une jeunesse incroyante et impie. Les sectaires veulent d'abord soustraire l'enfant à la famille par l'instruction obligatoire, afin de le soustraire par là même au souffle du christianisme, qui subsiste encore dans cette antique et vénérable institution, créée par Dieu lui-même. Ils s'en empareront donc par la force toute-puissante de la loi, et ils comptent achever leur œuvre en le plongeant jusqu'à l'âge adulte dans l'école *sans Dieu*. Il en sortira marqué de leur empreinte, n'en doutez pas; l'expérience le prouve. L'enfant n'apporte pas la vérité en naissant; il en a la *capacité*, il n'en a pas la *notion;* si vous ne la lui donnez pas, il l'ignorera donc. Mais ce n'est pas tout : la vie humaine est fondée sur des *habitudes;* si l'enfant n'a pas l'*habitude* de la vérité, il prendra celle de l'erreur, car il faut bien qu'il *pense* quelque chose et que quelque chose vienne alimenter son esprit; il pensera donc mal; pensant mal, il agira mal aussi, il aura des habitudes de mauvaise conduite dont héritera sa vie entière. Par la double influence des idées et de l'habitude, voilà donc un être humain conquis à l'incrédulité et à la haine, ou tout au moins à l'indifférence de la vérité et du bien; voilà une unité de plus ajoutée à l'armée des niais et des pervers dont les sectaires ont besoin pour accomplir leur œuvre de démolition.

Si encore ces prétendus réformateurs, après avoir détruit, pouvaient mettre au jour au moins une idée présentable un véritable principe pédagogique auquel on pût donner une application utile ! Mais ils sont condamnés à l'impuissance, parce que rien n'est applicable ni fécond que le vrai.

Veut-on savoir comment notre auteur entend réaliser l'éducation intellectuelle et morale des enfants? Ce sera à l'aide de *Robinson Crusoé* et des *Contes de Perrault*, ni plus ni moins. Voilà le fond d'enseignegnement destiné à remplacer tout le christianisme et toute la littérature chrétienne. Ces deux livres seront le texte principal des explications du maître; c'est à l'aide des idées et des exemples qu'ils renferment que l'école développera l'intelligence et la moralité de l'enfant. Cela d'ailleurs, ineptie à part, mène bien au but que l'on poursuit : on

veut faire le vide dans l'âme de l'enfant; on veut en chasser les idées chrétiennes, afin qu'il échappe à leur influence. On amuse son intelligence par un jouet : le moyen n'est, en effet, pas mal choisi.

Ce qui épouvante surtout les ennemis de la religion, ce qui leur donne des craintes sur le résultat final de leurs efforts, voulez-vous savoir ce que c'est? C'est la *crainte de la grâce divine;* ils la nient, ils la méprisent tout haut, mais ils y croient; voilà pourquoi ils cherchent à la bannir de l'éducation, car elle est l'antidote tout-puissant du poison qu'ils veulent inoculer : sûrs que, par l'école laïque, l'enfant échappera à la connaissance et à l'influence de la vérité, ils ne se promettent pas moins de le soustraire par ce moyen à la grâce de Dieu. Ils auront en quelque sorte enchaîné sa bonté, ils se seront vengés de lui. Cela est monstrueux, cela est satanique, mais c'est vrai. Il n'y a pas d'incrédule dans la véritable acception du mot : l'idée de Dieu s'impose irrésistiblement à toute créature humaine. Les incrédules ne sont que des révoltés ; à l'exemple de leur ancêtre, ils blasphèment Dieu, mais ils ne peuvent méconnaître son existence.

Nous ne prêtons ni à M. Bréal ni à son livre ces effets détestables, mais ils y conduiraient logiquement ceux qui en embrasseraient les doctrines.

Au reste, si l'auteur n'affiche pas ouvertement ces doctrines extrêmes, sa haine contre l'Eglise et la vérité n'en est pas moins très-réelle, et elle le conduit, comme elle en a conduit beaucoup d'autres avant lui, à nier les vérités et les faits les plus éclatants, parce qu'ils l'offusquent. Ainsi, selon M. Bréal, l'Église a toujours cherché à étouffer l'instruction, les écoles ont été établies en dehors d'elle et malgré elle ; le protestantisme seul, inspiré par Luther, est le véritable créateur des écoles; les écoles tendent à se séparer de l'Eglise, parce qu'elles sont nées sans elle, etc. A tout cela on a répondu mille fois, preuves en main, que les écoles du moyen âge ont conservé les lumières au milieu d'une société barbare, que les écoles ont toujours existé à côté des églises et des cathédrales, que dans chaque village même une école tenue par un clerc, le *magister*, sous l'inspiration du curé, n'a jamais laissé le peuple dans l'ignorance, que ces grandes institutions ont pris, au XVII[e] siècle, sous l'influence du vénérable de la Salle, une forme et reçu une impulsion définitives qu'elles conservent encore, etc. M. Bréal sait probablement tout cela, mais il désire que son public l'ignore, et même croie le contraire, et c'est pourquoi il n'a pas honte de faire une aussi grave offense à la vérité.

Il faut conclure. Le livre de M. Bréal est écrit avec talent et il renferme, nous le répétons, un certain nombre d'observations utiles au point de vue de la réforme dans le mode d'enseignement; mais si nous le considérons au point de vue des doctrines sur l'éducation publique, nous devons le signaler comme un livre pernicieux, dont on doit fuir la lecture comme on fuirait une source limpide mais empoisonnée. E. Quix.

QUESTIONS SCOLAIRES, à propos du livre de M. Bréal, par M. Baudry. 1 vol. in-12.

Ce livre est une apologie et comme une paraphrase du livre de M. Bréal. Il fait l'éloge des quelques idées vraies qui s'y rencontrent, et du plus grand nombre d'erreurs qui s'y pressent. Les deux auteurs sont protestants, à la manière de M. le pasteur Coquerel fils, ce semble. Ce renseignement suffit.

Un mot cependant sur une phrase caractéristique qui est de M. Bréal, et que le Pylade de cet Oreste universitaire cite avec admiration :

« Toutes les qualités du cœur ne nous sauveraient pas : une expérience vieille comme l'humanité nous apprend que le succès ici-bas n'appartient *ni aux âmes aimantes ni aux cœurs les plus généreux;* c'est AUX INTELLIGENCES LES PLUS *AIGUISÉES* ET LES PLUS ACTIVES QU'EST DÉVOLU L'EMPIRE DU MONDE ! !!... »

Non pas! s'il vous plaît, Messieurs. Une « expérience vieille comme l'humanité et l'histoire de tous les temps prouvent au contraire que le succès réel et définitif appartient à la justice, qui tient dans les amples plis de son manteau la grandeur d'âme et la charité.

Les pharisiens, qui ont fait mourir le Christ, étaient des esprits aiguisés; aiguisées aussi étaient les intelligences des philosophes et des sophistes qui ont continué à travers les âges la périlleuse entreprise des pharisiens ; ils ont souvent eu le dessus, il est vrai; ils ont pu pousser à bout leurs haines sataniques et goûter l'âpre joie du triomphe. Mais après? Après avoir servi d'instrument à la justice divine, ils ont disparu, eux et leurs œuvres, devant le courroux formidable du grand Dieu qui « précipite dans la mer le cheval et le cavalier et qui les y engloutit comme une pierre. » Esprit aiguisés, verges vous êtes, verges, vous serez jetées au feu! E. Q.

L'ARMORIAL DU BIBLIOPHILE.

Les livres ont leur histoire, et il n'est indifférent à aucun lecteur de savoir qui, avant lui, a travaillé, ri, pleuré, pensé sur les pages qu'il

feuillette. M. Bachelie, Deffonne, l'éminent libraire, répond donc à un vœu des bibliophiles en leur offrant un recueil des marques empreintes sur la reliure; certificats d'origine qui donnent tant de prix aux livres sortis de collections renommées.

Le soin avec lequel ont été reproduits ces fers, fait une œuvre d'art de *l'Armorial du bibliophile*, titre assez impropre d'ailleurs, car l'amateur y trouvera non un recueil de blasons, mais les signatures et marques héraldiques ou non des collectionneurs d'autrefois, depuis le semis d'abeilles du roi Louis XII jusqu'aux monogrammes de M. le duc d'Aumale et de M. Léménic.

Les notices dont M. Joannes Guigard a accompagné chaque *fer* sont, dans les trois premiers cahiers, sinon toujours intéressantes, au moins convenables et conformes à l'objet de l'ouvrage. Pourquoi, dans le quatrième, a-t-il changé de ton et de chanson?

« Quoiqu'il n'eût aucun de ses ancêtres, que nous sachions, ayant participé à ces carnavals armés qu'on appelle croisades, Charles Nodier n'en timbrait pas moins ses livres d'un sceau d'une charmante simplicité qui montre l'homme tout entier : ni or, ni gueules, rien d'héraldique. *Ex musœo Caroli Nodier;* c'est tout. »

« François de Tournon, selon les biographes, passe pour une des gloires de la France. Nous ne nous y opposons pas. En somme, voici son bilan.

« Fonde l'imprimerie royale; — crée la chambre ardente; — établit un collége à Tournon; — introduit chez nous *l'engeance de Loyola.* »

Et à propos des livres de Mme de Pompadour: « Ainsi parlait la belle courtisane au petit-fils de S. Louis. — Au fait était-il bien le fils de ce *pieux monarque*, celui qui entretenait pour son usage particulier

Maints troupeaux de jouvencelles
Toutes jeunes, toutes belles.

« Il faudrait voir. Une messaline peut seule vicier toute une dynastie. »

Ces appréciations historiques, qui traînent depuis Dulaure dans les bas-fonds de la littérature à bon marché, ne sont pas dignes du public auquel elles s'adressent. M. Guigard sacrifie au goût du jour, comme il eût, il y a cent ans, brûlé de l'encens aux pieds de la Pompadour. Il aura beau faire; il ne fera pas un goût démocratique et radical du noble goût des livres, si bien nommé par un illustre bibliophile, le marquis de Paudray, *la passsion des honnêtes gens.* ***

DEUXIÈME PARTIE

REVUE

DES

REVUES BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

LE LIVRE DES FAMILLES, ou précis d'enseignements moraux sur les maximes de l'honnête homme, par M. Le Sage, avocat et ancien maire de la ville de Dinan. 4e édition. 1 vol. i-n8 de 304 p. — Prix : 2 fr.

Il existe un petit poëme fort connu attribué à Fénelon, bien que nous n'ayons pu le trouver dans la collection de ses œuvres, et qui commence ainsi :

> Craignez un Dieu vengeur et tout ce qui le blesse,
> C'est là le premier pas qui mène à la sagesse.

Trente-cinq préceptes semblables, chacun composé de deux vers élégants et corrects, résument tous les devoirs de la vie religieuse, politique, sociale et de famille, sous le titre général de *Maximes de l'honnête homme*. Le P. Blanchard, professeur de rhétorique à Metz, mort en 1797, en avait fait le sujet d'un ouvrage extrêmement intéressant, que plusieurs fois il remania et comme titre et comme fond, et qui enfin est resté sous le nom d'*École des Mœurs;* trois ou six volumes, suivant l'édition. Rarement on a écrit un livre plus attrayant, plus complet, plus utile; l'anecdote s'y joint au précepte, la finesse des remarques au bon sens solide que le présent ne paraît guère avoir hérité de nos pères, et tout cela dans un style familier, mais vivant et charmant. *L'École des Mœurs* a presque disparu sous l'avalanche de traités à peu près semblables, édités depuis trente ans, et qui sont loin de la valoir.

Ç'a donc été une excellente pensée de tirer de l'oubli un tel ouvrage, et de l'offrir non-seulement à la jeunesse, mais aux pères et aux mères, aux maîtres et aux maîtresses, à toute personne en état de lire et de porter intérêt à la direction de sa propre conduite. Le succès a répondu pleinement aux espérances de M. Le Sage, puisque nous voici en présence d'une quatrième édition. — Au reste, ce n'est pas l'ouvrage pri-

mitif, tel quel, qu'on a reproduit; outre qu'il est notablement abrégé, on l'a complétement remanié, afin de le mettre mieux en rapport avec les besoins de la société et des mœurs actuelles. On a jugé également utile d'emprunter aux auteurs catholiques les plus célèbres de notre âge quelques-uns de leurs plus beaux passages, à mesure que la matière y amenait; c'est, toutefois, la jeunesse principalement que l'écrivain a en vue; il estime, à bon droit, qu'à elle surtout il est urgent de penser si nous avons souci de la régénération du monde, si nécessaire, hélas!

« *Le Livre des Familles* mérite son nom, écrit Mgr l'évêque de Saint-Brieuc (4 octobre 1867). On peut le mettre avec confiance entre les mains des parents et des enfants : chacun y trouvera d'excellents avis, de saines et utiles pensées, de nobles sentiments. Pour moi, en le lisant, j'ai senti à chaque page l'accent d'un cœur pénétré d'un vif amour du bien, p. 7. » Cet éloge est tout à fait mérité, et rend, mieux que nous ne l'eussions pu faire nous-même, notre appréciation personnelle. La dernière partie de l'œuvre du P. Blanchard, où se condense dans un tableau final l'esprit de tout l'ouvrage, a été reproduite intégralement, et M. Le Sage y joint des notices sur les divers auteurs cités par son prédécesseur ou par lui. Ici, il nous semble par trop incolore; certains noms, ceux, par exemple, de Duclos-Pineau (et non Pinot, p. 295), de Casimir-Delavigne, de MM. Thiers, Dupin, Lamartine, exigeaient, selon nous, quelques mots destinés à prémunir le lecteur contre leur esprit et beaucoup de leurs écrits. Les citations ne sont justifiées par aucune indication de nature à faciliter la recherche du texte dont on peut désirer d'avoir la suite; quelquefois même, comme à la page 32, elles suivent sans guillemets et se confondent avec le travail propre de l'auteur. Nous osons à peine signaler quelques autres négligences très-légères; ainsi, Maupertuis a perdu depuis longtemps le *Monsieur*, et quand on nous dit qu'il accompagnait le roi de Prusse à la guerre, ne devrait-on pas apprendre au lecteur peu instruit qui était ce roi, à quelle époque et à qui il faisait la guerre? Une demi-ligne y suffirait (p. 73), et c'est une occasion d'agrandir sans fatigue le petit trésor des connaissances de l'enfant.

(*D'après la Bibliographie catholique.*)

LE CORPS HUMAIN, par M. A. Le Pileur, docteur en médecine. 1 vol. in-12, de 342 p., avec 45 vignettes. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir rappelé l'idée que les anciens se faisaient du corps humain, M. Le Pileur donne, dans son introduction, des notions sommaires

d'anatomie générale, et les renseignements préliminaires qui mettent le lecteur à même de comprendre ce qui doit suivre.

Il parle ensuite de la forme du corps, de sa beauté. Il étudie sa structure, consacre un chapitre à la colonne vertébrale, au thorax, au membre supérieur et au membre inférieur, un autre au mouvement, un autre à la tête. Viennent alors trois études sur la digestion, la respiration, la circulation ; une sur le système nerveux ; une sur chacun des cinq sens ; une sur la parole, et une enfin sur la physionomie.

Au point de vue scientifique, cet ouvrage ne fournit que des données sûres. On a évité d'y aborder les parties de la physiologie qu'il vaut mieux ne pas mettre sous les yeux des jeunes lecteurs. L'auteur met en relief tout ce qu'a d'admirable, d'ingénieux, de merveilleusement combiné la structure du corps humain ; mais il est à regretter qu'il ne fasse pas remonter l'admiration, la gratitude jusqu'à Dieu. Il s'arrête à ce mot derrière lequel il n'y a rien : *la nature.*

RECUEIL GÉNÉRAL ET ALPHABÉTIQUE DES LOIS ET DÉCISIONS SUR LA CHASSE, par L. Bruno. 1 vol. in-12 de 74 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce recueil fait connaître les circonstances dans lesquelles le chasseur est ou n'est pas en délit, et lui apprend, en conséquence, ce qu'il doit éviter pour sa sécurité.

En outre on y trouvera un travail dû aux soins des professeurs du Muséum d'histoire naturelle, à savoir, la classification par région des oiseaux sédentaires et des oiseaux de passage, et la désignation des espèces qui peuvent être considérées comme nuisibles. Le tout est suivi d'un tableau des époques et amorces pour chaque espèce de poisson.

GUERRE DE 1870-71 ; CAUSES ET REMÈDES DE NOS DÉSASTRES, par M. Batiffol. 1 vol. in-12, de 352 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur s'élève dans un esprit éminemment conservateur contre le culte du succès quand même, c'est-à-dire du succès qui ne s'appuie pas sur la justice et la légalité. Ainsi il représente la guerre d'Italie comme le point de départ de la décadence de l'empire. Il flétrit aussi la politique astucieuse du roi d'Italie, quoique favorisée jusqu'ici par les événements. Il apprécie enfin l'insurrection et la révolution du 4 septembre comme actes illégaux et criminels. Une réflexion est la conclusion de notre histoire depuis quatre-vingts ans : « Grâce à toutes nos révolutions, nous

avons amoindri notre territoire depuis trois quarts de siècle, tandis qu'autour de nous presque tous les peuples qui nous avoisinent ont agrandi le leur. »

(Pour ces trois ouvrages, d'après le Bulletin des publications populaires.)

LE R. P. EUDES, ses vertus, par le R. P. Hérambourg. 1 vol. — Prix :

Au nombre des grandes figures chrétiennes qui ont honoré le XVII[e] siècle, il en est une qui, pour être moins connue, n'en est pas moins belle : c'est la noble et douce figure du P. Eudes, fondateur de la congrégation de Jésus et de Marie. La vie de cet homme de Dieu, ses vertus, ses missions, ses travaux de tous genres sont relatés avec soin dans l'ouvrage du P. de Hérambourg. Le style est d'une remarquable simplicité ; mais des actions qui brillent par elles-mêmes de l'éclat de la sainteté n'ont pas besoin des ornements de l'éloquence.

AUX SOUVERAINS DE L'EUROPE. L'unité italienne est-elle possible, par M. Moens. 1 vol. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage aura certainement un grand et légitime succès : le nom seul de l'auteur en est une garantie. On se rappelle les poursuites judiciaires dont l'ambassadeur d'Italie menaça, il y a trois mois à peine, le jeune publiciste belge pour sa courageuse défense de la Papauté. M. Moens n'a pas reculé devant les menaces ; son livre le prouve. Il porte haut et ferme le drapeau de la foi, du devoir et de l'honneur. Il flétrit énergiquement le spoliateur ; il prouve que, si le monde court à sa perte, c'est par l'unité italienne, unité fondée sur le parjure.

Le roi d'Italie est réduit, pour soutenir son trône chancelant, à tendre la main aux sociétés secrètes, à les implorer, à vivre de leur vie. Il a ouvert au socialisme les portes de l'Europe. Le flot démagogique monte, et nul, en ce monde, ne peut le retenir. Un homme peut s'y opposer encore, un homme peut nous ramener le calme et la paix. Mais il est captif, il est prisonnier du roi parjure. Pie IX sauvera la société sur le bord de l'abîme; mais, pour entreprendre cette grande œuvre et cette noble tâche, il faut qu'il soit libre et indépendant. L'Italie cependant avance à grands pas dans la voie du déshonneur et du crime : le drapeau de l'Église ne saurait mêler ses plis glorieux à l'étendard maçonnique devant lequel Victor-Emmanuel est forcé de s'incliner.

A chaque ligne de ce remarquable écrit, se dégagent ce tact exquis, cette élévation de sentiments auxquels on atteint rarement. D'un style

élégant et facile, le sujet, quelque aride qu'il soit, prend une grâce particulière qu'on ne rencontre guère dans les ouvrages de ce genre.

La discussion en est claire et la logique impitoyable. L'auteur prend les ennemis de la religion et de la papauté corps à corps. Il montre l'abîme qu'ils préparent et où s'engloutiront irrévocablement trônes et dynasties.

Sous le rapport de l'exécution, ce volume est un chef-d'œuvre typographique. *(D'après la France nouvelle.)*

DU TABAC, son histoire, ses propriétés, son usage nuisible à la santé, à la morale et aux grands intérêts sociaux, par A. Gaffard, d'Aurillac. 1 vol. in-18 de 184 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'association française contre l'abus du tabac et des boissons alcooliques avait ouvert un concours pour le meilleur ouvrage sur cette matière. Dans sa séance du 6 juin 1872, elle a décerné le premier prix à M. Auguste Gaffard, d'Aurillac.

Ce petit livre, écrit avec conscience, également recommandable au point de vue de la science et de la morale nous paraît digne en effet de la distinction particulière dont il a été l'objet. Nous n'hésitons pas à recommander cette étude sur le tabac comme la plus complète et la plus utile qui ait paru jusqu'à présent. C'est une bonne œuvre que de travailler à la faire connaître.

HONNEUR ET PATRIE, par C. Fallet. 1 vol. in-8 de 190 p., avec une gravure. — Prix : 1 fr.

Sous ce titre, ou plutôt sous cette devise, M. Fallet a groupé de courts récits empruntés à l'histoire de France.

On a suivi l'ordre chronologique. Aux combats soutenus par Charles Martel contre les Sarrasins, et par les comtes de Paris contre les Normands, succèdent des épisodes de la guerre de cent ans, des expéditions d'Italie, de la lutte contre la maison d'Autriche, des dissensions religieuses de la fin du xvie siècle. Pour le règne de Louis XIV, des notices spéciales sont consacrées à Vauban, Catinat, Villars et Fénelon ; pour le xviiie siècle, à la défense héroïque du Canada par Montcalm, ainsi qu'aux campagnes victorieuses du bailli de Suffren dans les mers du Nord. Cette publication est faite dans un esprit religieux et patriotique et les jeunes gens pourront y puiser de salutaires inspirations. *(D'après le Bulletin des publications populaires.)*

LE SERMON SUR LA MONTAGNE, avec des réflexions dogmatiques et morales, par Mgr Ginoulhiac, archevêque de Lyon. 1 beau vol. in-18 jésus, vélin. — Prix : 3 fr.

Le nom du savant archevêque de Lyon est la meilleure recommandation pour ce livre auprès du public auquel il s'adresse. L'ouvrage se divise en trois parties, dans lesquelles le respectable auteur étudie successivement les préceptes de la loi chrétienne, son esprit, la manière de l'accomplir, et enfin son autorité et sa nécessité absolue. C'est un commentaire lumineux et précis des paroles du divin Maître ; c'est un résumé substantiel de la morale évangélique, dans ses grands traits, dans ses principes les plus purs et les plus élevés. Qu'on lise surtout les chapitres qui touchent aux points les plus délicats, aux préceptes de la charité, de l'amour des ennemis, et l'on verra avec quelle sagesse, avec quelle sûreté de coup d'œil, l'illustre théologien sait déterminer les obligations du chrétien, et discerner la limite qui sépare le devoir du simple conseil.

Que d'illusions ne se fait-on pas à cet égard ! Que de subtilités ! que de vains prétextes pour échapper à l'austérité de la loi chrétienne ! On se sent devenir meilleur à la lecture de ces pages fortifiantes ; on suit pas à pas, pour ainsi dire, le développement de la conscience et le progrès de l'âme, sous l'inspiration toute-puissante de la grâce.

Et puis ce livre ne vient-il pas à son heure ? Ne nous berçons pas d'illusions : la conscience vraiment chrétienne, la conscience qui demande un changement absolu ne se contente pas de moins ; celle qui progresse au lieu de décroître, et dont les exigences augmentent au lieu de diminuer ; celle qui demande d'une manière positive, et non pour la forme seulement, l'exécution du devoir ; celle qui ne fait grâce à aucune injustice, à aucun mensonge, à aucune lâcheté ; celle qui inspire des résolutions viriles et qui dicte parfois de douloureux sacrifices ; cette conscience-là, on la rencontre rarement de nos jours. Il importe donc de relever la conscience ; mais elle ne se redressera qu'à la condition de redevenir fortement chrétienne. Le beau livre que nous annonçons contribuera puissamment à cette grande œuvre.

(*D'après la Semaine catholique de Lyon.*)

NOUVELLES ANDALOUSES, scènes de mœurs contemporaines, par Fernan Caballero, traduites de l'espagnol, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Germond de Lavigne. 1 vol. in-12 de xvi-370 p. 1869. — Prix : 1 fr.

Il n'y aurait qu'à applaudir à cette *Bibliothèque des romans étrangers*, publiée dans d'extraordinaires conditions de bon marché et qui est déjà fort riche, si tous ses volumes ressemblaient à celui-ci. Malheureusement on y prend de toutes mains comme de toutes nations, et toutes les mains qui offrent ne sont pas également propres et pures. Ici quelle fraîcheur, quelle honnêteté, quel parfum de bon goût, quels tableaux aimables et charmants ! Rien qui offense la conscience et la morale; rien qui ne soit plein de respect pour la religion et qui n'apprenne à détester ce qui est mal, ce qui pervertit, ce qui abaisse, le tout sans prédication, simplement par le jeu des personnages et dans l'entraînement du dialogue. Et quelle finesse aussi ! quel crayon délicat ! comme on arrive sûrement aux sentiments intimes des acteurs !

Toutes les règles de l'art n'y sont pas observées sans doute; les épisodes ne s'enchaînent pas toujours avec habileté; les récits se terminent trop brusquement, souvent à l'endroit même où le cœur refuserait de s'en détacher et s'attend à jouir encore; mais ces défauts sont compensés par des qualités trop rares pour qu'on s'y arrête. Fernan Caballero est un maître dans l'école des gracieux conteurs; la réputation qu'il s'est acquise en Espagne et en France le montre assez; il est peu de noms plus populaires dans la saine littérature du jour.

Le secret du pseudonyme n'en est plus un, et puisque les indiscrétions du *Dictionnaire des Contemporains* ont ouvert la porte de cette paisible retraite de l'Alcazar de Séville, où l'auteur cultive avec tant de succès la littérature de son pays d'adoption, Mme Bohl de Arron, fille du consul de Hambourg à Cadix, ne peut trouver mauvais que nous la saluions sous son vrai nom, en glissant nos humbles félicitations parmi celles qui lui arrivent chaque jour, et de tous les points du monde où se sont répandus ses livres délicieux. Ce sont des scènes d'amour que Mme Bohl aime à reproduire, — du moins y en a-t-il partout, — mais d'amour honnête, au but avouable. Parfois même on s'étonnera qu'une femme y prenne si parfaitement le rôle de l'homme, et décrive ses héroïnes avec une touche admirative qui semblerait devoir être étrangère à son sexe. L'indication seule, que nous faisons en ce moment avertit assez que les *Nouvelles Andalouses*, sans présenter

de mauvais en elles-mêmes, ne sauraient être lues indifféremment par tous, encore moins par toutes. Il y faut quelque âge et point d'imagination facile à prendre feu. Les personnes trop jeunes ne se défendraient guère d'une émotion qui a ses périls.

Quant à la pensée, nous l'avons dit, elle est franchement chrétienne; les héros ont Dieu présent, et leurs discours savent l'honorer. Les proverbes, qui abondent, ainsi qu'il convient dans la patrie de Sancho Pança, n'ont pour objet que le culte de la vertu et les leçons d'une sage et morale expérience. « Je t'ai donné la croyance chrétienne que j'avais reçue de mon père, et cela suffit pour faire d'un homme un homme de bien. C'est là le premier but en ce monde, et ceux qui ont la croyance chrétienne peuvent aller la figure découverte, et non le chapeau rabattu sur les yeux. Ne crois pas, mon enfant, ce que te diront plus de quatre imbéciles qui ont appris leurs doctrines dans le français et dans l'anglais, que les faits de Dieu ont vieilli. Ils ne vieilliront jamais, attendu que Dieu naît à chaque heure; il ne mange ni ne boit, mais il juge ce qu'il voit. Le mensonge ne gagne rien à être jeune, et la vérité ne perd pas pour être vieille (p. 345). » C'est un simple paysan qui tient ce noble langage à son fils adoptif prêt à se lancer dans les grandes villes. Et cet autre encourageant le repentir : « Ne parlons plus du passé : lorsque le lièvre est parti, les piéges sont inutiles. Je ne suis pas de ceux qui mettent en morceaux l'arbre tombé, ou qui doublent la charge de la mule qui s'agenouille. Le repentir est un baptême, il rouvre la porte du bercail (page 148). » Ailleurs, contre les horreurs de la guerre : « Quand donc Dieu permettra-t-il à la civilisation de se jeter dans les bras du christianisme, son père, et de s'entendre avec lui pour que les hommes n'aient plus à prendre les armes que volontairement, dans le seul but d'entourer le trône pour lui faire honneur, et la justice pour la faire forte (p. 30) ? » Ailleurs encore (p. 88) : « Un homme bienfaisant ne comprendra pas qu'on se plaigne de l'ingratitude, qu'il a trouvée plus rare qu'on ne la fait, et qui importe si peu. » Ici (page 120), c'est un hommage à la Providence, renouvelant chaque jour le miracle de la multiplication des pains en faveur des familles pauvres et laborieuses. Là (page 127) on voit fidèlement noté ce sentiment amer surgissant, chez l'homme de petite vertu, chaque fois que, dans ses relations avec un autre, il a avec la supériorité matérielle l'infériorité morale : « De ce sentiment naît une hostilité qui nécessairement dégénère en despotisme. » — L'auteur aime à revenir aux belles cérémonies de l'Église, aux touchantes ma

nifestations de la foi dans les campagnes andalouses, car c'est le village qu'elle visite de préférence, et son talent s'y délecte. Nous ne connaissons pas de plus poétique peinture d'une soirée de printemps que celle de la page 168. — Quant à la gaieté, elle fait irruption par moments : l'histoire du paysan enrichi, *Don Judas Tadeo Barbo*, est un modèle de bouffonnerie et de situation grotesque, où le bon goût, du reste, n'a jamais d'épreuves à subir. La scène en diligence (p. 190 et suiv.) n'est pas moins réussie. Pour ceux qui ont fréquenté les vieilles diligences d'Espagne, attelées quelquefois de vingt-deux mules, quelquefois de huit ou dix bœufs, la vérité devient saisissante. En toute occasion, et nous l'en félicitons, Mme Bohl flétrit, comme il le mérite, ce type hideux du parvenu ladre, libérâtre et impie, qui de France a traversé les Pyrénées pour s'installer jusque dans les montagnes de ce pays dont M. d'Arlincourt a judicieusement écrit : « A une époque où toutes les empreintes s'effacent sous le double marteau de la civilisation et de l'incrédulité, il est touchant et beau de voir une nation conserver un caractère stable et des opinions immuables. » Quant à la traduction de M. de Lavigne, si elle est exacte, nous l'aurions voulue plus élégante en maint endroit. Le volume est, toutefois, d'une lecture courante et agréable, et précédé d'une excellente introduction du traducteur.

SCIENCE ET FOI, par le docteur Damoiseau, d'Alençon. 1 vol. in-8. de 380 p. — Prix : 6 fr.

Introduire pratiquement l'idée de Dieu dans la science, telle est la préoccupation constante de l'auteur de ce livre. *Science et Foi*, deux sœurs en effet essentiellement inséparables : ce qui a fait dire à un savant prêtre de l'Oratoire, que pour arriver à la science il faut la foi. Certes il a fallu du courage au P. Gratry pour jeter à la face du savoir contemporain une vérité si étrange; mais il en faut encore plus, ce me semble, au docteur Damoiseau pour entrer dans la même lice.

Un savant qui montre une telle puissance de principes est certes bien autorisé à aborder certaines questions interdites à des médecins athées ou matérialistes, telles que la question capitale du *bien* et du *mal*, et celles qui traitent de l'*esprit*, de la *vie* et de la *mort*. Celui-là est bien propre à nous tracer le vrai idéal du médecin, à faire justice du matérialisme contemporain, à stigmatiser l'enseignement médical dans ses conditions actuelles, enfin à relever la dignité professionnelle du médecin en France.

Au surplus, le nom de l'auteur n'est pas nouveau dans le monde savant : il est attaché à plusieurs découvertes qui ne sont pas sans importance. Son *lit chirurgical*, sa *loi des courbes* qui circonscrit les épanchements pleurétiques, sa *terabdelle*, le plus puissant des aspirateurs qui, depuis vingt ans, sauve dans le département de l'Orne, chaque année, un certain nombre de personnes frappées d'apoplexie, et qui aurait conservé tant d'hommes précieux à la science dans notre capitale, n'était la jalousie, cette vieille sotte de tous les ans, qui ne pardonne pas à celui qui l'offusque.

Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas. (Hor.)

A ces travaux utiles ajoutons le dernier service rendu à la science par l'auteur de ce livre essentiellement rénovateur.

La science médicale a infiniment plus de rapports qu'on ne pense avec le divin. D'où cet axiome : le vrai médecin ne doit considérer le corps de l'homme que dans la lumière de l'Homme-Dieu, qui seul le rend intelligible. Nous devons à la « foi scientifique » la meilleure part de nos progrès. Ce qu'il faut, c'est que ceux qui ont des convictions se lèvent pour les affirmer. (*D'après le journal intitulé l'Union médicale.*)

LE MUSÉE DES ARCHIVES NATIONALES, documents originaux inédits de l'histoire de France, avec 1200 fac-simile d'autographes. 1 vol. in-4° de 800 pages. — Prix : 40 fr.

Dans les jours mauvais que nous traversons, c'est une consolation de pouvoir relire avec orgueil les noms de nos rois, de nos hommes de guerre ou d'État, qui avaient fait de la France la première nation du monde ! Eh bien ! entre tous les dépôts où nous aimons à nous ressouvenir du passé, il faut placer en premier ligne les archives nationales.

On a, depuis environ cinq années, extrait des riches collections de toutes sortes conservées à l'hôtel Soubise les pièces les plus importantes et les plus rares, pour en former un musée paléographique. C'est une vraie galerie d'histoire de France composée à l'aide d'autographes. Il y a là des diplômes qui remontent jusqu'à Clotaire II et à Dagobert Ier, et cette série se déroule à travers douze siècles et amène le visiteur jusqu'à la Révolution et au premier Empire. C'est un autre musée de

Versailles; mais les tableaux, au lieu d'être l'œuvre de pinceaux modernes, ont été tracés par des contemporains.

MM. les archivistes des archives nationales ont eu l'heureuse et toute patriotique idée de donner au public comme une sorte de photographie du musée Soubise. Pour accomplir cette œuvre difficile, ils ont fait appel à l'habileté et au talent bien connu de M. Henri Plon. L'ouvrage est fait et admirablement réussi. Toutes les pièces exposées au nouveau musée y sont décrites, analysées par ordre chronologique et accompagnées de 1,200 fac-simile des autographes les plus précieux.

La curieuse publication de M. Plon abonde aussi en signatures de personnages célèbres, reproduites avec une scrupuleuse fidélité.

Ce volume du *Musée des Archives nationales* a sa place marquée dans la bibliothèque du savant, comme aussi dans le cabinet de l'amateur qui aime son pays. (*D'après la France nouvelle.*)



PUBLICATIONS RÉCENTES

L'énumération que nous faisons ici des ouvrages parus dans le mois n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AVIS SPIRITUELS pour les âmes qui aspirent à la perfection; tome III. 1 vol. in-18 de 490 pages. Prix : 2 fr.50

BELFORT, REIMS, SEDAN; le 7e corps de l'armée du Rhin; par le prince Georges Bibesco, officier supérieur de l'armée française, attaché du 7e corps. 1 vol. in-8° accompagné de six cartes et tableaux. Prix : 6 fr.

DICTIONNAIRE LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE LA GRÈCE, DE ROME, et du moyen âge, enrichi de tableaux synoptiques embrassant l'histoire de tous les siècles avant et après Jésus-Christ, par T. Mello. 1 beau vol. grand in-8°. Prix : 10 fr.

DOCTRINES POSITIVISTES EN FRANCE (les), par M. l'abbé Guthlin, professeur de philosophie. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

ETATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE (les), leurs origines, leur émancipation et leurs progrès, par Ad. Frout de Fontpertuis. 1 vol. in-8°. Prix : 8 fr.

EVE ET SES FILLES, par l'abbé Petitalot, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

FORTS PAR LA FOI, par Marie Guerrier de Haupt, lauréat de l'Académie française, 1 vol. in-12 de 380 pages. Prix : 3 fr.

HISTOIRE DE GRÉGOIRE VII, par M. Villemain. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

IDÉES SUBVERSIVES DE NOTRE TEMPS (les), étude sur la société française de 1830 à 1871, par Charles Louandre. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr.25

JEUNES FRANCS-TIREURS (les), par C. A. Henty; ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mme L. Rousseau. 1 vol. in-8° de 300 pages orné de 20 vignettes. Prix : 5 fr.

JOURNAL D'UNE MÈRE PENDANT LE SIÉGE DE PARIS, par Marie Lebran. 1 vol. in-12 de 380 pages. Prix : 3 fr.

LOURDES, pèlerinages et pèlerins, par Jean Loyseau. 1 vol. in-18 de 100 pages. Prix : 1 fr.

MÉDITATIONS CHRÉTIENNES, par l'abbé Bautain, précédées d'une introduction par Mgr Hacquard, évêque de Verdun. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.50

MERVEILLES DE L'ART HOLLANDAIS, exposées à Amsterdam en 1872, par Henry Havard. 1 vol. in-4° jésus grandes marges, avec cinq photographies. Prix : 35 fr.

NOTRE-DAME DU PONT-MAIN, avec un aperçu pes pèlerinages en général et des apparitions de la sainte Vierge jusqu'à nos jours, par M. l'abbé V. Postel, ancien vicaire général. 1 vol. in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr.50

ŒUVRES DE FRANÇOIS DE PANGE (1789-1796), recueillies et publiées avec une étude sur sa vie et ses œuvres, des notes, et une table analytique, par L. Becq de Fouquières. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.50

PIERRE LE PEILLAROT (1789-1795), par Aug. de Barthélemy. 1 vol. in-12 de 352 pages. Prix : 3 fr.

RÉVOLUTIONNAIRES (les) (1789-1795), par Jules Courtet, ancien sous-préfet. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

RUSSIE LIBRE (la), ouvrage traduit de l'anglais par Emile Jonveaux. 1 vol. in-8° de 490 pages, orné de 75 gravures sur bois. Prix : 10 fr.

SCIENCE ET FOI, études par le docteur Damoiseau, président de la société locale des médecins de l'Orne. 1 vol. in-8° de 380 pages. Prix : 6 fr.

SŒUR EUGÉNIE, ou la vie et les lettres d'une Sœur de charité, trad. de l'anglais par M. l'abbé Abel Gaveau, 1 joli vol. petit in-8°. Prix : 3 fr.

THÉATRE CHEZ SOI, par Mlle Zénaïde Fleuriot. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

TOUR DU MONDE (le), nouveau journal de voyages publié sous la direction de M. Edouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes, année 1872 (treizième année). 2 vol. in-4° de 432 pages chacun. Prix : 25 fr.

VIE MILITAIRE ET RELIGIEUSE au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, par Paul Lacroix (bibliophile Jacob), conservateur de la Bibliothèque nationale de l'Arsenal. 1 vol. in-4° de 575 pages, orné de 14 chromolithographies exécutées par F. Kellerhoven et de 409 gravures sur bois. Prix : 25 fr.

VOYAGE AUX PAYS ROUGES, par un conservateur rédacteur du *Français*. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ RENDU COMPTE DANS LES DOUZE NUMÉROS DE L'ANNÉE 1872

I

J

L

M

N

O

Le Gérant, F. WATTELIER.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

